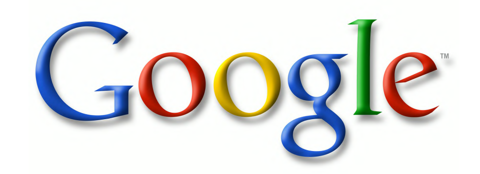
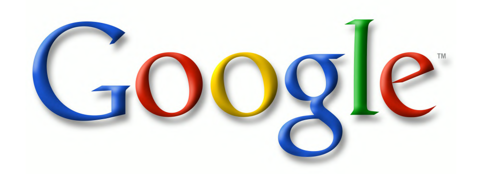
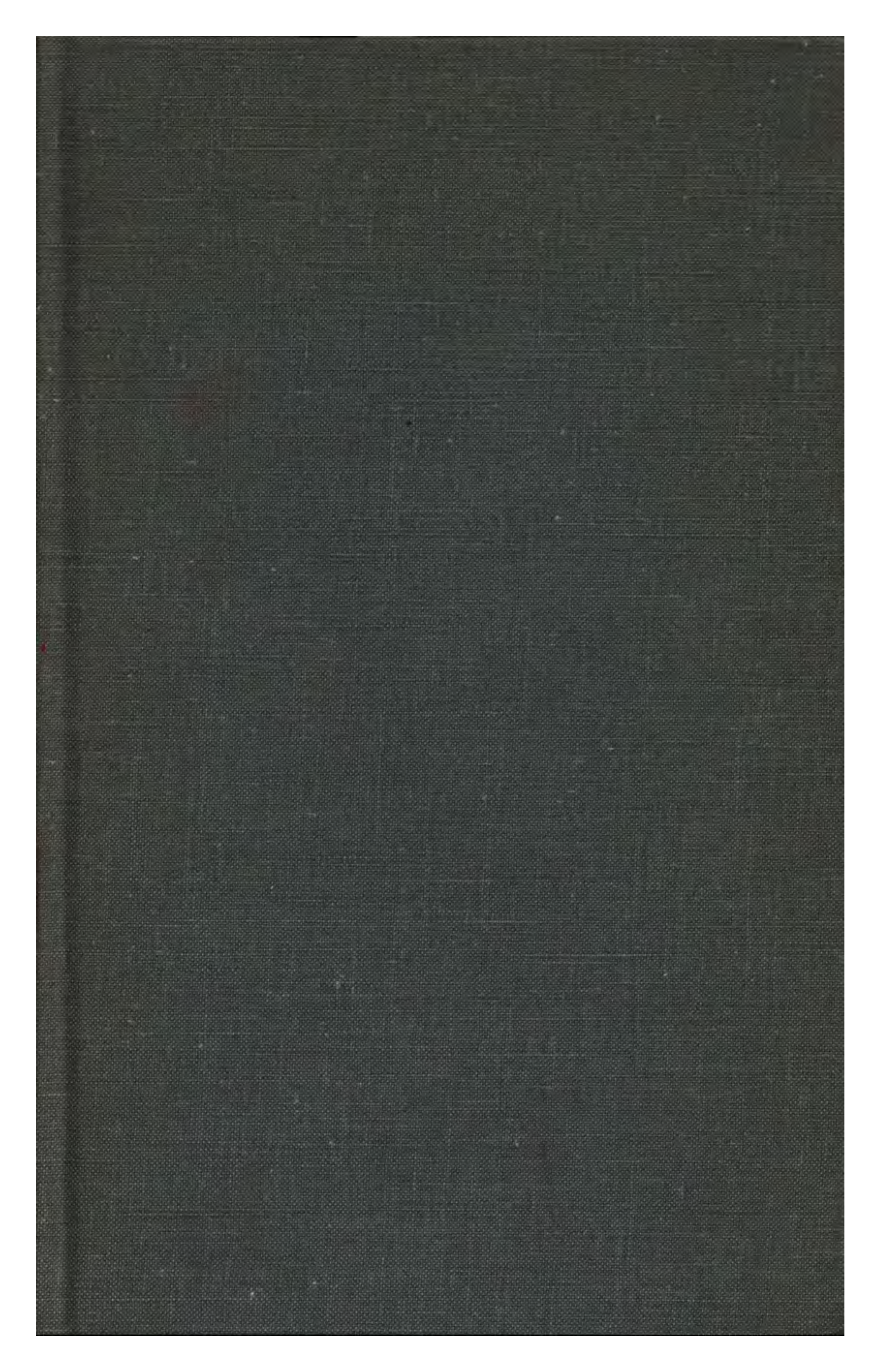
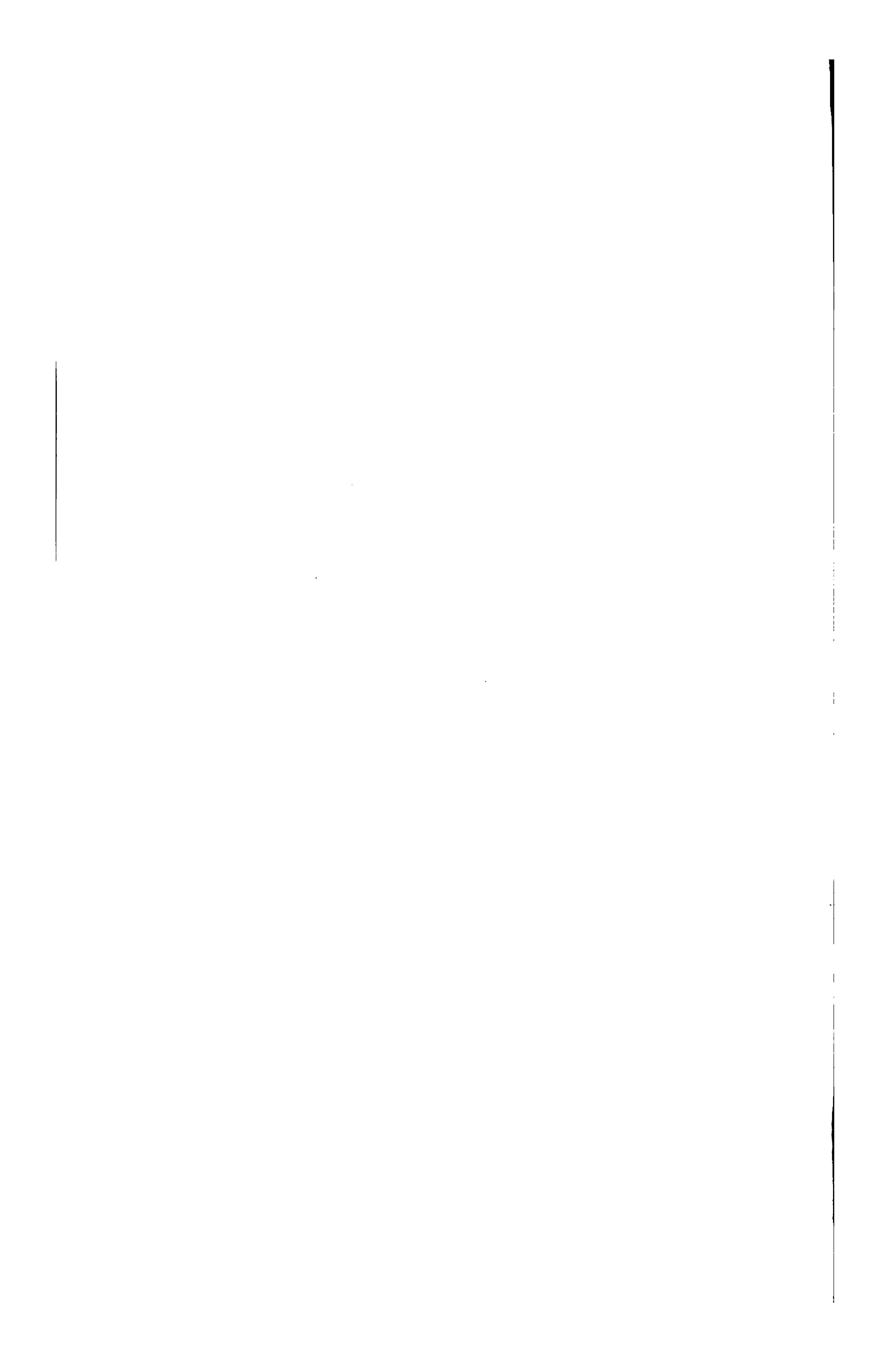










Théophile de Viau.

Sein Leben und seine Werke.

(1591—1626.)

Litterarische Studie.

Von

Dr. Käthe Schirmacher.

Leipzig,
16, Salomonstrafse, 16.

Paris,
59, Rue Bonaparte, 59.

Verlag von H. Welter.

1897.

Théophile de Viau.

Einleitung und Bibliographie.

Théophile de Viau war seiner Zeit ein hochberühmter Mann in Frankreich. Den Zeitgenossen ist er 'Théophile' schlechtweg, 'Le poète Théophile', 'Le Sieur Théophile', der 'Théophile' *par excellence*, und sämtliche Ausgaben seiner Werke tragen einfach den Titel *Les Œuvres du Sieur Théophile*, ohne weiteren Zusatz des adligen Familiennamens. Das zeigt uns in dem dichtenden Junker eine breite, selbstbewuſste Persönlichkeit, eine Individualität.

Dieser Individualität verdankt er seinen Ruhm; diese Individualität stand Anfang des 17. Jahrhunderts im Vordertreffen der Entwickelung, im Handgemenge der öffentlichen Meinung; sie war es, die, leidenschaftlich bewundert und schrankenlos gehaſst, des Mannes Schicksal wurde, und die heute — man darf es ohne Übertreibung sagen — in weiteren Kreisen absolut vergessen ist. Ob mit Recht oder Unrecht, das soll — neben dem biographischen, psychologisch-litterarhistorischen und philologischen Studium des Dichters Théophile de Viau — Gegenstand der nachfolgenden Untersuchungen sein.

Meiner Arbeit liegt die Ausgabe der *Œuvres de Théophile* zu Grunde, die 1856 von M. Alleaume, archiviste paléographe, in der *Bibliothèque Elzévirienne* (Paris, Jannet) in zwei Bänden erschienen ist. Sie enthält auſser den *Œuvres* selbst noch eine eingehende Biographie nebst nicht ganz vollständigen, bibliographischen Angaben. Obgleich die Biographie in Hinsicht des litterarischen und psychologischen Verständnisses viel zu wünschen läſst und die ganze Darstellung überhaupt der Übersichtlichkeit entbehrt, so ist sie mir doch als Vorarbeit und vor allem durch den (allerdings oft unbestimmten) Hinweis auf handschriftliches

Material und zu konsultierende Schriften der Zeit von grofsem Nutzen gewesen.

Citate aus Théophile oder Anführungen Alleaumes beziehen sich stets auf obige Ausgabe, auch wenn dies nicht ausdrücklich erwähnt ist.

Die hauptsächlich von mir benutzten Werke sind:

1. Andrieu, Jules, *Théophile de Viau, étude biobibliographique.* Agen 1887.
2. Backer-Carayon, *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus.* Paris 1864.
3. Baillet, *Jugements des Sçavants.* Paris 1732.
4. Balzac, Louis Guez, *Lettres.* Ausgabe von 1624.
5. Bayle, Pierre, *Dictionnaire historique et critique.* Amsterdam et Leide 1730.
6. Bazin, *Études littéraires et biographiques.* Paris 1844.
7. Broschürenlitteratur über Théophile de Viau. Vgl. *Catalogue de l'histoire de France* Bd. X, S. 316. 317 (*Bibliothèque Nationale*).
8. Brunhofer, Giordano Brunos Weltanschauung und Verhängnis. Leipzig 1882.
9. Brunot, F., *La Doctrine de Malherbe, d'après son Commentaire sur Desportes. Thèse.* Paris 1891.
10. *Bulletin historique et littéraire de la Société du Protestantisme en France.* Paris 1892.
11. Chasles, Philarète, *Revue des Deux Mondes.* 1. August 1839.
12. *Courval Sonnet, Œuvres de.* Édition Blanchemain. Paris 1876.
13. Chorier, Nicolas, *De Petri Boessatii Vita.* Grenoble 1680.
14. Dannheifser, E., Studien zu Jean de Mairets Leben und Werken. Dissertation. Ludwigshafen 1888.
15. De Lannel, Jean, *Roman Satyrique.* Paris 1624.
16. Du Cros, Simon, *Mémoires de Henri, dernier Duc de Montmorency.* Paris 1665.
17. Faugère-Dubourg, *Théophile de Viau. Revue d'Aquitaine.* Bd. III u. IV. Condom 1859.
18. Fournel, Victor, *La littérature indépendante au 17me siècle.* Paris 1859.
19. Garasse, François, *La Doctrine Curieuse.* Paris 1623.
    — —, *Apologie.* Paris 1624.
    — —, *Mémoires.* Édition Nisard. Paris 1860.
20. Gautier, Théophile, *Les Grotesques.* Paris, Charpentier, o. J.
21. Gröbedinkel, Der Versbau bei Philippe Desportes und François de Malherbe. Dissertation. Altenburg 1880.
22. Hart, G., Ursprung und Verbreitung der Pyramus- und Thisbe-Sage. Dissertation. Passau 1889.
    — —, Die Pyramus- und Thisbe-Sage in Holland, England, Italien und Spanien. Passau 1891.
23. Johannesson, F., Die Bestrebungen Malherbes auf dem Gebiete der poetischen Technik in Frankreich. Dissertation. Halle 1881.

24. Leroux de Lincy, *Notice sur le Plan de Paris de Gomboust.* Paris 1858.
25. L'Hermite, Tristan, *Le Page Disgracié.* Paris 1643. — *Lettres Meslées.* Paris 1642.
26. Livet, Charles, *Précieux et Précieuses.* Paris 1859.
27. Martin, Henri, *Histoire de France.* Paris 1855—1860.
28. Ménage, G., *Menagiana.* Paris 1715. — *l'Anti-Baillet.* Paris 1690.
29. Molé, Mathieu, *Mémoires,* édition Champollion-Figeac.
30. *Mercure françois,* Bd. V. IX. XI. XII.
31. Moréri, *Dictionnaire historique et critique.* Paris 1759.
32. Muyard de Vouglans, *Les Lois Criminelles de France.* Paris 1780.
33. Nicéron, *Mémoires.* Paris 1736.
34. *Paris ridicule et burlesque.* Paris, Garnier, 1878.
35. Parfait, les Frères, *Histoire du théâtre françois.* Paris 1745.
36. *Parnasse, le, Satyrique.* Ohne Ort 1668. Neudruck: Gand, Paris, 1861.
37. Prat, J. M., *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France, du temps du Père Coton.* Lyon 1876.
38. Pelisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie françoise.* Paris 1743.
39. Rapin, René, *La Guerre des Auteurs.* Paris 1671.
40. Richelet, *Dictionnaire de la langue françoise, ancienne et moderne.* Genève 1680.
41. Riccoboni, *Histoire du théâtre italien.* Paris 1728—1731.
42. Rigal, E., *Alexandre Hardy. Thèse.* Paris 1889.
43. Roederer, *Fragments de divers mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France.* Paris 1834.
44. Roy, E., *Charles Sorel. Thèse.* Paris 1891.
45. Serret, Jules, *Études biographiques sur Théophile de Viau.* Agen 1864.
46. Soleinne, *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne....*
47. Sorel, Charles, *Francion.* Amsterdam 1647.
— —, *Bibliothèque françoise.* Paris 1667.
48. Tallemant des Réaux, *Historiettes,* édition Monmerqué et Paris. Paris 1854.
49. Titon du Tillet, *Le Parnasse François.* Paris 1732.
50. Windelband, Geschichte der neueren Philosophie. Leipzig 1880.

Das von mir benutzte handschriftliche Material befindet sich in Paris:

I. *Bibliothèque Nationale. Département des Manuscrits.*

1. Collection Colbert (*Les 500 de Colbert*):
   - Bd. II, S. 65 *Lettre de Théophile à Mathieu Molé.*
   - Bd. II, S. 67 *Lettre de Théophile au Roi.*
   - Bd. II, S. 68 *Lettre de Montmorency à Mathieu Molé.*
   - Bd. II, S. 69 ff. *Projet d'interrogatoire de Mathieu Molé.*
   - Bd. IV, S. 15 *Lettre du chancelier Brulart à Mathieu Molé.*

2. Collection Dupuy:
   Bd. 93, S. 62 *L'Arrest du 1 septembre 1625. L'Arrest du 10 septembre 1625.*
   Bd. 685, S. 29 *Lettre de Mathieu Molé à J. Dupuy.*
3. *Le Mémoire Mahelot: Fonds français* 24. 330.

II. *Arsenal. Département des Manuscrits.*

1. *Le Veni-Mecum ou le Bréviaire Séculier du Sieur Basset* (6809, S. 414 und 415), enthält das Gedicht *La Frayeur de la mort* (vgl. Alleaume I, 211) unter dem Titel *Sur un homme condamné à mort.*
2. *Recueil de plusieurs Pièces très Plaisantes du Sieur Théophile avec d'autres Pièces de différents Auteurs, meslées de plusieurs Chansons à la Mode* (3127. 122 B. F.).
3. *Recueil de Tralage* (Bd. I, 6541, S. 641 revers), enthält das Gedicht *Sur le Sacrement.*

III. *Archives Nationales.*

Actes du procès de Théophile de Viau. Section Judiciaire. X² B. 1184. 1185.

Von Ausgaben der *Œuvres de Théophile* und der ihn betreffenden, alten Schriften sind vorhanden:

I. *Bibliothèque Nationale.*

1. *Vers presentez au Roi, sur l'exil de Théophile.* Ohne Ort 1620.
2. *Le Bannissement de Théophile, présenté au Roi.* Ohne Ort 1620.
   (1–2: Enthalten beide die Ode *Celuy qui lance le tonnerre ....*)
3. *Le Remontrance à Théophile.* Ohne Ort 1620.
4. *Eloge du Duc de Luynes, avec l'advis au Roi par Théophile, ensemble les repliques.* Ohne Ort 1620.
5. *Les Œuvres du Sieur Théophile.* A Paris, chez Jacques Quesnel, 1621.
6. *Les Œuvres du Sieur Théophile.* Revues, corrigées et augmentées. 3me éd. A Paris, chez Pierre Billaine, 1623.
7. *La Prise de Théophile.* Ohne Ort 1623.
8. *Theophilus in Carcere.* 1624.
9. *Requeste de Théophile au Roi.* 1624.
10. *Les Adventures de Théophile au Roi.* 1624.
    (7–10: Alle in der Réserve.)
11. *Nouveau recueil de diverses poésies du Sieur Théophile. La plupart faites durant son exil. Avec la Plainte à un sien ami pendant son absence.* A Rouen, chez Claude le Vilain, 1624.
12. *Recueil de toutes les pièces, faites par Théophile depuis sa prise jusques à présent.* A Paris 1625.
13. *Les Œuvres du Sieur Théophile.* Revues, corrigées et augmentées, jouxte la copie imprimée à Paris par P. Billaine et J. Quesnel. 1626.

14. *Les Œuvres du Sieur Théophile, divisées en 3 parties.* A Lyon, par J. Michon, 1630.
15. *Nouvelles Œuvres de feu Mr Théophile, composées d'excellentes lettres françoises et latines, mises en ordre et corrigées par Mr Mairet.* A Paris, chez A. Sommaville, 1641.
16. *Pyrame et Thisbé, tragédie.* Ohne Ort und Jahr.
17. *La Tragédie de Pasiphaé, par le Sieur Théophile.* A Troyes, N. Oudot, 1631.

II. *Arsenal.*

18. *Les Œuvres du Sieur Théophile.* A Paris, P. Billaine, 1621.
19. *Recueil de toutes les pièces, faites par Théophile depuis sa prise jusques à present. Ensemble plusieurs autres pièces, faites par ses amis à sa faveur et non encore vues.* Ohne Ort und Namen des Herausgebers, 1624.
20. *Recueil de toutes les pièces de Théophile, commençant à l'Arrest de la Cour et généralement tout ce qui s'est fait pour et contre lui depuis sa prison jusques à présent.* A Paris 1624.
21. *Recueil de toutes les pièces, faites par Théophile depuis sa prise jusques à présent.* A Paris 1625.
22. *Les Œuvres de Théophile, divisées en 3 parties.* A Paris, J. de la Mare, 1631.
23. Die gleichen von 1632.
24. Eine Ausgabe ohne Titel.
25. Eine Ausgabe der Briefe von 1641.
26. *Les Œuvres du Sieur Théophile.* A Rouen, A. Ferrand, 1648.
27. *Les Œuvres de Théophile.* A Paris, chez la Veuve Edme Pernigne, 1656.
28. *Les Œuvres de Théophile.* A Paris, Sommaville, 1661.
29. *Les Œuvres de Théophile.* A Lyon, A. Cellier, 1668.
30. *Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé, mis en vers françois par le Sieur Théophile.* A Paris, Jean Martin, 1626.
31. *La tragédie de Pasiphaé, par le Sieur Théophile.* A Paris, Cl. Hulpeau, 1627.

Vom *Parnasse Satyrique* existieren in Paris folgende Ausgaben:

I. *Bibliothèque Nationale.*

In der Reserve:

1. *Le Parnasse des poètes satyriques ou dernier recueil des vers gaillards et piquans de nostre temps. Par le Sieur Théophile.* Ohne Ort und Namen des Herausgebers, 1625.
2. *Le Parnasse Satyrique du Sieur Théophile.* A Conas, l'an mil six cent trop tost.
3. *Le Parnasse Satyrique du Sieur Théophile.* 1660.

4. Der Neudruck von 1861.

II. *Arsenal.*

Le Parnasse Satyrique du Sieur Théophile. Ohne Ort, 1668.

Übersicht der Broschürenlitteratur (*Bibliothèque Nationale*).

1. *La Remontrance à Théophile.* 1620.
2. *Le Bannissement de Théophile.* 1620.
3. *Vers présentés au Roi sur l'exil de Théophile.* 1620.

   In einem Bande.
4. *Le Théophile réformé.* 1623.
5. *Lettre consolatoire à Théophile.* 1623.
6. *Plainte de Théophile à un sien ami.* 1623.

   In einem Bande.
7. *Response de Tircis à la plainte de Théophile.* 1623.
8. *Lettre de Damon, envoyée à Tircis et à Théophile.* 1623.
9. *Atteinte contre les impertinences de Théophile.* 1623.
10. *Response au Sieur Hydaspe.* 1624.
11. *L'Apparition d'un fantosme à Théophile.* 1624.
12. *Theophilus in Carcere.* 1624.
13. *La Pénitence de Théophile.* 1624.
14. *Requeste de Théophile au Roi.* 1624.
15. *Très humble requeste de Théophile à Monseigneur le premier Président.*

    In einem Bande.
16. *Lettre de Théophile à son frère.* 1624.
17. *Prière de Théophile aux poètes du temps.* 1624.
18. *Les soupirs d'Alexis sur la retenue de son ami Théophile.* 1624.

    In einem Bande.
19. *Les larmes de Théophile, prisonnier.* 1624.
20. *Remerciement de Théophile à Corydon.* 1624.
21. *La Maison de Silvie.* 1624.

    In einem Bande.
22. *Apologie au Roy.* 1625.
23. *Requeste de Théophile au Roy.* 1625.
24. *Vers de Théophile, présentés au Roy.* 1625.
25. *Le Factum de Théophile.* 1625.
26. *Consolation sur la résolution de la mort de Théophile.*
27. *Elégie sur l'arrest de Théophile.* 1625.
28. *Le miroir de la Cour.* 1625.
29. *Le théâtre de la fortune des beaux-esprits.* 1625.
30. *Le triomphe de Minerve.* 1628.
31. *La honteuse fuite des ennemis de Théophile.* 1625.
32. *Théophile au Roi sur son exil.* 1626.
33. *Le testament de Théophile.* 1626.
34. *La dernière lettre de Théophile à son ami Damon.* 1626.
35. *Récit de la mort et pompe funèbre, observée aux obsèques de Théophile.* 1626.
36. *L'Oraison funèbre de Théophile avec la défense des Jésuites.* 1626.
37. *Discours remarquable de la vie et mort de Théophile.* 1626.
38. *La Métempsychose de Théophile.* 1626.
39. *La Descente de Théophile aux enfers, par Polydor.*
40. *La Ire Lettre que Théophile a envoyée de l'autre monde à son ami.* 1626.
41. *La Rencontre de Théophile et du Père Coton.* 1626.
42. *L'Ombre de Théophile apparue au Père Garasse.*

I. Teil: Biographie.

I. Kapitel. (1591 bis 1610.)

Die Familie derer von Viau besteht heute noch in Südfrankreich; bis zur Revolution führte sie den Namen: 'Viau de Bellegarde', 'Bellegarde de Viau'; seitdem nennt sie sich einfach 'de Bellegarde'. Von Hause aus war es eine südfranzösische Hugenottenfamilie, die zu dem Königshause von Navarra in dienstlichem Verhältnis stand, was für die kriegerische und geistige Tüchtigkeit des Geschlechts sprechen dürfte. Nähere Auskunft über die Seinen giebt uns in erster Linie Théophile de Viau selbst; sein Grofsvater war demnach Sekretär der Königin von Navarra, sein Onkel unter Heinrich IV. Statthalter in Tournon (Ardèche). Sein Vater, Janus de Viau, war ein humanistisch gebildeter Sachwalter in Bordeaux, der im Anfang seiner Laufbahn bereits durch einen *tumultus bellicus* (augenscheinlich eine antihugenottische Bewegung) aus Bordeaux vertrieben wurde und sich in Boussères de Mazères [1] (einer damals stark hugenottischen Gegend) niederliefs, wo er in ländlicher Mufse seine Familie aufzieht und seine Tage friedlich beschliefst. Vater wie Onkel erwarben sich — der eine durch seine Gelehrsamkeit, der andere durch seine Kriegsthaten — Ruhm. [2]

In welchem Jahre Janus de Viau sich in Boussères de

---

[1] Dept. Lot-et-Garonne, zwischen Aiguillon und Port Ste. Marie, etwa vier Kilometer von letzterem entfernt; Boussères de Mazères liegt an der Garonne selbst.

[2] Vgl. Édition Alleaume II, S. 261.

Mazères niederliefs, ob er dort einen Landsitz früher schon besafs oder ihn erst jetzt erwarb, sagt Théophile uns nicht. Wie dem auch sei, seit Ende des 16. Jahrhunderts ist Schlofs Boussères [1] mit den dazu gehörigen Ländereien Stammsitz und Erbe der Familie Viau. Über seine Mutter giebt Théophile keine Nachricht; es besteht aber in der Familie die Tradition, sie habe dem Geschlechte der Montpézat angehört. [2] Fünf Kinder wuchsen um Janus de Viau auf: Paul de Viau, der älteste Sohn; Daniel, mit dem Zunamen de Bellegarde, der zweitälteste; Suzanne de Viau, die älteste, später mit dem Sieur Duffort [3] (oder du Fort) verheiratete Tochter; als vierter Théophile; als fünfte Marie de Viau, des Dichters Lieblingsschwester, später mit dem Sieur de Roget verheiratet. Von ihrem Sohn, Odet Boucher, Sieur de Roget, stammt die heutige Linie Bellegarde de Viau ab. [4] Die weiteren Schicksale der Familie sind ein treues Abbild der Schicksale Frankreichs. Mit der Aufhebung des Edikts von Nantes verliefsen die unentwegt zum Protestantismus stehenden Nachkommen Mariens de Viau den Süden und flüchteten sich nach Irland. Ein zehnjähriger Knabe, Paul de Bellegarde de Viau, blieb zurück, wurde katholisch erzogen, später Parlamentsadvokat in Bordeaux und erhielt den vom königlichen Fiskus eingezogenen Familienbesitz zurück. Von dem alten Hause ist kaum noch etwas übrig geblieben, und, was weit bedauerlicher, eine Anzahl Familienpapiere sind mit zu Grunde gegangen, so dafs die heutigen Nachkommen aufser einem Stammbaum, einigen Urkunden und Prozefsakten, in denen Glieder der Familie figurieren, aus jener Zeit weiter nichts besitzen als einen Brief Théophiles an

---

[1] *Un petit chasteau* nennt es wenigstens ein Freund Théophiles in einer dem Dichter gewidmeten Ode, die sich in den *Œuvres de Théophile* von 1624 als letztes der Lobgedichte findet. Heute ist Boussères ein modernes Landhaus.

[2] Faugère Dubourg: *Th. de Viau. Sa Vie et son Œuvre.* Revue d'Aquitaine Bd. III, S. 503. Übrigens spricht Théophile in einem wahrscheinlich von 1620 zu datierenden Brief von einer Stiefmutter, *noverca*, vgl. II, 435.

[3] Jules Serret: *Études biographiques sur Th. de Viau,* Agen 1864, S. 6.

[4] Jules Andrieu: *Th. de Viau. Étude bibliographique,* Agen 1887, S. 8. 9.

seine Schwester (Marie) und eine von ihm an Herrn von Liancour gerichtete Ode.[1] Die Archive von Aiguillon und Clérac enthalten, wie ich durch die Sekretäre der dortigen Mairien erfahren habe, weitere Dokumente über den Dichter und seine Familie nicht.

Der heutige Vertreter des alten Geschlechtes ist M. Paul de Bellegarde, früher als Advokat in Nérac, heute in Arcachon ansässig, ohne daſs jedoch die Familie deshalb den Stammsitz aufgegeben hätte. Ich verdanke M. de Bellegardes freundlicher Bereitwilligkeit mehrere der vorstehenden Angaben.

Somit wäre der alte Familiensitz bestimmt: er ist heute noch Boussères de Mazères (der Zusatz 'de Mazères' bedeutet, daſs das Schloſs und die darum liegende Ortschaft zum Kirchsprengel von Mazères gehören), und liegt etwa vier Kilometer von Port Ste. Marie entfernt, auf dem rechten Garonneufer. Eine Karte des Herzogtums Aiguillon bezeichnet den Punkt geradezu als 'la Maison de Théophile'.[2] Nichts wäre nun natürlicher, als den Geburtsort Théophiles de Viau hier zu suchen, was von den neueren Biographen des Dichters denn auch geschehen ist. Wogegen die etwas älteren meist noch Boussères de Ste. Radegonde als des Dichters Geburtsort angeben,[3] ein Irrtum, den sie aus alten, ja sogar zeitgenössischen Quellen übernommen haben, der aber als ein Irrtum beiseite zu legen ist: Boussères de Ste. Radegonde, etwa drei Kilometer von Clérac und etwa zwölf Kilometer von Port Ste. Marie entfernt, liegt in einer groſsen Ebene am Lot, was in jedem Punkt der Beschreibung widerspricht, die Théophile selbst von seinem Vaterhause giebt.[4]

Von seinem Vaterhause, nicht aber von seinem Geburtshause. Seiner eigenen Aussage gemäſs ist er nämlich in Clairac (Lot-et-Garonne) geboren.

Clairac pour une fois que vous m'avez faict naistre,
Helas, combien de fois me faites-vous mourir! II, S. 54.

---

[1] Beide sowohl wie der Stammbaum in der Arbeit von Andrieu veröffentlicht.

[2] Jules Andrieu, a. a. O. S. 10.

[3] Théophile Gautier: *Les Grotesques,* S. 66. Nicéron: *Mémoires,* Bd. 36, S. 46.

[4] II, 261.

Diese poetische Angabe wird durch die Prozefsakten des Dichters bestätigt. Demnach ist Clairac als Théophiles Geburtsort, Boussères de Mazères als sein Elternhaus endgültig anzusehen.

Als sein Geburtsjahr wird — mit einer bei den Biographen Théophiles seltenen Übereinstimmung — 1590 angegeben. Dem widerspricht nur ein einziges, aber gewichtiges Zeugnis, das des Dichters selbst, der dem Protokoll des Verhörs vom 22. März 1624 zufolge angiebt, 33 Jahre alt zu sein. Er wäre dann erst 1591 geboren. Bei der grofsen Unzuverlässigkeit dessen, was uns von Théophile überliefert ist, scheint mir das amtliche Protokoll vor der litterarischen Tradition den Vorzug zu verdienen.

Ist Théophile nun auch 1591 in Clairac geboren — und die kriegerischen Zeitläufte lassen es begreiflich erscheinen, dafs ein sorglicher Familienvater Weib und Kind damals lieber hinter den sicheren Mauern einer starken Festung wie Clairac wufste, statt sie in seinem Turm auf dem platten Lande jedem Anfall einer bewaffneten Bande auszusetzen —, so hat der Dichter seine Kindheit und erste Jugendzeit doch in Boussères de Mazères verlebt. Er hat seine südfranzösische Heimat sehr geliebt, gerade so wie sein späterer Freund und Gönner, der Herzog Heinrich von Montmorency, seine südfranzösische Statthalterei Pézenas liebte. Das schöne Land mit seinem Sonnenhimmel, seinem Frucht- und Weinreichtum, seinem äufseren Wohlstand und inneren Behagen war ihnen beiden ein irdisches Paradies, wo sie jenes eigentümliche Genügen fanden, das eben nur der Süden kennt. In einer Elegie[1] und in einem Gedicht an seinen Bruder Paul[2] spricht Théophile mit liebevoller Ausführlichkeit von seinem Erbe. Er nennt es in aller Aufrichtigkeit *un petit logis, — un petit pavillon, dont le vieux bastiment, fut massonné de brique et de mauvais ciment.* Aber er schildert den Boden reich, getränkt von den Wassern der Garonne und vielen kleinen Bächen, die den felsigen Abhang, an den das Schlöfschen sich lehnt, lustig hinabspringen, die aber auch durch fette Wiesen fliefsen und im Schatten dicht herabhängender Weiden dahinmurmeln, die Herden tränken, den Fischern dienen und dem Landsitze zu einem Schatz der köstlichsten Früchte verhelfen: Aprikosen, Feigen, Melonen etc., kurz

[1] II, 45. 46. [2] II, 181 ff.

der Dichter schildert Boussères als das vollkommene Schlaraffenland.

In solcher Umgebung sind die ersten Jahre des Knaben, auch wenn der Geldreichtum der Familie kein grofser und ihr Adel nur ein bescheidener war, gewifs heitere und ungebundene gewesen. Um so mehr als Théophile mit einer Schar ziemlich gleichalteriger Geschwister aufwuchs, von denen er zwei, seinen ältesten Bruder Paul und seine jüngste Schwester Marie, besonders liebte. Vielleicht weil sie beide, gleich ihm, Verse machten;[1] während Daniel, der zweitälteste, den Théophile *l'infatigable Bellegarde* nennt,[2] sich besonders der Landwirtschaft angenommen zu haben scheint.

Ein lateinischer Brief Théophiles an seinen Bruder Paul[3] giebt uns auch einen Begriff von der geistigen Atmosphäre des Hauses: bei aller herzlichen Liebe ein gut Teil Neckerei und sogar Derbheit. Es war anscheinend ein gesundes, wetterhartes Geschlecht, das in Boussères aufwuchs, Menschen aus einem Gufs und von starken Leidenschaften.

Es ist augenscheinlich dem Einflufs des Vaters, Janus de Viau, zu verdanken, wenn zwei der Söhne in dieser vor allem auf materielle Entwickelung und materiellen Genufs hinlenkenden Umgebung noch etwas anderes als adelige Haudegen oder Krautjunker wurden, nämlich Paul ein hugenottischer Glaubensheld und Théophile ein Dichter.

Wahrscheinlich begann letzterer seine Studien unter dem gelehrten, humanistisch gebildeten Vater, von dem Théophile auch den Hang zum Beobachten und zur beschreibenden Philosophie geerbt haben mag: denn es läfst bei dem Vater auf eine stark kontemplative Veranlagung schliefsen, wenn er sich in der besten Manneskraft, am Anfang seiner Advokatenlaufbahn, von der Welt zurückzieht und als Gelehrter, wie Théophile sich ausdrückt, *innocentissimos exegit dies.*[4]

Die höhere philosophische Bildung erwarb sich Théophile

---

[1] II, 435, vgl. Faugère Dubourg, a. a. O. S. 529.

[2] II, 185.

[3] II, 433 ff. Der Brief ist allerdings sehr viel später, 1622, geschrieben, doch giebt er, glaube ich, noch ein richtiges Bild.

[4] II, 261.

jedoch in Saumur.[1] Saumur hatte damals den Protestantenführer Duplessis-Mornay zum Statthalter und war eine Hochburg der französischen Reformation. Im Jahre 1593 hatte Duplessis dort eine protestantische Schule errichtet, *l'Académie protestante*, die bis zur Aufhebung des Edikts von Nantes, also etwa hundert Jahre lang, eine grofse Zahl studierender Jünglinge aus aller Herren Ländern herbeizog und sich, wie einstmals Wittenberg, einen Weltruf erwarb. Die Akademie lag in der Rue St.-Jean, neben dem Stadthause von Saumur, wurde von einem Rektor, dem ein akademischer Beirat zur Seite stand, geleitet und hatte zehn Klassen. In fünf derselben trieb man Grammatik, Litteratur und Rhetorik; zwei Studienjahre waren der Philosophie, zwei der Theologie, eins dem Hebräischen gewidmet. Der Versuch, das Studium des Griechischen einzubürgern, mifslang.[2]

Dieses protestantische Kollegium nun, welches der weitsichtige Duplessis-Mornay zweifelsohne mit der Absicht gegründet hatte, dem Katholicismus und Jesuitismus in der Jugenderziehung entgegenzuarbeiten, stand in dauerndem Verkehr mit Schottland, dem gelobten Land des Protestantismus. Ein Teil seiner Docenten war schottischer Herkunft, was den Ausspruch Théophiles de Viau erklärt *j'ai eu pour régens ... des docteurs écossais.*[3]

Der Ausspruch ist nicht wörtlich zu nehmen, denn es lehrten an der Akademie in Saumur auch eine Menge französischer Professoren. Von all seinen Lehrern hat aber gerade der Schotte M a r c D u n c a n auf Théophile de Viau einen nachhaltigen und entscheidenden Einflufs geübt, so dafs der Dichter, wenn er seiner Studienzeit gedachte, sich wohl mit Recht als einen Schüler gerade dieses *régent écossais* betrachtete. Dieser Marc Duncan,[4] der 1640 gestorben ist, war ursprünglich ein schottischer Arzt, der

---

[1] Vgl. das Zeugnis des Père Garasse: *Doctrine curieuse,* S. 741 und Alleaume I, XLVIII.

[2] Vgl. über die *Académie protestante* und ihre Lehrer: *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire,* Bd. III, S. 492 ff.

[3] II, S. 287, Note 1. — Hierdurch wird Alleaumes Angabe I, VII, dafs Théophile im Jesuitenkollegium La Flèche erzogen wurde, widerlegt. Sie wäre aber auch ohne das aus inneren Gründen unhaltbar. Hierauf hat bereits Faugère Dubourg a. a. O. S. 534 aufmerksam gemacht.

[4] Vgl Larousse, Bd. VI, S. 1390.

in Saumur aber als Professor der Philosophie amtierte und seine Schüler das lehrte, was man heute physiologische Philosophie nennen würde, eine Philosophie, die ihre Begründung in den Naturwissenschaften suchte, eine Philosophie der Aufklärung. Als indirekter Beweis dafür dürften die unkirchlichen Anschauungen dienen, die Théophile in der Folge vertritt. Den direkten Beweis liefert eine 1634 von Marc Duncan veröffentlichte Schrift selbst: *Discours sur la possession des religieuses Ursulines de Loudun* — worin er erklärt, dafs die angeblich vom Teufel besessenen Nonnen einfach als hysterisch Erkrankte des Arztes, nicht aber des Priesters bedürften. Nur die Protektion der Herzogin von Brézé rettete den ketzerischen Aufklärer vor Prozefs und Verfolgung.[1] Wir werden Gelegenheit haben, Marc Duncans Einflufs auf den Schüler noch näher festzustellen.

Der Dichter selbst hat uns über seine Studienzeit Eingehendes nicht gesagt. Da Théophile de Viau mit neunzehn Jahren nach Paris ging, der philosophische Kursus in Saumur aber zwei Jahre dauerte, so ist er spätestens mit siebzehn Jahren nach Saumur gekommen, wahrscheinlich aber schon früher, und es wird ihm am Anfang in den engen Stadtmauern nicht anders ergangen sein als wie Charles Sorels *Francion*. Dieser, als er nach Paris ins Collège de Lisieux geschickt wird, betrübt sich sehr *d'avoir perdu la douce liberté qu'il avoit, courant parmi les champs d'un côté et d'autre, allant abattre des noix et cueillir du raisin aux vignes.* Derselbe Francion schildert das Leben in diesen Internaten weiter: viel Roheit, wenig Reinlichkeit; viel Hunger, wenig zu essen; ein stiller, aber erbitterter Krieg zwischen Schülern und Lehrern, die zugleich auch Pensionshalter waren, also die Studenten im Interesse ihres eigenen Säckels ausbeuteten. Dagegen verteidigten die so Übervorteilten sich dann mit all ihrem Witz und aller Bosheit, die sich in öfters sehr unappetitlichen Späfsen äufserte. Ein jeder fühlte sich als Gefangener in diesen engen Schulmauern, ein jeder suchte hinauszukommen, zu geniefsen und sich für die unfruchtbare Wissenschaft, die ihm von lächerlichen Pedanten eingebläut ward, an des Lebens goldenem

---

[1] Chalmers: *General biographical Dictionary,* Bd. 32, Artikel *Marc Duncan.*

Baum schadlos zu halten.[1] So weit Francion über das Hochschulleben seiner Zeit. Man ist berechtigt, diese Schilderungen für satirisch übertrieben zu halten. Was aber die Unfruchtbarkeit des damaligen gelehrten Wissens betrifft, so werden die Angaben Sorels von einem neueren Forscher bestätigt.[2] 'Die philosophischen Studien,' sagt M. Lantoine, 'umfaſsten im ersten Jahre Logik und Ethik, im zweiten Physik und Metaphysik. Man legte den Aristoteles zu Grunde, diskutierte und besonders diktierte viel. Die mehr praktischen und daher nutzbringenderen Fragen der Moral wurden der Einprägung einer wahrhaft barbarischen Logik und scholastischen Haarspaltereien geopfert.'

Nun war Saumur nicht Paris und die Akademie ein Protestanten-, nicht ein Jesuitenkollegium; wir dürfen deshalb nicht alles, was oben von katholischen Lehranstalten der Hauptstadt gesagt ist, ohne weiteres auf das protestantische Provinzkollegium übertragen. Es ist sogar sehr wahrscheinlich, daſs durch die Ausnahmestellung, in der die Akademie von Saumur sich befand, durch die Neuheit ihrer Gründung, durch die Gegenwart und Aufsicht eines Charakters wie Duplessis-Mornay, bessere Sitten, durch das Wirken eines Marc Duncan verständigere Methoden und gröſserer Lerneifer dort eingebürgert waren. Daſs aber ein solches groſses Internat an und für sich immer eine zweifelhafte Schule der Moral ist, darüber kann uns ein Blick auf die heutigen französischen Internate belehren, die an innerlicher Sauberkeit immer noch zu wünschen lassen. Immerhin verlieſs Théophile Saumur mit einem hübschen Schatz von Kenntnissen: er las Griechisch, schrieb ein leichtes und elegantes Latein, verstand Italienisch, Spanisch, etwas Englisch und hatte sich im Denken der naturwissenschaftlich aufklärenden Richtung angeschlossen. Wie er und wie sein Lehrer diese Richtung mit der Härte des im Erstarren begriffenen Protestantismus vereinigten; bis zu welchem Grade der Zweifel an aller religiösen Offenbarung den Studenten Théophile de Viau bereits erfaſst hatte, ist eine Frage, die man wohl aufwerfen, aus Mangel an Dokumenten aber nicht

---

[1] Francion, Ausgabe von 1647, Amsterdam. Paul Maret, Buch III und IV.

[2] Lantoine: *Histoire de l'enseignement secondaire au 17ème siècle*, Paris 1874, Kap. IV.

beantworten kann. Wahrscheinlich hat er es damals selbst noch nicht gewuſst, wie weit ihn diese Anschauungen von der gewöhnlichen Heerstraſse abführen sollten.

II. Kapitel. (1610 bis 1619.)

Ein eigentliches Brotstudium hatte Théophile de Viau nicht ergriffen, sondern, wie einst Hutten, nur die *bonas litteras* studiert, die den ganzen Menschen bilden und den Geist im allgemeinen schulen sollen. Wahrscheinlich hatte er diese litterarisch-philosophische Allgemeinbildung in Hinsicht auf sein dichterisches Talent erhalten, welches sich, so müssen wir annehmen, früh genug und stark genug geltend machte, um ihn und die Seinen in dessen Kultivierung seinen Lebensberuf und eine Laufbahn sehen zu lassen. — Wir haben jedoch kein einziges Zeugnis darüber und sind ganz auf Vermutungen angewiesen. Fest steht nur, daſs Théophile de Viau im Jahre 1610 nach Paris ging, um dort sein Glück zu suchen.

Und warum sollte der begabte Spröſsling einer dem König bekannten und ergebenen Adelsfamilie weniger Aussicht haben, es dort zu finden, als wie einst Pierre de Ronsard oder gar der nicht adelige Clément Marot? Das Beispiel Ronsards hat sicherlich anspornend auf Théophile de Viau gewirkt denn zu jener Zeit war in der Provinz Ronsard noch das anerkannte Vorbild, und Théophile kam nach Paris, nichts ahnend von Malherbes Neuerungen, den Kopf voll hochfliegender Pläne, den Koffer voll wunderbarer Verse, die ein Zeitgenosse wie folgt schildert:[1] *tous ses termes estoient extraordinaires, ce n'estoient qu'hyperboles et traicts d'esprit nouvellement sortys des escholes et tout enflés de vanité.* Der Gedanke, daſs sein Hugenottentum ihm am Hofe Heinrichs IV. irgendwie im Wege stehen oder Abbruch thun könne, ist dem jungen Dichter wohl auch nicht gekommen, und er ist im Jahre 1610 mit vollen Segeln, leidlichem Geld und frischem Mut in den Pariser Hafen eingelaufen. Seine Absicht muſste sein: durch seine Talente oder seine Persönlichkeit das

---

[1] Tristan l'Hermite: *Le Page disgracié.* Paris, Toussaint Quinet, 1643, Bd. II, Kap. IX, S. 94.

Auge entweder des Königs oder eines Grofsen auf sich zu lenken, kurz, zu gefallen. Meiner Ansicht nach hatte er die Rechnung ohne den Wirt gemacht: er war keine Persönlichkeit, die leicht bei Hofe gefallen konnte, und dieser fundamentale Widerspruch zwischen seinem Zweck und seinen natürlichen Mitteln erklärt es wohl, dafs Théophile de Viau sich in seinem Leben öfters so arg verrechnet hat.

Und er konnte bei Hofe nicht gefallen, einfach weil er kein Hofmann war. Höfisch war seine Erziehung in dem ländlichen Boussères nicht gewesen, höfisch hatten ihn die Schulmauern von Saumur nicht gemacht, höfisch war, was er von ererbtem Hugenottenblut hatte, sicher nicht, und höfisch war es vor allem nicht, mit neunzehn Jahren erst zu Hof zu gehen. Ihm fehlten Schliff, Geschmack und Biegsamkeit, wir haben uns ihn bei seiner Ankunft in Paris durchaus als einen *poète provincial*[1] d. h. einen Ronsardianer zu denken, der in der Jagd nach dem Glück und in dem Haschen nach der Gunst durch solche weit überholt werden mufste, die von Kindesbeinen an entweder Hofluft oder wenigstens doch Grofsstadtluft geatmet hatten, die, geborene Höflinge, eine Fähigkeit der Anpassung besafsen, welche Théophile de Viau durchaus abging. Die Versetzung aus dem Milieu der Provinz in das des Hofes war also ein gewagtes Experiment für den Jünger Ronsards und des freigeistigen Marc Duncan. Die Verhältnisse wurden für den neuen Ankömmling noch weit ungünstiger durch den Tod Heinrichs IV. Die Ermordung des Königs, am 10. Mai 1610, die von so schweren Folgen für den europäischen Protestantismus war, wirkte auch auf das Privatschicksal des Dichters: mit dem König ging derjenige dahin, welcher allenfalls einen gewissen persönlichen Anteil an dem Neffen des wackeren Statthalters von Tournon und dem Enkel des Sekretärs der Königin von Navarra nehmen konnte. Bei der neuen Regentin, Marie von Medici, hatten die Viaus keine besonderen Verdienste geltend zu machen; im Gegenteil, Théophile mufste sich jetzt sagen, dafs bei der bigott katholischen Königin-Mutter — wenn sie auch das Edikt von Nantes nicht aufzuheben wagte — sein Hugenottentum ihn doch wenig empfehlen würde.

---

[1] *Le Page disgracié,* éd. de 1643, Kap. IX, S. 95.

Während nun in den nächsten Jahren Frankreich von einer Ausländerin und ihren ausländischen Günstlingen, die sich auf den wahren Vorteil des Landes nicht besser als die Königin verstehen, regiert wird; während man aufhört nationale Politik zu treiben und Frankreichs Einfluſs zu Gunsten des Protestantismus und des europäischen Friedens in die Wagschale zu werfen, sich dagegen einer das Volk beunruhigenden, katholischen Politik hingiebt und von Italien, Spanien, Österreich ins Schlepptau genommen wird; während die Groſsen des Landes — Katholiken wie Protestanten, der Prinz von Condé wie der Herzog von Lesdiguières — nur eines suchten: ihre Freundschaft der Regentin möglichst teuer zu verkaufen; während der Minister Sully sich zurückzieht und dafür Concini, der nimmersatte Günstling, auf der Bildfläche erscheint, der Staatsschatz verschwendet, die Steuern erhöht werden und sich die menschliche Begehrlichkeit bei Hofe die Zügel schieſsen läſst: während dieser traurigen Miſsregierung, die erst 1624 durch Richelieu ein Ende findet,[1] sucht Théophile de Viau seinerseits in Paris Fuſs zu fassen.

Wie bereits gesagt, unter erschwerenden Umständen, über die wir aber im einzelnen sehr wenig wissen, da Gedichte oder Briefe Théophiles aus dieser Zeit nicht erhalten sind. Nur gelegentlich kommt er später einmal auf diese Jahre zurück. Daſs er sich anfangs in Paris für den Zwang der Schule schadlos gehalten und mit gieriger Hand nach allen bis dahin verbotenen Früchten gegriffen hat, sagt er selbst mit folgenden Worten: *La débauche des femmes et du vin faillit à m'empiéter au sortir des écholes: car mon esprit un peu précipité avoit franchi la subjection des précepteurs, lorsque mes mœurs avoient encore besoin de discipline. Mes compagnons avoient plus d'âge que moi, mais non pas tant de liberté. Ce fut un pas bien dangereux à mon âme que cette première licence, qu'elle trouva après les contraintes de l'estude. Là, je m'allois plonger dans le vice, qui s'ouvroit assez favorablement à mes jeunes fantaisies.*[2]

Wir haben uns Théophile de Viau danach in einem Kreise

[1] Vgl. Henri Martin: *Histoire de France.* 4me édition. Paris, 1855 bis 1860, Bd. XI, S. 25.

[2] *Fragments d'une histoire comique* II, S. 16. 17.

teils von adeligen Junkern, wie er, teils von reichen Bürgersöhnen zu denken, unter denen der junge Dichter, den niemand von der Familie überwachte, durch seinen Schwung und seine gascognische Verve wahrscheinlich hervorragte.[1] *Mais*, fährt er am selben Ort fort, *les empeschemens de ma fortune destournèrent mon inclination, et les traverses de ma vie ne donnèrent pas le loisir à la volupté de me perdre.* Diese *empeschemens de la fortune* sind wahrscheinlich Geldverlegenheiten gewesen, die sich wohl daraus erklären, daſs im Jahre 1612 Théophiles Vater, der bis dahin für den Sohn gesorgt hatte, starb.[2] Nun hieſs es für den jungen Mann nicht nur: bei Hofe gefallen, indem er den Groſsen Oden und den Damen Stanzen widmete, sondern es hieſs: entweder einen zahlungsfähigen Mäcen finden oder selbst Geld verdienen.

Einen Beweis dafür, wie wenig Aussicht Théophile in Frankreich auf das erstere hatte, sehe ich in seiner Reise nach Holland, die er mit Balzac gemeinschaftlich unternahm und die der Tradition nach gleichfalls in das Jahr 1612 fällt. Ob vor, ob nach seines Vaters Tode, muſs unentschieden bleiben.[3] Was Théophile de Viau, dem die unter der Regentschaft herrschende Richtung ungünstig war, nach Holland locken muſste, war die protestantische Republik, die sich unter ihrem Statthalter Moritz von Nassau (seit 1618 heiſst er Prinz von Oranien), wenn auch keiner völligen politischen Freiheit, so doch der religiösen Duldung, der Gedanken- und der Preſsfreiheit erfreute.

Der holländische Protestant Arminius z. B. ging ja über die engen Grenzen des französischen Calvinismus weit hinaus: das Dogma von der Erbsünde war ihm ein Greuel, die freie Bibelforschung, das eigene Urteil auch in Glaubenssachen erschienen

---

[1] Hier hat er wohl 1611 schon Balzac kennen gelernt, denn 1625 spricht er von ihrer vierzehnjährigen Bekanntschaft. II, 289.

[2] Vgl. Serret a. a. O. S. 8 und Faugère Dubourg a. a. O. S. 566.

[3] Serret a. a. O. S. 8 sagt: *Balzac pour le consoler du chagrin l'engagea à voyager.* Das ist möglich, aber durch nichts bewiesen, und im Hinblick auf Théophiles pekuniäre Lage wird es wieder zweifelhaft. Daſs aber Balzac die gemeinschaftlichen Kosten allein getragen habe, ist ausgeschlossen; bei dem Haſs, den er später gegen Théophile äuſsert, hätte er nicht ermangelt, ihm diese Abhängigkeit vorzuwerfen. Wir finden aber nichts darüber.

ihm dagegen wünschenswert.[1] Dieser religiöse Individualismus hat den Schüler Marc Duncans sicherlich angezogen und befriedigt. Er hat sich in Holland gefallen, hat versucht — und mit Glück —, sich dem Statthalter zu nähern, dem er eine lange Ode huldigend zu Füſsen legt. Wahrscheinlich hätte er nichts dagegen gehabt, sich an diesem Hofe, an dem er jetzt als fremder Adliger vorübergehend zugelassen war, dauernd zu bleiben und in den Hauptstädten des Landes, Amsterdam, Brügge, Leyden, die er jetzt nur als Tourist durchstreifte, heimisch zu werden. Ein dauerndes Verhältnis zwischen dem Statthalter und Théophile de Viau bildete sich jedoch nicht heraus, und nach längerem Aufenthalt in Leyden, wo Viau und Balzac bei dem holländischen Gelehrten Baudius Philosophie hörten, kehrten sie beide nach Frankreich zurück. Sie waren inzwischen aus friedlichen Reisekameraden und guten Freunden zu Gegnern geworden. Allerdings hatten sie von Anfang an ein sehr ungleiches Paar gebildet. Jean, Louis Guez, genannt Seigneur de Balzac, nach einem Gut, das sein bäuerlicher, aber im Dienst des Herzogs von Epernon bereicherter Vater gekauft hatte, genoſs gleichfalls die Gunst Epernons, wurde auch später noch von ihm protegiert und unternahm, wahrscheinlich auf seines Gönners Anregung hin, eine Reise, erst nach Paris und dann nach Holland. Er war damals etwa achtzehn Jahre alt, also jünger als Théophile, den er wahrscheinlich im Kreise der *Jeunesse dorée* getroffen, und der dem neuen Ankömmling imponiert haben mag. Balzac war ein Jesuitenschüler, während Théophile sich ihm gegenüber trotzig der Erziehung durch *régents écossais* rühmt;[2] dazu war Théophile zweifelsohne hochfahrend, aber gerade und offen, Balzac eitel, aber vorsichtig, ja feige. Obgleich weder der eine noch der andere bis jetzt etwas veröffentlicht hatte, waren sie doch beide voll litterarischer Prätensionen. Mit der Kritik, die sie aneinander übten, begannen wahrscheinlich die Reibereien;[3] dann beging Balzac in dem Hause des Doktors

---

[1] Vgl. Faugère Dubourg a. a. O. S. 588. 589.

[2] Vgl. Michaud, *Biographie universelle*, Bd. II, S. 695, und *Grande Encyclopédie*, Bd. V, S. 186.

[3] Vgl. IXme *Lettre de Balzac*, éd. de 1624. Vgl. Alleaume I, LXXVIII.

Baudius, in welchem beide verkehrten, einen Mifsbrauch des Gastrechts, irgend eine Gemeinheit, die der empörte Schwiegersohn des Doktors nicht anders glaubte rächen zu können, als indem er zum Stock griff. Théophile aber zog seinen Degen, trat für den Reisekameraden ein und wurde, wie es scheint, von Balzac dafür durch einen bösen Streich, den dieser ihm spielte, belohnt.[1] Das war genug, um einen völligen Bruch herbeizuführen; Balzac und Théophile schieden in einer Feindschaft, die etwa zwölf Jahre unter der Asche glimmte, um bei Gelegenheit von Théophiles Prozefs wieder aufzuflammen.

Nach Paris zurückgekehrt, ist Théophile, scheint es, Theaterdichter bei einer im Hôtel de Bourgogne spielenden Schauspielertruppe gewesen, ein für einen adligen Herrn jener Zeit höchst ungewöhnliches Metier, ein Ausweg, den der Dichter nur in äufserster Dürftigkeit ergreifen konnte, der aber auf Grund folgender Überlegungen, Zeugnisse und Autoritäten glaubhaft erscheinen kann:

1) Dafs Théophile de Viau sich, nach einer ersten Zeit flotten Pariser Lebens, in Geldverlegenheit befand, wissen wir durch ihn selbst (vgl. II, S. 16. 17).

2) Er selbst spricht auch von seinen längere Zeit dauernden dramatischen Arbeiten

Autrefois quand mes vers ont animé la scène,
L'ordre où j'estois contrainct m'a faict bien de la peine.
Ce travail importun m'a **longtemps** *martyré.* I, 219.

Wir besitzen aber von Théophile nur ein Drama: *Pyrame et Thisbé*, das ihm mit Sicherheit zuzuschreiben ist, und ein zweites, *Pasiphaé*, worüber die Meinungen auseinandergehen. Diese zwei Dramen würden aber kaum genügen, das *longtemps* zu erklären. Er hat also sehr wahrscheinlich — wie sein Zeitgenosse Alexandre Hardy — handwerksmäfsig für besagte Truppe Bühnenstücke verfertigt, die, falls sie überhaupt erhalten sind, nicht unter Théophiles Namen bestehen, weil zu jener Zeit die Namen der Dichter selbst auf den Theateranzeigen nicht genannt wurden;

---

[1] Vgl. *Lettre à Balzac* II, 287. Ich halte die Angaben Théophiles, denen Balzac nie widersprochen hat, für durchaus wahr. Man vergleiche auch *Lettres de Phyllarque à Ariste.* Paris, ohne Datum, Bd. I, S. 257.

die aber viel wahrscheinlicher überhaupt verloren gegangen sind, weil er sich nicht die Mühe gegeben hat, sie drucken zu lassen.

3) Tristan l'Hermite, der nur zehn Jahre jüngere Zeitgenosse Théophiles, erzählt in seinem biographischen Roman *Le Page disgracié* (Kap. IX) sein Zusammentreffen mit einem im Solde der Truppe des Hôtel de Bourgogne stehenden Dichter, und die Schilderung, die er von der betreffenden Persönlichkeit entwirft, hat Züge, die genau auf Théophile de Viau passen. Dieser Ansicht ist auch M. Rigal, der in seiner These über Alexandre Hardy (S. 26—28) Tristans genannte Schilderung eingehend bespricht.

4) Diese Deutung ist mir durch M. Bernardin, professeur au lycée Charlemagne, Paris, bestätigt worden, der, seit Jahren mit einer Arbeit über Tristan l'Hermite beschäftigt, den Verfasser in allen seinen Angaben von einer grofsen Genauigkeit und Zuverlässigkeit gefunden hat und in dem Zusammentreffen des Pagen mit dem Dichter die Schilderung eines wirklichen Erlebnisses sieht. M. Bernardin ist jedoch geneigt, dies Zusammentreffen, welches M. Rigal für 1613 ansetzt, schon früher, etwa schon 1610 anzunehmen. Auf die Diskussion dieses Punktes werde ich noch zurückzukommen haben. — Zu erwähnen ist noch:

5) Dafs der zu *Le Page disgracié* im Jahre 1650 verfafste Schlüssel dem besagten Dichter den Namen Alexandre Hardy beilegt, was aber unhaltbar ist, da die in der Schilderung gebrauchten Ausdrücke *poète provincial*, *termes empoulez ... recueillis vers les Pyrénées* weder auf Hardy noch auf seine Dramen anzuwenden sind.

Sehen wir nun vorläufig einmal in dem von Tristan l'Hermite beschriebenen Dichter Théophile de Viau. In sehr wirkungsvollem Kontrast treten die beiden Gestalten gegeneinander.[1] Der Page, der als Kind schon an den Hof gekommen ist, um mit einem natürlichen Sohn des Königs aufgezogen zu werden, der früh geübt und früh verderbt, leidenschaftlich gern Karten und Würfel spielt, seine Ehrenhändel ausficht, um dann von seinem Erzieher auch wieder einmal die Rute zu bekommen, kurz, ein wunderbares Gemisch von Bosheit und Güte, von Eitelkeit und

[1] *Le Page disgracié.* Paris 1643, Kap. IX, S. 87 bis 96.

List, von Selbstherrlichkeit und Kinderfurcht bildet — dieser kleine, kaum zwölfjährige Hofmann nimmt eines Tages, als er sich gerade wegen dummer Streiche nicht ganz sicher fühlt, seine Zuflucht zu den Musen und besucht eine Schauspielertruppe, die öfters am Hofe zu spielen pflegt.

Die Truppe hat gerade Feiertag, und um die Mufse besser zu geniefsen, hat man sich einen Scherz mit dem Dichter der Truppe gemacht: acht oder zehn Mann haben den in seinen Schlafrock gewickelten Musensohn an Kopf und Füfsen gefafst und schleppen ihn jubelnd und schreiend durch den Garten. Die Pantoffeln fallen dem Opfer von den Füfsen, es schreit und sucht sich zu befreien — umsonst, das Spiel geht fort, und erst das Dazwischentreten des kleinen Pagen, den man bei Hofe sehr gut angeschrieben weifs, befreit den Mifshandelten. Nachdem dieser rasch seine Siebensachen zusammengesucht hat, geht er sich bei seinem Befreier bedanken: er, der Dichter, war in Stimmung, zu dichten; die Schauspieler wollten ihn aber zwingen, Kegel zu spielen, daher der Streit; und nun erfolgt ein warmer Dank, jedoch in einer Form, die dem höfischen Ohr des Pagen sofort anzeigt, dafs er es hier mit einem Manne aus der Provinz zu thun hat: *Tous ses termes estoient extraordinaires, ce n'estoient qu'hyperboles et traicts d'esprit nouvellement sortys des escholes et tout enflés de vanité. Cependant,* fährt der Bericht fort, *la hardiesse dont il débitait, estoit agréable et marquoit quelque chose d'excellent en son naturel,* ein Zug, der trefflich auf Théophile de Viau pafst; ebenso wie der folgende: der Dichter recitiert dem Pagen einige seiner für die Bühne bestimmten Verse: *et d'autres ouvrages, où je trouvais plus de force d'imagination que de politesse,* sagt der Page — ein Urteil, das Théophile selbst wie auch die Zeitgenossen bestätigen.

Von Mitleid für den Poeten ergriffen, dem man viel Verse für wenig Geld abverlangt, führt der kleine Page ihn dann bei seinem Gebieter, der gleichfalls noch ein Kind ist, ein. Der Dichter schüttet sofort folgenden Vierzeiler aus dem Ärmel:

Ma Muse à ce Prince si beau
Consacre un monde de louanges,
Qui volent au Palais des Anges
Et sont exemptes du tombeau.

Der letzte Vers enthält eine bei Théophile de Viau nicht seltene Wendung. Prinz und Page finden Gefallen an *ces termes empoulez, qu'il avoit recueillis vers les Pyrénées,* wieder ein Wort, das sich auf Théophile und seine gascognische Abkunft deuten läſst, jedoch auch in weiterem Sinne als spanischer Einfluſs überhaupt verstanden werden kann. Wahrscheinlich hätte der Dichter damals sein Glück gemacht, wäre ihm nicht beim Abschied ein unanständiges Wort entfahren: *quelque mot sale et qu'il avoit accoustumé d'entremesler en tous ses discours.* [1]

Hierdurch zerstört er seine Aussichten und wird in dem Roman Tristans nicht mehr erwähnt.

Man hat Théophile de Viau Schlimmeres nachgesagt als *quelque mot sale,* und wer die Umgangssprache des 17. Jahrhunderts aus Tallemant des Réaux kennen gelernt hat, weiſs, wie roh sie damals selbst in den höchsten Kreisen war. Es wäre also übertriebenes Zartgefühl, Théophile de Viau von dem Gebrauch eines derben Fluchs, eines anstöſsigen Wortes freisprechen zu wollen: weder seine Erziehung zu Hause, noch sein Umgang in Saumur waren höfisch gewesen, und mit den sprachreinigenden Kreisen des Hotel von Rambouillet hat Théophile de Viau nie Fühlung gehabt. Der Umgangston bei den Schauspielern war aber gewiſs kein feiner, nennt Tristan l'Hermite sie doch einfach: *ces desbauchez.* [2]

Das einzige, was gegen die Deutung des eben geschilderten Theaterdichters auf Théophile de Viau spricht, könnte folgende Stelle in Kapitel IX des *Page disgracié* sein: nachdem der Page dem Dichter, der ihm seine Verse recitiert, lange zugehört hat, fährt er fort: *je luy en dis de la fazon des plus grands escrivains du sciecle et je les fis sonner de sorte que ce Poète Provincial les admira.*

Demnach scheint der Dichter von den *plus grands écrivains du siècle* gar keine oder doch nur eine sehr schwache Ahnung gehabt zu haben. Daſs aber Théophile de Viau, der doch von 1610 an in Paris in höfischer Gesellschaft lebte, einen Schriftsteller wie Malherbe nach dreijährigem Aufenthalt in der Hauptstadt so wenig sollte gekannt haben, ist höchst unwahrscheinlich.

---

[1] A. a. O. XI, S. 107 ff. [2] A. a. O. S. 91.

Er erscheint ein wenig zu sehr *poète provincial.* Deshalb könnte man geneigt sein, mit M. Bernardin die Begegnung Tristans und Théophiles vor 1613 zu verlegen. Dem widerspricht aber die Thatsache, daſs Théophile de Viau vor 1612, dem Tode seines Vaters und dem Eintritt seiner Geldverlegenheiten, gar keine Ursache hatte, sich einen so ungewöhnlichen und, wie wir gesehen haben, so wenig angenehmen Broterwerb zu suchen, wie den eines Theaterdichters. So erscheint es mir denn geboten, Théophiles dramatische Thätigkeit mit M. Rigal auf 1613 festzusetzen. Der nicht hauptstädtische, d. h. nicht Malherbische, sondern provinzielle, d. h. Ronsardische Charakter besonders seiner dramatischen Werke jener Zeit läſst sich aber selbst dann wohl noch erklären, und zwar auf folgende Art.

Théophiles de Viau einziges dramatisches Vorbild in Frankreich war sein Zeitgenosse Alexandre Hardy, der die Bühne damals beherrschte und in seinen Tragödien den Ronsardschen Stil unverfälscht weiterkultivierte. So ist *Didon se sacrifiant — du Ronsard pur.* Auf dem Gebiete des Dramas konnte der Anfänger Théophile de Viau daher nur dieser Richtung folgen, er muſste also ein nicht Malherbischer Dichter, ein *poète provincial,* ein Ronsardien sein.

Aber auch für den Lyriker Théophile de Viau dürfte das Gleiche gelten: Malherbe selbst hatte als Nachahmer Ronsards angefangen; selbst Malherbe hatte im Jahre 1613 seine Verskunst noch nicht zur vollen Höhe ausgebildet; auch Malherbe war damals noch nicht die Autorität in litterarischen Dingen, als die er uns heute, nach fast dreihundert Jahren, erscheint. Die litterarische Erziehung aber, die Théophile de Viau zu Hause und in der Protestantenschule von Saumur, bei dem Humanisten Janus de Viau, bei seinem Rhetoriklehrer und durch etwaige Darstellung von Schuldramen erhalten hatte, war eine ausschlieſslich Ronsardische, im Sinne des Renaissancetheaters verlaufende gewesen.

Rechnen wir dazu, daſs Théophile de Viau mit einer bereits ausgesprochenen Persönlichkeit an den Hof kam und zugleich sein Leben lang eine Abneigung gegen Malherbes Regelhaftigkeit gehabt hat, so wird es glaubhaft, daſs er, trotz dreijährigen Aufenthalts in Paris, noch stark *poète provincial* war, ein origineller

und feuriger *poète provincial,* aber immerhin *poète provincial.* Dieser Umstand ist eine Erklärung mehr für die Langsamkeit, mit welcher Théophile de Viau bei Hofe vorwärts kommt, und für die eigenartige Stellung, die er sein Leben lang dort eingenommen hat.

Die vielumstrittene und vielgescholtene *Pasiphaé,* die meiner Ansicht nach Théophile zuzuschreiben ist, scheint mir übrigens ein weiterer Beweis für das eigenartige, dramatische Debüt am Hôtel de Bourgogne, und das Bild, welches Tristan l'Hermite, ohne den Namen Théophiles zu nennen, von ihm entwirft, ein zuverlässiges Porträt zu sein.

Théophiles Wirksamkeit als Theaterdichter hat höchstens zwei Jahre gedauert, er hat sich ihrer — aus guten Gründen — nie gerühmt und hat seine im Solde der Schauspieler verfafsten Opera nicht veröffentlicht — wahrscheinlich auch aus guten Gründen. Er war während dieser Zeit ein Deklassierter und hat als ein solcher gelebt, bis er im Jahre 1615 — es ist das überlieferte Datum — den seit lange gesuchten Mäcen, Heinrich von Montmorency, fand. Über das Wie habe ich keine Angaben finden können. Von der Person des Herzogs spricht mit liebevoller Ausführlichkeit Simon Ducros,[1] und mit etwas weniger Bosheit als sonst Tallemant des Réaux.[2]

Dieser Heinrich II., letzter Herzog von Montmorency, ist eine der anziehendsten Gestalten der Zeit, und dafs gerade er der Beschützer Théophiles de Viau wurde, ist ein Zeugnis zu Gunsten Théophiles, das volle Würdigung verdient. Henry von Montmorency war 1595 geboren worden und somit vier Jahre jünger als Théophile de Viau. Er gehörte einem der gröfsten Adelsgeschlechter Frankreichs an, Vater und Grofsvater waren Connétable gewesen, er selbst, ein Liebling Heinrichs IV., wurde mit zwölf Jahren Statthalter von Languedoc, 1612 Admiral von Frankreich; seit 1621 nimmt er auf seiten des Königs an den Hugenottenkriegen teil, 1632 läfst er sich in einen Prinzen-

[1] *Mémoires de Henry, dernier duc de Montmorency. Par Simon Ducros.* Paris 1665.

[2] *Tallement des Réaux: Historiettes. Éd. Monmerqué et Paulin Paris.* Paris 1854, Bd. II, S. 306 ff.

aufstand gegen Richelieu ein, wird in der Schlacht bei Castelnaudary, wo er sich auszeichnet, gefangen genommen und 1632 in Toulouse enthauptet, weil Richelieu ein Exempel statuieren wollte und mufste.

In seinem Tode wie in seinem Leben erregte Henry von Montmorency die lebhafteste Sympathie. Schon früh hatten seine Ritterlichkeit und Güte ihm die Herzen gewonnen. Ducros rühmt seine körperliche Schönheit, seine Anmut und Würde, seine Geübtheit in allem adligen Sport, seine Hofkunst. Dann schildert er beredt die tieferen Eigenschaften seines Herrn: Montmorencys Gewissenhaftigkeit bei Verwaltung seiner Ämter, die Sorgfalt, mit der er seine Beamten, besonders seine Sekretäre, wählte, seine Frömmigkeit, und immer wieder betont er seine Güte, die sich hauptsächlich darin bewies, dafs er gern half, gern verzieh und schwer etwas abschlagen konnte. Viel studiert hatte er nicht; Romane mochte er nicht lesen: wohl aber hatte er grofse Vorliebe für gelehrte und geistreiche Leute, mit denen er sich stets umgab, und welchen er Grofsmut bewies.

Seit 1607 Statthalter von Languedoc, pflegte er seinen Wohnsitz in Pézénas [1] aufzuschlagen und in diesem Städtchen, *qui ne semble avoir été bâti que pour le seul plaisir de la vie,* [2] Hof zu halten. Nur ungern und gezwungen kehrte er nach Paris zurück. Die Wiesen, Gärten und Springbrunnen von Pézénas, die schönen Augen eines Fräulein von Mourons, der Verkehr mit dem Adel von Languedoc, der an dem fröhlichen und freigebigen Herzog eben solchen Gefallen fand, wie dieser selbst an dem reichen und heiteren Lande, fesselten Montmorency dauernd an den Süden. 'Und wenn,' sagt Ducros, 'sein Hof sich in etwas von dem des Königs unterschied, so war es einzig durch die gröfsere Freiheit und demgemäfs das gröfsere Vergnügen, das dort herrschte' — alles Züge, die zu beachten sind, weil sie die Neigung Montmorencys für Théophile de Viau erklären: beide waren gern frei. Es ist noch hervorzuheben, dafs Montmorency sich bestrebte, in seiner Provinz das Beispiel religiöser Duldung zu geben. [3]

---

[1] *Dépt. de L'Hérault.* [2] Ducros, a. a. O. S. 32. [3] Ducros, a. a. O. S. 80.

Im Jahre 1615 machte Montmorency einen seiner seltenen Besuche in Paris, und zwar anläfslich der Vermählung Ludwigs XIII. mit Anna von Österreich. Es ging damals hoch her, die Herren vom Hofe führten unter anderem ein grofses Spiel auf, ein Karussell, in welchem Montmorency die Rolle des *Persée français* übernahm, und wofür die Dichter eine Menge Verse geschmiedet hatten. Zu dieser Zeit und möglicherweise bei dieser Gelegenheit ist Théophile de Viau dann dem Herzog vorgestellt worden und hat ihm so gefallen, dafs diesmal ein dauerndes Verhältnis zwischen dem Dichter und dem gesuchten Mäcen entstand. Und es war nicht leicht, dem Herzog zu gefallen: Alexandre Hardy, Georges de Scudéry ist es z. B. nicht gelungen, und dafs der Kampf um die Gunst Montmorencys, der bei den Dichtern zugleich ein Kampf ums Dasein wurde, ein harter war, erklärt sich aus der immerhin doch grofsen Seltenheit so liebenswürdiger und dabei so einflufsreicher Persönlichkeiten wie der Herzog.

Für diesmal war nun Théophile de Viau mit seiner eigenartigen Persönlichkeit der Stärkere gewesen und hatte gesiegt. Da Montmorency so bald wie möglich in seine Statthalterei zurückkehrte, wo man ihn ebenso anbetete, wie später im Marais, ist es wahrscheinlich, dafs er seinen neuen Dichterpensionär mit nach dem Süden nahm. Eine Stelle in den Prozefsakten scheint dieses zu bestätigen.[1]

Der Aufenthalt bei Hofe war auch wenig verlockend: die politische und wirtschaftliche Mifsregierung unter der Regentin dauerte fort, der italienische Günstling Concini und seine geschickte, aber sinnlos abergläubische Frau Eleonore Galigaï standen auf der Höhe ihrer Macht; ihr Reichtum kannte keine Grenzen, und Paris begann zu murren. Der italienisch-katholische Einflufs wog durchaus vor. Als ein Beweis dafür ist auch die Berufung des italienischen Dichters Marini zu betrachten, den Maria von Medici seit 1615 auf mehrere Jahre an den

[1] Vgl. Information vom 1. Oktbr. 1623 und vom 18. August 1625. Die Zeugen Le Blanc und Galtier geben an, Théophile 1615 in der Provence, allerdings nicht bei Montmorency, sondern beim Grafen von Clermont kennen gelernt zu haben.

französischen Hof zu fesseln weiſs, wo er, der schon berühmte Dichter des *Adone,* die Regelmäſsigkeit der dramatischen Form, die Zierlichkeit des poetischen Ausdrucks mit Erfolg einbürgert. Der Einfluſs Marinis auf Théophile de Viau wird noch des näheren zu erörtern sein.

Durch die Protektion des Herzogs von Montmorency war Théophile de Viau nun aller Nahrungssorgen überhoben. Wir haben aus dieser Zeit einen liebenswürdigen Privatbrief des Dichters an seine Schwester Marie, dessen Original im Besitze der Familie de Bellegarde ist, und den Faugère Dubourg und Jules Andrieu bereits veröffentlicht haben. Doch ist er charakteristisch genug, um noch einmal hierher gesetzt zu werden.

Mad^lle ma sœur, ce que je vous escris n'est que pour faire entendre le souvenir que j'ay de vous et pour vous reprocher la paresse, que vous avez à me tesmoigner le vostre. Cela ne diminue point de mon affection que toutes les choses du monde ne sçauroient altérer. J'ay oublié ce que je vous avois promis: faictes m'en ressouvenir encore, et vous ne me demanderés rien que je ne vous accorde. Je ne suis pas encore fort riche et vous désire à touts plus de fortune qu'à moy. La paouvreté qui m'a si longtemps poursuivi se lassera bientost comme j'espère. Alors touts se ressentiront de mes commodités, et vous particulièrement que j'ayme de tout mon cœur. Adieu, ma sœur, je seray toute ma vie

Vostre très humble frère et serviteur

A Paris ce 24. 12. 1616. *Th. de Viau.*

Encore me suis je ravisé de vous envoier quelques douzaines d'aiguilles et d'esplingues pour monstre. Si elles sont bonnes vous en aurez davantage et n'avez qu'à m'escrire combien de milliers il vous en faut. Et vous partagerez avec ma mère et ma sœur Duffort.

A Mad^elle ma sœur
Mad^elle de Viau
à Boussères.

Der erwartete Wohlstand sollte bald kommen: Théophile wurde dem jungen König vorgestellt und erhielt von ihm eine jährliche Pension[1] und den Titel *Gentilhomme de la Chambre du Roy,* welcher sich auch unter dem Stich befindet, den Daret von Théophile gefertigt hat.

Durch diesen Glücksfall war der ehemalige Deklassierte und

[1] Vgl. Serret a. a. O. S. 11. M. Serret giebt ohne weiteren Beweis für seine Behauptung die Thatsache selbst und das Jahr 1616 an.

Theaterdichter wieder in seine frühere Gesellschaft zurückgetreten, mit der er die Fühlung sicherlich niemals ganz verloren hatte. Und seine Verbindung mit, seine Stellung in ihr wurde noch gefestigt, als der Herzog von Montmorency sich mit Marie Félicie, Princesse des Ursins, verheiratete und seitdem mehr am Hofe oder in Chantilly, dem Stammsitz der Montmorency, als in Pézénas lebte. Auf diese Art blieb auch der Dichter dauernd dem Einflufs des Hofes und der Grofsstadt, Malherbes und des 'Chevalier Marin' ausgesetzt.

Ein neuer Einflufs machte sich um diese Zeit geltend, gleichfalls italienischer Art, der Lucilio Vaninis.

Vanini hielt sich in den Jahren 1615 und 1616 in Paris auf, und was er in die der Religionskriege müde, aber darum noch durchaus nicht gläubige Hauptstadt brachte, war ein Echo der Lehren Giordano Brunos, den man im Jahre 1600 wegen seiner materialistisch-pantheistischen 'Irrlehren', seiner mechanischen Welterklärung, seiner Annahme des copernikanischen Weltsystems und seiner Ablehnung der christlich-orthodoxen Unsterblichkeitslehre in Rom verbrannt hatte.[1]

Vanini nun, der seine Lehren im Jahre 1616 in Paris unter dem Titel *De admirandis Naturæ, Reginæ Deæque Mortalium Arcanis libri quattuor* veröffentlichte, und der sich auf dem Titelblatt stolz als *Julius Cæsar Vanini Neapolitanus, Theologus, Philosophus et Juris utriusque Doctor* bezeichnet, war zweifelsohne ein sehr eitler, aber zugleich auch ein geistreicher Mann. Er war der richtige Conférencier, der es verstand, zu erschüttern, zu gewinnen, zu reizen und im entscheidenden Augenblick den Kopf aus der Schlinge zu ziehen, indem er die bestehende Kirche seiner Ergebenheit versicherte. Ob sie es ihm glauben wollte, war dann ihre Sache; er hatte seinen Zweck erreicht, indem er Zweifel säete. Und der Pariser Boden, in dem sich seit der Regentschaft alle Leidenschaften freier denn je entfalteten, wo die reinste Interessenpolitik getrieben wurde, war für den Zweifel an den erhabenen Heilswahrheiten und die Verherrlichung des Menschen zum Gott sehr empfänglich. Straflos geniefsen, sich

---

[1] Vg. Lange, Geschichte des Materialismus. Wohlfeile Ausgabe. Iserlohn (ohne Datum). Bd. I, S. 172 ff.

das Leben leichter machen und den strengen Tugenden des Christentums entsagen dürfen, das war es, was im ersten Drittel des 17. Jahrhunderts vom Geiste der Renaissance und der Entkirchlichung der Welt übrig geblieben war. Der Wissensdurst und Wahrheitstrieb der Humanisten, ihre Hochachtung vor dem Schönen und ihr Wetteifer mit den Gröfsen des Altertums waren verschwunden, und in Abwesenheit der grofsen Humanistenlehren und Humanistentugenden war eine Freigeisterei für den täglichen Gebrauch des Hofmanns und des reichen Patriciers übrig geblieben, ein *libertinage,* das oft kühn und geistreich, oft aber auch nur frech und eitel war. Diese *ars vivendi* fand ihre Anhänger denn auch in den Kreisen der reichen Jugend, und ein Geistlicher der Zeit, der Père Mersenne, schätzt, dafs Vanini in Paris etwa 50000 Anhänger gewonnen hatte.[1]

Unter diesen Anhängern war auch Théophile de Viau. Der Schüler Marc Duncans legt damit die dritte Etappe auf dem Wege der Freidenkerei zurück: die Zweifel am bestehenden Glauben, die ihm in Saumur geweckt waren, die er im protestantischen Holland vor der Lehrkanzel des Doktor Baudius genährt hatte, wurden ihm jetzt zu entschlossener Ablehnung. Die orthodoxe Weltanschauung mit ihrem sinnenfeindlichen Dualismus und ihren beiden Gleichungen:

Materie, Natur, Körper = das Böse,
Geist, Seele = das Gute,

galt für ihn nicht mehr, und er begann mit einer Schar Ähnlichgesinnter die Gruppe der Freidenker, *libertins,* zu bilden. Zu ihr gehörten unter anderen auch François Luilier und Jacques Vallée,[2] sieur des Barreaux, zwei bekannte Gestalten der Zeit, denen Tallemant des Réaux je einen Artikel widmet.

Luilier war ein Mann des Vergnügens, der sich heute mit seinen reichen Mitteln ein Amt kaufte, um es morgen mit einem anderen, das ihm ebensowenig Mühe machte, wie das vorhergehende, zu vertauschen. Das Vergnügen als Lebenszweck war Tradition in der Familie, eine Tradition, die Luilier treu festhielt,

---

[1] Serret a. a. O. S. 11.
[2] *Tallemant des Réaux* Bd. IV, S. 191 ff.
[3] Ebendaselbst S. 46 ff.

ohne darum gemütloser Selbstsucht zu verfallen: so hat er, wenn man Tallemant des Réaux glaubt, seinem Freunde Desbarreaux aus Geldverlegenheit geholfen; Théophile de Viau hat er wahrscheinlich zu einer gefährlichen Zeit beherbergt und geschützt; seinen Bastard Chapelle erkannte er an und schickte ihn Gassendi zur Erziehung. Sein Amt, erst als Trésorier de France in Paris, später als Maître des Comptes in Metz, brachte ihn mit der Finanz in Berührung. — Die Familie Desbarreaux hatte ihre Wurzeln gleichfalls in diesem reichen Boden geschlagen, und der junge Desbarreaux war auf diese Art ebenso mühelos und ebenso verdienstlos wie Luilier zu dem Amt eines Pariser Parlamentsrats gekommen, das er aber nie ordentlich ausübte. Auch sein Wahlspruch war: Ich will mich amüsieren! Und dieser Hang hatte bei ihm entschieden noch mehr zu bedeuten, als bei Luilier, da die Familie Desbarreaux bereits einmal durch ihre Weltlichkeit mit der Kirche in Konflikt geraten war: Desbarreaux' Onkel, Geoffroy Vallée, war öffentlich verbrannt worden, weil er ein Buch: *le Fléau de la Foy,* geschrieben hatte.[1] Der Neffe, ein gut aussehender, begabter, aber unglaublich fauler, junger Lebemann, trat unentwegt die Erbschaft seines ketzerischen Oheims an und, obgleich bedeutend jünger als Luilier und Théophile de Viau, brauchte er von ihnen nichts zu lernen, sondern nur seinen natürlichen Anlagen zu folgen, um das traurige Ende eines alten Gecken zu finden, das ihm, nach Tallemants Bericht, auch nicht erspart blieb.

Dabei war keiner dieser Männer ungelehrt, was wir z. B. schon aus den lateinischen Briefen Théophiles an Luilier[2] sehen, und sie liefsen sich ihre geistige Erziehung angelegen sein, was wiederum ein Brief Théophiles an Luilier[3] beweist. Auch standen sie durch Luilier mit dem gelehrten Peiresc und dem skeptischen La Mothe le Vayer in Verbindung. Dafs sie zum Teil ihre Zeit in ganz abgeschmackten Beschäftigungen hinbrachten, mit Spielen, Zechen, Raufereien und Liebeshändeln, ist klar — dafür

[1] Faugère Dubourg a. a. O. Bd. IV, S. 59.

[2] II, S. 415. 416. 417. 419.

[3] II, 420: *Id te obsecro Valleum nostrum, qui meus fuit olim, iterum atque iterum mone* etc.

bildeten sie die *jeunesse dorée* ihrer Zeit[1] und nahmen als Stammgäste der *Pomme de Pin* oder des *Cormier* die gleiche Stellung in der Gesellschaft ein, wie der heutige Boulevardier und Premièrenbesucher. Sie waren auch Freunde von Speise und Trank, wenn dieselben reichlich und gut, und liebten es, sich in der Wohnung des einen oder anderen zu einem gemütlichen Mahl im Freundeskreise zu vereinen.[2] Daſs sie, einmal unter sich, ihrer Laune, ihrem Spott die Zügel haben schieſsen lassen, und Frechheit für Überlegenheit nehmend, an allem, was ihrer Zeit noch heilig war, gerüttelt haben, ist selbstverständlich; daſs sie auch einmal an den Roheiten und gemeinen Scherzen eines *Parnasse Satyrique* Gefallen fanden, nicht ausgeschlossen.

Eines aber darf man nicht vergessen: so frech und unsauber diese Freidenker oft sein mochten, sie waren nichtsdestoweniger doch noch Denker, selbständige Denker, Leute, die eine eigne Meinung vertraten und das in einer Zeit, die ihr Denken gemeinhin zu Füſsen des Thrones und Altars niederlegte. Die Denker, die man mit dem Namen *libertins*[3] belegte, zogen die materialistischen Schlüsse aus den Lehren eines Copernicus und Giordano Bruno; sie sind die weltmännischen Vorläufer der naturwissenschaftlich gebildeten Philosophen des 18. Jahrhunderts, und in ihrer zwischen Renaissance und Aufklärung vermittelnden Stellung liegt die geschichtliche Bedeutung der Libertins.

Als Führer dieser Libertins ist seiner Zeit Théophile de Viau allgemein anerkannt worden: gegen ihn hat die beleidigte Kirche in der *Doctrine curieuse* des Jesuitenpaters François Garasse ihre Anklagen erhoben; gegen ihn ist die weltliche Gerechtigkeit in Person des Staatsanwaltes Mathieu Molé aufgetreten; um ihn hat sich von 1623 bis 1626 eine leidenschaftlich erregte Flugschriftenlitteratur gebildet.[4]

Bestimmt und befähigt zu dieser Führerrolle war Théophile de Viau durch seinen Trieb nach Wahrheit und seinen Durst

[1] Vgl. *Les Tracas de Paris, par Fr. Colletet, dans 'Paris ridicule et burlesque au 17 sciècle.'* Paris, Garnier Frères, 1878.

[2] Vgl. *Ad Dominum Lulerium* II, 417. 424.

[3] Vgl. Garasse: *La Doctrine curieuse,* S. 2. 885 etc.

[4] Der Katalog der Bibl. Nat. enthält 38 verschiedene Nummern, ist aber noch nicht einmal vollständig.

nach Wissen. Ihm war es bei dem Libertinage doch auch wirklich um Geistesfreiheit zu thun, während bei seinen Genossen der Nachdruck auf der Sittenfreiheit lag. Er war tiefer angelegt als die anderen, davon sind seine Dichtungen Zeuge, die, was in jener Zeit so selten ist, Ideen enthalten, sich mit dem Problem der menschlichen Natur und des menschlichen Schicksals, der Vorsehung, der Unsterblichkeit und der Willensfreiheit, dem Rechte der Leidenschaft und der Thatsache des Zwanges beschäftigen.[1] Er war vom Leben auch härter angefaſst worden als die anderen, die, im Reichtum aufgewachsen, den Kampf ums Dasein niemals kennen gelernt und daher keinen Begriff von den Demütigungen hatten, die das Leben dem unbemittelten aber stolzen Charakter auflegt; noch von der bitteren Menschenverachtung, die oft daraus entsteht, und die bei Théophile so herben Ausdruck findet.[2] Herb, aber zugleich resigniert, und diese bei einem jungen Menschen seltene Resignation ist vielleicht seine gröſste Überlegenheit gewesen. Er scheint frühzeitig mit gewissen Thatsachen sich abgefunden, überhaupt frühzeitig die Erfahrung als seine Lehrmeisterin anerkannt zu haben, ein deskriptiver Philosoph geworden zu sein; scheint in dem Tumult der aufgeregten Meinungen und Sinne seinen klaren Kopf behalten und noch kaltblütig beobachtet zu haben, wenn die anderen von ihren Leidenschaften fortgerissen wurden. Sagt er doch selbst:

La passion la plus forte que je puisse avoir, ne m'engage jamais au poinct de ne la pouvoir quitter un jour. — Si j'ayme, c'est autant que je suis aymé et, comme la nature ni la fortune ne m'ont pas donné beaucoup de parties à plaire, ceste passion ne m'a jamais guères continué ny son plaisir ny sa peine. Je me tiens plus asprement à l'estude et à la bonne chère qu'à tout le reste. Les livres m'ont lassé quelques fois, mais ils ne m'ont jamais estourdy, et le vin m'a souvent rejouy, mais jamais enyvré.[3]

Obgleich diese Zeilen vielleicht erst von dem achtundzwanzig- oder dreiſsigjährigen Dichter geschrieben sind, so dürften sie doch wohl auch schon von dem vierundzwanzigjährigen gelten.

---

[1] Vgl. *Élégie à une Dame* (I, 215 ff.), *Élégie à M. de C.* (I, 224 ff.), *La première Satyre* (I, S. 236 ff.) etc.

[2] *Élégie à M. de Montmorency* (I, 228. 229), *à M. de Fargis* (I, 235).

[3] *Fragments d'une histoire comique* II, S. 16.

Und wir dürfen diesem Zeugnis um so weniger mifstrauen, als Théophile de Viau sich stets gerühmt hat, wahr zu sein[1] und in seinem Verkehr mit den ihm befreundeten Herren vom Hofe einen für jene Zeit ganz ungewöhnlichen Ton des Freimutes und der Unabhängigkeit anschlägt.[2]

Inwiefern dieser anscheinend überlegene Théophile de Viau aber doch auch Leidenschaften gehorchte, davon wird später noch gesprochen werden müssen. Wenn er, seinem eigenen Bericht nach, der *desbauche des femmes et du vin*[3] entging, so ist dagegen Tallemant des Réaux geschäftig gewesen, der Nachwelt eine andere Anklage gegen ihn zu überliefern.[4] Wer aufser Théophile, Luilier und Desbarreaux noch zu diesem freidenkenden Kreise gehörte, ist nicht leicht chronologisch festzustellen. Bei Hofe pflegte Théophile die Bekanntschaften der Grafen von Liancourt, Candale, Assérac, Béthune etc., wie wir aus dem Briefwechsel des Dichters,[5] der aber leider nicht datiert ist, sehen. Von Bürger-

---

[1] *Et puisque vous avex la réputation d'estre exactement veritable jusqu'aux moindres choses,* läfst er von sich sagen. *Fragments d'une histoire comique* II, S. 18.

[2] *Élégie à M. de Montmorency* (I, S. 228. 229), *Lettre à M. de L.* (II, 310 ff.), *Lettre à M. le Comte de Clermont* (II, 349. 350).

[3] *Fragments d'une histoire comique* II, S. 16.

[4] A. a. O. Bd. IV, S. 46. 47. Die Quelle der Anklage dürfte in der *Doctrine curieuse* des Père Garasse zu finden sein (S. 727. 774. 780 ff., vgl. éd. Alleaume I, XLVI und L), die sich auf ein Théophile zugeschriebenes Sonett stützt (vgl. Alleaume II, 487). Der Dichter hat sich in seiner gegen Garasse gerichteten *Apologie,* wie folgt, verteidigt: *Quant à ceste licence de ma vie que vous pensex rendre coulpable de la corruption de la jeunesse, je vous jure que depuis que je suis à la Cour et que j'ai vescu à Paris je n'ai connu de jeunes gens qui ne fussent plus corrompus que moi, et qu'ayant descouvert leur vie, ils n'ont pas été longtemps de ma conversation.* (II, 273.) *Vous allex sans doute contre la nature de vostre profession dans le soin que vous avex de controuver des vers de Sodomie, et enseigner publiquement un si énorme vice sous couleur de le reprendre.* (II, 270.) *Parler de la douceur de la vengeance n'est pas assassiner son ennemy; faire des vers de Sodomie ne rend pas un homme coulpable du fait; poète et péderaste sont deux qualitex différentes.* (II, 277.) In dieser Sache, in welcher schon die Zeitgenossen auf blofse Vermutungen angewiesen waren, nach Beweisen zu suchen, kann nicht Aufgabe dieser Arbeit sein.

[5] Vgl. Alleaume II, 450 ff.

lichen, Dichtern und Gelehrten sind ihm, teils jetzt, teils später, nahe getreten: Alexandre Hardy,[1] durch Théophiles dramatische Laufbahn; Berthelot, Guillaume Colletet, Frénicle, wahrscheinlich als litterarische Kollegen; Mayret, Boissat, François Duguée[2] im Hause Montmorencys; François Maynard,[3] Courval Sonnet,[4] George de Scudéry,[5] Tristan l'Hermite,[6] durch eine gewisse Geistesverwandtschaft; Elie Pitard, Bertius,[7] der gelehrte Protestant du Moulin,[8] durch ihr Wissen.

Über eine nähere Verbindung zwischen Théophile de Viau und Denis Sanguin de St. Pavin habe ich — aufser einer unverbürgten Andeutung bei Alleaume[9] — nichts finden können. Sie ist mir aber durch den Charakter seiner Lebensführung und seiner Dichtungen[10] aufser Zweifel gestellt.

An George de Scudéry hat er einen treuen Freund gehabt. Man wundert sich vielleicht darüber; denn beide, Scudéry wie Théophile de Viau, sind hochfahrende Charaktere gewesen, und solche, 'zu nahe beisammen gepflanzt, zerschlagen einander die Äste'. Diesmal scheinen sich die zwei unabhängigen Geister aber gut vertragen zu haben. Scudéry (1601 bis 1667), zehn Jahre jünger als Théophile, hat den älteren Kollegen bewundert; seine eigene dramatische Laufbahn begann erst 1631, also lange nach Théophiles Tode, so dafs von einer Rivalität keine Rede sein konnte. Ein Unabhängiger war auch er, wie folgende Anekdote beweist:

Dans Alaric il voulait faire sa cour à la reine Christine de Suède ... Scudéry dans ce poème avait aussi parlé avantageusement du comte de la

---

[1] Vgl. *Ode au Sieur Hardy. Œuvres de Théophile.* Rouen 1622.

[2] Vg. Chorier: *De Petri Boessatii Vita* S. 34 bis 37. 83. 84. Vgl. *Lettres de Théophile par Mayret: Epistre* (Alleaume II, 294); *Théophilus Ducæo suo* (Alleaume II, 415). Daselbst: *Ad Dominum Lulerium.*

[3] *Œuvres de Maynard éd. Garison.* Bd. I, Préface S. 50.

[4] *Œuvres de Courval Sonnet éd. Blanchemain: La Satyre du temps, à Théophile.* Bd. II, 158 ff.

[5] *Œuvres de Théophile.* Rouen 1632. *Préface de Scudéry.*

[6] *Lettres meslées du Sieur Tristan.* Paris 1642, S. 392 bis 396. 397 bis 400.

[7] Vgl. II, 356. 421. 427. 428.

[8] Vgl. *Interrogatoire du 7 Juin 1624.* [9] Vgl. I, XXXII.

[10] Vgl. *Biographie Universelle* Bd. XI, S. 379, und *Recueil Complet des Poésies de St. Pavin.* Paris 1861.

Gardie, tombé plus tard en disgrâce — La reine dit que, si Scudéry ôtait les vers en question, elle lui donnerait une belle chaîne d'or. Scudéry refusa net.[1]

Auch in seinen dichterischen Arbeiten ist er durchaus kein *régulier,* in den Salons hat er — trotzdem er Madeleine de Scudérys Bruder war — keine Rolle gespielt, und diese Stellung abseits von der geregelten Hofgesellschaft erklärt wohl seine Freundschaft für Théophile de Viau. Er hat sie bewiesen durch Herausgabe von Théophiles Werken, 1632, welcher Ausgabe eine Vorrede und ein *Tombeau de Théophile*[2] vorausgehen, die an Bewunderung und Hochschätzung für den Dichter, an herausfordernder Schärfe gegen Théophiles Feinde nichts zu wünschen lassen. Die Vorrede lautet im Auszug:

Je ne sçaurois aprouver cette lasche espece d'hommes qui mesurent la durée de leur affection à celle de la félicité de leurs amis; et pour moy, bien loing d'estre d'une humeur si basse, je me picque d'aimer jusques en la prison et dans le sepulchre. J'en ay rendu des tesmoignages publics durant la plus chaude persecution de ce grand et divin Théophile, et j'ai faict voir que, parmi l'infidélité du siècle où nous sommes, il se trouve encore des amitiez assez genereuses pour mespriser tout ce que les autres craignent....

De sorte que je ne fais pas difficulté de publier hautement que tous les morts ny tous les vivans n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux genie; et, si parmi les derniers il se rencontre quelque extravagant qui juge que j'offence sa gloire imaginaire, pour lui montrer que je le crainds autant comme je l'estime, je veux qu'il sache que je m'apelle

Descudery.[3]

Von einer näheren Bekanntschaft mit St. Amant, der ihm doch auch hätte zusagen sollen, oder mit Charles Sorel, dessen derbe Ader ihm gewiſs nicht unlieb sein konnte, habe ich keine Spur gefunden. Und doch ist eine persönliche Berührung hier anzunehmen. Dagegen scheint Théophile de Viau sich von den litterarischen Sitzungen bei Malherbe und von den Zusammenkünften des Hôtels von Rambouillet, wie von dem Leben und Treiben der Salons überhaupt ausgeschlossen zu haben.

Seit 1611, dem Zeitpunkt, wo Madame de Rambouillet litterarische Freunde in ihrem Hause empfängt und so die moderne Geselligkeit einleitet, fängt die preciöse Welt an sich zu bilden.

---

[1] Vgl. Chevreana. Paris 1697, S. 82. [2] Vgl. Alleaume I, S. 7 bis 10.
[3] Vgl. Aleaume I, S. 3. 4.

Diese preciöse Welt beruhte auf einer grofsen, socialen Neuerung: *dans la société de l'hôtel de Rambouillet l'homme de lettres était dégagé de ses liens personnels,*[1] d. h. er war ein freier Mann, der sich erlauben durfte, auch gegen seinen Brotherrn eine eigne Meinung zu verfechten. Diese Freiheit, welche die Grofsen zuerst erstaunte, wurde zuletzt doch auch von ihnen respektiert, freilich nicht ohne hier und da einen kleinen Rückfall in mittelalterliche Barbarei, wie das 'Prellen Voitures' beweist. Die Freiheit hätte vielleicht auch Théophile de Viau reizen können. Doch war er einerseits Manns genug, sich den Grofsen des Reiches auf eigene Gefahr hin gleichzustellen, andererseits fanden die Haupttugenden des Hôtels de Rambouillet in Théophiles Herzen wenig Wiederhall: nach Malherbes Regelhaftigkeit, Voitures Zierlichkeit und Ziererei hat er nie gestrebt. Aufserdem war die Salongesellschaft eine rechtgläubige und katholische, somit ein schlechter Aufenthalt für den hugenottischen Zweifler, der selbst denken, statt sein Heil aus den Händen der Kirche empfangen wollte. Auch mochte die Gesellschaft der Frauen und der Zwang zur Wohlanständigkeit, den sie jedem Gast auferlegte, ihm mehr lästig als verlockend erscheinen. Er war durchaus nicht, was die Engländer *a lady's man* nennen, und hat, nach seiner eigenen Aussage, um den Damen mit seinen Dichtungen zu gefallen, seiner Natur einen Stofs geben müssen.[2] So scheint mir, erklärt es sich, dafs der Name Théophiles de Viau, der doch ein berühmter Mann war, in der Liste der Stammgäste des Hôtels von Rambouillet[3] nicht figuriert, und dafs er in jener feinen, glänzenden Gesellschaft, die aus der Marquise und ihren Kindern, aus Malherbe und Racan, Voiture und Chapelain bestand, die Richelieu noch als Bischof von Luçon zu den Ihrigen zählte und durch die Anmut einer Charlotte von Montmorency, den Witz einer Anne Geneviève von Bourbon verschönt und erheitert wurde,[4] keine Rolle gespielt hat.

---

[1] Rœderer: *Fragments de divers Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France.* Paris 1834. Préface S. 45.

[2] Vgl. II, 334: *Pour m'approcher un peu du naturel des dames, il m'a fallu beaucoup esloigner du mien.*

[3] Vgl. Rœderer a. a. O. S. 52.

[4] Vgl. Ch. Livet: *Précieux et Précieuses.* Paris 1859. S. III bis XXXVI.

Während sich auf diese Art in der französischen Gesellschaft und der französischen Litteratur zwei verschiedene Strömungen bildeten, die auf Sitte hinzielende des Hôtels von Rambouillet und die nach Freiheit strebende der Libertins, bereiteten sich in der Politik Ereignisse von gröfserer Tragweite vor: der bis 1617 im Hintergrund stehende, immerhin schon seit 1614 grofsjährige König schüttelt mit einemmal die mütterliche Vormundschaft ab, läfst den Günstling Marias, den allmächtigen und nimmersatten Concini, töten, verbannt die Regentin vom Hof und zeigt sich als Selbstherrscher. Das war eine erstaunliche Energie bei dem kaum siebzehnjährigen Jüngling, der bisher seine Mutter so ruhig hatte für sich regieren lassen. Und im Grunde diente der junge König auch jetzt nur als Marionette, und ein anderer, der durchaus vorwärtskommen, durchaus sein Glück machen wollte, Charles d'Albret, sieur de Luynes, hielt die Fäden, an denen Louis XIII. tanzte.[1] Ein eigenartiges Verhältnis, das zwischen dem Sohn Heinrichs IV. und seinem Falkenier!

Ludwig war ein verschlossenes, eigensinniges und zornwütiges Kind gewesen. Blättert man das Tagebuch durch, welches der königliche Leibarzt Jean Héroard über die Jugend und Kindheit des kleinen Königs[2] geführt hat, so scheint die einzige Person, die dem Knaben Achtung und Gehorsam abzwang, eben dieser Arzt gewesen zu sein. Heinrich IV. hat den Knaben als ein allerliebstes Spielzeug angesehen und sich mit ihm aufs kindlichste ergötzt; die Mutter empfing, wie das so Sitte, den Sohn zu bestimmten Stunden. Die Erziehung war meist eine Verziehung, und um den Keim des Gottesgnadentums frühzeitig zu entwickeln, hielt man dem jungen König einen Prügelknaben, der die Schläge in Empfang nahm, die der junge Herr selbst verdient hatte. 'Aus diesem zornigen und verschlossenen Knaben nun,' sagt Henri Martin,[3] 'war ein ebenso verschlossener und mifstrauischer wie melancholischer Jüngling geworden; er hatte dunkle Augen und Haare und spanischen Teint; aber seine schönen Züge trugen einen zugleich herben und kalten Ausdruck.

---

[1] *Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII.* Paris 1868.

[2] H. Martin a. a. O. Bd. XI, S. 116. [3] Ebenda Bd. XI, S. 111.

Weder Herz noch Sinne regten sich bei ihm. Da war nichts, was ihn reizte, weder Frauen, noch Wein, noch Spiel, noch die Dichtkunst. Nur für die bildenden Künste und besonders für die Musik war er empfänglicher. Sonst beschränkten seine Neigungen sich auf Jagd, Tierkämpfe und Flintenschiefsen. Er fand ein grausames Vergnügen daran, Stofsvögel abzurichten und auf die Sperlinge im Louvre- und im Tuileriengarten loszulassen, Hahnen-, Stier- und Hundekämpfen zuzuschauen. Eine andere, aber unschuldigere Neigung liefs ihn Festungen aus Rasen bauen, kleine Kanonen abfeuern, Tischler- oder Schmiedearbeiten treiben. Er war ein vorzüglicher Jäger, Reiter und Schütze, in allen Handgeschicklichkeiten geübt, in praktischer Mathematik und Festungsbau nicht unerfahren. Er hätte, meint Henri Martin, einen guten Artillerieoffizier oder fähigen Militäringenieur abgegeben.

Anzuschliefsen pflegte er sich mehr aus Gewohnheit als aus Herzensbedürfnis, weshalb seine persönlichen Diener leicht Einflufs über ihn gewinnen konnten. Auf diese Art war auch der Junker von Luynes zu dem seinen gelangt. Dieser Charles d'Albret, der wahrscheinlich der Sohn eines südfranzösischen Priesters und einer Italienerin war, hatte den Namen seiner Grofsmutter angenommen und nannte sich Sieur de Luynes nach einem kleinen Meierhof, den er am Rhoneufer besafs. Man hatte ihn, der sich besonders auf Falkenzucht verstand, als Falkenier der Umgebung des Königs zugewiesen.[1] Der damals dreifsigjährige Charles von Luynes sagte sich, dafs er auch einen höheren Posten ausfüllen könne, und machte sich ans Werk. Er säte Zwietracht zwischen Sohn und Mutter; er liefs den König befürchten, dafs Concini und die Königin ihn von der Regierung ausschliefsen und seinen jüngeren Bruder, Gaston von Orléans, dafür einsetzen wollten. Es gelang ihm, dem Jüngling, der doch von seinem Vater wenigstens Mut geerbt hatte und diesen später in dem Lärm des Schlachtfeldes bewies, in den stillen Mauern des Louvre Furcht einzuflöfsen und ihn zu einem so rohen Schritt, wie der Ermordung Concinis, zu treiben: es war die Furcht für sich selbst, die den König die Furcht vor dem Verbrechen überwinden liefs. Denn Ludwig XIII. war

[1] Henri Martin, Bd. XI, S. 112.

fromm, ebenso fromm, wie in seinem Privatleben reinlich, was mit seinem persönlichen Mut zusammen die Lichter in dem nicht sehr vorteilhaften Porträt bildet, das der Geschichtschreiber sonst von ihm entworfen hat.

Und der Druck, den Concini auf Stadt und Land geübt hatte, war so stark gewesen, dafs man nach dem 24. April 1617 wie erlöst aufatmete, und die Anekdote, welche Tallemant des Réaux bei dieser Gelegenheit von Malherbe erzählt, gewifs nicht unglaubhaft ist.[1] Die allgemeine Meinung billigte sogar, dafs der Sohn die Mutter nach Blois verbannte, und der Anfang von Ludwigs XIII. Regierung war ein glückverheifsender. Jedoch gerade nur so lange, wie man den Junker von Luynes nicht fürchtete. Als das Land merkte, Luynes wolle Concinis Erbschaft antreten, als die Grofsen sahen, der neue Günstling sei ihnen ebenso feindlich, wie der frühere es gewesen, als das Unerhörte geschah, dafs der Emporkömmling die Tochter des Herzogs von Montbazon, Marie de Rohan, heiratete, und diese *à force d'agaceries obtint quelque influence sur le froid et austère Louis XIII,*[2] da verwandelte sich die Freude in Enttäuschung und der Jubel in Spott und Rachegeschrei. Die Grofsen des Reichs, die Guisen, die Herzöge von Mayenne und Epernon, sammelten sich um die Königin-Mutter, die durchaus nicht gesonnen war, ihr Schicksal über sich ergehen zu lassen; Blois wurde Mittelpunkt geheimer Verschwörungen und Unternehmungen; die Protestanten, unter Mornay und Rohan, La Force und Bouillon, sahen mit Sorge den rein katholischen Einflufs in der Politik mit Luynes eher zu- als abnehmen. Was selbst die Königin nicht gewagt hatte, geschah jetzt: ein königlicher Erlafs vom 25. August 1618 ermächtigte die Jesuiten, ihre Lehranstalt in Paris wieder zu eröffnen.[3]

Die Jesuiten aber waren von der öffentlichen Meinung als die (wenigstens indirekten) Mörder Heinrichs IV. gebrandmarkt,

---

[1] A. a. O. Bd. I, S. 284. Er läfst ihn zu Mme de Bellegarde, die er in die Messe gehen sieht, sagen: *Hé quoy, Madame, a-t-on encore quelque chose à demander à Dieu après la mort du maréchal d'Ancre?*

[2] Henri Martin a. a. O. Bd. XI, S. 122.

[3] Ebenda Bd. XI, S. 133.

ihre Lehren als staatsgefährlich erklärt,[1] ihre Erziehungshäuser seit 1610 geschlossen worden. Der Erlaſs von 1618 war also nichts mehr und nichts weniger als ein Schlag ins Gesicht der öffentlichen Meinung, die dadurch aufs höchste erregt wurde. Das Pariser Parlament, welches die aufgeklärte Pariser Bourgeoisie vertrat und an den Grundsätzen Heinrichs IV. festhielt, wehrte sich energisch, aber ohne Erfolg gegen diese Neubelebung des religiösen Haders.

Auf einen Religionskrieg drängte alles hin: des Königs Beichtvater war der Jesuit Arnous, der auf den abergläubischen Luynes gleichfalls Einfluſs hatte. Arnous, der päpstliche Nuntius, der spanische Gesandte und andere glaubenseifrige Katholiken verfehlten auch nicht, die jetzt in Böhmen beginnenden Protestantenaufstände im Interesse ihrer Sache auszubeuten und dem frommen König anzuraten, im eigenen Lande wenigstens die Hydra der Ketzerei um einen Kopf zu kürzen.[2]

Auf diesem heiſsen Boden hatte Théophile de Viau inzwischen mehrere Erfolge errungen.

Was er von lyrischen Gedichten und Epigrammen zu jener Zeit schon geschrieben hatte, läſst sich nicht feststellen, da die erste Ausgabe seiner Werke erst vom Jahre 1621 datiert[3] und nichts dafür spricht, daſs die Reihenfolge der darin veröffentlichten Gedichte eine chronologische sei. Wir dürfen aber annehmen, daſs er sich einen gewissen Namen als Hoflyriker bereits gemacht hatte. Sein bedeutendster Erfolg war jedoch jedenfalls die Aufführung seiner Tragödie *Pyrame et Thisbé* im Jahre 1617,[4] ein Erfolg, der Epoche machte, weil seitdem die dramatischen Dichter und die Bühne eine weit geachtetere Stellung einnahmen.[5]

Einige Epigramme Théophiles, die teils in seinen Werken,[6] teils zerstreut und ihm nur zugeschrieben in zeitgenössischen

---

[1] Bazin: *Histoire de Louis XIII.* Paris 1844. Bd. I, S. 39. 66. 333.

[2] Für die ganze Darstellung vgl. Henri Martin a. a. O. Bd. XI, S. 133.

[3] *Les Œuvres du Sieur Théophile. A Paris chez Pierre Billaine, Rue St. Jacques à la bonne Foy. 1621. Avec Privilège du Roy.*

[4] *Les Frères Parfaict: Histoire du Théâtre français* Bd. IV, S. 269 ff.

[5] Charles Sorel: *Bibliothèque française,* S. 183.

[6] I, 272. 273. 282. 283.

und auch in späteren[1] Sammlungen zu finden sind, sowie einige seiner schlagfertigen Antworten, die Tallemant des Réaux[2] wiedergiebt, zeigen, dafs er Krallen und Zähne besafs, um sich zu verteidigen. Der Kirche war er in erster Linie als Hugenott, in zweiter als Freidenker ein Dorn im Auge, und in der Kirche waren es wiederum die Jesuiten, die ihm auf die Finger sahen und dadurch, dafs sie das Ohr des Königs besafsen, ihm auch bei Hofe schaden konnten. Dazu kam, dafs Théophile de Viau, der vor Concini nicht gekniet hatte, trotzdem es ihm damals recht ärmlich ging, auch Luynes die pflichtschuldige Verbeugung verweigerte, eine Haltung, worin ihn wahrscheinlich das Vorbild des Herzogs von Montmorency bestärkte, *qui n'avoit jamais pris aucun soin de s'assurer l'amitié de ce grand favori, au contraire l'avoit toujours méprisé.*[3]

Ob die zweite Satire Théophiles damals schon geschrieben und veröffentlicht war, wissen wir nicht. Sie hat, falls nicht auf Concini, sondern auf Luynes gemünzt, zu seiner Verbannung Anlafs geben können. Dafs man Théophile auf den Verdacht hin, ein Pamphlet gegen Luynes[4] geschrieben zu haben, verbannte, geht aus seiner späteren Ode an de Loisières hervor. Er sagt darin:

> *Ce grand duc redouté de tous*
> *Dont je ne souffre le courroux*
> *Pour aucun crime que je sçache.* I, 165.

Und:

> *Mais jamais encore l'envie*
> *D'escrire un pasquin ne me prit.* I, 164.

Der Herzog von Luynes sah aber doch in ihm einen Unabhängigen, und er war entschlossen, beim ersten Anlafs gegen

[1] *Le Carpentariana 1680.* S. 86. *Le Parnasse français par Titon du Tillet 1732.* S. 197 ff.

[2] A. a. O. Bd. VII, S. 451: *Pitard disait à Théophile: 'C'est dommage qu'ayant tant d'esprit vous sachiez si peu de choses.' Théophile répond: 'C'est dommage que sachant tant de choses vous ayez si peu d'esprit.'* S. 505. *D'Audigier lui dit qu'il ne taillait sa plume qu'avec son épée. 'Je ne m'étonne donc pas,' répond Théophile, 'que vous écriviez si mal.'*

[3] L. Ducros a. a. O. S. 96.

[4] Und sie waren damals häufig. Vgl. *Recueil des pièces les plus curieuses qui ont esté faites pendant le règne du connestable M. de Luynes.* 1628. 4e éd. in 8°.

ihn vorzugehen. Hatte er die Bahn der Gewaltthaten doch schon betreten: ein armer Ballettdichter und zwei Florentiner, die früher in Concinis Diensten gestanden, wurden gerädert, weil sie angeblich ein Pamphlet gegen Luynes verbreitet hatten. Ein anderes Opfer, das der jetzige Herzog von Luynes sich ausersehen hatte, der Generalcontrolleur Barbin, wurde nur durch einen Zufall vom Tode gerettet, und der Staatsanwalt Mathieu Molé, der gegen diese Gewaltthätigkeiten Luynes' Verwahr einlegte, erhielt vom König einen Verweis.[1] Unter diesen Umständen kann es nicht wunder nehmen, daſs es gelang, den König zum Vorgehen auch gegen Théophile de Viau zu bestimmen. Dieses geschah im Mai des Jahres 1619: der König, der gerade in Orleans war, schickte zum Grafen von Candalle, bei dem Théophile sich damals aufhielt, und lieſs diesen bedeuten, daſs er Théophile sofort zu entlassen habe. Dem *Mercure français* zufolge lieſs er jedoch dem Dichter selbst bei seinem Verlassen des Hôtels (von Montmorency oder Candalle?) durch einen königlichen Gendarmerieoffizier, den Chevalier du Guet, den Befehl, Paris sofort zu verlassen, überbringen.[2] Der schriftliche Verbannungsbefehl wurde jedoch erst am 14. Juni 1619 ausgefertigt.[3] Laut Aussage des Dichters ist weder die Bestellung des Gendarmerie-Offiziers noch der Verbannungsbefehl je an ihn gelangt, sondern der Chevalier du Guet hat mit dem Herrn von Candalle gesprochen und dieser darauf dem Dichter gesagt: *qu'il avoit des ennemys près du roy, qui luy vouloient mal et qu'il lui conseilloit de s'absenter pendant que ces personnes seroient en faveur.*[4] In demselben Verhör erklärt Théophile de Viau, sich damals im Dienst des Herrn von Candalle befunden zu haben, was darauf schlieſsen läſst, daſs Montmorency zu jener Zeit nicht in Paris war; die beginnenden Unruhen im Languedoc machten seine Anwesenheit dort allerdings nötiger.[5]

---

[1] Vgl. Henri Martin a. a. O. Bd. XI, S. 132.

[2] Vgl. *le Mercure français* Bd. V, S. 64 ff., abgedruckt bei Alleaume I, S. XX, Note 1.

[3] Vgl. Alleaume I, S. XX. Ich habe das Original nicht finden können. In der *Collection du Puy, Bibliothèque Nationale, Dépt. des Mss.*, Bd. III, 1616 bis 1624, ist es nicht vorhanden.

[4] Vgl. *Interrogatoire du 22 mars 1624.*

[5] Vgl. Simon Ducros a. a. O. S. 96.

Dafs Théophile de Viau sich in der Zwischenzeit dann einem anderen grofsen Herrn zur Verfügung stellte, ist wiederum ein Zeichen davon, welche Freiheit ihm Montmorency liefs, und zugleich ein Umstand, der uns später gewisse Eigentümlichkeiten in Théophiles Briefen erklären wird.

Obgleich die oben angeführten Worte des Grafen von Candalle sich sehr gut ausschliefslich auf den Herzog von Luynes und dessen Anhänger deuten lassen, können sie sich doch auch ebensogut auf den Jesuitenpater Arnous und dessen Anhang beziehen, und sehr wahrscheinlich hatte nicht Luynes allein, sondern auch bereits die Kirche bei Théophiles Verbannung die Hand im Spiel. Er galt der kirchlichen Partei als ein Atheist, und sie hatte schon 1615 von der Regierung Mafsregeln gegen dieselben verlangt.[1] Glaubt man einer Flugschrift von 1623,[2] so war er schon vor 1619 mehrmals ermahnt worden: *de n'escrire point comme il faisoit des choses si horribles que les plus perdus mesmes ne pouvoient approuver.* Diesmal nun dürfte eine kleine anonyme Spott- und Anklageschrift den Zorn der Kirchenpartei noch angespornt haben. Ich meine: *le tableau satyrique des Pères de la Société* (*de Jésus*), gedruckt ohne Orts- und Verlegernamen, auch ohne Datum, aber, wie es scheint, von mehreren Théophile de Viau zugeschrieben.[3] Sie beginnt mit den Versen:

Ariere de nous, Jesuites,
Espagnols, traistres, hipocrites,
Ennemis jurez des François —
Affamez du sang de nos Rois,
En apparence catholiques,
Mais tous en effet schismatiques.
Car meschans, où est-il escrit
Selon la loy de Jésus Christ
Que l'homme doive estre homicide? (S. 3)

und endigt auf S. 30 mit dem Segenswunsch:

Allez, abominables pestes,
Allez au diable, à qui vous estes.

---

[1] *La France Protestante* Bd. XI, S. 477 ff.

[2] *La prise de Théophile,* abgedruckt bei Alleaume I, CXV.

[3] Alleaume drückt sich darüber sehr unklar aus. Vgl. I, XXIV. Der 1750 gedruckte Katalog der *Bibliothèque Nationale* schreibt die Satire Théophile de Viau zu, eine solche Tradition mufs also bestanden haben; ihre Quelle aufzudecken, ist mir nicht gelungen.

Für jeden, der Théophile de Viau näher kennt, ist seine Autorschaft hier ausgeschlossen: er hat sich niemals direkt mit politischen Stoffen abgegeben, und sein Glaubenseifer ging nicht so weit, der guten Sache zuliebe *pestes* mit *estes* zu reimen. Diese Satire ist von einem ehrlich empörten Gemüt geschrieben worden, hat nichts von der epigrammatischen Schärfe Théophiles de Viau, nichts von dem überlegenen Spott des Weltmannes, der er inzwischen geworden war, und ist meiner Ansicht nach nicht auf sein Konto zu setzen. Nichtsdestoweniger ist es als ein Vorzeichen kommender Ereignisse zu betrachten, daſs der Verdacht der Zeitgenossen bei solchem Anlaſs bereits auf Théophile de Viau zu fallen und er damit die Rolle des Sündenbocks zu spielen begann.

Daſs dem Befehl des Königs auch das kirchliche Motiv zu Grunde lag, versichert wenigstens wieder *la Prise de Théophile: après qu'on luy (au Roy) eust fait veoir quelques impietez sorties de sa main (celle de Th.) il le chassa de sa présence et le bannit de la Cour.* [1]

Und so sah sich denn Ende Mai 1619 Théophile de Viau auſser Landes verwiesen. Kurze Zeit vorher, am 19. Februar, war Lucilio Vanini, der nach längeren Irrfahrten in Toulouse Anker geworfen hatte, dort wegen Gotteslästerung und Atheismus verbrannt worden. Übrigens hatte er sich vorher dort in der besten Gesellschaft groſses Vertrauen erworben und die Erziehung der Kinder des ersten Präsidenten am Parlament geleitet. Erst die Dazwischenkunft des Jesuitenpaters Coton, Exbeichtvaters des Königs Heinrich IV., Marias von Medici und Ludwigs XIII., der damals den Süden bereiste, um gegen die Ketzerei zu predigen, machte Vaninis Laufbahn ein jähes Ende: *Le serviteur de Dieu n'eut pas de peine de s'apercevoir que c'était un loup introduit dans la bergerie.* [2] Und von diesem Augenblick an dachte der *serviteur de Dieu* nur darauf, das Unheil, das dieser Feind der Kirche stiftete, abzuwenden, d. h. Vanini den Garaus zu machen.

---

[1] Vgl. I, CXV.

[2] Prat: *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus*, Lyon 1876. Bd. IV, S. 26 ff.

Da Théophile de Viau mit Vanini in vielen Punkten übereinstimmte, mufste ihm das gewaltsame Ende seines Lehrers zeigen, dafs er selbst auch kein ungefährliches Spiel spiele. Vielleicht wäre es deshalb weiser gewesen, gleich aufser Landes zu gehen. Der Dichter, den die Fremde selbstverständlich wenig lockte, glaubte jedoch, wahrscheinlich im Vertrauen auf die Protektion Montmorencys, der sich gerade im Süden aufhielt, in seinem Vaterhause Boussères de Mazères ein sicheres Asyl zu finden.

Vielleicht ist es diese Verbannungsreise nach dem Süden, die er in seinen *Fragmens d'une histoire comique* beschrieben hat. Diese höchst charakteristische kleine Prosaschrift erzählt unter anderem ein Erlebnis Théophiles, das sein äufserliches Gebaren der katholischen Kirche gegenüber näher kennzeichnet und dafür spricht, dafs derselbe Libertin, der sich im Freundeskreise frei über alle Dinge in Himmel und Erde äufserte, doch keinen Wert darauf legte, öffentlichen Anstofs zu erregen, noch sich zum Märtyrer zu machen. Seiner Erzählung zufolge treffen Théophile und sein Freund Clitiphon, der gleichfalls Hugenott ist, auf der Strafse einer nicht weit von Tours gelegenen Provinzialhafenstadt einen Priester mit den heiligen Sterbesakramenten.

Je me rangeay, sagt Théophile, *contre une maison, nud teste, et un peu incliné par une révérence que je croyois devoir à la coustume receue et à la religion du prince (Dieu ne m'avoit pas fait encore la grace de me recevoir au giron de son Église), Clitiphon voulut insolemment passer par la rue où tout le monde estoit prosterné, sans s'humilier d'aucune apparence de salut.*[1]

Hierdurch entsteht nun ein Strafsenaufruhr, der ohne Dazwischenkunft einer besonnenen und gütigen Magistratsperson den beiden Hugenotten vielleicht das Leben gekostet hätte.

Da Théophile den Wortlaut des Verbannungsbefehls nicht befolgte, und statt aufser Landes zu gehen, sich in das Agenais, das zu Frankreich gehörte, zurückzog, scheint man ihn denn auch nicht in Ruhe gelassen, sondern von Ort zu Ort verfolgt zu haben, was, da über die Zeit seiner Verbannung zusammen-

[1] II, 26 ff.

hängende und datierte Berichte nicht vorhanden sind, die Darstellung dieser Periode zu einer schwierigen und oft unbefriedigenden macht. Den meisten Aufschlufs geben des Dichters eigene Werke, die denn in der Folge auch am meisten benutzt worden sind.

III. Kapitel. (Mai 1619 bis 1621.)

Die Verbannung Théophiles vom Hofe hat wahrscheinlich nicht ganz zwei Jahre gedauert.[1] Der Dichter giebt selbst an, sich auf vier Monate zu seinem Vater zurückgezogen zu haben;[2] da Janus de Viau damals nicht mehr lebte, bedeutet *chez son père* nur so viel wie Boussères und seine Familie. Da Théophile seine Heimat liebte, so wird nach der ersten Enttäuschung, die seine Verbannung ihm und den Seinigen bereiten mufste, in Boussères bald die frühere, fröhliche Stimmung geherrscht haben. Um so mehr als die adeligen Herren der Nachbarschaft, an Hofintriguen gewöhnt, die Sache nicht sehr schwer nahmen und den Verbannten mit offenen Armen und an offener Tafel empfingen. So hat Théophile zu jener Zeit in Schlofs Estillac[3] bei dem Marschall de Thémines, der ein hochangesehener Mann war, verkehrt. In Agen besuchte er den Marschall von Roquelaure, einen alten Kriegskameraden Heinrichs IV., der an den Hugenottenkämpfen der zwanziger Jahre teilnahm und im übrigen seines gascognischen Humors und seiner gesalzenen Späfse wegen bekannt war.[4] Dafs er zugleich ein Herr von freien Sitten, beweist eine Anekdote in Tallemant des Réaux.[5] In Ge-

---

[1] Vgl. *Le projet d'interrogatoire du Procureur Général Mathieu Molé.* Das Ms. befindet sich auf der *Bibliothèque Nationale, Dépt. des Mss., Collection des 500 de Colbert* Bd. II, S. 69 ff. Abgedruckt ist es mit einigen, nicht gerade bedeutenden Fehlern bei Alleaume I, LXIV ff. Auch ist es in den *Mémoires de Mathieu Molé,* herausgegeben von Champollion-Figeac, Bd. I, S. 293 ff. zu finden. Der Procureur spricht darin von *deux ans* (Alleaume I, LXIV). Wir haben aber Grund anzunehmen, dafs es nur etwa zwanzig Monate waren.

[2] Vgl. *Interrogatoire du 22 mars 1624.*

[3] $2^1/_2$ Meile von Boussères, $1^1/_2$ von Agen (Lot-et-Garonne). Vgl. *Interrogatoire du 27 mars 1624.*

[4] Vgl. Didot: *Nouvelle biographie générale.* Bd. 42, S. 615.

[5] A. a. O. Bd. I, S. 36. 37.

sellschaft des Herrn von Roquelaure und einiger anderer begab sich Théophile auch in die Wohnung eines Mädchens in Agen,[1] von dem man erzählte, es sei von Teufeln besessen und werde von einem Priester seit lange vergeblich exorcisiert. Der Dichter hat den Besuch, der von den Beteiligten wohl als ein fröhliches Abenteuer am Ende eines gemeinsamen Diners betrachtet wurde, in den *Fragmens d'une histoire comique* sehr anschaulich geschildert. Das ganze Unternehmen ist für den Schüler Marc Duncans so charakteristisch und zeigt zugleich so deutlich, wie wenig Théophile de Viau auf seiner Hut war, daſs ich die Erzählung hier *in extenso* folgen lassen will.

'Voicy,' sagt der Dichter, *'tout ce qui en est. — Le bruit de cet accident alarmoit desjà tout le pays, et les plus incredules se laissoient vaincre au rapport d'une infinité de gens de bien qui croyoient avoir veu véritablement des effects par dessus les forces de la nature en la personne de ceste fille-là. Je me treuvay par occasion dans la ville, où dejà longtemps auparavant elle faisoit son jeu, et, comme on me tient d'un naturel à ne croire pas facilement ces impossibilitez, deux de mes amys, pour convaincre les doutes, que j'avois là-dessus, me presserent de l'aller voir, avec promesse de se desabuser si, au sortir de là, je ne me trouvois de leur opinion. Elle estoit logée assez près des murailles de la ville, dans une meschante maison où un prestre la venoit exorcizer reglement deux fois la sepmaine. Une femme fort vieille et deux petits enfants estoient inseparablement auprès d'elle, ce qui me donna la première conjecture de la tromperie: car, d'abord que je vis dans sa chambre que le sexe et l'aage le plus foible et le plus timide vivoyent en seureté auprès de ce diable, je jugeay qu'il n'estoit pas des plus mauvais. Après avoir heurté assez fort, un vieillard, qui nous ouvrit la porte, nous dit que la patiente avoit besoin d'un peu de repos, à cause d'un travail extraordinaire que lui avoit fait le mauvais esprit un peu auparavant; mais que, revenant à deux heures de là, nous pourrions contenter nos curiositez.*

Je cogneus qu'il demandoit le terme pour lui donner loisir de préparer ses contenances surnaturelles, et sans m'arrester à son advertissement, je montay promptement dans la chambre où estoit la fille avec sa compagnie de la vieille et des petits enfans. La regardant fixement à la veue, je la treuvay surprise et remarquay facilement qu'elle contraignoit son visage et commençoit à estudier sa posture. A ceste feinte un peu grossiere, je ne me sceus tenir de rire, ce que la vieille treuva très mauvais, et me dit que Dieu pourroit punir ma mocquerie par le mesme chastiment de ce pauvre corps. Je luy dis que je riois d'autre chose et que nous n'estions point de gens

[1] Vgl. *Interrogatoire du 27 mars 1624.*

incapables de persuasion pour tout ce où nous treuvions quelque apparence, mais que nous demandions quelque tesmoignage visible qui peust faire foi d'une chose si incroyable. Cependant la demoniaque commence à s'agiter le corps, à s'effaroucher la veue et nous dire presque hors d'haleine qu'elle sentoit là des incredules et que cela lui alloit bien faire du mal. Insensiblement la voilà dans le transport: elle jette à terre une quenouille qu'elle tenoit, et, passant d'où nous estions dans une autre chambre, elle se jette à terre, contrefait des grimasses de pendu, des cris de chat, des convulsions d'epileptique, se traîne sur le ventre, se roule sous des lits, saute à des fenestres et se veut précipiter, sans l'empeschement des petits enfans, devant qui elle s'arrestoit court en grommelant quelques mots de latin mal prononcé. Je luy parlay latin le plus distinctement qu'il m'estoit possible, mais je ne vis jamais aucune apparence que elle l'entendit; je luy dis du grec, de l'anglois, de l'espagnol et de l'italien, mais à tout cela ce diable ne trouva jamais à respondre un son articulé; pour du gascon, elle ne manqua point d'injures à me repartir, car elle estoit du pays, et, le prestre venu, son latin trouva de l'intelligence avecques luy; elle entendoit ses interrogations et luy ses responses; en un mot, selon les termes de leur dialogue, elle renforçoit ou relaschoit ses postures, avec effroy de plusieurs des assistans, dont je ne pouvois me tenir de me mocquer, protestant que ce diable estoit ignorant pour les langues et qu'il n'avoit point voyagé; et combien qu'à chaque fois la demoniaque eut des boutades à me sauter aux yeux, je ne laissay pas d'attendre la fin de son accex, sçachant bien, qu'à moins de se transformer en quelque chose de plus fort et de plus farouche qu'une fille, quelque diable que se fust ne pouvait me nuire que mal aisément. Cette resolution bien aysée que je tesmoignay en un accident que tout le monde croyoit si dangereux, fut cause que l'abus ne demeura pas longtemps caché: car les justes soupçons que donna cet evenement permirent à la curiosité de plusieurs d'examiner ce mystere de plus près, et, comme les esprits se delivroient peu-à-peu de ceste superstitieuse crédulité, les deffiances croissoyent de plus en plus, jusqu'à ce que le temps leur produisit un tesmoignage qui osta tout à fait l'incertitude: car, après avoir esté traittée par un bon medecin, il se trouva, que son mal n'estoit qu'un peu de melancholie et beaucoup de feinte. (II, S. 19 bis 21.)

Die Schlufsworte beweisen, dafs die Kirche nicht mit Unrecht in Théophile de Viau einen Feind ihrer orthodoxen Lehren sah.

Vielleicht hat sich auf diese neue Keckheit hin die katholische Geistlichkeit des Umkreises geregt und Théophile es vorgezogen, sich in einsamere Gegenden zurückzuziehen. Wenigstens spricht er in mehreren Sonetten[1] von einem Aufenthalt in den

[1] I, 269. 270.

Haiden von Castel Jaloux.[1] Er schildert in beredten Worten die Einöde, die ihn umgiebt:

où la terre languit, où le soleil s'ennuye, (I, 269)

spricht von

l'horreur des forêts où le funeste orfraye et le hibou se perchent. ...
... où tout le revenu n'est qu'un peu de résine,
où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine, (I, 270)

und wo er sich sehr unglücklich gefühlt hätte, wenn sich ihm nicht ein gastfreies Haus aufgethan:

Là, vrayment, l'amitié d'un marquis favorable
Qui n'eust jamais horreur de mon sort deplorable,
Divertit mes soucis, et dans son entretien
Je trouvay du bon sens qui consola le mien. (I, 221)

Eine kurze Zeit, etwa zwei oder drei Wochen, hat er sich auch in Castel d'Astarac, d'Esterac oder Castelnau-Barbarens[2] aufgehalten, einem dem Grafen von Candalle gehörigen Besitztum. Candalle, den wir schon einmal als Beschützer Théophiles kennen gelernt haben, war Gouverneur in Angoumois und Saintonge gewesen, General, *Gentilhomme de la chambre du Roy*, und machte später trotz calvinistischer Neigungen noch weiter Carrière.[3] Es scheint aber, als habe auch er den Dichter in diesem Augenblick nicht mehr schützen können — oder wollen; jedenfalls liefs er ihn weiter ziehen. Wir wissen, dafs Théophile sich nun an einen Gesinnungsgenossen, den Baron von Panat, in oder bei Montpellier, wandte, den Tallemant des Réaux[4] einen Schüler Lucilio Vaninis nennt, und der in einem nächtlichen Handgemenge ums Leben kam. Der Scheiterhaufen Lucilio Vaninis hatte seinen warnenden Schein aber von Toulouse bis Montpellier geworfen, und der Baron verweigerte dem Flüchtling die Freistatt.

Der Dichter sagt darüber:

---

[1] Lot-et-Garonne, Département Nérac.

[2] Le comté d'Astérac war eine früher unabhängige Grafschaft, durch Heirat in Besitz der Candalle gekommen und im Département du Gers, Arrondissement de Mirande, gelegen.

[3] Vgl. Didot a. a. O. Bd. 8, S. 451.

[4] A. a. O. I, S. 436. 437. Tallemant giebt 1616 als Panats Todesjahr an, was entschieden falsch ist.

Mon âme de frayeur fust-elle point faillie,
Lorsque Panat me fit sa brutalle saillie,
Que les armes au poing, accompagné de deux
Il me fit voir la mort sous son teint plus hideux?
Je croyois bien mourir, il le croyoit de même ... I. 222.

Noch weitere Fährlichkeiten begegneten dem Dichter: zuerst ein Sturz ins Wasser:

Encore un accident aussi mauvais ou pire
Me plongea dans le sein du poissonneux empire
Au milieu de la nuit, où le front du croissant
D'un petit bout de corne à peine apparoissant
Sembloit se retirer et chasser les tenebres
Pour jeter plus d'effroy dans des lieux si funebres. I, 223.

Darauf ein Blitz, der dicht vor ihm einschlug:

Que deus-je devenir un jour que le tonnerre
Presque dessous mes pieds vint ballier la terre!
Il brusla mes voisins, il me couvrit de feu. I, 223.

Augenscheinlich verfolgt, versteckte Théophile sich damals in den Pyrenäen,[1] ein unwirtlicher Aufenthalt, den ein Freund des Dichters[2] in folgenden Versen schildert:

Lorsque ta vertu sans t'aider
Se veid contrainte de ceder
A tes mauvaises destinées:
Apollon dans ses pleurs baigné,
Sitost qu'il te veit esloigné
Te suivit jusqu'aux Pyrénées,
Où tu te vis accompagné
Des Muses qu'il avoit menées.

Les rochers mesmes se fendoient,
Les neiges mesmes se fondoient,
Lorsque tu formois ta complainte etc.[3]

Es scheint, dafs Théophile dann, nachdem wahrscheinlich ein grofser Herr für ihn eingetreten war, wieder nach Boussères de Mazères zurückkehren durfte und an diesem Orte den Winter

---

[1] Vgl. I, 185. *Je passe les monts Pyrénées.*

[2] Wahrscheinlich der Clitiphon der 'Fragmens'.

[3] Vgl. *Édition de 1621: A Théophile, sur sa paraphrase de la Mort de Socrate ou de l'Immortalité de l'Ame. Ode.* S. VII ff.

ungestört verlebte.[1] Dafs er auch dort seinen Gewohnheiten, fröhlich Tafel zu halten und geistig zu arbeiten, treu blieb, läfst sich aus einigen Gedichten entnehmen. So aus der bereits citierten *Ode sur la paraphrase de la Mort de Socrate,* die uns Théophile und seinen Freund zeigt:

... à Boussères:
Là se voit un petit chasteau
Joignant le pied d'un grand costeau
Où Bacchus séant en son throne
Haut eslevé sur un arceau
Estend ses bras au bord de l'eau
Le long des rives de Garonne:
Qui glorieux de son berceau
Mesprise la Seine et le Rhosne.

Da diese Ode den Titel trägt: *A Théophile, sur la paraphrase de la mort de Socrate ou de l'Immortalité de l'Ame,* ist es ersichtlich, dafs Théophile sich damals an diese Arbeit gemacht hat, was er übrigens selbst in einer Elegie bestätigt,[2] ja noch näher präcisiert, so dafs wir für den *Traité de l'Immortalité* den Winter 1619 und das Frühjahr 1620 als Entstehungszeit annehmen dürfen.

Wie fafste nun der Dichter selbst seine Verbannung auf? Fühlte er sich schuldig und nahm er die Verbannung als eine verdiente Strafe hin? Im Gegenteil; nicht nur sein Freund spricht, wie wir in der bereits citierten Ode gesehen haben, von Théophiles Tugend, sondern er selbst beteuert seine Unschuld, wovon wir in der Ode *Au Roy, sur son Exil* ein interessantes Beispiel haben:

---

[1] Nur in dieser hypothetischen Form möchte ich Alleaumes *sans doute par l'intercession du duc de Montmorency* und sein *Théophile put passer tranquillement l'hiver à Boussères* (I, XXV) gelten lassen, denn dafür spricht nur folgendes in der Ode *A Théophile sur la paraphrase de la Mort de Socrate:*

Enfin laissant ces aspres monts
Tes Muses sous un ciel plus doux
Se vindrent loger à Boussères.

[2] I, 222: *Je croy que ce printemps doit chasser mon orage.* S. 223: *Je finis un travail ...*

Justes cieux, qui voyez l'outrage
Que je souffre peu justement ... (I, 136.)
Je n'ay point failly que je sçache ... (I, 137.)
Job qui fut tant homme de bien,
Accusa le ciel d'injustice
Pour un moindre mal que le mien. (I, 136. 37.)

Man kann kaum stärker sein gutes Recht betonen. Deshalb wollte sich Théophile de Viau mit dieser Verbannung auch nicht zufrieden geben. Er spricht zwar in den *Fragmens d'une histoire comique* mit grofser Ruhe von seinem Exil und mit einer wahrhaft taciteischen Menschenverachtung: 'Ich weifs,' sagt er unter anderem, 'dafs es vorläufig mit mir in Paris aus ist, der König in meine Verbannung willigt, meine Feinde darüber frohlocken, ich meinen Freunden aus den Augen komme und folglich auch aus dem Sinn, denn dafür sind es Menschen und Höflinge. Nun, und was werde ich dagegen thun? Nichts; ich werde nicht versuchen, wieder zu Gnaden zu gelangen, sondern werde den Hof entbehren lernen; statt den König an mich zu erinnern, will ich mich von ihm vergessen lassen. Meine Freunde zu vergessen, will ich selbst versuchen; denn sind es wahre Freunde, so werden sie mir verzeihen; sind es falsche, nun so werde ich ihrer Untreue zuvorgekommen sein, und da sie mir doch immerhin lieb gewesen sind, wird es mich freuen, in dieser Sache die Schuld auf mich zu nehmen.'[1]

Aber diesen Stoicismus darf man trotzdem nicht für die ausschliefslich herrschende Stimmung Théophiles nehmen. Paris fehlte ihm doch, die Ungnade des Königs war ihm doch nicht gleichgültig, und er hat es zeitweise schwer empfunden, verbannt zu sein.

In den Worten

Esloigné des bords de la Seine
Et du doux climat de la Cour (I, 135)

zittert ein wahres Gefühl nach; das Sonett

Courtisans qui passez vos jours dans les délices ...

---

[1] I, 15. 16. Ich möchte gleich hier auf die für jene Zeit seltene, geradezu moderne Feinheit der Selbstbeobachtung und Selbstbeschreibung in dieser Stelle aufmerksam machen.

mit seinem herben Schlufs

On ne pardonne point à qui n'a point failly (I, 270. 271)

ist einer traurigen, fast verzweifelten Stimmung entsprungen, und eine Elegie des Dichters beweist, dafs er hoffte

de voir en attendant que la fortune m'ouvre
l'âme de la faveur et le portail du Louvre! (I, 223.)

Deshalb war er denn auch bestrebt, seine Verbannung aufheben zu lassen. So bedeutet seine Beschäftigung mit dem Phädon des Plato, der Théophiles *Traité sur l'Immortalité de l'Ame ou la Mort de Socrate*[1] zu Grunde liegt, schon einen Versuch, die gegen seine Rechtgläubigkeit erhobenen Zweifel zu zerstreuen. Dafs er im Grunde hiermit eine neue Unklugheit beging, und die Kirche in den beiden Heiden Sokrates und Plato keine Gewährsmänner für orthodoxes Christentum sah, beweist später des Dichters Prozefs.[2] Er aber ging in gutem Glauben an die Arbeit, — *il disoit que ce qu'on le croyoit athéiste estoit faux; que pour le bien monstrer il avoit escrit un livre de l'immortalité de l'âme, dans lequel il feroit bien veoir le sentiment qu'il a de la religion chrestienne,*[3] und war also schon im Winter 1619/20 beschäftigt, *de moyenner son retour*, wie eine Flugschrift von 1623 sich energisch ausdrückt.[4]

Es bot sich ihm im Frühjahr 1620 aber die günstige Gelegenheit, dem König persönlich zu nahen und seine Sache bei ihm selbst zu führen. Der Übermut des Herzogs von Luynes, welcher seinen beiden Brüdern, den Junkern von Cadenet und von Brantes, gleichfalls einkömmliche Stellungen bei Hofe geschaffen hatte und, nach Henri Martins Ausdruck, mit ihnen zusammen alles an sich rifs, alles verschlang; der eine unglaubliche Verwirrung in den Finanzen anrichtete, den Grofsen ihre Pensionen nicht mehr zahlte und die der Königin-Mutter gegebenen Versprechen nicht erfüllte, sah sich plötzlich einer

---

[1] I, S. 11 bis 134.
[2] Vgl. *Projet d'interrogatoire de Mathieu Molé*, éd. Alleaume I, LXIV, LXV.
[3] Vgl. *La Prise de Théophile*, éd. Alleaume S. CXV.
[4] Ebendaselbst S. CXV.

Verschwörung gegenüber. Die Herzöge von Mayenne, Vendôme, Longueville, Nemours und Retz verliefsen den Hof, verschanzten sich in ihren Statthaltereien, und im Einverständnis mit der Königin-Mutter, die sich damals in Angers aufhielt, erhoben sie sich gegen Luynes und den König. Das war seit Heinrichs IV. Tode der vierte Adelsaufstand; doch hatte keiner vorher so grofsen Mafsstab angenommen: die feindliche Partei beherrschte ganz Westfrankreich, von Dieppe bis Bayonne. Luynes hatte in diesem schwierigen Moment nur die Herzöge von Guise, Lesdiguières und Condé zur Seite, und es war letzterer, der früher von der Regentin und Concini bitter Gekränkte, der jetzt aus persönlicher Rache zu einem energischen Vorgehen drängte. Der junge König, der, wie bereits gesagt, kriegerische Neigungen besafs, war dem Kriegsplan zugänglich, und so trafen im Juli 1620 in der Nähe von La Flèche[1] die beiden Heere zusammen. Die dort erfolgte Aktion ist unter dem Namen *la journée du pont de Cé* bekannt. Die königliche Partei trug den Sieg davon, und Luynes, der seine Stellung nicht vom Kriegsglück abhängen lassen wollte, beredete den König zum Frieden, der am 10. August 1620 geschlossen wurde und die Herzöge völlig straflos ausgehen liefs, was das Volk sehr übel vermerkte. Ein kriegerisches Nachspiel folgte, als der König, belebt vom Lärm des Feldlagers und der Schlacht, nachdem er sich den Rücken gedeckt hatte, einen kurzen Streifzug gegen die Protestanten im Béarn unternahm, die man seit 1618 mehr oder minder gewaltsam, aber vergeblich dem französischen Staatskörper einzuverleiben suchte, ein neuer Beweis dafür, dafs die Grundsätze Heinrichs IV. längst vergessen waren und die katholische Partei bei Hofe Oberwasser hatte.

Dieser Umstand scheint auch Théophile de Viaus Bemühungen um des Königs Gunst von neuem vereitelt zu haben. Und doch wissen wir, dafs er wahrscheinlich im Gefolge Montmorencys oder eines anderen Grofsen, dem Banne zum Trotz, sich dem königlichen Heere angeschlossen und die *journée du*

---

[1] Vgl. für die vorhergehende und nachfolgende geschichtliche Darstellung Henri Martin a. a. O. Bd. XI, S. 159 ff.

[2] Département de la Nièvre.

Pont de Cé mitgemacht hat.[1] Desgleichen hat er den Sieg bei La Flèche[2] und den Friedensschlufs[3] in je einer Ode besungen, und zwar in einer Weise, die zeigt, dafs er die Sache des Königs völlig zu der seinen machte, und nicht etwa als ein verschämter Bittender im Heerlager erschienen ist, sondern erhobenen Hauptes als unbescholtener Vasall dem König seine Hilfe bieten kann.[4] Bemerkenswert ist in diesen Gedichten, dafs der Verfasser, ob er gleich dem König Lob spendet, doch ein starkes Gefühl für die Unmenschlichkeit des Krieges hat, was in jener Zeit, die die Vergötterung des Herrschers schon zu kennen anfing, wieder ein Zeichen von der Selbständigkeit des verbannten Libertins ist. Folgender Vers der *Ode sur la Paix de l'an 1620* gereicht Théophile de Viau nicht zur Unehre:

Je vis de quel sanglant orage
L'enfer se déborda sur nous,
Et voulus mal à mon courage
De m'avoir faict venir aux coups;
La campagne estoit allumée,
L'air gros de bruict et de fumée,
Le ciel confus de nos débats,
Le jour triste de nostre gloire,
Et le sang fit rougir la Loire
De la honte de nos combats.
C'est assez fait de funerailles;
On void un assez grand tableau
De chevaux, d'hommes, de murailles,
Que la flamme a jetté dans l'eau;
C'est assez, le ciel s'en irrite etc. I, 145. 146.

Théophile de Viau hat aber damals nicht nur dem König gehuldigt, sondern auch dem Herzog von Luynes. Die Ode

---

[1] Vgl. *Interrogatoire du 27 mars 1624: '(Théophile) ... bien a escript avoyr remporté quelque victoire ce qu'il entendit dire d'un prisonnier qui se rendit à luy en la journée du Pont de Cé.'*

[2] I, 140 ff.

[3] I, 142 ff.

[4] Ebenda: *dans nos victorieuses armes. ... Je vis de quel sanglant orage* etc. Alleaume nennt diese ganze Handlungsweise eine *Gasconnade intéressée* (I, XXVII), womit er beweist, dafs hier, wie auch noch an anderen Stellen, er mehr abgeurteilt als erklärt und zu verstehen gesucht hat.

A Monseigneur le duc de Luynes datiert von 1620.[1] Man mufs sie lesen, um sich einen Begriff von den Erniedrigungen zu machen, die das Hofleben und das Carrieremachenwollen unter Umständen mit sich bringen. Der Dichter beginnt, indem er den Herzog von Luynes als einen würdigen Gegenstand ewigen Lobes hinstellt;[2] eingesteht, dafs er, Théophile, für sein Schweigen wohl die Strafe der Verbannung, dafs aber niemand mehr als der Herzog *de sainctes louanges* verdient habe und niemandes Tugend mehr als die seine *proche des anges* sei; dafs *la vertu c'est de les aimer* (die Günstlinge eines Königs), *l'innocence de leur complaire*; dafs nur Unsinnige sich über *la 'prospérité'* dieses *grand Duc* empören können und Théophile ihm von Herzen Glück auf seiner weiteren Laufbahn wünscht. Die hier citierten Stellen sind niedrige und, wie wir wissen, unaufrichtige Schmeichelei, dem Dichter ausgeprefst von der Not, der Notwendigkeit, sich mit dem Hof, in dessen Belieben damals die Zukunft eines jeden Ehrgeizigen einzig stand, wieder zu gewinnen. Sie sind aus Berechnung entsprungen, und man kann, vom Standpunkt der Moral aus, Théophile de Viau dafür eine Niedrigkeit zur Last schreiben, eine Niedrigkeit, der er für gewöhnlich fern geblieben ist. Und selbst dieses Mal hat er sie nicht bis zu Ende durchführen können: Gegen Schlufs des Gedichtes scheint ihn die Ungeheuerlichkeit seiner Lobspendung in einen gewissen trotzigen Humor versetzt zu haben, und einem Klavierspieler vergleichbar, der mit der rechten Hand unentwegt die königstreue Melodie 'Heil Dir im Siegerkranz' weiterspielt, während die Linke mit Accorden aus der Marseillaise dazwischen schrillt, mischt Théophile de Viau in seine grofswortige Schmeichelei einige

---

[1] Beweis die kleine Flugschrift: *La Remontrance à Théophile, 1620, s. l.* 8 S. 8°, und *Éloges du duc de Luynes, avec l'advis au Roy par Théophile, ensemble les Répliques, 1620, s. l.* 23 S. 8°. Alleaume, obwohl er die gleichen Beweisstücke (I, XXIX, Note 2) anführt, nimmt für die Ode ein späteres Datum an. *Cette formalité (la conversion) terminée, le poète embouche la trompette et il répare le crime de son silence envers Luynes.* (I, XXIX.) Das ist ein Irrtum, denn Théophiles Übertritt zur katholischen Kirche fand erst nach seiner Rückkehr an den Hof, d. h. nach 1620 statt.

[2] Vgl. für dieses und das folgende éd. Alleaume I, S. 157 ff.

kecke Wahrheiten, die dem Herzog von Luynes wie ein Tropfen Galle in Honig geschmeckt haben mögen.

Es sind die vor- und die vorvorletzte Strophe, die diesen Charakter tragen: 'der Herzog,' sagt Théophile, 'ist an Körper und Geist fehlerlos; stelle ich ihn mir vor, so fasse ich es nicht, wie man überhaupt an Spott denken kann:

Tous mes vers vont au compliment,
Et ne saurois trouver comment
Il se faut prendre à la satire.

Die ganze Schuld des Herzogs, fährt er fort, besteht in seiner zu grofsen Gerechtigkeit und Tapferkeit, seiner Liebe zum König und den sichtbaren Zeichen von königlicher Gunst, die er empfängt. 'Grofser Herzog,' sagt Théophile, 'lasse die Welt reden und geniefse behaglich *le fruit que la bonne fortune apporte* — deine Feinde brennen ja alle nur vor Begier, dieselbe Schuld wie du auf sich zu nehmen.'

Ein Candide hätte so in aller Einfalt sprechen können und wäre dann ein unbewufster Satiriker gewesen; der spottgeübte, scharfzüngige Théophile de Viau wufste meiner Ansicht nach recht wohl, was er mit diesen Versen that: er riskierte, damit die ganze Wirkung seines sauer zusammengeschweifsten Lobgedichts zu zerstören. Und er zerstörte sie wahrscheinlich, weil er nicht anders konnte, und dieses Nichtanderskönnen, der Gefahr trotzen und die Wahrheit heraussagen müssen, selbst in so kritischen Umständen, ist für den Dichter so charakteristisch, dafs es diese eingehende Erörterung wohl rechtfertigen dürfte.

Auf die Zeitgenossen hat die Ode mit ihren zwölf huldigenden und nur zwei satirisch angehauchten Strophen aber durchaus den Eindruck einer groben Schmeichelei gemacht. Wie wenig man jedoch ein solches Gedicht von Théophile de Viau erwartete, zeigen zwei zeitgenössische Antworten darauf.[1] Die erste parodiert fast Wort für Wort die Ode des Dichters:

Qui plus injustement que luy
Mérite de sainctes louanges? (Strophe 3)
Le vice c'est de les aimer

[1] *Éloges du duc de Luynes, ensemble les Répliques, 1620. La Remontrance à Théophile 1620.*

Et la coulpe de leur complaire ... (Strophe 4)
Chétif Duc... (Strophe 5)
Un chacun les larmes aux yeux
De sa prospérité s'irrite ... (Strophe 6)

und schliefst mit folgender Umdrehung der letzten Strophe:

Jamais à tes funestes vœux,
Théophile, Dieu ne responde,
Et à jamais ce que tu veux
Ne puisse réussir au monde,
Que toujours de pires succès
Luy donnent de tristes accès (à Luynes)
Et des infortunes plus grandes,
Et que ceux (de)viennent enragez
A sa devotion rangez
Qui luy payëront des offrandes.

Man sieht, war das Erstaunen über den Dichter grofs, so war der Hafs gegen den Günstling noch gröfser.

Die zweite Antwort geht mit dem Günstling nicht glimpflicher um.[1] Zwar erhält Théophile zuerst folgenden Vorwurf:

Théophile, à quoy penses-tu?
N'as tu plus rien pour la vertu?

Aber in der dritten Zeile schon wird Luynes Zielscheibe des Spottes:

Est-il possible, que ta plume
Pour un si vil subject s'allume?
Veux-tu loger dedans les Cieux
L'horreur des hommes et des Dieux?
Et aux dépens de nos ruynes
Dresser des autels aux Luynes?

Dann kommt ein sehr gut gemeintes, aber recht schlecht gelungenes Bild:

Pégase, quittant son repos,
De despit a tary ses flots,
Les neuf sœurs, au lieu de tes carmes,
Faute d'eau s'abreuvent de larmes ...

und die Verwünschung Luynes' nimmt ihren Fortgang:

Faisant à trois diables estranges (die drei Brüder Luynes')
Porter l'abit mesme des Anges

---

[1] *La Remontrance à Théophile, 1620.*

Es-tu sans yeux, de ne voir pas (Théophile)
Que ton honneur court au trespas,
Denigrant la valeur des Princes,
Les vrais piliers de nos provinces,
Pour relever trop vitieux
Trois gueux chargez en demy-Dieux? etc.

Es folgen dann noch mehrere kurze Gedichte, die sich auf Théophile nicht mehr beziehen, dem Hafs gegen den Günstling und die Herzogin, der man zahlreiche Galanterien nachsagte, aber unverhohlen Ausdruck gaben.

Der Dichter scheint auf diese Parodien und Vorwürfe nicht geantwortet zu haben; seinen Zweck, Luynes zu versöhnen, hat er damals aber nicht erreicht. Vielleicht hat der verwöhnte Liebling in dem anscheinend weichen Lobkissen, das Théophile ihm unterbreitete, die verborgenen Nadelspitzen doch gefühlt. Fest steht jedenfalls, dafs Théophile damals noch nicht zu Gnaden angenommen wurde, seine Lage sich im Gegenteil verschlimmerte und er wirklich aufser Landes gehen mufste. Und zwar scheint er sich schon Ende 1620 in England befunden zu haben, wenigstens ist von seiner Teilnahme an dem Feldzug gegen das Béarn nichts bekannt. Urkundlich wird dieser englische Aufenthalt, an dem ein französischer Kritiker[1] zweifelt, durch zwei Gedichte Théophiles[2] und durch seine Briefe[3] nachgewiesen. Erklären läfst sich diese neue Schicksalswendung wohl auf folgende Weise: Es war ein Ungehorsam Théophiles, sich zum königlichen Heere zu begeben, wahrscheinlich aber glaubte er, dafs wenigstens der König sich von ihm würde umstimmen lassen. Das Experiment gelang denn auch so lange, wie Théophiles Feinde — mochten es nun Luynes oder die Jesuiten sein, oder beide zusammen — von seiner Persönlichkeit und dem Einflufs seines Gönners in Schach gehalten wurden. Gerade aber der Umstand, dafs die Sonne der königlichen Huld dem Verbannten augen-

---

[1] Bazin: *Études biographiques et littéraires.* Paris 1844, S. 254.
[2] I, 166 ff.: *Ode à M. le Marquis de Boquingant,* I, 182 ff.: *Ode sur une tempeste qui s'éleva comme il estoit prest de s'embarquer pour aller en Engleterre.*
[3] II, 302. 303: *A Msgr. de Buquingam.* II, 326 ff.: *A un sot amy.*

scheinlich wieder zu leuchten begann, hat wohl Théophiles Gegner zu neuen Anstrengungen getrieben. Und da der König von Natur kalt und durch Erziehung fromm war, hat er den Libertin nicht zu halten gewagt, und der Dichter mufste diesmal mit dem Aufserlandesgehen Ernst machen.

Italien und Spanien hatten, als Länder der Inquisition, für den Ketzer und Libertin nichts Einladendes. Deutschland befand sich in den Wirren des Dreifsigjährigen Krieges; auch war seine Sprache dem Dichter fremd. Das Englische hingegen war ihm wenigstens etwas geläufig.[1] Warum er nicht nach Holland ging, wüfste ich allerdings nicht zu sagen. So nahm ihn also England im Jahre 1620 auf, wie später Voltaire.

Es war das England Jakobs I., das Théophile de Viau empfing. Auch hier war die Politik des Landes im Schwanken begriffen: der katholische König suchte in den Jahren 1617 bis 1624 eifrig die Hand einer spanischen Prinzessin nach, stand im Dreifsigjährigen Kriege aber auf der protestantischen Seite, dazu bewogen durch seinen Schwiegersohn Friedrich von der Pfalz, König von Böhmen. Es war eine wunderliche Persönlichkeit, dieser Jakob I., der es verstand, sich nach und nach mit allen politischen Parteien des Landes zu entzweien, der wohl ein witziger Kopf, aber durchaus kein Staatsmann war, zwar schlau in kleinen Dingen, doch ohne Blick für grofse Zeitlagen — und den man bald *the wisest fool in Christendom* nannte.[2] Er hatte einen glänzenden Günstling zur Seite, den schönen, übermütig heiteren George Villiers, den er 1617 zum Earl, 1618 zum Marquis von Buckingham erhob und 1619 zum *lord high admiral of England* machte, und der, gleichwie der Herzog von Luynes in Frankreich, so greifbare Vorteile aus seiner Stellung zu ziehen wufste, dafs er bald nach dem Earl von Pembroke der reichste Edelmann des Landes war.[3]

Da ging es denn am englischen Hof kaum weniger glänzend zu, als am französischen, wo etwa Bassompierre als der vollendete

---

[1] Vgl. *Fragments d'une histoire comique* (II, 20): *Je luy dis du grec, de l'anglais, de l'espagnol et de l'italien.*

[2] Vgl. *Encyclopedia britannica* Bd. 13, S. 557 ff.

[3] Ebenda, Bd. 4, S. 417 ff.

Kavalier galt. König Jakob war dazu dem König Ludwig an Bildung, Geist und litterarischem Geschmack weit überlegen. Das Land hatte eben eine grofse litterarische Blüteperiode erlebt, Shakspere, vor kaum vier Jahren gestorben, beherrschte noch die Bühne, Green, Peele, Nash und Marlowe hatte man nicht vergessen, der Kanzler Bacon, der Verfasser des *Novum Organon,* lebte noch, und somit war noch genug des Freien, Neuen und Gewaltigen, das Théophile de Viau in London kennen lernen konnte. Hat er es gethan? hat dieser oft so erstaunlich moderne Mensch auch die moderne Neugier auf fremdes Volkstum gekannt? hat er Fühlung mit der fremden Litteratur gesucht, deren oft rauhe Gröfse von allen zeitgenössischen Franzosen ihm hätte am verständlichsten sein müssen? Das alles sind Fragen, die man auf Grund von Dokumenten nie wird beantworten können, denn von Briefen aus jener Zeit ist nichts erhalten. Nur indirekt läfst sich einiges kombinieren. Und die Antwort scheint hier verneinend auszufallen.

In erster Linie hat sich Théophile de Viau in England sehr unbehaglich gefühlt; wir entnehmen das einem allerdings erst 1625 geschriebenen Briefe, worin der Dichter in Erinnerung an seinen ersten englischen Aufenthalt folgendermafsen eine Wiederholung desselben ablehnt:

Qu'irois-je faire en un pays où mes habitudes ne sont point, où les coustumes sont contraires à ma vie, où la langue, les vivres, les habits, les hommes, le ciel et les elements me sont estrangers? Quel plaisir me peux-tu promettre en un climat où toute l'année n'est qu'un hyver, où tout l'air n'est qu'une nuée, où nul vent que la bize, nul promenoir que la chambre, nulle délicatesse que le toubac, nul divertissement que l'yvrognerie, nulle douceur que le sommeil, nulle conversation que la tienne?[1]

Schärfer hat sich kaum Heinrich Heine über England ausgesprochen.

Aus dieser Stelle geht auch hervor, dafs Théophile de Viau doch nur eine oberflächliche Kenntnis des Englischen besafs und unter diesen Umständen weder den vollen Genufs vom Umgang englischer Dichter, noch das volle Verständnis englischer Theateraufführungen haben, noch dort selbst die Rolle spielen konnte,

[1] II, S. 329.

zu der er sich berufen fühlte. Körperlich und geistig verstimmt, wird er auch wenig Lust gehabt haben, die fremde Sprache zu erlernen. So scheint denn der einzige Lichtblick in dieser dunklen Zeit die Freundschaft des fröhlichen Herzogs von Buckingham gewesen zu sein, der Franzose genug war, um Théophiles originellen Geist zu verstehen und zu schätzen. Théophile hat ihm, und zwar besonders seiner Freigebigkeit, in einer Ode viel Lob gespendet:

Marquis, tout (dans la nature) donne comme vous ...

und er endigt mit einigen Versen, die für Théophile de Viau als Lobdichter viel zu charakteristisch sind, um nicht hierhergesetzt zu werden:

Puisque tout donne en l'univers,
Je veux que tout le monde sçache
Que je vous ay donné des vers (I, 169)

d. h. er schnellt aus der knienden Stellung des Huldigenden sofort wieder in die ihm gewöhnliche, etwas steifgerade Haltung zurück.[1]

Unter diesen Umständen ist es erklärlich, dafs Théophile de Viau von neuem alles versuchte, um an den Pariser Hof zurückkehren zu dürfen. Die bereits mehrfach citierte Flugschrift *La Prise de Théophile* giebt einigen Aufschlufs über die

---

[1] Théophiles Stellung zum König Jakob ist hier noch zu erörtern. Es giebt ein Epigramm: *Si Jacques, le roy du sçavoir, N'a pas trouvé bon de me voyr, En voicy la cause infaillible: C'est que ravy de mon escrit, Il creust que j'estois tout esprit Et par consequent invisible.* Der Mache nach könnte es von Théophile sein, und das zu Grunde liegende Ereignis liefse sich durch den Einflufs, den die Jesuiten auf den König ausübten, erklären. Alleaume druckt das Epigramm in Théophiles Werken ab (I, 283), setzt aber in Note 2 hinzu: *Cette épigramme, attribuée aussi à St.-Amant, est de Marc de Maillet. Elle est la Ire de son volume d'épigrammes imprimé à Paris en 1620, in-8.* Da sich das Epigramm in der ersten Ausgabe Théophiles von 1621 nicht findet, sondern erst in der von 1632, so ist die Autorschaft Marc de Maillets auf Grund der Ausgabe seiner Epigramme von 1620 anzunehmen, und Scudéry, der die Ausgabe der Werke Théophiles besorgte, hat sich geirrt. Dann durfte Alleaume das Epigramm aber nicht in Théophiles Werke aufnehmen.

Schritte, die der Dichter dazu unternahm: er liefs einflufsreiche und angesehene Persönlichkeiten beim König ein Wort für ihn einlegen und berief sich, um die Anklage des Atheismus zu entkräften, auf seine eben vollendete Paraphrase des Phädon.[1] Sie wird dem König wahrscheinlich im Manuskript zugegangen sein.[2] Zugleich liefs Théophile aber auch den Herzog von Luynes nicht aufser Rechnung: auch ihm schickte er Hofherren, die für den Dichter ein gutes Wort einlegten. Einer derselben war der Herr von Losières, aus der mit Théophile befreundeten Familie de Thémines, welche mit dem Herzog gut gestanden zu haben scheint. Wenigstens sagt eine Flugschrift[3] der Zeit:

Je voy Luyne au lever du marquis de Themine.

Aus den Akten von Théophiles Prozefs erfahren wir, dafs die Verwendung beim Herzog diesmal nützte und es Luynes selbst war, der im Einverständnis mit dem König Théophile an den Hof zurückberief.[4] Da Théophile de Viau Ende April 1621 bereits wieder im Gefolge des Königs nach Südfrankreich aufbricht,[5] so hat er diese Erlaubnis voraussichtlich im ersten Drittel des Jahres 1621 erhalten und seine Verbannung demnach etwas weniger als zwei Jahre, von Mai 1619 bis Anfang 1621, gedauert.

Théophile de Viau hatte während dieser Zeit nicht nur die oben geschilderten äufseren Erlebnisse durchgemacht, sondern auch ein Herzenserlebnis von grofser Tragweite zu verzeichnen:

[1] Denn die erste Ausgabe der Werke Théophiles datiert von 1621 und ist, laut Interrogatoire vom 24. März 1624, gedruckt worden *en son absence (celle de Théophile) lorsqu'il estoit en voyage et à la suite du roy*, d. h. nach seiner Rückkehr an den Hof.

[2] Éd. Alleaume I, S. 164 ff.

[3] *Les Contre-veritez de la Cour*, eine recht mittelmäfsige Satire, die ihren Titel deshalb trägt, weil sie von jeder Person des Hofes das Gegenteil von dem sagt, was der Wahrheit entsprochen hätte. Unter anderem heifst es: *l'évêque de Luçon est un pauvre idiot* etc. (vgl. Alleaume I, XXVIII).

[4] Vgl. *Interrogatoire du 22 mars 1624: A dit qu'il a eu commendement du roy pour revenyr à la Cour et que feu M. de Luynes lui escrivit en luy mandant de la part du roy qu'il revînt à la Cour.*

[5] Vgl. die in Note 4 citierte Stelle des *Interrogatoire du 24 mars 1624.*

seine Bekanntschaft mit der Frau, die er seit 1619 leidenschaftlich liebt, ohne ihre Gegenliebe dauernd erringen zu können, eine ebenso widerspruchs- wie stimmungsvolle Verbindung, der wir den gröfsten und schönsten Teil von Théophile de Viaus Gedichten verdanken.

Über Théophile de Viaus Herzensgeschichte wissen wir im Grunde sehr wenig: fünfzig Gedichte und acht Briefe sind alles, was wir an Quellen darüber besitzen.

Von diesen fünfzig Gedichten sind vierzehn an Cloris gerichtet, neun an Philis, zwei an Caliste, je eins an Corine, Amaranthe, Marie, Elise, Isis, Perside, 'une dame'; achtzehn nennen keinen besonderen Namen; die Briefe sind sämtlich an Caliste gerichtet. Sieht man die Sache näher an, so löst sich das bunte Gewirr in eine sehr einfache Kombination auf: Cloris, Philis, Caliste sind eine und dieselbe Person,[1] die achtzehn namenlosen Gedichte sind an die gleiche Adresse gerichtet, und gegenüber dieser Cloris spielen die anderen eine ganz verschwindende Rolle.

Théophile lernte diese Frau während seiner ersten Verbannung in der Provence, 1619, kennen;[2] sie scheint von Adel gewesen, im Wohlstand und in einer zahlreichen Familie aufgewachsen zu sein.[3] Ihren Wohnsitz nennt Théophile *ce désert si triste.*[4] Doch blieb die schöne Cloris nicht immer in ihrer ländlichen Zurückgezogenheit, sondern hatte Verbindungen bei Hofe,[5] verweilte auch zeitweise in Clérac.[6] Jede Trennung von ihr beklagt Théophile aufs lebhafteste, und die Trennungen waren häufig: zuerst schlofs er sich, 1620, dem Kriegszug gegen die Hugenotten an, was ihn nach Blois in die Loiregegenden führte,[7] dann wurde er nach England verbannt.[8] Als er im Frühjahr 1621 nach Paris zurückkehren durfte, fand er allerdings Cloris dort, aber das Zu-

---

[1] I, S. 174. 175. 184. 186.

[2] I, 184: *Aussi franc d'amour que d'envie, je vivois loin de vos beautez.* I, 204: *Quand les cruautez de l'envie.* ... I, 205: *Aujourd'huy je ne pense pas.* ... [3] I, 220 ff. [4] I, 245.

[5] I, 207: *Fuy comme moy la presse.* ...

[6] II, 54: *Sacrez murs du soleil.* ...

[7] II, 87: *Blois est l'enfer pour moy.* ...

[8] I, 182 ff.: *Sur une tempeste qui s'esleva comme il estoit prest de s'embarquer pour l'Angleterre.*

sammensein war von kurzer Dauer, denn am 29. April 1621 bricht der König von neuem nach dem Süden auf. Théophile ruft verzweifelt: *Il faut que je le suive* ..., und bittet Cloris, die Reise nach dem Süden gleichfalls zu machen.[1] Ob Cloris der Einladung folgte, wissen wir nicht; ihre Beziehungen zu Théophile haben aber bis 1626 fortbestanden; um jene Zeit wurde sie ihm untreu und ging ein Verhältnis mit dem Grafen von Clermont ein.[2] Das sind die wenigen, äufseren Thatsachen dieser Liebesgeschichte.

Über Cloris' Äufseres und ihren Charakter wissen wir folgendes: sie war schön, klug und stolz,[3] und als Motto des ganzen Verhältnisses können die Verse gelten:

Orgueilleuse et belle qu'elle est,
Elle me tue et elle me plaist. (I, 260)

Anscheinend liefs Cloris sich mehr lieben, als dafs sie selbst liebte, *elle se prêtait mais ne se donnait pas.* Daher besteht denn Théophiles Liebeslyrik aus fortwährendem Zürnen, Schmollen und Klagen, heftigem Aufbrausen, leidenschaftlichen Vorwürfen. In einem verzweifelten Moment, als der Dichter sah, dafs

Un front de neige, un cœur de glace
Puissent tenir contre le feu ... (I, 230)

hat er dann wohl den Versuch gemacht, bei Amaranthe, Elise, Isis u. s. w. geneigteres Ohr zu finden, aber der alte Zauber hielt ihn doch zu fest, und er kehrte wieder zu Caliste zurück.

---

[1] II, 45: *Maintenant que le Roy s'esloigne de Paris.* ...
[2] II, S. 325. 326. [3] I, 223: *Je finis un travail.* ...

IV. Kapitel. (1621 bis 28. September 1623.)

Als Théophile von dem König und dem Herzog von Luynes Erlaubnis erhielt, wieder an den Hof zu kommen, war er durch Schaden, wenn nicht klug, so doch gewarnt worden und wuſste, daſs die rechtgläubige Kirche ihn im Auge hatte. Deshalb war es seine Absicht, sich nicht nur mit dem König und dem Herzog, sondern auch mit den Jesuiten gut zu stellen. Man hat bisher angenommen, daſs er dieses durch einen plötzlichen Übertritt zum Katholicismus versuchte, und die zeitgenössische Flugschrift *La Prise de Théophile* läſst ihn allerdings gleich nach seiner Rückkehr aus England bei den Jesuiten zur Beichte gehen,[1] was eine Unmöglichkeit ist.

Trotzdem aber hat sich die Tradition festgesetzt, daſs Théophile de Viau bereits im Anfang des Jahres 1621 die protestantische Religion abschwor.[2] Auf Grund eigener Angaben des Dichters ist diese Annahme nun dahin zu berichtigen, daſs Théophile de Viau allerdings seit seiner Rückkehr aus der Verbannung sich in den Lehren der katholischen Religion unterweisen lieſs, und zwar erst von dem Kapuzinerpater Athanasius, dann von dem Beichtvater des Königs, dem Père Arnous, und auch wirklich seine frühere Religion beim Père Séguirant, der seit Ende 1621 Nachfolger des Père Arnous war, abgeschworen hat, aber nicht eher als Ende 1622.[3]

---

[1] Alleaume I, CXVI. [2] Ebendaselbst I, XXIX.

[3] Vgl. *Interrogatoire du 22 mars 1624: Enquis depuis quel temps il estoit de la Religion catholique et apostolique, a dit* q u' i l y a 18 m o i s *et*

Wie Théophile in seiner lateinisch geschriebenen Apologie[1] angiebt, ist es vor allem der Pater Athanasius gewesen, der ihm den Gedanken seiner Bekehrung nahe gelegt hat. Er war ein Mann von hoher und reicher Geburt, der alle Vorzüge seiner Lebensstellung aufgab, um einfacher Franziskaner zu werden, in dieser Stellung aber eine grofse Beredsamkeit entwickelte und Gewalt über die Menschen zu üben wufste, so dafs Théophile sagt, er habe durch sein Wort mehr Ketzer bekehrt, als der König mit seiner ganzen Kriegsmacht, und dann fortfährt: *Ille mihi, in haereseos tenebroso caeno caliganti, primos Ecclesiae catholicae spiritus afflavit, ac semel in horto regio secum spatiantem nihilque minus quam de tam prospera mei mutatione cogitantem adortus est, eo sermone qui et admirationem sui quam plurimam, catholicae fidei incredibilem amorem intimis praecordiis effudit.*[2]

Diesem Bericht zufolge scheint es fast, als ob das erste Motiv zur Bekehrung Théophiles nicht weltliche Rücksicht, sondern die Bewunderung eines grofsen, seiner Sache hingebend dienenden Menschen gewesen sei; vielleicht auch der Zauber, den die katholische Kirche durch die imposante Ruhe, mit welcher sie das Seelenheil der Welt auf ihre Schultern nimmt, auch auf Ungläubige ausübt. Interessant ist aber das Bild des Franziskaners und des Libertins immerhin, wie sie sich im Garten des Louvre oder der Tuilerien ergehen: der eine gläubig überzeugt, von Bekehrungseifer glühend, der andere an allem zweifelnd, vom Leben eben hart geschüttelt und vielleicht in seinem Denken schon an dem Punkte angelangt: 'Und sehe, dafs wir nichts wissen können!' Jedenfalls darf man in der Bekehrung Théophiles nicht ausschliefslich eine weltliche Berechnung sehen. Auch hier, wie in der Gesellschaft der Libertins, war es ihm wieder um das Denken an sich zu thun. Wenigstens, scheint mir, spricht hierfür die lange Zeit, die er auf seine katholisch-religiöse Unterweisung verwendet hat. Im Grunde wäre es

---

que auparavant il estoit de la Religion P. R. Et enquis de qui il a pris instruction pour se convertyr a dit qu'il a pris instruction premièrement du Père Athanase, Capuchin, et depuis du Père Arnoux et finallement a fait abjuration de la Protestante ès mains du Père Séguirant.

[1] *Théophilus in Carcere* II, 258 ff. [2] Alleaume II, 263.

ja viel weltklüger und praktischer gewesen, er hätte sofort die 'Formalität'[1] des Abschwörens vorgenommen, statt etwa anderthalb Jahre in seinem halb hugenottischen, halb katholischen Zwitterzustand herumzulaufen.

Théophile de Viau befand sich damals wirklich in einer argen Klemme: das freie Denken auf den Spuren eines Giordano Bruno, das Ausarbeiten des Materialismus und Determinismus, der Zweifel Montaignes und die moderne Resignation vor den Thatsachen der Natur, wozu seine Veranlagung ihn drängte, waren unerlaubt. Sich den Weg dorthin zu erkämpfen, als Philosoph und Schüler Giordano Brunos, als Vorläufer Gassendis in den Wissenschaften aufzutreten, dazu war Théophile de Viau wiederum zu sehr Hofmann und zu wenig Mann der Wissenschaft.

An seinem ererbten Protestantismus festzuhalten, hatte er keine Ursache, denn im ersten Drittel des 17. Jahrhunderts hatte der französische Protestantismus seinen idealen Schwung völlig verloren.[2] Vom Märtyrer war er zu einem Geduldeten und zuletzt zu einem übermütigen, unliebenswürdigen Zänker geworden, der seinerseits anfing, Andersgläubige zu bedrücken. Den Herzog von Rohan und Duplessis-Mornay ausgenommen, waren die protestantischen Grofsen in nichts besser, uneigennütziger oder patriotischer als die katholischen Herren: hatten Condé, Soissons, Conti und andere dem Staat von 1610 bis 1617 zusammen über sechs Millionen zu entreifsen gewufst, so hatte der protestantische Herzog von Bouillon doch auch eine Million ins Trockene gebracht. Wenn die La Force in der Gascogne Protestantenführer blieben, so hatte ihre persönliche Gekränktheit daran ebensoviel Anteil wie ihr Glaubenseifer; die Soubise und La Trémoille wurden im entscheidenden Augenblicke nur von Rohan mitgerissen, und der Herzog von Lesdiguières trieb öffentlich mit seinem Glauben Schacher. Rechnet man dazu den Vorgang Heinrichs IV., dem Paris wohl eine Messe wert war, so dürfte

---

[1] Alleaume braucht diesen Ausdruck und betrachtet die Sache in diesem Lichte I, XXIX.

[2] Vgl. für die ganze folgende Darstellung Henri Martin, a. a. O. Bd. XI, S. 171 ff.

man sich selbst nicht wundern, wenn eine verhältnismäfsig doch so kleine Persönlichkeit wie Théophile de Viau sich aus rein weltlichen Gründen mit einer Messe die Ruhe seines Lebens, Fortkommen in dieser Welt und das ewige Heil in jener zu sichern versucht hätte. Seine Umgebung gab ihm das beste Beispiel niedriger Interessenpolitik.

Und Théophiles Vorteil lag auf der katholischen Seite, das sollte ihm bald klar werden. Die Lage der französischen Protestanten war durch die Ereignisse des Dreifsigjährigen Krieges eine solche geworden, dafs sie alles vermeiden mufsten, was die Regierung gegen sie aufbringen und Zweifel an ihrer Treue erwecken konnte. Eine Protestantenversammlung in La Rochelle jedoch fafste die weitgehendsten Entschlüsse: Aufstand, Bewaffnung der protestantischen Bevölkerung, wo nötig auf eigene Faust, ohne Mithilfe der Grofsen, kurz das Aufgebot eines hugenottischen Landsturmes. Rohan stand zur Sache, seine Entschiedenheit bestimmte die anderen, und so erlebte Frankreich im April 1621 den ersten gröfseren Religionskrieg seit 1598. Der König ging dabei sehr mafsvoll vor: während er starke Rüstungen gegen die Aufständischen betrieb, versicherte er die friedlichen Protestanten in einem königlichen Erlasse seines Schutzes. Ein grofser Teil der Reformierten hielt sich denn auch ruhig, besonders die hohen Herren *peu désireux de risquer leurs biens et leur vie pour obéir à des prêcheurs, des gentillâtres et des bourgeois fanatiques.* Die Existenz dieser königstreuen Protestantenpartei, die nichts gegen die Regierung unternahm, läfst es erklärlich erscheinen, dafs der schon im Proselytentum stehende Hugenott Théophile de Viau den König auf seinem Zuge von 1621 begleitete. Immerhin befand sich der Dichter durch diese Zeitereignisse in einem neuen Dilemma, und wenn man ihn vom Standpunkte der theoretischen Moral verurteilen will, weil er gegen eine Kirche zu Felde zog, aus der er offiziell noch nicht ausgetreten war, so mufs man sich andererseits die sehr verwickelten Verhältnisse Frankreichs und des Hofes vergegenwärtigen. Das Edikt von Nantes hatte in Frankreich Kompromifsverhältnisse geschaffen; als nun ein Teil der einen Partei den Kompromifs brach, war es für den anderen Teil nicht leicht, sofort eine reinliche Auseinandersetzung mit dem Bestehenden

zu finden. Darum handelte, bei Berücksichtigung der Zeitverhältnisse, der *Gentilhomme de la Chambre du Roy,* der Pensionär des katholischen Königs und des katholischen Herzogs von Montmorency, der halbe Konvertit Théophile de Viau nicht gegen seine Ehre, wenn er als königstreuer Unterthan gegen Rebellen zog.

Leichten Herzens mag er es auch so nicht gethan haben, denn die ganze kriegerische Bewegung, die ihn in inneren Zwiespalt versetzte und ihm äufsere Unbequemlichkeiten verursachte, mufste ihm sehr ungelegen kommen. Ein Epigramm, das er wahrscheinlich bald nach seiner Rückkehr aus England schrieb, zeigt, wie er damals gerade anfing, sich bei Hofe wohl zu fühlen. Es drückt eine so naive Freude an der wiedererworbenen Gunst und dem lange entbehrten Wohlleben aus, dafs ich es hersetzen will. Das Epigramm, anscheinend an Paul de Viau gerichtet, lautet:

Mon frere, je me porte bien,
La Muse n'a soucy de rien,
J'ay perdu ceste humeur prophane;
On me souffre au coucher du roy,
Et Phœbus tous les jours chez moy
A des manteaux doublez de pane.
Mon ame incague les destins!
Je fay tous les jours des festins;
On me va tapisser ma chambre;
Tous mes jours sont des mardy-gras,
Et je ne bois point d'hypocras
S'il n'est faict avecques de l'ambre. I, 282 f.

Also ein wahres Götterleben: königliche Gunst, warme Kleidung, gute Wohnung, fröhliches Treiben und dazu einen Wein, der mindestens dem Nektar gleichkommt! Da meiner Ansicht nach auch die Geliebte des Dichters sich damals schon in Paris befand, mufs ihm der Aufbruch des Königs, Ende April 1621, schmerzlich genug gewesen sein.[1]

Aber nicht nur er, sondern das ganze Land hatte eine schmerzliche Überraschung zu gewärtigen. Vor Ausbruch des Krieges erhob der König den Herzog von Luynes zum Connétable von Frankreich, ein Schritt, für den Henri Martin nur den kurzen, aber kräftigen Satz hat: *C'était à arracher au tombeau les*

[1] Für letztere beide Annahmen vgl. S. 59 dieser Arbeit.

mânes indignés des Du Guesclin et des Clisson.[1] Dann ging er rasch ins Feld.[2] Die protestantischen Sicherheitsplätze jenseit der Loire fielen fast ohne Schwertstreich, und der Weg nach Süden lag offen. St-Jean-d'Angély kapitulierte; die La Force vermochten den königlichen Truppen nicht standzuhalten, einzig Clairac verteidigte sich hartnäckig,[3] mufste aber am 4. August 1621 doch kapitulieren. Durch seinen Erfolg angefeuert, rückte der König vor Montauban, wo der neue Connétable und sein einer Bruder, die nichts weniger als grofse Strategen waren, sich in ihrer traurigen Unwissenheit zeigten und den Spott ihrer adligen Umgebung erregten. Der Herzog von Montmorency, als Statthalter von Languedoc, unterstützte den König nach Kräften; in seinem oder des Königs Gefolge mufs sich auch Théophile de Viau befunden haben.

Da der Dichter später angiebt, von einem Ort St. Jeyr (?) nach Clairac geschickt zu sein, um im Namen des Königs wegen der Übergabe der Stadt zu verhandeln, scheint er sich damals wirklich der Hofgunst erfreut zu haben.[4]

Die Belagerung von Montauban rückte jedoch nicht fort: das königliche Heer rieb sich auf; niemand aber wagte, dem König den Rat des Rückzuges zu geben, bis Bassompierre diese nicht ungefährliche Mission auf sich nahm, und der König, der sich überhaupt während dieser ganzen Zeit in einem sehr vorteilhaften Lichte zeigt, am 12. November 1621 den guten Rat annahm. Doch hatte der Herzog von Luynes, dessen Ungeschicklichkeit Ludwig zum Teil für das Mifslingen der Belagerung verantwortlich machte, seitdem bei ihm verspielt. Die königlichen Truppen zogen bis zum Ende des Jahres noch im Süden herum, bald hier, bald da in kleinen Unternehmungen verstreut. Eine

---

[1] Vgl. Henry Martin, a. a. O. Bd. XI, S. 172.

[2] Vgl. für das Folgende Henry Martin, a. a. O. Bd. XI, S. 175.

[3] Und weil diese Verteidigung Clairacs 1621 ein grofses Ereignis war, ist es mir wahrscheinlich, dafs Théophile de Viau sein Sonett (II, 54) schon 1621, statt 1622, geschrieben hat.

[4] Vgl. *Interrogatoire du 7 juin 1624.* Der Name St. Jeyr (?) ist unleserlich. Ein Datum für diese Sendung giebt der Dichter nicht an; somit vermag auch dieses Protokoll die Unsicherheit, ob 1621 oder 1622, nicht zu entscheiden. Ich neige auch hier wieder zu 1621.

solche war die Belagerung von Monheur, während welcher der Connétable von Luynes am 14. Dezember 1621 an einem Fieber starb. Der zweite französische Günstling, der innerhalb der letzten sechs Jahre ein trauriges Ende gefunden hatte! Die nächsten drei Jahre sind ein Zwischenakt, während dessen Richelieu seinen glänzenden Einzug auf dem Theater der Weltgeschichte leise und geschickt vorbereitet; anscheinend ist es aber der junge König, der die Schicksale des Landes durch die Hugenottenkriege zu entwirren sucht. Wenigstens bleibt bis 1624 Ludwig XIII. die offizielle Vordergrundsfigur, und der grofse Richelieu hält sich noch weislich zurück.

Am 28. Januar 1622 war der König aus dem Süden zurückgekehrt. Der Dichter scheint damals an eine neue Ausgabe seiner Werke gegangen zu sein; die erste von 1621 war in seiner Abwesenheit gedruckt worden.[1] Aber lange dauerte die Ruhepause nicht: die La Force in Guyenne brachen von neuem los, und Soubise, Rohans Bruder, suchte, von den Rochellensern unterstützt, sich eine uneinnehmbare Stellung im unteren Poitou zu schaffen. Am 20. März 1622, also nach kaum zwei Monaten, brach daher der König, der das Kriegsspiel liebte und Mut besafs, von neuem von Paris auf. Ob Théophile de Viau an dieser zweiten Expedition teilgenommen hat, vermag ich dokumentarisch nicht zu erweisen.[2] Falls ja, so müssen wir uns den Dichter entweder vor La Rochelle oder vor Montpellier denken, denn um diese beiden Festungen konzentrierten sich die Hauptheere, während kleinere Gefechte und Belagerungen um die minder wichtigen Protestantenplätze des Südens stattfanden. Eine dieser kleineren Unternehmungen richtete sich auch wieder gegen Clairac. Dort war 1621 eine königliche Besatzung zurückgelassen worden, die von den Protestanten bei Wiederaufnahme der Feindseligkeiten überrumpelt wurde, und zwar unter Leitung des Protestantenführers Paul de Viau, Théophiles Bruders, dessen Name seit 1622 in den Hugenottenkriegen rühmend ge-

[1] Brunet, *Manuel du libraire*, spricht von dieser Ausgabe von 1622, die Alleaume nicht mehr hat auftreiben können (I, CVI), und die auch ich weder auf der Bibliothèque Nationale, noch auf dem Arsenal in Paris habe erhalten können.

[2] Alleaume nimmt es an auf Grund der Elegie II, 45.

nannt wird,[1] so dafs wir das eigenartige Schauspiel zweier Brüder haben, die in verschiedenen Parteien dienen, fast schon verschiedenen Religionen angehören und trotzdem in ihrer warmen Neigung füreinander verharren.

Wir haben über den Gemütszustand der beiden Brüder in dieser Zeit ein treffliches Dokument: einen lateinischen Brief Théophiles: *ad Paulum Fratrem Carissimum,* der leider nur keinen Ortsnamen trägt.[2] Anlafs zu dem Schreiben gab Pauls ausgezeichnete Haltung und schwere Verwundung bei der Belagerung von Tonneins. Freunde Théophiles, die den Verletzten unter den Leichen erkannten, liefsen ihn gegen ein Lösegeld frei. Und nun schreibt Théophile dem Bruder: 'Du hast lange nichts von mir gehört, denn du warst mein Feind, dem ich eigentlich Grufs und Heil nicht entbieten konnte. Wie weh hat mir das gethan! Da ich nun so viel von deiner Seelengröfse erzählen höre, mufs ich dir schreiben.' Er sucht dann den Bruder zu überreden, Partei und Religion zu wechseln: *Vide, quæso, quæ sit magnatum tuum fides; quam illi profitentur pietatem, fucus est et imperitorum esca.* Dann fährt er fort: 'und du, der von Gott einen so klaren Verstand erhalten hat, willst dich in niedriger Dunkelheit verbergen? Deine Religion ist ja, wenn du genau zusiehst, gar nicht die deine, sondern die deiner Amme und deiner Lehrer, die dich aus Gewohnheit lehrten, was ihnen selbst Gewohnheit war,'[3] Zeilen, die Théophiles Bekehrung in einem neuen Licht erscheinen lassen, als eine des Denkers würdige Befreiung von ererbter Gewohnheit.

So weit gehen uns etwa die Kriegsereignisse jenes Jahres hier an. Der Aufstand endigte mit einem für die Protestanten sehr ungünstigen Friedensschlufs: sie verloren alle ihre Sicherheitsplätze, aufser La Rochelle und Montauban, 'und,' sagt Henri Martin, 'die Regierung brauchte ihnen diese nur noch zu nehmen, so wurde die Partei eine Sekte.'[4]

---

[1] Vgl. *Bulletin historique et littéraire de la Société du Protestantisme en France,* 1892, S. 281 ff.

[2] Wäre das der Fall, so könnte vielleicht entschieden werden, ob Théophile de Viau den Zug von 1622 mitgemacht oder seinem Bruder von Paris aus geschrieben hat.

[3] II, 433 ff. [4] A. a. O. Bd. XI, S. 192.

Am 10. Januar 1623 kehrte der König im Triumph nach Paris zurück; falls Théophile de Viau den Zug mitgemacht hatte, er voraussichtlich auch.[1]

Mit der Rückkehr des Hofes nach Paris begann dort ein sehr munteres Leben, worüber Théophile sagt:

> *Boisset*[2] *prépare des concers*
> *Et moy des vers a vos* (des Königs) *louanges.*
> *Paris ne fut jamais si beau.* II, 36.

Der Dienst des Herzogs von Montmorency drückte Théophile de Viau nicht. Von Anfang an hatte der Dichter sich gegenüber dem Mäcen volle Freiheit gewahrt. In der so schönen und charakteristischen Elegie an den Herzog, die von vor 1621 datiert, sagt er:

> *Je ne puis estre esclave et vivre en te servant*
> *Comme un maistre d'hostel, secrétaire ou suivant:*
> *Telle condition veut une humeur servile*
> *Et pour me captiver elle est un peu trop vile!*
> I, 228.

Er spricht es unumwunden aus, dafs er des Herzogs Dichterpensionär nur geworden ist, weil *loing du Pérou la Fortune le prit,*[3] und dafs die wahre Aufgabe eines Mäcens sei, dem Dichter Mufse zu verschaffen:

> *Donne moy du repos, et ne viens point choisir*
> *A mes conceptions les lieux ny le loisir:*
> *Ores j'ayme la ville, ores la solitude,*
> *Tantost la pourmenade et tantost mon estude,*

---

[1] Ein Argument könnte übrigens noch gegen des Dichters Teilnahme an der Expedition von 1622 angeführt werden: dafs er nämlich, laut Aussage des Protokolls vom 22. März 1624, etwa im Herbst 1622 zur katholischen Kirche übertrat, indem er seine frühere Religion *ès mains du Père Séguirant,* Beichtvater des Königs, abschwor. Doch ist auch dieses Argument nicht entscheidend: der Beichtvater befand sich wahrscheinlich im Heerlager des Königs, und somit braucht die Ceremonie der Abschwörung nicht gerade in Paris stattgefunden zu haben. Was mich hauptsächlich glauben läfst, Théophile habe den Zug von 1622 nicht mitgemacht, ist, wie bereits gesagt, die Ode *Au Roy, sur son retour de Languedoc,* die ich auf des Königs Rückkehr von 1623 beziehe.

[2] Tallemant nennt ihn *le génie de la musique douce*; er war *Intendant de la Chambre du Roy et de celle de la Reine,* a. a. O. Bd. I, S. 322.

[3] I, S. 228.

Bref si tu ne me tiens pour un fascheux rimeur,
Tu souffriras un peu de ma mauvaise humeur.
I, 233.

Und falls man nicht annimmt, daſs eine Anzahl von Gedichten Théophiles, die er besonders für die Montmorency geschrieben hätte, verloren sind,[1] so hat Théophile an dem Herzog Heinrich wahrlich einen sehr uneigennützigen Protektor gehabt: er hat drei Gedichte an denselben gerichtet, einige Ballettverse für ihn geschrieben; der Herzogin von Montmorency die zehn Oden der *Maison de Silvie* gewidmet, und in seinem Briefwechsel finden wir sieben Schreiben an die Adresse der Montmorency.[2] Das ist, verglichen mit den dreiundvierzig Gedichten und den sieben Briefen an Caliste, gewiſs nicht der Löwenanteil von Théophiles Produktion.

Hatte er auf dieser Seite völlig freie Hand, so hatte er auf der anderen Seite zahlreiche Freunde, die ihm seine Muſse mehr oder weniger einträglich verbringen halfen. Ich habe den Kreis bereits in einem früheren Kapitel geschildert. Nichts beweist, daſs Théophile sich seit seinem Übertritt zum Katholicismus von dem Kreise der Libertins zurückgezogen habe: er hatte sich nur äuſserlich mit der bestehenden Religion ausgesöhnt, ging zur Messe, beobachtete die äuſseren Vorschriften,[3] änderte im übrigen aber nichts an seinen Lebensgewohnheiten.

Und Paris war schon damals die Stadt des Vergnügens, und wie reiche junge Leute damals lebten, das erzählen Berthod und Fr. Colletet in ihren amüsanten Schilderungen *La Ville de Paris* und *Les Tracas de Paris.*[4] Über das litterarische Leben der Zeit finden sich dann einige Andeutungen bei Sorel,[5] gleichfalls über das Hofleben.[6] Und aus all diesem läſst sich entnehmen, daſs Théophile de Viau jener Zeit das gewöhnliche Leben

[1] Wofür jedoch eine Stelle in Mairets *Advis au lecteur (éd. des lettres 1641)* und Alleaume II, 297: *Il y a fort longtemps* etc., spricht.

[2] Vgl. Index, Bd. I und II der Ausgabe Alleaume. Man vergleiche damit die prachtvollen Bände von Lobgedichten, die z. B. Boisrobert dem Kardinal Richelieu widmete.

[3] *Apologie* (Alleaume II, 273), *Theophilus in Carcere* (II, 263).

[4] *Paris ridicule et burlesque au 17ème siècle.* Paris, Garnier Frères, 1878.

[5] *Francion,* Amsterdam 1647, l. V, S. 113 ff.

[6] Ebendaselbst S. 147 ff.

der *jeunesse dorée* mitmachte, zechte, raufte, Ständchen brachte, Ballettverse dichtete, mit Standes- und Berufsgenossen diskutierte, den ehrsamen Bürgern ein Greuel war, bei Hofe aber wohl gelitten und zugleich eifrig bemüht, dort sein Glück zu machen, und zwar womöglich durch Ballettverse.[1] Doch waren solche Feste nicht die einzige Gelegenheit für einen Hofdichter, sich auszuzeichnen oder angenehm zu machen. Huldigungsgedichte, Liebesklagen für hochgestellte Personen waren vielbegehrt. So hat Malherbe Heinrichs IV. Leidenschaft für Charlotte von Montmorency besungen.[2] Théophile de Viau hat, aufser dem König und Montmorency, Oranien, Buckingham und Luynes, längere Gedichte hauptsächlich an die Herren von Lozières, du Fargis und den Marquis de C.[3] gerichtet. Einige wenige Elegien und Stanzen sind auch Damen vom Hofe gewidmet,[4] so Mlle de Rohan.[5] Die anderen Damen sind nur mit den Anfangsbuchstaben ihres Namens bezeichnet, oder der Titel des Gedichtes lautet einfach: *Pour une amante irritée, Pour une amante captive,*[6] und jedesmal sind es starke Ausdrücke der Leidenschaft, die Théophiles Ausspruch: *Pour m'approcher un peu du naturel des dames, il m'a fallu beaucoup esloigner du mien,*[7] rechtfertigen. Er hat sich aber in mehreren nicht genug von seinem Naturel entfernt, und wie das numerische Verhältnis seiner Hofdichtungen und bestellten Dichtungen zu seinen rein persönlichen zeigt, lag ihm das Verseschmieden für andere nicht, was er auch deutlich ausgesprochen hat.[8]

So hat er auch der jungen Königin, Anna von Österreich, ebensowenig gehuldigt wie früher der Regentin Maria von Medici, und doch war die Gnade der zwar devoten, aber auch koketten Spanierin, deren Umgebung junge und zum mindesten leicht-

---

[1] Welchen grofsen Wert man auf die Ballette legte, zeigt z. B. der auf der Bibliothèque Nationale befindliche, das *Ballet des Bacchanalles* enthaltende Band. Es ist ein Prachtwerk aus der königlichen Druckerei, enthält eine grofse Zahl anderer Ballette mit Angabe der Dekorationen, Kostüme und Ansichten königlicher Schlösser in ungewöhnlich schönen, oft künstlerisch vollendeten Kupfern.

[2] Vgl. *Œuvres de Malherbe, éd. des Grands Écrivains* Bd. I, S. 156 ff.
[3] I, 164 ff. 234 ff. 224 ff. [4] I, 196 ff. 212. [5] I, 196. [6] II, 54. 55.
[7] II, 334.

[8] Bd. I, S. 235: *Tant il est malaisé d'escrire pour autruy.*

lebige Frauen bildeten, und die selbst des wenig galanten und wenig liebenswürdigen Königs überdrüssig war, gewifs nicht zu verachten.[1]

Aber es fehlt in Théophiles Werken das Porträt so mancher zeitgenössischen Gestalt von Ruf. So ist Bassompierre mit keinem Wort erwähnt, der doch neben Henri von Montmorency als der vollendetste Kavalier des Hofes galt, und dessen unanständige Reden bei Tallemant des Réaux einen Begriff von dem Ton geben, in dem die vornehme Gesellschaft sich damals wohl fühlte.

Aus diesem Ton, aus der von Freiheiten und Zweideutigkeiten wimmelnden Umgangssprache zu Anfang des 17. Jahrhunderts heraus begreift man erst die Bestrebungen des Hôtels von Rambouillet, begreift man vor allem, welch einen seltsamen Eindruck der melancholische, kalt zurückhaltende König auf seinen eigenen Hof hat machen müssen. Dieser kalten Natur mag die Tugend nicht sehr schwer geworden sein, aber es war doch immerhin eine strengere Lebensführung, eine reinere Sittlichkeit, die er auf den Thron brachte, die man dort nicht mehr gewöhnt war, und die einer gewissen königlichen Würde, eines gewissen kriegerischen Glanzes doch auch wiederum nicht entbehrte, weshalb denn die Lobsprüche, die Théophile de Viau des Königs Frömmigkeit, Mut, Tugend und auch seiner Gerechtigkeit spendet, nicht einzig als Schmeichelei und Berechnung des Dichters zu betrachten sind: Ludwig XIII. wird in der Geschichte durch die Nachbarschaft Heinrichs IV. und Ludwigs XIV. unverdient verdunkelt. Unter diesem König und an diesem Hof nun lebte Théophile de Viau, wie er sich ausdrückt:

Dans un plein repos de sa vie, II, 145.

als,

D'un traict de foudre inopiné
Que jetta le ciel mutiné
Dessus le comble de ma joie,
Mes desseins se virent trahis
Et moy d'un mesme coup la proye
De tous ceux que j'avois hays.[2]

[1] Henri Martin, a. a. O. Bd. XI, S. 218.
[2] *Requeste au Roy* II, 145.

Der Anlaſs war folgender: Wir dürfen nie vergessen, daſs Théophile de Viau *a marked man* war, ein Mann, auf den die Zeitgenossen im Guten wie im Bösen ein Auge hatten; Alexis Piron und Voltaire sind später auf ähnliche Art die Sündenböcke ihrer Zeit gewesen. Er war jemand, der bei der Kirche, trotz seiner Bekehrung, nicht gut angeschrieben stand, und dessen Rückkehr aus der Verbannung seinen Gegnern ein Ärgernis war. Von diesen früheren Gegnern war der eine, Luynes, 1621 vor Monheur gestorben; die anderen aber, die Jesuiten, lebten noch, davon sollte Théophile bald einen Beweis erhalten. Im Jahre 1622 war nämlich eine Sammlung von Gedichten verschiedener Autoren erschienen, betitelt: *Le Parnasse Satyrique.*[1] Sammlungen von Werken verschiedener Autoren waren damals nichts Seltenes; sie vertraten die Musenalmanache des 18., die Revuen des 19. Jahrhunderts. Ihr Charakter war vielfältig: bald rein litterarisch und unschuldig,[2] bald satirisch und geistreich,[3] bald gemein und schmutzig;[4] die Verleger machten auch ein Ragoût aus diesen drei Arten zurecht, nach dem Grundsatz: wer vieles bringt, wird jedem etwas bringen.

Ein solcher Sammelband war jedesmal eine buchhändlerische Spekulation, bei der es darauf ankam, das Publikum zum Kaufen anzulocken. Die Lockmittel wurden denn auch nicht gespart, und was an sich schon keine reinliche Unternehmung war — denn es bedeutete Ausbeutung der Autoren durch die Verleger —, wurde durch die Anwendung grobsinnlicher Mittel noch unsauberer.

Der *Parnasse Satyrique* von 1622 nun war ein Sammelband, der nach dem gemischten Rezept zusammengestellt war. Obgleich die meisten der den Band bildenden Gedichte ohne Verfassernamen gedruckt wurden — erschien doch der Parnaſs überhaupt ohne Angabe des Druckortes und Verlegers —, so waren einige

---

[1] Die Einzelheiten über diese Ausgabe von 1622 habe ich dem Neudruck des *Parnasse Satyrique* (Paris, Gand, 1861) entnommen, dessen Herausgeber die Ausgabe von 1622 noch benutzt zu haben angiebt.

[2] Etwa wie: *Le nouveau Parnasse* von 1609; *Le séjour des Muses ou la Cresme des bons vers.* Rouen 1627.

[3] *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps* 1618.

[4] *Le Cabinet Satyrique* 1618.

Dichter doch namhaft gemacht worden: neben unberühmten, wie De Courde, Bergeron, de la Porte, de la Ronce, die bekannteren Berthod, Colletet, Frénicle, Passerat, und sogar die Gröfsen älterer und zeitgenössischer Dichtung: Ronsard, Régnier, Malherbe, Maynard und Théophile.

Von letzterem waren vier auch in der ersten Ausgabe seiner Werke abgedruckte Gedichte in den *Parnasse* aufgenommen: 1) das Epigramm *Ceste femme a faict comme Troye*; 2) *Chère Philis, j'ai bien peur que tu meures*; 3) *L'infidélité me desplaist*; endlich 4) die zweite Satire: *Cognois-tu ce fascheux,* mit einer längeren Variante. [1]

Diese vier Gedichte nun, von denen wir wissen, dafs Théophile sie geschrieben hat, sind in dem *Parnasse* von 1622 ohne seinen Namen abgedruckt. Hingegen erscheint unter seinem Namen — und das ist das einzige Mal, dafs er in dem Index genannt wird — ein Sonett, das in Théophiles Prozefs eine traurige Berühmtheit erlangt hat. [2] In den von ihm anerkannten Ausgaben steht es nicht. Hat er es dennoch geschrieben? oder ist es ihm nur von dem Verleger auf Grund seiner Stellung als Libertin zugeschrieben worden? Das sind Fragen, die hier vorläufig erst gestellt, aber noch nicht beantwortet werden können.

Der *Parnasse Satyrique* war früher schon unter anderen Titeln erschienen, [3] ein Zeichen dafür, dafs diese Art Litteratur ihre Käufer fand. So enthält die Ausgabe des *Parnasse* von 1622 denn ein Vorwort des Herausgebers, in welchem er sagt: *C'est pourquoy, amy lecteur, je ne me puis non plus lasser de rechercher curieusement les pieces qui sont sorties et qui sortent journellement de tous ces beaux esprits pour te les communiquer, que je sçai assurément que tu ne te peux lasser de les lire et en les lisant, ad-*

---

[1] Vgl. Alleaume I, 272. 245. 258. 241 ff.; auch die Variante ist von Alleaume abgedruckt. Die Frage ist: Woher hatten die Verleger diese Variante? Doch wahrscheinlich aus einem Manuskript Théophiles; hatte er es ihnen selbst gegeben? oder hatten sie sonst eine Abschrift davon bekommen? Der Punkt bleibt dunkel, selbst in ersterem Falle braucht Théophile jedoch weder der Verfasser des Sonetts noch der Herausgeber des *Parnasse* zu sein.

[2] Vgl. Alleaume II, 437. Garasse nennt es *Le sonnet sodomite.*

[3] *Les Delices* und *La Quintessence satyrique,* vgl. Alleaume I, XXXIII.

mirer les pointes et les traits incomparables qui s'y rencontrent. Trois impressions, qui se sont faictes en moins de 2 années du Cabinet Satyrique, tesmoignent assez avec quel applaudissement tu l'as reçu.[1]

Aus dem ähnlichen Erfolg des *Parnasse* erklärt es sich auch, dafs im Jahre 1623 eine neue Auflage des Buches erschien, wieder ohne Orts- und Verlegernamen, aber unter folgendem Titel: *Le Parnasse des Poètes Satyriques ou dernier Recueil des Vers picquans et gaillards de nostre temps, Par le Sieur Théophile.* Dieser letzte Zusatz war die einzige Neuerung an der Ausgabe, aber eine Neuerung folgenschwerster Art. Die Herausgeber wünschten anscheinend nur damit anzudeuten, dafs der 'Sieur Théophile' die Sammlung kompiliert und einige Stücke selbst beigetragen habe; sie haben demnach die Vorrede weggelassen, die sie für die erste Ausgabe in ihrem eigenen Namen geschrieben hatten.[2]

Die Frage ist nun: hatten sie ein Recht dazu? Augenscheinlich nicht; die Ausgabe von 1623 war nur eine Wiederholung derjenigen von 1622, und diese wiederum wiederholte schon früher Gedrucktes: als Kompilator der ganzen Sammlung ist Théophile de Viau also nicht zu betrachten. Dann bleibt immerhin noch zu untersuchen, ob er das Sonett geschrieben hat, das als erstes Stück der Sammlung von 1622 und unter seinem Namen figuriert, wodurch dann dem Herausgeber die Idee gekommen sein kann, Théophile die ganze Sammlung zuzuschreiben.

Wir haben über diesen Punkt die Aussagen eines Belastungszeugen, Pierre Rocollet, *marchant librayre,* in Paris. Derselbe hat darüber folgendes zu Protokoll gegeben:[3]

---

[1] Vgl. Ausgabe von 1861, S. IV. Der Herausgeber derselben sagt: *Tout fait supposer que cette préface est de Th. de Viau.* Das ist energisch abzulehnen: erstens spricht der ganze Stil dagegen; zweitens hätte sich Théophile nie, wie es am Ende der *Préface* geschieht, *celuy qui a voué toute son industrie à servir le public* genannt. Diese Vorrede ist von dem Herausgeber und Verleger der Ausgabe von 1622 geschrieben worden, auf den obige Bezeichnung ja sehr gut pafst.

[2] Vgl. die vorhergehende Note. Das Weglassen der Vorrede in der Ausgabe von 1623 ist entscheidend.

[3] *Information du 24 avril 1624.*

Etwa im Jahre 1621 druckten die Verleger Estoc und Sommaville die *Délices Satyriques* und später die *Quintessence* und den *Parnasse Satyrique 'qui ne sont quasy qu'une mesme chose, fors quelques vers qui y ont été adjouxtés.'* Bei Gelegenheit dieses Druckes hat Estoc den Rocollet gebeten, ihm gegen Anteil an dem Gewinn Papier und Geld zum Druck der Bücher zu leihen. Rocollet that dies und fragte Estoc dann, welche neuen Verse in die Drucke mit aufgenommen werden sollten. Die Antwort war: einige Verse von einem Dichter la Mothe und einige von Théophile, die ganz vorn stehen sollten. Es handelt sich demnach hier noch um die Ausgabe von 1622.

Der Aussage des Zeugen zufolge hätte dieses Gedicht von Théophile — es ist das Sonett — schon damals die Aufmerksamkeit des Staatsanwalts auf sich gezogen, und Théophile de Viau, von den Nachforschungen unterrichtet, wäre nachts in Begleitung Bewaffneter bei Estoc erschienen, um das Manuskript von ihm zurückzuverlangen. Estoc, eingeschüchtert, hätte es ihm dann ausgeliefert. Théophile de Viau sagt hierüber jedoch,[1] daſs er das Sonett weder geschrieben, noch das Manuskript von Estoc zurückgefordert hat; daſs er dessen Wohnung nicht kannte und sich nach ihr nur erkundigt hat, um Estoc gerichtlich verfolgen zu lassen.

Denn, hatte Théophile de Viau die Ausgabe des *Parnasse* von 1622 nicht beanstandet — entweder weil ihm das Sonett nicht zu Gesicht gekommen war, oder weil er es für ungefährlich hielt —, so war er gegen die Ausgabe von 1623, die seinen Namen miſsbrauchte und ihn aufs ärgste bloſsstellte, sofort gerichtlich vorgegangen. Wir haben darüber vier Zeugnisse,[2] von denen die Aussage des Dichters vor Gericht das ausführlichste ist, in welcher er erklärt, *qu'il n'a fait fayre ladite compillasion, ny composé ledit sonnet et que, au contraire, ayant veu ledit livre entre les mains d'un librayre qui tient boutticque dans le Pallay et leu ledit sonnet prohibé, deschira le feuillet où il estoit escript pour*

---

[1] *Interrogatoire du 24 mars 1624.*

[2] *Le Mercure français* Bd. XI, S. 1013 ff., abgedruckt bei Alleaume II, 234, Note 1. Théophiles *Apologie au Roy* (II, 239). Die Vorrede zur Auflage von 1623, II. Teil, bei Alleaume II, 7. 8. Das *Interrogatoire du 22 mars 1624.*

rayson de quoy il eut querelle contre le librayre et mesme présenta requeste au Prévost de Paris,[1] *par laquelle il feit plainte contre Estocq imprimeur, et obtint jugement contre luy, portant deffenses de le plus imprimer.*[2]

Über die Glaubhaftigkeit sowohl der Zeugenaussagen wie des Angeklagten in diesem Prozeſs läſst sich hier ein Urteil noch nicht fällen. Das Urteil des Châtelet spricht entschieden ebenso zu gunsten Théophiles, wie der freche Zusatz *Par le Sieur Théophile* gegen die Verleger.

Eine Ausgabe von Théophiles Gedichten: *Recueil de toutes les Pièces de Théophile,* 1624 (nicht zu verwechseln mit einer anderen auch von 1624: *Recueil de toutes les Poésies faites par Théophile*), enthält folgendes zeitgenössische Zeugnis: *L'opinion de beaucoup de personnes,* heiſst es da, nachdem der *Arrest du Parlement* abgedruckt ist, *est que quelques libraires, désireux de gagner, voyant que les Vers les plus Satiriques estoient ceux qui se vendoient le mieux, compillèrent eux mêmes les plus vilains, mettans les uns sous le nom de Théophile et les autres de Berthelot, ou de Colletet, selon qu'ils les croyaient en vogue.*

Der Umstand, daſs sich vier anerkannt von Théophile herrührende Gedichte im *Parnasse* finden, ist allerdings kein Beweis dafür, daſs er wissentlichen Anteil an der Kompilation genommen. Ich stimme also in diesem Punkt vollkommen mit Alleaume, wenn er sagt: *Rien ne démontre que Théophile a participé à la publication du Recueil.*[3] Wie die Zeitgenossen darüber gedacht haben, wird sich im Verlauf des Prozesses zeigen. Gleich hier möchte ich aber das Zeugnis Ménages als eines kritischen und Théophiles Zeit noch nahestehenden Mannes anführen. Er sagt: *Il est au reste très constant qu'il n'est point l'auteur du 'Parnasse Satyrique'.*[4] Ménage, wie dann später das ganze 18. Jahrhundert,[5] hat also an die Unschuld Théophiles in dieser Hinsicht

[1] Der Prozeſs wurde am Châtelet geführt.

[2] Vgl. *Interrogatoire du 22 mars 1624.*

[3] I, XXXIV.

[4] Ménage: *L'Anti-Baillet,* Paris 1690, Bd. I, S. 366.

[5] Vgl. Baillet: *Jugements des sçavants,* Paris 1732, Bd. V, Art. 14. 18. Titon du Tillet: *Parnasse français,* Paris 1732, S. 197 ff. Nicéron: *Mémoires,*

geglaubt: als Kompilator des *Parnasse* galt er ihnen nicht; die weiteren Detailfragen haben sie nicht mehr diskutiert, wohl ein Beweis, dafs diese der Zeit aus dem Gedächtnis geschwunden waren und die öffentliche Meinung sich im ganzen doch zu gunsten Théophiles ausgesprochen hatte.

Mit dem Verbote, das Théophile de Viau gegen Estoc und Sommaville erwirkte, war die Sache aber noch lange nicht abgethan. Der *Parnasse* wurde nichtsdestoweniger weiter verkauft, wenn auch heimlich, und hatte er vorher schon die Aufmerksamkeit des Staatsanwalts Mathieu Molé auf sich gelenkt,[1] so erregte er jetzt die Aufmerksamkeit und Empörung des Jesuitenpaters François Garasse.[2]

Garasse stammte aus einer angesehenen Familie in Angoulême; 1585 geboren, trat er 1601 in den Jesuitenorden ein, wirkte mehrere Jahre als Lehrer, auch als Balzacs, ging dann in die Laufbahn des Kanzelredners über und zeichnete sich dort durch seine Gelehrsamkeit und zügellose Verve aus. So war er 1622 gegen das Andenken Estienne Pasquiers zu Felde gezogen; anläfslich einer Neuauflage von Pasquiers *Recherches* veröffentlichte Garasse *Les recherches des recherches et autres œuvres de M. Estienne Pasquier* mit dem charakteristischen Zusatz *pour la défense de nos Rois contre les outrages, calomnies et autres impertinences dudit auteur.*[3]

Das Werk zerfiel in fünf Bücher: *Le Mesdisant, l'Impertinent, l'Ignorant, le Libertin, le Glorieux;*[4] und der Anlafs zu diesen Angriffen gegen einen Toten war eine 1564 von Pasquier gegen die Jesuiten gehaltene Rede.

Garasses Auftreten gegen Pasquier ist für die Beurteilung seines Auftretens gegen Théophile sehr wichtig: es waren meiner Ansicht nach weder das eine noch das andere Mal persönliche

---

Paris 1736, Bd. 36, S. 46 ff. Voltaire, *éd. des Grands Écrivains,* Bd. VI, 568. 569. Moréri: *Dictionnaire historique,* Paris 1759, Bd. X, S. 130.

[1] Vgl. die Aussagen von Pierre Rocollet: *Information du 24 avril 1624.*

[2] Vgl. *Mercure français,* abgedruckt bei Alleaume II, 235, Note.

[3] Paris 1622.

[4] Vgl. hierfür und für die Biographie von Garasse: Backer-Carayan, *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus,* Paris 1866, Bd. I, S. 2031—35.

Motive, die den streitbaren Jesuiten veranlaſsten, vom Leder zu ziehen; er sah in Pasquier einen Feind seines Ordens, in Théophile einen Feind seines Glaubens, und wie gegen den einen die *Recherches des Recherches,* so schrieb er gegen den anderen *La Doctrine Curieuse des beaux-esprits de ce temps.* Derselbe Garasse, der sich dann im Kampf gegen Théophile jesuitisch und pfäffisch genug erweist, dem kein Wort zu grob, keine Anklage zu roh erscheint, ist wiederum da, wo es sich nicht mehr um Glaubensfeinde handelt, gütig und aufopfernd gewesen; so starb er denn auch bei der Pflege Pestkranker in Poitiers 1631.

Diesem leidenschaftlichen, aber in seinen Beweggründen nicht unedlen Manne fiel nun der ungesetzlich weiterverkaufte *Parnasse Satyrique* in die Hände. Wäre der angebliche Verfasser des Buches nicht bereits ein gezeichneter Mann gewesen, gegen den die Gesellschaft Jesu schon seit 1619 etwas auf dem Herzen hatte, der streitbare Pater wäre wohl nicht so eifrig gewesen, und der *Parnasse* hätte, wie seine Nachfolger und Vorgänger, einer Giftblume gleich, in halber Öffentlichkeit ruhig weiterblühen dürfen. Nun handelte es sich aber um diesen Libertin und Atheisten Théophile de Viau; derselbe hatte im gleichen Jahre, 1623, neben dem ersten auch den zweiten Teil seiner Werke veröffentlicht,[1] und in diesen Werken fand der Pater Garasse gleichfalls Anstöſsiges sowohl wie Ketzerisches.[2] Er machte sich also ans Werk und schrieb den dicken Band der *Doctrine Curieuse,* auf die ich des näheren noch eingehen werde.

Während Garasse beim Schreiben war — und die 1025 groſsen Quartseiten wurden natürlich nicht in einem Tage fertig —, scheint Théophile de Viau erfahren zu haben, daſs man diesen Schlag gegen ihn im Schilde führte, und daſs, ungeachtet seines Einschreitens gegen die Verleger und seiner Desavouierung des Buches, Garasse ihn von neuem in den Augen der Welt zum

[1] Paris 1623, bei Billaine, Rue St. Jacques, à la bonne foy; der zweite Teil enthielt: *Fragments d'une histoire comique;* einige Gedichte; *Pyrame et Thisbé* (s. Alleaume II, 7—142). Dieser zweite Teil ist trotz sorgfältiger Nachforschung weder auf dem Arsenal noch in der Bibliothèque Nationale zu finden gewesen.

[2] Besonders im *Traité sur l'Immortalité,* vgl. *Mercure français* Bd. XI, S. 1013 ff., bei Alleaume abgedruckt II, 235, Note.

Verfasser oder mindestens Herausgeber des *Parnasse* stempeln wollte. Er wandte sich, da er die Gefahr wohl erkannte, sofort von neuem an das Gericht und erhielt die Erlaubnis, den Druck des gegnerischen Werkes sistieren zu lassen. Es scheint, daſs er sich über das ganze Vorgehen des Pater Garasse bei dem Jesuitenoberen, dem Père Margastant, bitter beklagen ging, damit die Sache aber nur verschlimmerte, indem nun Garasse wiederum Erlaubnis erhielt, den sistierten Druck fortzusetzen.[1] Als ein bisher noch unbekannter Zwischenfall in diesem Drama ist folgendes zu erwähnen: Sehend, daſs er allein gegen die Jesuiten nicht durchdringt, begiebt sich Théophile de Viau mit dem Herzog von Montmorency und dessen Hausmeister Hureau zum Procureur général. Dort bittet er ihn *de luy rendre justice contre le Père Garasse qui avoit composé un livre contre luy, accusé, plein de calomnies, lequel il* (Théophile) *avoit desja fait suprimer par sentence du Chastelet et par l'advis du P. Séguirant, confesseur du roy, lequel se disoit aussi estre interessé dans les calomnyes dudit livre. Le dit Procureur Général lui dit qu'il estoit un menteur et que le P. Séguirant avoit escript que l'on imprimast ledit livre. Il répondit audit Sieur procureur général qu'il n'estoit menteur et qu'il avoit coustume de dire la verité et qu'il voyoit bien qu'il ne lui voulloit rendre justice.* Nach einer scharfen Antwort des Procureurs, worin dieser meint, warum der Dichter sich wegen einer Sache, an der er unschuldig sei, entschuldige, spricht der Herzog von Montmorency mit Mathieu Molé allein, *lequel luy dit qu'il estoit vray que le P. Séguirant avoit consenty et donné advis que le livre du P. Garasse fust suprimé et qu'il luy donnoit sa foy qu'il ne toucheroit point à l'affayre de luy, accusé, sans l'en advertyr, laquelle promesse l'ayant receu par la bouche du Sieur de Montmorency l'a rendu plus négligeant à la poursuitte.*[2]

Die Rolle des P. Séguirant in der Sache wäre damit klargestellt, die Mathieu Molés nicht. Er hatte versprochen, den Dichter zu unterrichten, wenn weiter gegen ihn vorgegangen würde, ein Versprechen, das sich mit der Rolle eines Staats-

[1] Vgl. *Mercure français* Bd. XI, S. 1013 ff., bei Alleaume II, 235, Note.
[2] Vgl. *Interrogatoire du 7 juin 1624.*

anwalts an und für sich schlecht verträgt, das er aber noch weniger geben durfte, falls er gesonnen war, es zu brechen. Dafs ihm aber nichts daran lag, Théophile de Viau zu schonen, beweist der Umstand, dafs man den Père Garasse sein Buch ruhig weiterdrucken liefs, so dafs es am 18. August 1623[1] fertig war. Dafs Mathieu Molé selbst aber während dieser Zeit gegen den Dichter arbeitete, beweist ein erstes Urteil, das am 1. Juli 1623 gegen Théophile de Viau und seine Mitschuldigen gefällt wurde.[2] Es lautete auf Tod durch Verbrennen und war gegen Théophile als Hauptverfasser des *Parnasse Satyrique* gerichtet; doch wurde dieses Urteil ohne handschriftliche Beweise, nur nach Zeugenaussagen, gegen den Dichter gefällt, und zwar zu einer Zeit, wo das Parlament wegen einer Pestepidemie aufgelöst war, man zu aufserordentlichen Mitteln greifen mufste, um die nötige Zahl der Richter herbeizuschaffen, und dann die ganze Sache an einem Morgen abmachte, eine wahrhaft kamerunische Gerichtsbarkeit, über die der Dichter sich bitter beklagte.[3]

Dieses Verfahren der Staatsanwaltschaft und des Parlaments, das meines Wissens nie bestritten worden, ist ein sicherer Beweis dafür, dafs es der Obrigkeit — der weltlichen wie der geistlichen — daran lag, den Dichter unschädlich zu machen; dafs sie aber zugleich gegen ihn nur darum so vorgegangen sind, weil er schon seit langem bei ihnen schlecht angeschrieben war und sie, wie später Richelieu an Montmorency, an Théophile ein Exempel statuieren wollten: gegen den Freidenker, den *chef des libertins,* den Vertreter einer feindlichen Geistesrichtung, richtete sich die ungesetzliche und überaus harte Mafsregel vom 19. August 1623.

Das Urteil ist ein für unsere Begriffe überaus rohes; aufser gegen Théophile de Viau richtete es sich noch gegen Berthelot, G. Colletet und Frénicle,[4] drei Dichter der Zeit, deren Namen im *Parnasse* gleichfalls figurierten, und von deren Bestrafung man sich wohl einige abschreckende Wirkung versprach. Das

---

[1] Vgl. Alleaume I, XXXV. [2] Vgl. ebenda I, CLII ff.

[3] *Apologie au Roy* (II, 239). Die Pest erklärt auch die lange Verschleppung vom 11. Juli bis 19. August 1623.

[4] In dem Urteil des Parlaments wie bei Garasse wird er 'Frenide' genannt.

Urteil[1] erklärt die Angeklagten schuldig, 'die Majestät Gottes durch Verfassung lästerlicher Verse gegen die Ehre des Herrn, der Kirche und den öffentlichen Anstand beleidigt', also Gotteslästerung verübt und öffentliches Ärgernis gegeben zu haben. Als Begründung der Anklage diente nicht nur der *Parnasse,* sondern auch die zwei Bände von Théophiles Werken. Da die vier Angeklagten sich wohlweislich dem Parlament nicht gestellt hatten, erklärt *la dite Cour ... lesdits Théophile, Berthelot et Colletet, vrays coustumax, atteints et convaincus du crime de lèze-majesté divine et pour réparation les a condamnez et condamne sçavoir: les dits Théophile et Berthelot à estre menez et conduits des prisons de la Conciergerie en un tombereau au devant la principale porte de l'église Nostre Dame de ceste ville de Paris, illec, à genoux, teste, pieds nuds, en chemise, la corde au col, tenans chacun en leurs mains une torche de cire ardente, du poids de 2 livres, dire et déclarer que très meschamment et abhominablement ils ont composé, fait imprimer et exposer le livre intitulé 'Le Parnasse Satirique' ... Ce fait, (ils seront) menez et conduits en place de Greve de ceste ville, et là le dit Théophile bruslé vif, son corps réduit en cendres, icelles jettées au vent et lesdits livres aussi bruslez, et ledit Berthelot pendu et estranglé à une potence ....*

Falls man der Personen der Angeklagten nicht habhaft wird, soll das Urteil an Théophile *par figure et représentation* ausgeführt werden, d. h. eine ähnlich wie er gekleidete Strohpuppe verbrannt, Berthelot dagegen *in effigie* gehängt werden. Ihre Güter sollen beschlagnahmt, eine Bufse davon erhoben werden; Colletet wird auf neun Jahre aufserhalb des Reiches verbannt; gegen Frénicle soll die Untersuchung erst noch weiter fortgeführt werden. Der *Parnasse Satyrique* wird verboten,[2] die Verleger des *Parnasse,* Estoc und Sommaville, sowie Théophiles Verleger, Billaine und Quesnel, sollen gefänglich eingezogen und verhört, falls sie entfliehen, an Gut und Ehre gestraft werden, bis sie sich den Gerichten stellen. Dieses das Urteil.[3]

---

[1] Abgedruckt bei Alleaume I, CXII ff.

[2] Vgl. Alleaume I, XXXV, Note 1. Die Ausgabe von 1623 ist denn auch weder auf dem Arsenal, noch in der Bibliothèque Nationale zu finden.

[3] Aufser dem bei Alleaume erwähnten Druck desselben von 1623 ist noch einer von 1624 erhalten.

Man darf sich über dessen Schärfe nicht wundern: auf Gotteslästerung stand damals in Frankreich, je nach der Schwere des Verbrechens, Geld-, Körper- oder Todesstrafe.[1] Eine alte Bestimmung des heiligen Ludwig diente den Gerichten bis 1624; dann trat, wahrscheinlich durch den Fall Théophile de Viau, eine provisorische Verschärfung der Bestimmungen ein, die 1666 unter Ludwig XIV. einem noch schärferen Gesetze Platz machte, während gleichzeitig ganz neue Bestimmungen gegen die Atheisten, Deïsten, Theisten etc. auftauchen und letztere alle als *perturbateurs du repos public et corrupteurs de la jeunesse* mit dem Tode gestraft werden sollen. 'Und so,' sagt Muyard de Vouglans, der Verfasser eines vortrefflich geschriebenen, die historische Entwickelung berücksichtigenden französischen Strafrechts, 'so haben auch früher die Parlamente diese selben Verbrechen schon geahndet,' und er citiert den Fall Vanini in Toulouse, um dann fortzufahren: *nous en avons aussi plusieurs du Parlement de Paris qui s'est toujours distingué par son attention particulière à écarter tout ce qui pourroit tendre à favoriser le progrès d'une secte aussi dangereuse* ... (wie die Atheisten).[2]

Sehen wir vom Standpunkte modernen Denkens von diesseit des 18. Jahrhunderts auf Théophile de Viau und seine angeblich 'gotteslästerlichen' Anschauungen — und nur dies kann hier für uns in Frage kommen, da seine Beteiligung an der Herausgabe des *Parnasse* entschieden abzuweisen ist, seine Autorschaft in betreff des Sonetts stets unentschieden bleiben wird, dieser Teil der Anklage für die Nachwelt also wegfällt —, betrachten wir Théophiles angebliche Gotteslästerungen vom modernen Standpunkt aus, so können wir nichts darin entdecken, als das Streben eines feinen Kopfes, sich eine Weltanschauung zu bilden, in welcher die Natur und natürliche Veranlagung des Menschen als die Basis, als das einzig Wahre und Sichere angesehen werden und ein starker Zug Resignation neben einem starken Zug Leidenschaft hergeht. Heute würde Théophile de Viau einfach als ein

[1] Vgl. hierfür und für das Folgende: *Les Lois Criminelles en France* von Muyard de Vouglans, Paris 1780, Buch III, Kap. I u. III, S. 92—95 und 98—99.

[2] A. a. O. S. 99.

schönheitsanbetender Materialist und Determinist gelten, der vor dem Jenseits ein großes, erstaunt wehmütiges Fragezeichen macht. Und die moderne Welt würde ihm das Fragezeichen nicht übelnehmen.

Ganz anders dazumal. Es waren noch Kirchenzeiten anfangs des 17. Jahrhunderts, oder besser, waren wieder Kirchenzeiten: man mußte glauben, durfte die Heilswahrheiten nicht beiseite schieben, um auf eigene Hand die Lösung der Rätsel zu suchen; durfte der eigenen Natur und Individualität nicht folgen, weil solche Beispiele gefährlich sind. Nicht gegen Théophile de Viau, wie er uns heute erscheint, nicht gegen eine längst eingebürgerte, bekannte und zahlreiche Menschengattung ist damals das Parlament vorgegangen, sondern gegen eine Ausnahme, einen Neuerer, einen *Corruptor juventutis.* Was der kirchlich gesinnte Teil der Zeitgenossen in Théophile sah, das ist mit einer erstaunlichen Penetration in der *Doctrine Curieuse* des Pater Garasse aufgezeichnet.

Dies Buch erschien 1623 und trug als vollen Titel: *La Doctrine Curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels. Contenant plusieurs maximes pernicieuses à l'État, à la Religion et aux bonnes mœurs. Combattue et renversée par le Père François Garasse de la Compagnie de Jésus. Confirma me, Domine Deus in hac hora. Judith 13. A Paris 1623. Avec Privilège et Approbation.* Ein Stich zeigt dann Judith, den dem Holofernes abgeschlagenen Kopf in einen Sack steckend. Auf der inneren Seite des Titelblattes stehen Worte des dreizehnten Psalms. Das auf der Bibliothèque Nationale erhaltene Exemplar ist ein Prachtband: groß Quart, in gegerbtes Leder gebunden, mit Goldschnitt, die bourbonischen Lilien darauf und das Wappen Ludwigs XIII.,[1] ein Zeichen, daß der König sich mit der Sache beschäftigte und die Anklageschrift selbst besaß; ob aber auch des Angeklagten eigene Werke, bleibt zweifelhaft. Die auf der Bibliothèque Nationale vorhandenen Bände sind einfach in Schweinsleder gebunden und rühren meist aus Klosterbüchereien her.

In einem Vorwort *à l'ami lecteur* sagt Garasse, daß vor-

---

[1] Édition de la Réserve, Bibliothèque Nationale, Inventaire D. 5733, D. 7248.

zeitig Fragmente des gedruckten Textes in die Öffentlichkeit gelangten: *J'ay appris que durant mon absence, n'étant qu'à demi conçu, ton importunité pressante l'avoit arraché de la Presse de l'Imprimeur. Tu voyois, la larme à l'œil, l'Athéisme se glisser peu à peu dans l'imagination de plusieurs âmes trop libertinement curieuses.*

Thatsächlich datiert die Approbation der Oberen vom 8. März 1623; beendigt ist der Druck am 18. August 1623, so daſs er den ganzen Sommer 1623 gedauert und die öffentliche Meinung während dieser Zeit in Atem gehalten hat, was auch Théophiles Klage beim Procureur général erklärt.

Und in der Vorrede bereits wendet Garasse sich an Théophile selbst, ein Verfahren, das durch das ganze Buch geht, welches man denn auch den *Anti-Théophile* genannt hat. Es genügt den strengen Grundsätzen des Père Garasse nicht, daſs Théophile den *Parnasse* hat beschlagnahmen und ein Verbot gegen weiteren Druck desselben ergehen lassen; es befriedigt Garasse nicht, daſs Théophile *a pardonné à des ignorants, qui n'ont abusé de son nom que pour l'utilité de la vente de leurs livres,*[1] sondern Théophile soll die Verleger weiter verfolgen *pour tout-à-fait se retirer du soupçon trop vraysemblable qu'il est autheur des abominations qu'ils lui attribuent.* Er soll des weiteren nicht nur den *Parnasse,* sonden auch den zweiten Teil seiner Werke verbrennen lassen, worin sich eine Menge von *propositions indignes d'une plume chrétienne* finden, *tracées par une plume trempée dans l'Athéisme, l'impiété et le libertinage;* er soll sich vor dem Parlament von allem Verdacht reinigen und dann, *quand il se sera lavé entièrement et monstré par un véritable amendement tout autre qu'il n'est à présent,* dann wird der Père Garasse sich Théophiles als eines Beispiels bedienen, *pour exhorter efficacement ses semblables à suivre en un si honorable chemin celuy qu'ils ont imité en une façon de vivre et d'ecrire si abominables.*

Nun beginnt in acht Büchern die Darstellung der *Doctrine Curieuse,* welche die Schön- und Freigeister der Zeit lehren. Garasse stellt über jedes Buch eine Maxime der Atheisten, und

[1] *Théophile au lecteur,* Vorrede zur Ausgabe von 1623; bei Alleaume II, 7.

zwar in der Fassung, die ein Freigeist ihr geben würde — ein sehr geschickter Zug; denn, da die Freidenker eine kleine, aristokratische Gemeinde bildeten, sahen sie natürlich von ihrer geistigen Höhe auf den Glauben gewöhnlicher Sterblicher herab, und da niemand von oben herab behandelt werden mag, bewirkt Garasse durch diese Fassung der Maximen von vornherein beim Leser eine gewisse Gereiztheit gegen die Freidenker.[1] Der erste Grundsatz der Libertins ist nach dem Pater Garasse folgender: Es giebt, sagen die Libertins, nur wenig kluge Leute auf der Welt, die Dummen, d. h. die gewöhnlichen Menschen, sind unserer Lehre nicht gewachsen, und deshalb mufs man davon nicht öffentlich sprechen, sondern heimlich *parmi les bons esprits, confidans et cabalistes.*

Im zweiten Buch erklärt der Pater — und das ist vielleicht einer seiner genialsten Blicke —, dafs ein Schön- und Freigeist nur aus Weltklugheit und politischen Gründen an Gott zu glauben vorgiebt; im dritten, dafs ein Freidenker eben in seinem Denken **frei** ist und sich nicht leicht die Lügenmärchen und blöden Geschichtchen (*la créance commune du tout plein de petits fatras*) aufbinden läfst, womit man das Volk abspeist. Ein Freigeist, fährt er fort, glaubt nicht leicht an die Göttlichkeit Christi, noch an das Abendmahl, noch die Auferstehung, noch Himmel, noch Hölle; dagegen um so mehr an das Schicksal.

Buch IV führt aus, dafs im Geist des Freidenkers ein ewiges, unerbittliches Schicksal Welt und Menschen beherrscht und der freie Wille eine Fabel ist.[2]

Buch V spricht im freigeistigen Sinne von der Bibel: Die Bibel ist, sagen die Atheisten, ein nettes Buch, *un gentil livre,* worin viel gute Sachen stehen; aber dafs man gezwungen sei, bei Strafe ewiger Verdammnis alles zu glauben, was darin

[1] Ein Auszug der *Doctrine Curieuse* findet sich bei Alleaume I, XXXIX—LVIII. Er ist recht ausführlich und ziemlich genau; ich werde in Folgendem stets beide Seitenzahlen, die im Original und die bei Alleaume, angeben.

[2] Hier steht ein Druckfehler bei Alleaume I, XL: statt *et cruel* mufs es heifsen *éternel* (*Doctr. Cur.* S. 327).

steht, bis auf den Schwanz vom Hunde des Tobias, das wäre etwas Neues.

Wohl aber, so entwickelt Buch VI die freigeistige Lehre weiter, giebt es eine Macht, der alle Menschen blindlings zu gehorchen haben, das ist die Natur, *laquelle il faut contenter en toutes choses, sans rien refuser à nostre corps, ou à nos sens de ce qu'ils désirent en l'exercice de leurs puissances et facultez naturelles.* Aus welchem Satz Buch VII die Folgerung zieht: gesetzt nun, es gebe einen Gott, was man gut thut zuzugeben, um sich nicht fortwährend mit den Abergläubischen (= die Gläubigen) in den Haaren zu liegen, so folgt daraus doch noch nicht, dafs es auch rein geistige Geschöpfe gebe. Sondern alles, was zur Natur gehört, besteht aus stofflichen Teilen, daher giebt es nicht Engel, nicht Teufel, und die Unsterblichkeit der Seele steht nicht fest.

Endlich Buch VIII gelangt zu dem Schlufs: obgleich man glücklich nur ist, wenn man die Stimme des Gewissens und alle Vorurteile erstickt, so darf man doch weder gott- noch sittenlos **erscheinen**, um nicht den Armen an Geist Anstofs zu geben, noch sich des Verkehrs mit den Abergläubischen zu berauben.

In dieser Darlegung des freigeistigen Glaubensbekenntnisses hat Garasse meiner Ansicht nach ein Meisterstück geleistet und den Nagel auf den Kopf getroffen: ganz so dachte der Libertin zu Anfang des 17. Jahrhunderts. Um eine Befreiung der Individualität im Sinne der Natur handelte es sich für Théophile de Viau und seinen Kreis; das Princip der Befolgung natürlicher Impulse ist von ihm selbst in seinen Dichtungen aufgestellt worden; die Grenze der Freiheit zu ziehen, war einem jeden selbst überlassen, und diese persönliche Willkür war es, die Staatsanwalt und Kirche aufschreckte.

Dieses freigeistige Credo, diese acht Kapitelüberschriften hätte, so scheint mir, Théophile de Viau dem Pater Garasse, wenn sie sich einmal ruhig hätten unterhalten können und letzterem nicht gleich Scheiterhaufen, Galgen und Rad als Hintergrund gedient, als sein Credo ruhig zugegeben.

Was aber nun Théophiles Stellung zu Garasse zu einer so durchaus feindseligen machte, was ihn während seines ganzen

Prozesses, in all seinen Apologien in ein entschiedenes Leugnen der obigen Grundsätze, ja seiner eigenen Werke hineindrängen wird, war erstens jene rächende Haltung von geistiger und weltlicher Obrigkeit; zweitens die Übertreibung, mit welcher der Pater Garasse jene acht Grundsätze ausgeführt hat.

Bei der Ausführung zeigt sich der Pfaffe und der Fanatiker: Théophile de Viau ist Garasse von Anfang bis Ende der Verfasser des *Parnasse Satyrique* und vor allem des *Sonnet sodomite.*[1] Er gehört zu den *libertins, yvrongnes, moucherons de tavernes ... qui n'ont autre dieu que leur ventre, qui sont enroolez en cette maudite confrérie des bouteilles, apprentifs de l'athéisme.*[2]

Niemand ist, wenn man den bösen und unglücklichen Vanini ausnimmt, so eitel auf sich und seine Vorzüge, wie dieser sogenannte Freund Gottes (Θεόφιλος), der eine Schule von jungen Kälbern, *de jeunes veaux,* gegründet hat,[3] mit denen er sich sittenlos die Zeit vertreibt. Diese Leute, diese neuen Epikuräer, gleichen auch nicht übel dem fabelhaften Vogel Greif: *animal énorme et hideux, demi-cheval et demi-oiseau;* oder es sind *des amphibies de la taverne et de l'hostel de Bourgogne,* die, wenn sie etwas zu essen bekommen, *mangent jusques à crever, tesmoings les cabarets d'honneur, quand ils peuvent trouver place à la suitte de quelque jeune seigneur prodigue qui les traicte à deux pistoles pour teste.*[4] Sie kommen auch in der Zechbrüderschaft zusammen, *Confrérie des bouteilles. Le lieu de leur rendez-vous a esté 2 ou 3 fois dans cette petite chapelle, qui est en l'île du Pont de Bois*[5] *en laquelle ils ont commis des profanations et sacrilèges horribles, quelques défenses et excommunications qu'on ait pu jeter contre eux.*[6]

In diesem Tone geht es weiter. Die Anklagen auf Sittenlosigkeit sind untermischt mit persönlichen Anzüglichkeiten: Théophile ist der Sohn eines Schenkwirts, ein *pauvre serpent, qui s'est traisné depuis Clairac jusques dans Paris et maintenant fait du dragon, tranche du noble, va vestu de soye comme seigneur et accompagné comme des princes malaisés.*[7] Man hat ihn gekannt

[1] Vgl. *Doctrine Curieuse* S. 419. 483. 489. 533. 778. 781. 782. 908 etc.
[2] *Doctrine Curieuse* S. 37 — Alleaume S. XLI. [3] S. 45. 46 — S. XLI. XLII.
[4] S. 738. 739 — S. XLVII. [5] Ein bekanntes Restaurant der Zeit. [6] S. 756 — S. XLIX. [7] S. 738 — S. XLVII.

pauvre scholaris à Saumur vivotant et se traisnant sur le ventre, doch hat er *si bien faict et s'est si bien engressé de plusieurs petits serpenteaux qu'il est devenu le grand dragon et le gros crocodile, escumeur sur les eaux et bandolier sur la terre.*[1]

Dann wendet der gelehrte Pater seine Aufmerksamkeit gewissen Stellen in Théophiles Werken zu und weiſs die Worte so zu drehen, daſs aus den lyrischen und poetischen Klagen theologische Sünden werden: der Atheist wagt es, seine Verbannung mit den Leiden Hiobs zu vergleichen,[2] er schreibt eine 'Larissa', *pièce grandement deshonneste;*[3] der *traité sur l'Immortalité de l'Ame* ist nur geschrieben *pour relever un peu les breches de sa reputation;* er hat darin *fait l'hypocrite au despens de Socrate,* während seine Thaten doch wie vorher waren: *boire, manger, s'enyvrer; au partir de là bon esprit et saint personnage.*[4]

Dieser Théophile nun und seine Genossen bestärken sich in ihren elenden Grundsätzen, indem sie Autoren wie Pomponatius, Machiavel, Charron, Vanini, Martial, Petron, Bèze und Rabelais lesen, daraus kann denn allerdings keine andere Frucht wie ein *Parnasse Satyrique* entstehen.[5] Zugleich aber meint der Pater, daſs die Schuld am ganzen Treiben der Atheisten eigentlich an ihrer Hungerleiderei liegt; daſs sie so lästerlich nur reden, um die jungen Herren vom Hofe zu belustigen, also: *venter creat has omnes miserias.*[6] Nichtsdestoweniger hat er nur folgende Verwünschung für sie: *A la bonne heure, meschans, que ce soit vostre destin! Sçachez que vostre destin vous rendra malheureux, que vous ne trouverez pas toujours la nappe mise chez les Seigneurs qui se servent de vous comme bouffons. Sçachez que les tavernes et cabarets d'honneur ne seront pas toujours en vogue. Sçachez, prodigues, qu'après les Banquets et les impudicitez, viennent les caloffes des pourceaux et les estables. Sçachez qu'au lieu de la Pomme de Pin vous n'aurez que des pommes d'angoisses. ... Sçachez, que les pensions des grands tariront, que leurs libéralités s'épuiseront, que leurs volontés se changeront et que quand ils vous auront cogneus, ils vous haïront plus que jamais ils ne vous ont aymez. ... Sçachez que vos brutalitez seront cogneues d'un chacun, vos blasphèmes seront des-*

---

[1] S. 741 — S. XLVIII. [2] S. 873 — S. LI. [3] S. 885 — S. LIII.
[4] S. 886 ff. — S. LIII. [5] S. 1010 ff. — S. LVII. [6] S. 1006.

criés, vos impiétez en horreur, votre nom en proverbe, votre mémoire en abomination, votre doctrine Anathème, votre esprit en risée, votre salut au désespoir: tel est le licol que vos Parques vous ont filé, tel est le destin que vous avez fait et formé vous-mesmes.[1]

Man sieht, Garasse war ein eifriger Bibelleser, guter Kanzelredner und — böser Gegner. Als ein besonderer Punkt verdient noch folgendes hervorgehoben zu werden. Man entsinnt sich des Epigramms, das Théophile in der Freude seines Herzens 1621 schrieb: *Mon frère, je me porte bien.*[2] Dort stand unter anderem:

Mon âme i n c a g u e *les destins.*

Garasse, als er über das Epigramm spricht, setzt statt des Wortes *incague,* das so viel bedeutete wie *braver,* Punkte, so daſs der Leser glauben muſste, hier habe ein anstöſsiger Ausdruck gestanden. Ähnlich verfährt Garasse in der Elegie an Thyrsis.[3]

Aus

Un divertissement qu'on doit permettre à l'homme
Et que sa Sainteté ne p u n i t *pas à Rome ...*

macht der Jesuit *ne* p e r m e t *pas.* Théophile sagt darüber in der lateinischen Apologie: *atque ubi torquere sensum modo et verborum seriem invertere non sufficit ad calumniam, integras meas lineas pungis, tuas reponis, unde tua crimina meo nomine in lucem eant.*[4] Der Jesuit, dem der Zweck die Mittel heiligte, steckte also auch in Garasse, und gegen diese betrügerischen Kniffe wendet Théophile sich mit Recht.

Mit Recht auch gegen die ins Ungeheuerliche übertriebenen Anklagen: er fühlte sich nicht als das Scheusal von Korruption, nicht als den Hungerleider, Aufschneider, Hofnarren und Schenkwirtssohn, als den man ihn geschildert. Rechnen wir dazu, daſs er ausdrücklich von sich sagt: *la passion la plus forte que je puisse avoir, ne m'engage jamais au poinct de ne la pouvoir quitter un jour;* da er an derselben Stelle die blinde Hingabe an Leidenschaft als *fureur et brutalité*[5] bezeichnet, so wird es klar, daſs er persönlich sich auch beim Befolgen der Natur eine

---

[1] S. 457. [2] I, 282. [3] II, 156 ff., der citierte Vers S. 158.
[4] II, 264, auch in der *Apologie au Roy* (II, 251) spricht er davon.
[5] II, 16.

Grenze gesetzt hatte. Allerdings mehr eine durch Empirie gewonnene, ästhetische Grenze als wie eine durch Kirchenautorität verbürgte, moralische Grenze; ein neuer Beweis dafür, daſs sich in Garasse und Théophile de Viau die Vertreter von zwei feindlichen Weltanschauungen, der mittelalterlichen und der modernen, gegenüberstanden.

Über die Tragweite der *Doctrine Curieuse* waren sowohl der Verfasser wie der Angegriffene sich klar: man wird nicht ungestraft als ein *je ne sçai qui, faquin, escorniffleur, meschant bélistre, coupeur de bourses, boémien, homme de néant, gausseur de religion* hingestellt.[1] Ein zeitgenössischer Roman faſst die Sachlage denn auch in die Worte zusammen: *ce livre (la Doctrine Curieuse) n'est pas et ne doit pas estre la seule et suffisante cause pour condamner Ayme-Dieu* (Théophile); *il est toutesfois certain qu'il luy nuira infiniment à sa Justification et luy portera un notable préjudice. Car que ne peut point la plume d'un Ignatien (estans tous estimez gens de bien, comme à la verité ils le sont, ou il n'y en a point au monde) contre un homme prisonnier et qui ne luy peut respondre?*[2]

Zur Zeit, als die *Doctrine Curieuse* vollständig erschien, August 1623, war Théophile de Viau aber noch kein Gefangener. Ob ihn Mathieu Molé damals, dem Versprechen gemäſs, davon unterrichtet hatte, daſs trotz der Desavouierung des *Parnasse* weitere Schritte gegen Théophile unternommen wurden, wissen wir nicht; jedenfalls hat Théophile noch im Juli 1623 Paris verlassen, wahrscheinlich schon vor dem ersten Urteil des Parlaments vom 11. August 1623.[3]

War Montmorency vorher für ihn bei Molé eingetreten, so bot er ihm jetzt einen Zufluchtsort in Chantilly. Chantilly, im Departement de l'Oise gelegen, heute mit der Linie du Nord zu erreichen, war Stammsitz der Montmorency und damals, wie auch

[1] Mit diesen Namen bezeichnet Garasse nach und nach Théophile und die Atheisten. Von seinen groben, aber oft gelehrten Schimpfereien giebt der Auszug bei Alleaume genügende Beispiele.

[2] Jean de Lannel: *Le Roman Satyrique*, Paris 1624, S. 1091.

[3] Garasse läſst ihn sagen: *un je ne sais qui — disoit il n'y a pas un mois: je campe depuis le retour du Roy* (*Doctrine Curieuse* S. 931 — Alleaume S. LVI).

heute noch, durch seinen herrlichen Wald berühmt. Sarrazin* und La Bruyère haben sich später dort auch aufgehalten. Daſs Théophile Mitte August 1623 dort war, wird durch einen Brief Montmorencys wahrscheinlich gemacht, der, von Chantilly am 16. August 1623 datiert, folgende Bitte an den Procureur général richtet:

Monsieur, je vous continueray par ces lignes la supplication que je vous ai faitte pour Theofile, et vous supplieray du meilleur de mon cœur de le favoriser en ses affaires de ce qui sera en votre pouvoir. L'innocence que je connois en luy, m'oblige à désirer de l'en voir dehors, oustre que je croy que de son esprit on en peut tirer de l'avantage pour le public.

Tenez-moy en vos bonnes graces et me croyez plus que personne, Monsieur, votre plus humble Serviteur

Montmorency.[1]

De Chantilly ce 16me aout 1623.

Der Brief ist ein Zeugnis zu gunsten Théophiles, das schwer genug wiegt. Ebenso zu seinen Gunsten spricht überhaupt der Umstand, daſs er, der öffentlich Gebrandmarkte, dem man solch ein Schmutzbuch wie den *Parnasse* zuschrieb, es damals wagen durfte, der Herzogin von Montmorency einen Cyklus Oden, *La maison de Sylvie,* zu widmen,[2] die er während jenes Aufenthalts in Chantilly begann, und die 1624 bereits mit anderen Gedichten gedruckt wurden.[3]

Die Herzogin von Montmorency nimmt ja bekanntlich unter ihren Zeitgenossinnen eine sehr hohe Stellung ein, so hoch, daſs nicht einmal Tallemant des Réaux ihr etwas anzuhängen wagt. Er sagt allerdings, daſs diese Marie Félicie des Ursins *n'était pas une fort agréable personne,*[4] womit er wahrscheinlich ihr Äuſseres meint, und wir wissen auſserdem durch Simon du Cros, daſs Heinrich von Montmorency und die Herzogin sich nicht

---

[1] Vgl. *Les 500 de Colbert,* Bd. II, S. 68, abgedruckt bei Alleaume I, LXIII, Note 1, mit einigen Ungenauigkeiten besonders in der Orthographie.

[2] Alleaume II, 193—230.

[3] Vgl. *Recueil de toutes les pièces de Théophile commençans à l'arrest de la Cour et généralement tout ce qui s'est fait pour et contre luy depuis sa prison jusques à présent à Paris 1624.* Der Band enthält bereits alle zehn Oden, so daſs Alleaume sich irrt, wenn er annimmt, der Cyklus sei erst 1625 in Chantilly beendigt. Vgl. II, 304, Note 1.

[4] A. a. O. Bd. II, S. 308.

aus Neigung heirateten; aber derselbe du Cros sagt auch: *elle vécut toujours avec lui avec de si grands égards et de si grandes marques d'affection qu'on peut dire d'elle sans flatterie qu'elle a été de toutes les femmes celle qui a le mieux aimé son mari.*[1] Dann mufs es ihr um so schwerer gefallen sein, dem Herzog gegenüber so zu handeln, wie Tallemant es schildert: *elle devint bientôt jalouse de lui ... cependant pourvu qu'il lui fît confidence de ses galanteries, elle ne lui donnait point de peine; mais elle ne voulait pas qu'il lui mentît.*[2]

In der Gesellschaft dieser hochstehenden Frau lebte Théophile de Viau, nachdem er sich aus Paris geflüchtet. Dafs es eine Flucht war, hat er selbst gesagt: *Mon absence qui n'estoit que de peur, a donné des soupçons de crimes, et la fuitte que je prenois par respect de mes ennemis, a authorisé leurs persécutions.*[3] Wenigstens glaubte sich der Dichter in Chantilly sicher. Es scheint, dafs Montmorency mit dem König gesprochen und die Antwort erhalten hatte: *Que Sa Majesté aimoit Théophile autant à Chantilly qu'à Londres.*[4] Natürlich hielt Théophile trotzdem den Blick etwas sorgenvoll auf Paris gerichtet, und seine Freunde liefsen es sich auch angelegen sein, den Bedrohten zu besuchen, um ihn auf dem Laufenden zu erhalten. So dürfen wir aus einem Gedichte Théophiles[5] schliefsen, dafs Desbarreaux, durch einen Traum erschreckt, am selben Tage, da das Parlament sein erstes Dekret erliefs, also am 11. Juli 1623,[6] Théophile in Chantilly besuchen kam:

---

[1] A. a. O. S. 79. [2] A. a. O. Bd. II, S. 308. [3] II, 240.

[4] *Apologie au Roy* II, 241.

[5] Ode V. VI der *Maison de Sylvie* II, 207 ff.

[6] Vgl. Alleaume I, CXII. Der Besuch Desbarreaux' ist in diese Zeit zu verlegen; denn als das zweite Urteil des Parlaments vom 19. August 1623 bekannt, aber noch nicht ausgeführt war, scheint Desbarreaux sich von Théophile zurückgezogen zu haben: vgl. *Plainte de Théophile à un sien amy, pendant son absence;* der Freund wird 'Thirsis' genannt. Théophile sagt zu ihm:

> *Tu sçais bien qu'il est vrai que mon procès s'achève*
> *Qu'on va bientost brusler mon pourtraict à la Grève*

und:

> *Tircis tu cognois bien dans le mal qui me presse*
> *Qu'un peu d'ingratitude est jointe à ta paresse.* II, 156.

La Furie de mon destin
Lui parut au mesme matin
Qu'elle respandit sa bruine;
Car le décret du Parlement
Se donnoit au mesme moment
Que Thyrsis songeoit ma ruine. II, 212.

Damals begann Théophile in Chantilly auch die *Maison de Silvie.*[1]

Doch lange sollte Chantilly Théophile nicht als Asyl dienen. Seit am 19. August 1623 das Urteil des Parlaments verkündet und ausgeführt war, konnte oder wollte selbst der Herzog von Montmorency den Dichter nicht mehr in Chantilly behalten. Das Königswort: *Que sa Majesté l'aimoit autant à Chantilly qu'à Londres,* war nicht respektiert worden; das Urteil machte Chantilly als Aufenthalt unmöglich, und das einzige, was das Wohlwollen des Monarchen und das Ansehen Montmorencys dem Dichter noch sichern konnten, war, dafs das Parlament, statt ihn sofort aufheben und in Paris einkerkern zu lassen, *lui permettoit de fuir lentement.*[2]

Wie ungern Théophile fortging, wie hartnäckig der eben noch Gefeierte und Angesehene, der unschuldig Verurteilte am Glauben an des Königs Gnade und den Einflufs seiner Gönner festhielt, wie wenig er seine Gegner kannte, sieht man aus seiner *Apologie au Roy.* Darin sagt er:

Le Parlement imitoit votre bonté et par une cognoissance particulière de vos intentions me permettoit de fuir lentement et donnoit assez de loisir à mes ennemis pour se desdire d'une poursuite qui n'a fini qu'à leur confusion. J'estois desja sur la frontière en méditation de quitter ma patrie et dans l'incertitude d'y plus revenir, et cette contrainte d'esloigner vostre Cour tenoit mon esprit dans des troubles qui me rendoient indifférentes et la capture et l'évasion ... aussi m'en allois-je avecques des inquiétudes et des paresses qui tesmoignoient assez que le danger de mourir en vostre royaume m'affligeoit moins que le regret d'en sortir. Cette apprehension ne laissoit point de repos en mon âme.[3]

---

[1] In diesem Werke hat Théophile auch auf diejenigen Anspielungen des Père Garasse geantwortet, die sich auf seine Intimität mit Desbarreaux beziehen. Er bezeichnet die Freundschaft als eine durchaus reine. Vgl. Alleaume II, 205. 206.

[2] *Apologie au Roy* II, 241. [3] Ebendaselbst.

Die weltliche Gerechtigkeit hätte Théophile wahrscheinlich entfliehen lassen. Aber die Geistlichkeit zeigte sich unnachsichtlich. In den Pariser Kirchen hallte es wieder von Angriffen und Bekanntmachungen gegen ihn.

On a veu, sagt Théophile, *mes accusateurs en leurs sermons faire de longues digressions et quitter la prédication de l'Evangile pour prescher au peuple leurs méditations frénétiques, et par des injures d'athée, d'impie et d'abominable, imprimer dans l'âme de leurs auditeurs l'aigreur et l'animosité particulière qu'ils avoient contre moy.*[1]

Die ganze Pariser Bevölkerung geriet auf diese Art in Erregung, nahm teil an dem grofsen Skandal, der durch das Urteil vom 19. August 1623 öffentlich geworden war; die ganze Bevölkerung wurde auf diese Art von der Geistlichkeit bearbeitet, und dieser Taktik verdanken wir die Zeugenaussagen eines Gabriel d'Anget, eines Claude Anisy, Anthoyne Vitré und Martin du Breuil, die alle angeben, in den Kirchen ihrer Sprengel die Bekanntmachungen gegen Théophile gehört zu haben[2] und dadurch zu ihren Aussagen veranlafst zu sein.

Der Dichter hatte inzwischen Chantilly verlassen: zu Pferd, einige Habe mit sich, worunter auch seine Werke, teils gedruckt und teils im Manuskript, begleitet von seinem Diener Isaac la Pause, suchte er von der Picardie aus die Grenze zu gewinnen.[3] Seit dem 1. September 1623 hielt er sich in der Nähe des Castelet auf und blieb dort etwas mehr als vierzehn Tage in der Gemütsstimmung, die er oben geschildert hat. Das war unvorsichtig genug, denn der Staatsanwalt hatte alle königlichen Gendarmerieobersten anweisen lassen, den Flüchtigen anzuhalten. Da Théophile sich nach der Picardie wandte, war es Jacques Trousset, *lieutenant criminel de robe courte à St. Quentin,* der diese

[1] *Apologie au Roy* II, 237.

[2] Die Zeugen nennen die Kirchen St. Médéric und St. Etienne du Mont.

[3] Vgl. hierfür und für das Folgende: *La prise de Théophile par un prévost des mareschaux dans la citadelle du Castelet en Picardie. Amené prisonier en la Conciergerie du Palais le jeudy 28 de ce mois. A Paris. Vitray 1623;* abgedruckt bei Alleaume I, CXIV ff. Ferner: *Procès verbal de l'emprisonnement de Théophile présenté à la Cour par le prévost des marechaux,* Paris, Bamier, 1623; abgedruckt bei Alleaume I, CXVIII.

Aufforderung durch den Staats- und geheimen Rat in St. Quentin, den Herrn von Caumartin, erhielt. Dieses war die amtliche Aufforderung, welche Trousset am 28. August 1623 wurde, und an deren Ausführung er sich in Begleitung von Gerichtsschreiber und Polizeisoldaten bereits am 29. August machte.

Er hatte aber noch eine Privatmitteilung über Théophile durch den königlichen Polizeilieutenant Le Blanc erhalten, der angiebt, den Dichter früher in Südfrankreich gesehen und seine Gotteslästerlichkeit erkannt zu haben.[1] Dieser Le Blanc hatte, vielleicht auf seine Bekanntschaft mit Théophile hin, Fühlung mit den Jesuiten, besonders dem Père Voisin gewonnen.[2] Le Blanc liefs es sich also angelegen sein, da ihm selbst die Verfolgung nicht aufgetragen war, wenigstens seinen Kollegen nach Kräften zu instruieren. So unterstützt und bei einem zufälligen Zusammentreffen mit Le Blanc in der Nähe des Castelet durch ihn davon unterrichtet, dafs sich Théophile seit vierzehn Tagen in der Nähe aufhalte,[3] begab sich Trousset mit seinen Leuten vor das Schlofs du Castelet, das der Herr von Mesnilier als Gouverneur befehligte, und wohin, wie er nach seinem Zusammentreffen mit Le Blanc von Bauersleuten erfahren hatte, sich Théophile soeben zurückgezogen.

Der Gouverneur gestand oder gestand auch nicht,[4] '*que ledict Théophile s'estoit retiré dans un cassemate du chasteau du dict lieu*'. Jedenfalls wurde Théophile dort gefunden[5] und *amené devant ledict sieur de Caumartin qui estoit à la porte du dict cassemate et du dict Castelet,* und von dort wurde *ledict Théophile amené et conduict ès prisons royales du dict St. Quentin.* Dieses geschah am 17. September; am 18. bereits schickte der Herr

[1] *Information du 11 octobre 1623.*

[2] *Apologie au Roy* II, 253.

[3] Trousset spielte überhaupt eine traurige Rolle bei der Sache; nicht er, sondern Le Blanc ist die Seele der Verfolgung.

[4] Die Berichte differieren; vgl. Alleaume I, CXVII und CXX. CXXI.

[5] Folgendes ist ein interessantes Detail: Trousset läfst Laternen in die Kasematte bringen *et nottez que ledict Théophile estant là-dedans suivoit toujours les archers sans estre recogneu et n'eust esté qu'on apportât de la paille allumée, on ne l'eust que difficilement apperceu* (I, CXVIII). Wir werden in seinem Prozefs Stellen finden, die an diese Geistesgegenwart in der höchsten Gefahr erinnern.

von Caumartin, auf den der Ruhm dieser glorreichen Gefangennahme nun natürlich zurückstrahlte, wenn schon er thatsächlich nur an der Thür des Castelet gestanden und zugesehen hatte, dem König einen Kurier. Den Gefangenen liefs er Tag und Nacht bewachen, bis am 26. September, laut Bestimmung des Pariser Parlaments vom 22. September, Théophile und la Pause einer Gerichts- und einer Polizeiperson von der Schützencompagnie des Herrn Deffontis (auch Defunctis), *lieutenant criminel de robe courte en la pérvosté et vicomté de Paris,* überliefert und in Begleitung dieser, sowie des Herrn Trousset und anderer Augenzeugen, nach Paris in die Conciergerie abgeführt wurden.

Diese Gefangennahme Théophiles war ein grofses Zeitereignis. Bazin in seiner Studie über Théophile führt den Titel eines Buches an, der lautet: *Histoire des choses mémorables advenues tant en France, qu'en Italie, Espagne, Angleterre, Allemagne etc. depuis l'an 1618 jusqu'à la condamnation de Théophile.*[1] Konnte seine Verurteilung solcher Art als Markstein in der Zeitgeschichte dienen, so war die Erregung über seine Festnahme gewifs nicht minder, und der Dichter selbst war sich diesmal darüber sehr klar, dafs es ihm an den Hals ginge. In dieser Hinsicht ist ein Umstand bezeichnend: auf dem Wege vom Castelet nach St. Quentin, im Dorfe Vuitry, läfst Théophile den Herrn von Caumartin ersuchen, *d'oster — entre les papiers qu'il avoit trouvé en sa malle ceux qu'il jugeroit qui luy pourroient nuire.*[2] Théophile hatte ja in der *Doctrine Curieuse* Beweise genug davon erhalten, auf wie geschickte Art die Gegner seine Worte zu verdrehen verstanden; er mag unter seinen Sachen auch Privatpapiere gehabt haben, in denen er sich freier aussprach, als er es öffentlich zu thun pflegte, und aus jedem losgerissenen Satz, jedem Wort kann man ja zuletzt einem Beschuldigten einen Strick drehen. Théophile fühlte sich aber noch nicht als Sünder, sondern noch als Hofdichter und Edelmann, und es war der *poète de Cour* und *gentilhomme de la Chambre du Roy,* der den Standesgenossen Caumartin um eine unter Weltmännern nicht nur zulässige, sondern hier geradezu gebotene Dienstleistung

[1] Bazin, a. a. O. S. 267.
[2] *Déposition de Trousset,* abgedruckt bei Alleaume I, CXXIV.

anging, von der wir nicht wissen, ob der Staats- und Geheimrat Caumartin sie gestattete.

Und dieser selbstbewufste Zug, dieser Trotz gegen die Anklage verläfst den Dichter während der nächsten zwei Jahre nicht. Er scheint von Anfang an, da man die öffentliche Meinung gegen ihn anrief, entschlossen gewesen zu sein, die gleiche Macht zu seinen Gunsten anzurufen. Verse machend, die ihn rechtfertigen sollten, wurde er im Castelet gefunden.

Es ist die *Plainte de Théophile à un sien amy pendant son absence,* deren Abfassung durch die Ankunft Troussets unterbrochen, und die gleich darauf, 1623, noch unvollendet, gedruckt wurde.[1] Er hat auch selbst seine ganze Gefangennahme und Überführung nach St. Quentin erstens in einer 1624 veröffentlichten *Requeste au Roy,*[2] dann 1625 ein zweites Mal in seiner *Apologie au Roy*[3] geschildert. Die Verse der *Requeste* sind ebenso hübsch wie boshaft:

Après 5 ou 6 mois d'erreurs[4]
Incertain en quel lieu du monde
Je pourrois asseoir les terreurs
De ma misère vagabonde,
Une incroyable trahison
Me fit rencontrer ma prison —
Où j'avois cherché mon azile:
Mon protecteur fut mon sergent.
O grand Dieu, qu'il est difficile
De courre avecques de l'argent! I, 146.

Der Verräter wäre demnach der Herr von Mesnilier gewesen, und der Grund des Verrats Geldgier; denn der Dichter, scheint es, war mit barer Münze gut ausgestattet, und er hat allerdings nie etwas davon wiedergesehen.[5]

---

[1] Vgl. Alleaume II, 156 ff. und die Notiz S. 161 f. [2] Ebd. II, 145 ff. [3] Ebd. II, 234 ff. — Hiermit beginnt die Serie von Flugschriften, die von 1623 bis 1626 von, für und gegen Théophile de Viau verfafst worden sind. Es sind Büchlein von 8 bis 30 Seiten kl. 8°, auf grobem Papier, mit unregelmäfsiger Orthographie, ohne Orts- und Verlegernamen gedruckt und fast vollzählig auf der Bibliothèque Nationale zu finden.

[4] Danach hätte Théophile Paris dann schon im März — Beginn des Druckes der *Doctrine Curieuse* — verlassen.

[5] *Lettre à M. de Bellièvre* II, 319.

Aber die Hand der Geistlichkeit hat der Dichter selbst auch schon hierin verspürt, und was er im Folgenden sagt, geht wohl auf den Père Voisin und seine Anhänger Trousset und Le Blanc:

Le billet d'un religieux
Respecté comme des patentes,
Fit espier en tant de lieux
Le porteur des Muses errantes,
Qu'à la fin deux méchans prévosts,
Fort grands voleurs et très devots,
Priant Dieu comme des apostres,
Mirent la main sur mon collet,
Et, tous disans leurs patenostres,
Pillèrent jusqu'à mon valet. II, 147.

Dafs die Hand der Jesuiten bei seiner Gefangennahme im Spiele war, sagt er einige Strophen weiter frei heraus:

On avait bandé les ressorts
De la noire et forte machine,
Dont le souple et vaste corps
Estent ses bras jusqu'à la Chine. II, 148.

Er nennt dann als seine Gegner: *le gaillard Père Guérin, ce vieux bateleur desguisé,* [1] und wendet sich dann an M. le Cardinal, damit er *après m'avoir fait tant de mal, pour l'amour de Dieu se retienne.* [2]

Dieser Kardinal war François de la Rochefoucauld (1558 bis 1645), Bischof von Clermont, Kardinalbischof von Senlis, eine Zeit lang Präsident des Staatsrats, dann ausschliefslich Geistlicher. Stark ultramontan, arbeitete er an der Reform der geistlichen Orden [3] und hatte seiner Zeit eine geheilte Besessene in grofsem Triumph durch Frankreich geführt. [4] Er mufste deshalb schon dem Teufelsleugner Théophile nicht gewogen sein. Noch mehr gegen ihn eingenommen wurde er wahrscheinlich durch den Père Voisin, [5] der gut bei ihm angeschrieben war, und dafs

[1] II, 149. Wir finden ihn als Zeugen bei der Vernehmung vom 6. Mai 1624. Er war übrigens Minime, und nicht Jesuit.

[2] II, 150.

[3] Vgl. Charles Nisard, *Mémoires du Père Garasse* S. 74 ff.

[4] Vgl. *Mercure français* Bd. X, S. 398.

[5] Vgl. Charles Nisard, a. a. O. S. 73 ff.

viel von dem angehäuften Gift durch den damaligen königlichen Beichtvater Caussin bis zu Ludwig XIII. drang, ist mit Sicherheit anzunehmen.

Dann schildert Théophile die Überführung nach St. Quentin:

Sans cordon, jaretieres ny gans,
Au milieu de dix hallebardes,
Je flattois des gueux arrogans
Qu'on m'avoit ordonné pour gardes,
Et non obstant, chargé de fers,
On m'enfonce dans les enfers
D'une profonde et noire cave,
Où l'on n'a qu'un peu d'air puant
Des vapeurs de la froide bave
D'un vieux mur humide et gluant. II, 147. 148.

Er fährt dann fort:

Dedans ce commun lieu de pleurs
Où je me vis si misérable,
Les assassins et les voleurs
Avoient un trou plus favorable;
Tout le monde disoit de moi
Que je n'avoys ny foy ny loy,
Qu'on ne cognoissoit point de vice
Où mon âme ne s'adonnât,
Et quelque traict que j'escrivisse,
C'estoit pis qu'un assassinat. II, 148.

Das persönliche Namhaftmachen, die spöttische Empörung, der Galgenhumor dieser Verse waren eine neue Unvorsichtigkeit des Gefangenen, sind aber sehr bezeichnend für ihn, den oft der kategorische Imperativ seiner Natur zwang, im falschen Augenblick das rechte Wort zu sagen.

Über die wahre Stimmung der ersten Stunden und Tage giebt jedoch die allerdings erst 1625 geschriebene und veröffentlichte *Apologie au Roy* Auskunft. Aus ihr erfahren wir, daſs nach dem ersten Verhör im Castelet selbst der Herr von Caumartin dem Dichter die tröstliche Verheiſsung gab, *qu'il estoit mort,* [1] und daſs Théophile darauf antwortete: *que le roy estoit juste et luy innocent.* [2]

[1] II, S. 244.
[2] Ebendaselbst.

Einmal im Kerker aber:

Je vous confesse, Sire, sagt er, *que je ne me trouvay ny assez brutal, ny assez philosophe, pour me résoudre promptement en un accident si outrageux. Je sentis un grand désordre en tous les mouvements de mon âme; mon unique recours dans cette solitude si serrée et si obscure, ce fut ma prière ardente que j'adressay au fils du Dieu vivant, et les vœux que je fis à sa mère. ... Et combien que ma dévotion sembloit alors forcée, elle estoit pourtant véritable.* (II, 245.)

Um dieses, sowie die ganze weitere Entwickelung Théophiles zu verstehen, muſs man sich immer sagen, daſs er sich von Anfang bis Ende seines Prozesses für unschuldig gehalten und erklärt hat; für unschuldig am *Parnasse Satyrique,* für *en règle* mit den äuſseren Gebräuchen der Kirche, daher auch für unschuldig ihr gegenüber. Wir dürfen auch nicht jene Scene im Garten des Königs vergessen, als der Père Athanase in Théophile die Sehnsucht nach dem Katholicismus erweckte: damit ist uns in Théophile de Viau die Möglichkeit einer Gefühlsbekehrung zum Glauben angedeutet, einer Gefühlsbekehrung, die mit dem dogmatischen Christentum sehr wenig zu thun zu haben brauchte, die den skeptischen Verstand unberührt weiter grübeln und den Dichter wohl leicht zu der Auffassung eines persönlichen Gottes und allliebenden Vaters kommen lieſs, der sich aber weit milder zu seiner Kreatur stellte, als seine Stellvertreter auf Erden, der ihr weder ihre natürlichen Triebe nehmen, noch das Denken verwehren wollte, und der nach Théophiles Ansicht zweifelsohne das Streben und Irren eines selbständigen Freigeistes der beschränkten Selbstgenügsamkeit und dem rohen Fanatismus seiner sogenannten Diener vorzog. Ich glaube, in dieser Richtung liegt thatsächlich die weitere Entwickelung des Dichters, und es schien mir hier schon geboten, dieselbe wenigstens anzudeuten, weil die einzelne, von mir oben citierte fromme Stelle leicht die Meinung erwecken könnte, Théophile de Viau habe sich zu einer niedrigen Heuchelei gezwungen. Er schildert in der *Apologie* dann noch seine Freude darüber, daſs er vom Pariser Parlament gerichtet werden sollte,[1] und dann die Art seiner Überführung nach Paris:

[1] Eine Zeugenaussage widerspricht dem.

J'estois monté encore plus mal que de l'ordonnance de M. de Commartin (damals ritt er *un cheval foible et boiteux*[1]) *et attaché tout le long du voyage avec des chaisnes, sans avoir la liberté du sommeil ny du repos, et sans quitter les fers ny nuict, ny jour; on ne suivit jamais le grand chemin et, comme s'il y eust eu des desseins partout à m'enlever, les trouppeaux ou les arbres un peu esloignez leur donnoient quelques alarmes assez ridicules. ... Estant arrivé à la Conciergerie, dont la presse du peuple m'empeschoit l'entrée, je fus enlèvé dans la grosse tour* (Montgomery) *et porté tout d'abord dans le mesme cachot où le plus exécrable parricide de la mémoire a esté gardé* (Ravaillac).[2]

Die Reise von St. Quentin nach Paris hatte zwei Tage gedauert; am 28. September 1623 gegen 5 Uhr abends wurde Théophile de Viau in der Conciergerie hinter Schloſs und Riegel gesetzt.[3] Damit beginnt ein neuer Abschnitt seines Lebens.

---

[1] II, S. 244. [2] II, S. 246. [3] Alleaume I, CXVIII.

V. Kapitel. (28. September 1623 bis 1. September 1625.)

Théophile de Viau, Gefangener in der Conciergerie, stand während der nächsten zwei Jahre im Mittelpunkt des öffentlichen Interesses. Und statt die Partie verloren zu geben, that er von seinem Kerker aus alles, um sich nicht vergessen zu lassen, um König, Richter, Freunde und öffentliche Meinung zu seinen Gunsten aufzurütteln. Mag man ihn nun in der Sache selbst für schuldig oder unschuldig halten, er hat damit den Beweis einer seltenen Geistesgegenwart und Willensstärke gegeben.

Denn er befand sich in den ungünstigsten, äufseren Verhältnissen, und das Milieu, in dem er lebte, war derart, dafs manch einer schon an der Ungunst dieser materiellen Lage zu Grunde gegangen wäre.

Je ne sçaurois, avec le respect que je dois à Vostre Majesté, sagt Théophile in der *Apologie au Roy, luy dépeindre les saletex et l'horreur ny du lieu, ny des personnes dont j'estois gardé: je n'y avois de la clarté que d'une petite chandelle à chaque repas ... je n'y ay jamais eu de feu. ... Mon lict estoit de telle disposition que l'humidité de l'assiette et la pourriture de la paille y engendroit des vers et autres animaux qu'il me falloit écraser à toute heure. ... L'on me nourrissoit de la pension qu'il a pleu à Vostre Majesté de me continuer, mais mon manger et boire estoit tel, qu'ils sembloient avoir receu pour me faire mourir l'argent que vous leur donniex pour me faire vivre.*[1]

Er erzählt dann, wie man ihn vier Monate lang von zwei Wächtern Tag und Nacht hat beaufsichtigen lassen, wie man

[1] II, S. 247.

seine scheinbaren Mitgefangenen zu Spionen machte, die sich in sein Vertrauen einschleichen, ihn zu Lästerungen Gottes, des Königs oder Parlaments verführen sollten, und wie man ihm während der ganzen Zeit nie gestattete, mit einem Priester zu sprechen, noch einen Rosenkranz zu beten.[1]

In diesem Aufenthalt, den er ein zweites Mal, und mit womöglich noch kräftigeren Farben, in seiner lateinischen Apologie *Theophilus in Carcere* schildert, hat er beinahe zwei Jahre lang gelebt, und zwar zuerst sechs Monate lang ununterbrochen, ohne verhört zu werden. Der Dichter, scheint es, hat nach jenen sechs Monaten den verzweifelten Entschlufs gefafst, lieber Hungers zu sterben, als solche Existenz länger zu ertragen, worauf der Procureur Général ihn im Kerker aufgesucht und eine bessere Behandlung des Gefangenen angeordnet hat.[2] Doch setzt Théophile hinzu: *en cela il a esté très mal obéy.* Wenigstens kam Théophile aber dadurch zu seinem ersten Verhör, das in der berühmten Salle de Saint-Louis abgehalten wurde, und wo, sagt der Dichter, *le grand air m'esblouyt d'abord et faillit à me faire pasmer.*[3] Damals wurde Théophile am 22., 24. und 27. März 1624 vernommen und blieb dann weitere zwei Monate in seinem Kerker, um erst am 3., 7., 14. und 15. Juni 1624 von neuem verhört zu werden.[4] Weitere Akten über Verhöre Théophiles

---

[1] S. 258 ff. [2] II, 246. [3] II, 248. 249.

[4] Die Akten über Théophiles Prozefs bestehen aus den Zeugenvernehmungen vom 4. und 11. Oktober 1623, vom 21. und 23. November 1623, vom 24. und 29. April 1624, vom 6. und 11. Mai 1624, vom 18., 20. und 22. August 1625 und den Verhören vom 22., 24. und 27. März 1624 und vom 3., 7., 14. und 15. Juni 1624. Sie sind noch nicht herausgegeben worden, und es dürfte auch kaum der Mühe wert sein, da sie doch nicht vollständig sind. Die Handschrift ist dazu eine ungewöhnlich undeutliche. Die erste Vernehmung Troussets vom 4. Oktober 1623 ist von Alleaume abgedruckt (I, CXXII ff.). Alleaume hat auch ein *Résumé* der Zeugenaussagen gegeben (I, XCIX ff.), doch ist es weder vollständig, noch klar. Die Verhöre hat er bei seiner Arbeit nicht benutzt. Dafs ich diese wichtigen Dokumente von Anfang an bei meiner Arbeit benutzen konnte, verdanke ich der Bereitwilligkeit, mit welcher M. Alfred Spont, *ancien élève de l'école des Chartes*, mir eine Abschrift des mühseligen Manuskripts gefertigt hat. Ein Dokument, das anscheinend Alleaume noch zugänglich war, habe ich bei den Akten

sind nicht erhalten. Doch erfahren wir aus den Zeugenvernehmungen und der *Apologie au Roy,*[1] dafs Théophile noch mehrfach befragt worden ist. Diese Dokumente sind anscheinend abhanden gekommen und daher die näheren Daten dafür nicht anzugeben.

Während Théophile im Kerker war, predigte man in den Pariser Kirchen gegen ihn fort nach dem Text: 'Es ist besser, dafs ein Mensch sterbe, denn dafs das ganze Volk verderbe.' Besonders war es der Père Guérin vom Orden Saint-François de Paule, der gegen Théophile wütete und, wie der Dichter uns erzählt, eine seiner Predigten mit folgendem geschmackvollen Ornament versah: 'Verflucht seist du, Théophile, verflucht der Geist, der dir deine Gedanken diktierte, verflucht die Hand, die sie schrieb; wehe den Verlegern, die sie gedruckt! Wehe denen, die sie gelesen! Wehe denen, die dich je gekannt! Gesegnet aber sei der erste Präsident, gesegnet der Staatsanwalt, die Paris von dieser Pest gereinigt; du bist die Ursache der Pest in Paris. Ich sage mit Ehrwürden, dem Pater Garasse, dafs du ein Esel bist, ein Kalb;[2] was sage ich, ein Kalb? O nein, von einem Kalb ist das Fleisch gut, wenn gekocht oder gebraten, und mit seiner Haut bezieht man Bücher. Dein Fell, du Bösewicht, ist nur zum Sengen gut, und gesengt sollst du werden, verlafs dich drauf: du hast die Mönche verlacht, nun werden sie dich verlachen.'[3] Solchen Ausfällen gegenüber kann man nur Rabelais' Wort wiederholen: *A ces sacrez oiseaulx ne touche!*

Und bei Worten blieb es nicht, man liefs auch Thaten sehen. Théophiles Verfolgung war eine so treffliche Gelegenheit für die Priester, ihren Glaubenseifer zu beweisen; es giebt so wenige

nicht mehr gefunden: eine *Confrontation du 20 octobre 1624.* Alleaume nennt diese unter den Prozefsakten (I, XCIX); doch ist seine Aufzählung so ungenau, dafs man nicht sicher ist, jenes Stück habe damals noch existiert. Dafs aber die Prozefsakten nicht vollständig erhalten sind, ersieht man aus der grofsen Lücke, die in den Vernehmungen wie Verhören zwischen Mai 1624, Juni 1624 und dem Ende des Prozesses, 1. September 1625, besteht.

[1] Vgl. II, S. 251. 253. 254. Über diese Angaben Théophiles giebt es kein Protokoll.

[2] Wieder eine Anspielung auf den Namen 'Viau'.

[3] II, 281.

Menschen, die es der Mühe wert erachten, einen öffentlich Gebrandmarkten noch unabhängig zu beurteilen, statt in die grofse Trompete der Verachtung mit hineinzublasen, dafs es nicht wunder nehmen kann, wenn sich auch sehr niedrige Motive und Verfahren bei Théophiles Gegnern zeigen. Von diesem selben Guérin sagt z. B. Théophile, dafs er in der Bretagne versucht hat, sich durch Bestechung oder Bedrohung Zeugen gegen Théophile zu verschaffen, was der Dichter sich vornimmt, durch das Parlament in Rennes ahnden zu lassen.[1]

Vom Pater Voisin sagt Théophile: *il a esté chez plusieurs de mes juges à leur demander ma mort,*[2] eine Angabe, die durch den Père Garasse bestätigt wird, der von seinem Standpunkt in seinen allerdings recht unzuverlässigen Memoiren eine Darstellung des Sachverhalts giebt, die immerhin gehört zu werden verdient, ebenso wie die Schilderungen Prats in seiner *Histoire de la Compagnie de Jésus.*

Ersterer sagt: *Le Père Voisin avoit donné à l'un des juges un écrit disant qu'il y alloit de la Gloire de Dieu et que la Mort de ce malheureux seroit un sacrifice très agréable à Dieu.*[3] Letzterer setzt hinzu: *malheureusement le Père Voisin ne sut contenir son zèle dans les bornes d'une prudence chrétienne, il sollicita ouvertement contre Théophile;*[4] beide aber stimmen darin überein, Voisins Verbindung mit dem Kardinal La Rochefoucauld zu betonen, und aus Garasses Schilderung geht hervor, dafs schon im Jahre 1621 Sageot, ein späterer Belastungszeuge Théophiles, Garasse und Voisin über letzteren Enthüllungen zu machen kam und von ihnen dem Kardinal vorgestellt wurde, worauf ein Verhör folgte, welches zuerst vom Kardinal, dann von Garasse niedergeschrieben wurde. Diesen Umstand, sagt Garasse, benutzte Théophiles Partei später, um zu behaupten, er habe Sageot gegen Théophile aufgestachelt.[5]

Gegen diese feindliche Macht standen auf der anderen Seite Théophiles Freunde. Er hätte deren nicht allzu viele, spricht von den Höflingen mit Verachtung, sagt:

---

[1] Vgl. II, 248. Die *Information* vom 6. Mai 1624 enthält nichts, was diese Angabe bestätigt.

[2] II, 248. [3] *Mémoires de Garasse* S. 71. [4] Prat, a. a. O. Bd. IV, S. 513. [5] A. a. O. S. 73. 74.

Mes amis changèrent de face;
Ils furent tous muets et sourds,
Et je ne vis en ma disgrâce
Rien que moi-mesme à mon secours. (II, 145.)

Er fährt fort:

Quelques foibles solliciteurs
Faisoient encore un peu de mine
D'arrester mes persécuteurs
Sur le penchant de ma ruine;
Mais en un péril si pressant
Leur secours fut si languissant
Et ma guérison si tardive,
Que la raison me résolut
A voir si quelque estrange rive.
M'offriroit un port de salut. (II, 145. 146.)

Das war schon vor seiner Einkerkerung gewesen; es wurde jetzt nicht anders, er nennt die Höflinge weiterhin *esprits de verre, courages de terre,*[1] und spricht 1624 von seinem Bruder Paul als

Mon frère, mon dernier appuy,
Toy seul, dont le secours me dure. (II, 178.)[2]

Ganz so verlassen war er nun doch nicht. Montmorency allerdings scheint sich ihm erst nach seiner endgültigen Freisprechung wieder in alter Weise genähert zu haben. Dagegen haben der Herr von Liancourt und sein Bruder Monsieur de la Roche-Guyon sich Théophiles aufs eifrigste angenommen. Mit ersterem war Théophile seit lange befreundet, so befreundet sogar, daſs er ihm einmal Moral predigen durfte.[3] Von diesen beiden Herren sagt Garasse, daſs sie mit dem eingekerkerten Dichter in Verbindung gestanden haben, *lui font tenir des paquets et reçoivent de ses nouvelles par l'entremise des serviteurs de Monsieur le premier Président dans le jardin duquel répondait une haute fenestre grillée de ladicte tour* (Montgomery) *par laquelle ils faisoient écrire à Théophile*

[1] II, 174. 191.
[2] *Lettre de Théophile à son frère.* Flugschrift von 1624. Vgl. Alleaume II, 178 ff.
[3] Vgl. *Lettre à Monseigneur de L.* II, 130 ff.

des lettres et des avis secrets avec un rouleau de ficelle.[1] Die Sache klingt etwas unwahrscheinlich, denn Théophile befand sich, soviel wir wissen, unter der Erde im Kerker Ravaillacs. Eine ähnliche Verbindung mit der Aufsenwelt mufs er aber nichtsdestoweniger gehabt haben, da es sonst unerklärlich ist, wie er seine Manuskripte schreiben und zum Druck befördern konnte. Auf Herrn von Liancourt möchte ich auch den *Corydon* deuten, dem Théophile in seinem *Remercîment à Corydon*[2] seinen Dank abstattet. Dafs er ihn darin *son Dieu tutélaire* nennt, ein Titel, den er früher Montmorency gegeben hat, kann bei der Allgemeinheit der Bezeichnung und bei Montmorencys Benehmen nicht dagegen sprechen.[3]

Was den König betrifft, so ist es mir nicht gelungen, während der ganzen Dauer des Prozesses auch nur eine persönliche Äufserung seinerseits aufzufinden. Théophile hat sich während jener Zeit zweimal an den König gewendet, einmal in der *Requeste* von 1624 und einmal in der *Apologie* von 1625. Zwei andere Flugschriften, die aber als unecht zu gelten haben: *Vers de Théophile, présentés au Roy* 1625 und *Théophile au Roy sur son exil* 1626, sind gleichfalls an Ludwig XIII. gerichtet, doch ist die Wirkung derselben in einer heute ersichtlichen Weise nicht mehr zu konstatieren. Fest steht nur, dafs Ludwig ihm seine Pension noch weiter gezahlt hat,[4] wovon die Kosten des Prozesses und sein Unterhalt dann bestritten wurden.[5] Der Brief, der dieses anordnet, datiert vom 15. Oktober 1623, also etwa drei Wochen nach Théophiles Gefangennahme, und zeigt, dafs der König wenigstens nicht säumig und auch nicht unfreundlich war. Von einem besonderen Eifer, Théophile zu retten,

---

[1] *Mémoires du P. Garasse* S. 79.

[2] II, 190 ff. [3] Vgl. II, 193. 213. [4] II, 247.

[5] Der Brief, den er in dieser Sache von dem Kanzler Brulard an den Procureur Général richten läfst, befindet sich in den *500 de Colbert* Bd. VI, S. 15 und lautet: *Monsieur, J'ay dit au Roy ce que vous m'avez escrit du XIIme de ce mois pour la despense du procès de Théophile; Sa M. a commandé aussitost d'expédier l'ord^re nécess^re pour satisfaire à toutes despenses dont Monsieur de la Vieuville a pris la charge, il pense qu'elle vous sera rendue aussitost que la présente.* (Folgt noch ein anderer Gerichtsfall.) *Votre humble et plus aff^né serviteur et allié Brulart.*

merkt man freilich auch nichts; dazu hatte Ludwig, von Motiven persönlicher Sympathie oder allgemeiner Menschlichkeit abgesehen, aber auch keinen Grund, und außerdem besaß er einen jesuitischen Beichtvater. Wie Mathieu Molé sich später ausdrückt: er ließ Théophile *à la Justice ordinaire*.

Diese *Justice ordinaire* lag in den Händen des Staatsanwalts Mathieu Molé, des ersten Präsidenten am Pariser Parlament, Monsieur de Verdun, der beiden Untersuchungsrichter Jacques Pinon und François de Verthamond, *conseillers du Roy en sa Cour de Parlement*, endlich des Parlaments selbst, sowie der *Grande Chambre* und *Tournelle*, die gemeinsam den endgültigen Beschluß zu fassen hatten. Das Pariser Parlament war der höchste Gerichtshof des Landes und hatte seinen Sitz seit 1302 in dem auch heute noch so genannten *Palais*, behandelte *toutes sortes de matières civiles et criminelles entre particuliers, mesmes des affaires d'Etat et publiques. Les causes des princes du sang, des pairs de France et des officiers de la couronne y sont traitées privativement aux autres parlemens. C'est où les roys vont aussi en cérémonie tenir leur lict de justice. Dans ce mesme enclos il se tient quantité d'autres cours ... comme la Chambre des Comptes* (= *Grande Chambre*) *qui va de pair avec le parlement. Bref, on peut dire que toutes les grandes affaires se font dans ce petit réduit. Car pour le Chastelet, ce n'est que la justice ordinaire,*[1] *qui relève par appel au Parlement comme les autres présidiaux de France: elle se fait sous le nom du Prévost de Paris qui a trois lieutenants sous luy.*[2]

Über Théophiles Richter ist uns einiges bekannt. Nicolas de Verdun war bis 1611 Präsident am Parlament in Toulouse gewesen, wurde dann nach Paris berufen und war wegen seines Wissens wie seiner Großmut berühmt. Er soll jedoch *favorable*

---

[1] Wenn Mathieu Molé sagt: *la justice ordinaire* (s. Note 3 auf folgender Seite), so meint er damit nicht, daß Théophiles Prozeß dem Châtelet hätte überlassen werden sollen, sondern daß der König in den gewöhnlichen Lauf der Gerechtigkeit nicht eingreifen würde. Da das Parlament bereits in Sachen Théophiles gesprochen hatte, war eine Übertragung an das Châtelet ausgeschlossen.

[2] Vgl. Leroux de Lincy: *Notice sur le Plan de Paris de Gomboust*, Paris 1858, S. 35.

aux jésuites et à l'Espagne gewesen sein.[1] — Mathieu Molé (1584 bis 1656) gehörte einer alten Magistratsfamilie an und zeichnete sich durch seine Unabhängigkeit dem Monarchen gegenüber aus, was er sowohl in der *affaire Marilhac* wie bei Gelegenheit der *Libelle* gegen Luynes bewies.[2] Dafs er Théophile de Viau nicht wohlwollte, wissen wir bereits. Wie er als öffentlicher Kläger und Staatsanwalt gegen ihn auftrat, zeigt sein *Projet d'Interrogatoire*[3] in dieser Sache. Er steht darin an Schärfe nicht hinter Garasse zurück und ist ihm an Würde weit überlegen.

Den ersten Angriffspunkt bietet ihm des Dichters Verbannung: *Si pour ses mauvaises mœurs, ses débauches continuelles et ses impiétés, comme corrupteur de la jeunesse de la cour le Roy dès l'an 1619 ne lui auroit pas adressé et fait commandement de vuider le royaume?* merkt Mathieu Molé an.

Den zweiten Angriffspunkt bildet der *traité de l'Immortalité de l'Ame*; der gelehrte Richter weist Théophile nach: Behaupten, dafs die Seele vor dem Körper bestanden, sei ein längst von der Kirche abgethaner Irrtum des Origines; behaupten, dafs die Seelen verbrecherischer Sterblicher nach ihrem Abscheiden in Tiere übergehen, ein Irrtum des Pythagoras; von der Seelenwanderung, der Unsterblichkeit der Materie, dem Wissen als einem Wiedererinnern und der Unsterblichkeit auch der Tierseele sprechen, sei endlich ein Zeichen von *insigne malice*, und Théophile habe sicherlich beabsichtigt, *d'obliger chacun à croire la mortalité puisqu'il y avoit si peu de sujet de croire l'immortalité.*[4]

---

[1] Henry Martin, a. a. O. S. 33. [2] Vgl. Larousse Bd. LXI, S. 397.

[3] Das Manuskript ist erhalten in den *500 de Colbert* Bd. II, S. 69 ff.; abgedruckt ist das *Projet* in den *Mémoires de Mathieu Molé* (éd. Champollion-Figeac) *publiés par la société de l'histoire de France* Bd. I, S. 239 ff. und Alleaume I, LXIV ff. Beide Drucke sind nicht ganz korrekt. Wir besitzen noch einen Brief Molés in Théophiles Angelegenheit (Collection Dupuy Bd. 685, S. 29, Brief 25). Er sagt darin: *Je luy* (Ludwig XIII) *parlai aussi de Théophile; qui semble laissé à la Justice ordinaire: Mais les Courtisans se promettent b. p. de leurs sollicitations. Ce n'est pas un affaire qui doibve aler si viste, veu le temps, qu'il a esté jugé et celui où nous sommes.* Alleaume (I, XIX) knüpft an diesen Brief noch eine sehr unklare Hypothese, die ich nach Vergleichung mit dem Manuskript für ausgeschlossen halte.

[4] I, LXV.

Dritter Punkt: Er hat zur gleichen Zeit wie den *Traité* bei Pierre Bilaine etliche Verse unter dem Titel *Œuvres de Théophile* drucken lassen. Anscheinend *afin que, sous couleur de cette licence poétique il pût publier, plus hardiment les maximes qui peuvent porter à cette créance: qu'il ne faut reconnoître aucun autre Dieu que la Nature à laquelle il se faut abandonner entièrement et oubliant le christianisme, la suivre en tout comme une bête.* Also Anklage auf Atheismus und Sittenlosigkeit. Als Beweise führt Mathieu Molé folgende Gedichte an: die Ode *Heureux tandis qu'il est vivant* (Alleaume I, 190), die Stellen der zweiten Satire:

> *J'approuve qu'un chacun suive en tout la Nature.* (I, 238)
> *Je pense que chacun auroit assex d'esprit* ... (I, 241)

und ähnliches.

Viertens: Dafs infolge dieser Naturverehrung *il témoigne par tout son livre un mépris de Dieu contre lequel sous couleur d'une licence poétique et sous un nom pluriel* (*Dieux* statt *Dieu*) *il vomit des blasphèmes exécrables.* Z. B.

> *O dieux qui gouvernex nos cœurs,*
> *Si vous n'estes des dieux mocqueurs*
> *Ou des dieux sans miséricorde* .. (I, 260)

und ähnliche.[1]

Fünftens: Dafs er unehrerbietig vom Heiland spricht. Beweis: *Pour un mauvais regard que m'a donné mon ange* (I, 264) und *Chère Isis* (II, 53).[2]

Sechstens: *Qu'il renonce à tout autre Dieu que sa passion brutale.* Z. B. *tout seul dedans ma chambre, où j'ai fait ton église.* (I, 207) *et les lieux les plus saints comme les églises et les autels consacrés pour rendre l'honneur à Dieu, sont préparés pour sa garse. Blasphème horrible* — und Molé führt an:

> *L'autre jour inspiré d'une divine flamme.* (I, 268.)[3]

Siebentens: Er hat auch den zweiten Teil seiner Werke nur drucken lassen, um Gottlosigkeit und Sittenlosigkeit zu verbreiten, *d'où suit un mépris de toutes les vertus morales et chrestiennes.*[4] Diese Anklagen auf Gottlosigkeit und Sittenlosigkeit werden von Molé des weiteren in *IX Propositions* ausgeführt, die

---

[1] I, LXVII. [2] I, LXVIII. [3] I, LXIX. [4] I, LXX.

das Brevier eines Atheisten darstellen sollen, und denen noch einige *Propositions meslées* hinzugefügt sind, alles auf Beweisstellen aus Théophiles Werken gestützt und mit ungemeiner Genauigkeit ausgearbeitet.[1]

Hieran reiht sich als letzte, grofse Anklage, dafs Théophile trotz seiner Desavouierung des *Parnasse Satirique,* zum mindesten Verfasser des berüchtigten *sonnet,* sowie zweier anderer im *Parnasse* enthaltener Gedichte: *Que mes jours ont un mauvais sort* und *Marquis comment te portes-tu?* sei.

Endlich wird noch sein Besuch bei der Besessenen in Agen erwähnt und die Frage angemerkt: *s'il ne fit pas effort en son endroit?*

Das wären die Hauptanklagepunkte, die Molé gegen den Dichter aufstellt.

Diese Anklagen werden von den in Théophiles Prozefs auftretenden Belastungszeugen bestätigt. Es sind, nach den uns erhaltenen elf Vernehmungen zu urteilen, im ganzen dreizehn Zeugen gegen Théophile aufgetreten. Und zwar ist es eine ganz eigentümliche Gesellschaft, die da zusammenkommt: der Polizeilieutenant Jacques Trousset; der Gendarmerieoffizier Le Blanc; Meister Claude d'Anisy und Jehan Raveneau, Advokaten am Parlament; Jehan Millot, Chirurg am Stadtlazarett des Hôtel-Dieu; Pierre Rocollet und Anthoyne Vitré, Buchhändler; Martin du Breuil, Buchbinder; Pierre Galtier, Kirchenschreiber aus Saint-Affrique; der Pater Guérin; Gabriel Danget, ehemaliger Kammerdiener; François Sageot, ein verkommener Schüler, und ein Fleischer Guibert. Wenn man die Liste durchgeht, fragt man sich erstaunt, was mufs Théophile de Viau, *Gentilhomme de la Chambre du Roy,* für wunderbaren Umgang gehabt haben? Denn alle diese Zeugen bringen Aussagen oder Verse bei, die sie behaupten, von Théo-

[1] I, LXX—LXXIV. Dieser Teil des *Projet* ist, wie bereits Alleaume bemerkt, nicht von Mathieu Molés Hand geschrieben. Alleaume nun giebt an, er sei ihm wohl von den Jesuiten gegeben worden (I, LXX). Champollion-Figeac sagt in einer Note S. 307: *Cette partie est d'une écriture d'expédition et doit avoir été rédigée par un sous-ordre.* Ein Vergleich dieser Handschrift mit anderen desselben Bandes läfst mich auf Champollions Seite treten.

phile selbst gehört zu haben. Sämtlich, den Lieutenant Trousset ausgenommen, bestätigen sie die Anklagen auf Freigeisterei, Gotteslästerung, Kirchenschändung, Ausschweifung und schieben Théophile die Vaterschaft des *Parnasse Satyrique* zu. Ihrer Herkunft nach lassen sich die Zeugen in drei Gruppen scheiden: die einen, wie Le Blanc und Pierre Galtier, sind aus dem Süden, behaupten, Théophile um 1615 beim Grafen von Clermont-Lodève und in Saint-Affrique (ersteres im Département du Hérault, letzteres im Département de l'Aveyron; die Distanz ist nicht grofs) gekannt zu haben und wärmen nun seine früheren Gottlosigkeiten auf.[1] Eine andere Gruppe spinnt ihre Fäden von der Bretagne nach Paris. Im Mittelpunkt des Netzes steht der Pater Guérin, und er mischt die Namen des Staatsanwalts vom Parlament in Rennes, des Herrn von Bourgneuf, Sohn des ersten Präsidenten am Parlament in Rennes, und des Herrn von Chauquelin oder Chauguelin in die Sache. Guérins Aussage gemäfs haben diese Personen sämtlich eine sehr schlechte Meinung von Théophile gehabt.[2] Dieselbe scheint sich auf Manuskripte von Théophiles Hand gestützt zu haben. Wie diese Manuskripte in die Hand Guérins oder des Staatsanwalts am Parlament von Rennes kamen, ist nicht klar; man hat die oben genannten, hohen Personen aber nicht mit Zeugenaussagen bemüht, sondern sich mit den Angaben des Père Guérin begnügt, der sich als ein erbitterter Feind Théophiles zeigt, denn er giebt selbst an, letzte Fasten (1624) gegen ihn in Rennes gepredigt zu haben.

Die dritte Gruppe endlich lebt in Paris. Da die Zeugen bei der Vernehmung alle ihre Wohnung angeben müssen, so läfst sich bald ein meiner Ansicht nach verdächtiges Beieinandersitzen konstatieren: die feindliche Partei hat zwei Hauptquartiere: eins im Marais — dort wohnen d'Anisy in der rue Simon

---

[1] Vgl. Alleaume I, c und die *Informations* vom 4. Oktober 1623 und 18. August 1625.

[2] Vgl. *Information* vom 6. Mai 1624. Der Name 'Bourgneuf' findet sich in einer Liste des Parlaments der Bretagne 1624; der Name 'Chauquelin' oder 'Chauguelin' nicht, konnte deshalb nicht verifiziert werden, ebensowenig wie der damalige Aufenthaltsort des P. Guérin: der Eigenname ist unleserlich und auch nicht leicht zu vermuten, da man nicht weifs, um welchen Landesteil es sich handelt.

le Franc; Rocollet, rue de la Draperye; Guibert, rue St. Laurent;[1] das andere im Quartier des Écoles — dort wohnen Danget und Sageot in der rue des Poyrées en l'Université; Anthoyne Vitré in der rue Perdue; Martin du Breuil in der rue Saint-Jacques; Galtier, rue des Fossés Saint-Germain, und Jehan Raveneau, hors la Porte Saint-Michel.[2] Nur der in der letzten Vernehmung vom 22. August 1625 hinzugekommene Jehan Millot wohnt rue neuve Nostre Dame, also etwas aufserhalb dieser zwei Kreise; er ist aber ganz belanglos. Aufser dieser verdächtigen Wohnungsnähe spricht gegen die Glaubwürdigkeit fast aller dieser Zeugen die ihrem Stand natürliche Unbildung in litterarischen Dingen:[3] zum intimeren Verkehr des Dichters haben sie jedenfalls nicht gehört. Es macht sie weiter etwas verdächtig, dafs Danget, Rocollet, Vitré und du Breuil den ersten Anstofs zu ihren Aussagen vor dem Staatsanwalt in den Kirchen ihrer Sprengel erhielten[4] und sich augenscheinlich erst unter dem Eindruck jesuitischer Predigt auf die Sünden Théophiles besannen. Bekanntlich giebt es immer Leute, die alles gesehen und alles gehört haben, und das Vorgehen des Pfarrers konnte wohl die unwillkürliche Nachfolge der Gemeinde verursachen, ganz abgesehen davon, dafs für Geld und gute Worte stets Leute für alles zu haben sind.

Am meisten aber spricht gegen viele der Zeugen, dafs sie sich immer auf andere berufen. So hat Anthoyne Vitré seine Information von einem gewissen Flötenspieler de Forges;[5] du Breuil und Rocollet haben die ihre von Estoc;[6] Raveneau von einem Seidenfabrikanten Hervé; der sie wiederum von einem Kapuziner Gastelyer;[7] Danget die seine von einem Schreiber Morel;[8]

---

[1] Vgl. Leroux de Lincy, a. a. O. *Index des rues.*

[2] Vgl. Leroux de Lincy, a. a. O. *Index des rues.*

[3] Besonders der Fleischer Guibert ist spafshaft mit seiner Versicherung: *qu'il a cogneu ledict Théophile et plusieurs fois fréquenté, il y a 7 ou 8 ans* (also 1617 oder 1616, als Théophile schon bei Montmorency war!), wobei Théophile *lui a récité plusieurs vers sales, à table, à desjeuner.* Vgl. *Information* vom 29. April 1624.

[4] Vgl. *Information* vom 21. November 1623, vom 24. April 1624, vom 11. Mai 1624. [5] Vgl. *Information* vom 11. Mai 1624. [6] Vgl. *Information* vom 11. Mai 1624, vom 24. April 1624. [7] Vgl. *Information* vom 20. August 1625. [8] Vgl. *Information* vom 21. November 1623.

Jehan Millot von einem Advokaten in Bordeaux.[1] Le Blanc, Galtier, d'Anisy, Sageot, Guibert[2] dagegen geben an, auf Grund persönlicher Bekanntschaft mit dem Dichter, Guérin, auf Grund von Dokumenten zu sprechen.[3] Die Zeugen stehen also sechs gegen sechs (Trousset als Augenzeuge der Gefangennahme zählt dabei nicht mit), und wir werden, ehe wir über die Glaubwürdigkeit derselben entscheiden, erst noch den Angeklagten zu hören haben. Die Zeugenaussagen selbst bewegen sich in dem Gedankenkreise und der Ausdrucksweise des *Parnasse Satyrique* und machen, wenn man sie im Zusammenhange liest, so recht den Eindruck einer in dunklen Hinterstübchen unter Gevattern ausgeheckten, unsauberen Verschwörung.

Sehen wir nun einmal, was der Angeklagte auf die Fragen des Staatsanwalts und die Belastungen der Zeugen zu antworten hat. Sein erstes Verhör findet am 22. März 1624 statt.

In diesem ersten wie in allen folgenden Verhören hat Théophile eine grofse Geistesgegenwart bewiesen. Für seine Aussagen haben wir zwei Quellen: 1) die amtlichen Protokolle selbst; 2) die bereits oft citierte *Apologie au Roy*, in welcher Théophile von seinem Standpunkt aus eine Zusammenfassung der Verhandlungen giebt. Es ist selbstverständlich, dafs der Eindruck, mit dem Théophile den Gerichtssaal verliefs, wo er sich eben mit Aufbietung alles Scharfsinns verteidigt hatte, nicht immer mit dem Eindruck stimmt, den der Leser der Prozefsakten erhält: das Schweigen der Richter, ihr Übergehen zu anderen Punkten scheint[4] Théophile zu seinen Gunsten gedeutet zu haben; der heutige Leser sieht wohl eher das Gegenteil darin.

---

[1] Vgl. *Information* vom 22. August 1625.

[2] Vgl. *Information* vom 11. Oktober 1623, 18. August 1625, 24. April 1624, 23. November 1623, 29. April 1624.

[3] Vgl. *Information* vom 6. Mai 1624.

[4] Scheint — denn obwohl er von seinen Richtern und von der Wirkung seiner Antworten auf dieselben in der *Apologie* ein sehr vorteilhaftes Bild entwirft, so war dies eben durch die äufseren Umstände geboten; die *Apologie au Roy* wurde noch 1625 veröffentlicht, und er mufste König wie öffentliche Meinung für sich einnehmen. Ob er in Wirklichkeit von seinen Richtern und seiner Stellung zu ihnen so dachte, wie er schreibt, scheint mir sehr zweifelhaft. Er war, auch in der Gefahr, ein guter Beobachter und Psycholog, und ich glaube, diese Apologie mit ihrem

Vielleicht, in seines Herzens Grunde — der Dichter auch. Aber — und diesen Eindruck hinterlassen sämtliche Akten sowie die Apologien — er hat vom ersten Verhör bis zum letzten hartnäckig auf seiner Unschuld bestanden und sich in keinem Augenblick ganz verloren gegeben; er hat alles geleugnet, wovon er wufste, dafs es ihm den Hals kosten würde, wenn er es zugab; hat die oft lächerlichen und unbeholfenen Anschuldigungen seiner ungebildeten Kläger mit der witzigen Schärfe seines Geistes pariert und auch in dieser bösen Lage wieder nicht umhin gekonnt, öfters das rechte Wort am unrechten Ort zu sagen. Diese Haltung in einer Zeit grofsen, körperlichen Unbehagens und moralischen Druckes zeigt wohl, dafs Théophile de Viau, wenn nichts anderes, so ein Charakter aus einem Gusse war, was ja auch nicht gerade häufig ist.

Die Untersuchungsrichter, Pinon und Verthamond, folgen bei ihren Verhören dem von Mathieu Molé vorgezeichneten Plan. Auf die erste Anklage, die Gründe und Art seiner Verbannung 1619 bis 1621 betreffend, antwortet Théophile, wie wir bereits wissen, er sei nicht auf einen Verhaftsbefehl hin vom Hofe gegangen, sondern habe von seinem Freunde und Gönner, dem Herrn von Candalle, den Rat erhalten, *de s'absenter pendant que ces personnes-là (ses ennemis) seroient en faveur.*

Befragt, ob er die bei Bilaine gedruckten *Œuvres de Théophile* und besonders die dazu gehörigen *Epîtres liminaires* als die seinen und von ihm geschrieben anerkenne, antwortet er, *qu'il n'a jamais fait imprimer aucunes œuvres, ny poursuivy le privilège pour en faire imprimer, bien recognoist en avoyr fait les epistres lyminaires.* Das war thatsächlich so: Théophile hatte mit der ersten Herausgabe seiner Werke (1621) seinen Freund Desbarreaux beauftragt. Als man ihm nun die Ausgabe seiner Werke von 1623, bei Bilaine, zeigt, giebt er zu: *qu'il a baillé à imprimer audit imprimeur 'le traicté de l'Immortalité de l'Ame' de Platon avec plusieurs poysyes estans en icelluy insérez, tant audit traicté de l'Immortalité de l'Ame, que autres poysyes insérez audit vollume, mais qu'il y a plusieurs autres poysyes audit vollume*

Trumpfen auf seine Unschuld und der günstigen Darstellung einer ungünstigen Lage war ein verzweifeltes Mittel des Dichters, der entschlossen war, sich um jeden Preis zu retten.

qui ne sont de sa composition, et 'na entendu que son epistre liminayre servît point pour les autres poysyes. Meiner Ansicht nach hat Théophile de Viau hier gelogen, weil er wufste, dafs man ihm aus seinen Werken Stricke drehen würde und er sich nun einmal nicht hängen lassen wollte. Auf die Bemerkung hin, dafs man bei seiner Gefangennahme zwei Bände der *Œuvres de Théophile* doch in seinem Koffer gefunden, antwortet er: *que le laquais du gouverneur du Castelet avoit ladite malle en sa possession avec la clef d'icelle, et que ce n'est pas luy, qui avoit mis en ladite malle les dits livres.*

Nachdem er sich so in Bezug auf seine von ihm anerkannten *Œuvres* freie Hand geschafft hat, befragt man ihn über den *Parnasse*: *s'il n'a pas fait compiller un livre de plusieurs poysyes intitulé 'le Parnasse Satyrique'*, und besonders das berüchtigte *sonnet*. Théophile leugnet ersteres wie letzteres und beruft sich auf das von ihm beim Châtelet gegen Estoc erwirkte Urteil.

Da die Richter kein Geständnis von ihm erlangen können, wenden sie sich zur Prüfung der Einzelheiten im *Traité de l'Immortalité*, den Théophile vor ihnen als sein Werk anerkannt hat. Die Richter werfen ihm seine Ketzereien vor, worauf er entgegnet: *que ce n'est luy qui a esté autheur de cette maxime et qu'il ne la y a mise pour en establyr une créance ... et que ceux qui ont traduit Platon et autres livres semblables, pourroient estre aussi coulpables que luy à cet esgard.* Ob er nicht, fahren die Richter fort, das ganze Werk unternommen, *affin que soulz couleur de cette licence poétique il peust publyer plus hardiement et faire couler plus facilement dans les espritz son athéisme?* 'Ich habe,' antwortet Théophile, 'niemals schlechte Grundsätze gepredigt, Sie werden mir in meinen Versen nichts nachweisen können, *dont il n'ait d'exemples de prélatz qui en ont escript avec plus de lyssance.*

Man rückt ihm darauf die von Mathieu Molé beanstandeten Stellen seiner Werke vor; er leugnet sie sämtlich ab, weil er wufste, dafs sie ihm den Hals kosten würden; um dies thun zu können, mufste er eben vorher seine Werke von sich abschieben: wir sehen, er ist mit wohlüberlegter Absicht vor die Richter getreten, und diese hatten, von ihrem Standpunkt aus, sehr unklug gehandelt, indem sie einem so findigen und entschlossenen Kopf,

wie Théophile de Viau, sechs Monate Zeit liefsen, über seine Verteidigung nachzudenken. — Damit endet das erste Verhör vom 22. März 1624.

Das zweite Verhör vom 24. März 1624 geht dem Atheisten zu Leibe: er soll gestehen, dafs er durch seine Werke *a voulu faire croyre, qu'il n'y avoit autre dieu que la Natture ... et que le tempérament du corps force les mouvements de l'âme.* Théophile antwortet: *qu'il n'a jamais pris prétexte soubz la lisance poétique de faire quelque chose en dérision de Dieu, et que jamais en vers, ny en prose, il n'a rien traicté théologiquement, et que ses accusateurs n'allèguent ny en vers, ny en prose que des passages troncqués dont ils peuvent se servir à leur fantaisye et par des subtillités scollasticques ès quelles il n'est point versé, apuyent leur mallisse à confondre les choses prophanes avec les sainctes, pour en faire leurs crymes à ses despens.* Eine Antwort, die den Nagel auf den Kopf trifft und damit zugleich das Mifsverständnis aufdeckt, das diesem ganzen Handel zu Grunde lag: der Dichter Théophile de Viau, der der Kirche in ihren äufseren Vorschriften gehorchte, beanspruchte darüber hinaus die Freiheit, sich sein Privatleben, sein Denken und Dichten nach seinem Geschmack einzurichten. Die Kirche aber streckte ihre Hand auch nach diesem Denken und diesem Privatleben aus; daher denn die eine Partei schuldig nannte, was der anderen erlaubt erschien; daher die Unmöglichkeit, sich gegenseitig zu verstehen, und der Zwang für den Schwächeren, alles abzuleugnen, worin, wie er wohl wufste, die Kirche seine Sünden sah, die er ihr auszureden nicht im stande war. Daher andererseits bei ihm, der jede einzelne inkriminierte Stelle leugnet, der Trotz, mit dem er von der Gesamtheit seiner Verse erklärte, sie enthielten nichts Strafwürdiges. Er erkannte eben in Sachen der Poesie und des Privatlebens die Oberhoheit der Kirche nicht an, ein Standpunkt, den er von der Renaissance übernommen hatte, und den er zu seinem Unglück im 17. Jahrhundert vertreten mufste. Théophile hat das selbst gewufst und ausgesprochen: *il est vrai, que la coutume du sciècle est contraire à mon naturel;*[1] *il faut que je subisse la nécessité du temps qui vous favorise.*[2]

[1] II, S. 9. [2] II, S. 283.

In diesem zweiten Verhör werfen die Richter dem Gottesleugner, der in seinen eigenen Augen eben nur ein Denker war, hauptsächlich Stellen aus den *Fragments d'une histoire comique* vor. Théophile antwortet darauf, so gut er kann, und fügt dann hinzu, *que tout le livre n'est remply que d'un discours familijer d'un voyage.* Auf den Vorwurf, in *Pyrame et Thisbé* die Unsterblichkeit der Seele geleugnet zu haben,[1] antwortet er: *que cela est escript en une tragédye où sont représentez par personnages des payens, représentans lesquels il a esté loysible d'user des mesmes termes dont ils usoient autrefoys,* eine Antwort, die nicht der Feinheit entbehrt, in einer Zeit, wo man noch von historischer Treue wenig wufste. Dafs sie im übrigen eine Notlüge war, soll gern zugegeben werden. Der Rest des Verhörs besteht in weiteren Detailfragen und dem Versuch, Théophile zur Anerkennung des *Parnasse* zu zwingen. Er bleibt bei seiner ersten Aussage.

Das nächste Verhör vom 27. März 1624 bringt Théophiles Besuch bei der Besessenen aufs Tapet. Befragt, ob er nicht öffentlich gesagt habe, *que c'estoit resves et sottise de croyre qu'il y eût des diables et que ce que l'on en disoit, n'estoit que pour abuser le monde,* legt der Schüler Marc Duncans folgendes, orthodoxes Glaubensbekenntnis ab: *Que non, et a tousjours creu qu'il y avoit un Dieu et des diables et un paradys et un enffer.*

Die Richter legen Théophile in demselben Verhör teils neue, teils bereits gehörte Ketzereien aus seinen Werken vor, sowie Aussagen der Belastungszeugen gegen ihn. Eine der letzteren lautete: *S'il n'a pas dit, avec mespris qu'il aymeroit mieux avoir estropyé les saincts que d'avoir desplu à quelqu'un;* worauf Théophile antwortet: *qu'il n'en a jamais parlé et que ce seroit chose ridicule et que l'on ne peult pas estropyer les saintz,* eine Antwort, die nicht gerade von demütigem oder eingeschüchtertem Sinne zeugt.

Das nächste Verhör vom 3. Juni 1624 bringt die Verhandlungen in ein neues Stadium. Bisher hatte Théophile die

---

[1] II, S. 141:

Depuis que le soleil nous voit n'aystre et finir,
Le premier des deffuncts est encore à venir.

Autorschaft seiner Werke und der verdächtigten Stellen leugnen können, weil man den handschriftlichen Beweis nicht gegen ihn erbringen konnte. Nun hatte man unter seiner Habe auch Manuskripte gefunden. Diese legt man ihm jetzt vor. Es sind, laut Protokoll, 18 Stücke gewesen, die 26 verschiedene Nummern, teils Verse, teils Prosa, enthielten. Nachdem Théophile sie *à son loysyr* betrachtet und gelesen hat, erkennt er elf derselben als von ihm herrührend an:

1) *Je suis le seul Dieu sans pareil* (II, 82).
2) *Tircis, tu cognois bien dans le mal, qui me presse* (II, 156).

Diese Gedichte sind bekannt und erhalten; der Rest, von dem nichts auf uns gekommen ist, scheint in Briefen bestanden zu haben, die Théophile seit seiner Flucht an Bekannte und Gönner gerichtet hatte, und von denen er noch die Konzepte besaſs. Die Akten geben folgende Anfänge:

3) Ein lateinischer Brief: *per — — — — humaniter me — ages* (die Striche bedeuten unleserliche Worte des Manuskripts).
4) *Dans des humeurs froides et sombres ....*
5) *L'âge auquel nous vivons n'est pas si fertile ....*
6) *Ne t'afflige point de ma peine ....*
7) *Je prends prétexte des soings ....*
8) Dasselbe in zweiter Kopie.
9) *Quoiqu'on me puisse voir accablé ....*
10) *Monsieur, il n'y a plus de compliments ....*
11) *Monseigneur, si vous n'obtenex ....*

Die übrigen Blätter, deren Inhalt entschieden zu weiteren Klagen Anlaſs gegeben hätte — man kann das aus den citierten Anfängen schlieſsen[1] —, hat er abgeleugnet. Ob er damit die Wahrheit gesagt, wissen wir nicht; es ist jedoch anzunehmen, da die Übereinstimmung der Schrift sonst doch gar zu deutlich gegen ihn gesprochen hätte. Allerdings hätte er die abgeleugneten Blätter als Kopien fremder Gedichte ausgeben können; doch ist diese Frage in diesem Augenblick nicht weiter berührt worden. Am Ende des Verhörs, das abgebrochen wurde, weil es schon *une heure après midy* war, d. h. weil Richter und Schreiber

[1] Z. B.: *J'ayme bien une fois par mois la liberté du cabaret,* oder: *la Chambre de Justice: Plus enfumé qu'un vieux jambon.*

hungrig waren, bittet der Dichter: *que les papyers qui furent trouvez dans la malle, dont ceux qu'il a recogneuz, font partye et qui sont èz mains dudit procureur-général, luy soient représentez d'aultant qu'ilz luy pourront servir pour se souvenyr du nom de ceux à qui il a adressé lesdites lettres et vers ou de ceux pour qui il les a faitz et composez.*

Das folgende, fünfte, Verhör ist vom 7. Juni 1624. Es beginnt von seiten der Richter mit grofser Schärfe. Anscheinend haben sie in der Zwischenzeit die Manuskripte verglichen und erklären jetzt auf Grund ihrer Prüfung, dafs, aufser dem zweiten und vierten Stück, *elles sont escriptes de sa main;* als weiteren Grund fügen sie aber hinzu: *attendu mesmes qu'elles ont esté trouvez, du moins la plus grande partye d'icelles et quasy toutes dedans sa malle,* welch letzteres mir ein unhaltbares Argument scheint. Dieser Anklage antwortet Théophile mit einer Gegenanklage: er bittet seine Richter *n'avoir aucun esgard aux accusations dudit procureur général à cause de la hayne particullyère qu'il a contre luy.* Und er führt als Beweis die Scene an, die sich, anläfslich des Buches von Garasse, zwischen ihm und Molé zugetragen, und worin letzterer ihn einen *menteur* genannt hat. Zugleich, setzt er hinzu, hätte der Procureur-Général ihm auch ein anderes Papier aus seinem Koffer vorlegen lassen sollen, *une commission du Roy par laquelle le Roy l'envoya de Saint Jeyr* (?) *à Clairac pour traicter de la réduction de la ville.* Einen schwierigen Stand hat Théophile bei Gelegenheit des von ihm anerkannten vierzehnten Stückes. Die Richter finden, dafs er darin *parle indignement des Cours Souveraynes et leur imputte d'avoyr percé la justice et renversé les loix et avoyr assubyecty leur âme à l'erreur populayre.* Théophile entgegnet: *avoir escript dans un brouillon où il n'a point mys la dernière main et supplye très humblement la Cour luy pardonner s'il a pop—ement* (das Wort ist unleserlich) *escript dans le sentiment de l'infamye où il estoit.* Das Gleiche wiederholt er noch zweimal, ein Zeichen, dafs er selbst den Augenblick für kritisch hielt.

Wie kritisch er war, sollte der Dichter im nächsten Verhör, dem sechsten, vom 14. Juni 1624, bald merken. Die Richter beginnen mit folgender Apostrophe: *Que c'est une extresme har-*

diesse à luy, voyant un arrest de mort contre luy prononcé d'avoyr encore ses excès escripts en termes comme il a fait en la 15me des dites pièces à luy représentées qui ressentent son épicurien et d'apeler des 'plaisyrs innocentz' qui ne se peuvent adopter qu'à la lubricité et qu'il a dit debvoyr estre permys à l'homme. En quoy mesme il a voulu taxer le Saint Siège Apostolique disant que telz plaisyrs ne se punissent pas à Rome. Die Richter beziehen sich dabei auf folgende Verse in der *Plainte de Théophile à un sien amy*:

> *Des plaisirs innocens où mes esprits enclins*
> *Ne laissent point de place à des désirs malins,*
> *Ce divertissement qu'on doit permettre à l'homme,*
> *Et que Sa Saincteté ne punit pas à Rome.* (II, 156.)

Théophile antwortet darauf, das Manuskript sei eben nur ein erster Entwurf *et que s'il l'eust reveu il eust osté 'plaisyrs innocentz' et y eust mis, 'plaisyrs malheureux'* (was wir ihm gewifs nicht zu glauben brauchen). Im übrigen versichert er den heiligen Stuhl seiner Ergebenheit. In seiner gegen Garasse gerichteten Apologie von 1624 kommt er aber auf diesen Punkt zurück und ruft seinem Gegner, der *ne punit pas* durch *ne permet pas* ersetzt hatte, zu: *O prophane! allez-vous porter vos ordures jusques au Sainct-Siège?* [2] Das Verhör enthält noch einige Detailfragen, bei denen Théophile seine gewöhnliche Haltung bewahrt. Dann wird es am 15. Juni desselben Jahres fortgesetzt.

Die Richter suchen ihn darin zum Geständnis und zur Anerkennung dessen zu bringen, was die Zeugen gegen ihn ausgesagt haben, und erhalten auf fast alle Fragen ein rundes Nein.

Mit diesem Verhör sind die amtlichen Auskünfte für uns zu Ende, wie gewöhnlich, gerade an der Stelle, die am bedeutsamsten ist. Wir erfahren dies aus der *Apologie au Roy*, die von nun an, nebst einer Flugschrift von 1625, unsere einzige Quelle [3] für den Verlauf des Prozesses ist. Wir dürfen danach annehmen, dafs die Richter, weil sie auf andere Art nichts er-

---

[1] Vgl. *Apologie* II, 276. [2] Ebenda II, 277.

[3] *Le factum de Théophile ensemble sa requeste présentée à Nosseigneurs de Parlement* 1625 (a. a. O.), S. 13.

hielten, nun Angeklagten und Zeugen einander gegenüberstellten. Unter diesen Zeugen war auch Sageot. Nach Théophiles Aussage (und er ist es, der sowohl in der *Apologie au Roy* wie im *Factum* spricht) ist Sageot bei dem Verhör in einer Verkleidung aufgetreten und hat zugleich einen falschen Namen, sowie einen falschen Geburtsort angegeben (Orléans statt Boigency, sagt das *Factum*), *ce qui mérite punition exemplaire,* fügt Théophile beidemal hinzu. Trotz der Verkleidung hat der Dichter ihn erkannt und dort vor Gericht folgende, nicht sehr erbauliche Vorgeschichte Sageots aufgedeckt: *Son père le deshérita pour d'estranges rébellions qu'il luy avoit faites dès l'aage de 16 à 17 ans, et couroit risque de passer sa vie dans de grandes nécessitez s'il ne se fust rendu agréable au Père Voisin qui se joignit à luy d'une affection fort particulière, quoy que ce garçon fust alors d'une réputation très honteuse ... ses débordements qu'il continuoit au scandale du collège lui firent interdire la conversation de quelques écoliers de la Flèche,*[1] *qu'il avoit tasché de corrompre.*[2] Théophile setzt hinzu, es seien etwa 15 Jahre her, daſs er Sageot zuletzt gesehen, während dieser angiebt, Théophile in Paris anderthalb Jahre nach seinem Übertritt zur katholischen Kirche gekannt zu haben, was entschieden falsch ist; denn Théophile giebt im März 1624 selbst an, erst seit 18 Monaten Katholik zu sein. Der Dichter setzt des weiteren den Zusammenhang auseinander, der zwischen Sageot, Voisin, einer Dame Mercié und Le Blanc besteht, wodurch er seine Gefangennahme direkt mit den Jesuiten in Verbindung bringt. Das *Factum* erzählt sogar noch mehr: nicht nur hat Voisin einen falschen Zeugen gegen Théophile auftreten lassen, den übrigens *quelques unes de ses infamies ont fait pleurer à la confrontation,* sondern sogar *en plusieurs Provinces on a déguisé des hommes, disant, que c'estoit Théophile, lesquels faisoient des vers salles et meschans, afin de rejetter sur luy par tels pernicieux artifices toutes sortes de calomnies.* Die weiteren Konfrontationen sind nach Théophiles Aussagen zu seinen Gunsten verlaufen.[3]

---

[1] Ein Jesuitenkollegium; Alleaume schlieſst aus der Stelle, daſs Théophile in La Flèche erzogen worden sei (I, VII), was entschieden falsch ist.
[2] II, 252. [3] Vgl. *Apologie au Roy* S. 251—255.

Dann ist aber die Frage: warum liefs man Théophile de Viau nicht frei? In den Augen seiner Richter galt er gewifs als schuldig, und manche seiner Antworten hatte allerdings eine bedenkliche Ähnlichkeit mit Ausflüchten; aber fassen, überführen hatte man ihn doch nicht können; das einzige, was er hatte zugeben müssen, in dem 14. Stück: *Quoi qu'on me puisse voir accablé*, vom Parlament unehrerbietig gesprochen zu haben, war kein Grund, ihn zum Tode zu verurteilen. Statt ihn frei zu lassen, hat man ihn aber noch bis zum 1. September 1625 in Haft behalten. Dies scheint mir durch die Annahme Alleaumes erklärt, der sagt, dafs Théophiles Enthüllungen über Sageot und seine Blofsstellung Voisins die Jesuiten, die schon seine Feinde waren, aufs äufserste reizten,[1] so dafs sie es wahrscheinlich waren, die all ihren Einflufs aufboten, um entweder neue Beweise gegen den Dichter vorzubringen, oder aber ihn in der Conciergerie vergessen zu lassen. Amtlich wissen wir darüber gar nichts. Théophile macht über die Feindschaft der Jesuiten eine Andeutung: *Force gens de bien sçavent avecques moy ce qui vous a picqué au jeu:*

Manet alta mente repostum
Detectum crimen et læsæ
Injuria famæ.

Mais laissons cela: ceste verité n'est pas encore bonne à dire.[2] Aber dies ist nicht klar genug, um mehr als Allgemeinheiten daraus zu schliefsen. Der Père Garasse in seinen Memoiren sagt noch: *Le bruit général est que les sollicitations du P. Voisin ont sauvé la vie à ce misérable* (Théophile), *afin qu'il ne fût pas dit que la cause des Jésuites prévalût dans la Cour.*[3] Und dafs Voisin sich in seinem Zorn zu solchem Übereifer hat hinreifsen lassen, bezeugt ja auch Prat.[4] All dieses giebt eine klare Vorstellung von den Vorgängen seit der Konfrontation mit Sageot[5] nicht; und die

[1] I, XXXVI. XXXVII u. LXXVI.

[2] II, 280; die *Apologie* ist von 1624. [3] A. a. O. S. 71.

[4] Prat, a. a. O. S. 513. Was Alleaume bei dieser Gelegenheit (I, XXXVII) über Théophile und den P. Cotton sagt, ist später zu diskutieren.

[5] Wir sind nicht einmal über das Datum derselben unterrichtet. Alleaume spricht von einer Konfrontation vom 20. Oktober 1624, die er noch in Händen gehabt; es braucht aber nicht die mit Sageot gewesen zu sein. Ich habe sie nicht mehr vorgefunden (vgl. Alleaume I, XCIX).

Nachwelt wird darauf wohl auch endgültig verzichten müssen, wenn die verlorenen Akten, deren Abbrechen an diesem kritischen Punkt recht eigentümlich ist, nicht auf den *Archives* wiedergefunden werden.

Eine aufseramtliche Auskunft über den Prozefs giebt übrigens noch ein Brief des Dichters an Buckingham; er lautet: *Monseigneur, lorsque vous fustes à Paris, vous parlastes ouvertement pour ma liberté* etc.,[1] woraus wir schliefsen dürfen, dafs der Herzog, der im Mai 1625 als Gesandter in Paris war, um die Hand Henriettens von Frankreich für Jakob I. zu erhalten, und der als glänzender Kavalier sogar das Herz der Königin zu rühren wufste,[2] für Théophile eintrat.

Sicherlich hatte der Dichter die Verwendung des mächtigen Mannes nötig, und er hat ihm würdig dafür gedankt.

Wie dem nun aber auch sei, nachdem man noch versucht hatte, den Dichter durch Späher überwachen zu lassen und ihm durch dieselben geradezu das Beispiel der Gotteslästerung und Majestätsbeleidigung zu geben, entliefs man ihn endlich am 1. September 1625, indem man das Urteil vom 19. August 1623 aufhob, Théophile aber *à perpétuité du royaume de France* verbannte, bei Strafe des Hängens und Erwürgens, und zugleich auch seine Güter beschlagnahmte.[3]

Die bisherige, nach amtlichem und biographischem Material gegebene Darstellung ist aber so lange noch kein treues Bild des Prozesses und der damaligen Zeit, wie sie nicht durch den Inhalt, die Zahl und Art der Broschüren ergänzt wird, die während jener zwei Jahre (1623—1625) Théophile de Viau und sein Schicksal zum Gegenstand haben. Es ist dies eine sehr interessante Aufgabe, denn die Pamphlete dieser Zeit geben direkte Auskunft über den Geist der Zeit, und aus der Stärke dieses Echos dürfen wir schliefsen, dafs Théophiles Prozefs die Mitwelt damals aufs leidenschaftlichste beschäftigt hat.

Es sind uns aus jener Zeit 45 verschiedene, teils poetische, teils Prosaschriften erhalten, die das Für und Wider des Pro-

---

[1] II, 302. [2] Henri Martin, a. a. O. Bd. XI, S. 218.

[3] Vgl. *Collection Dupuy* Bd. 93, S. 62 und den Abdruck bei Alleaume (I, CXXIV. CXXV).

zesses behandeln. Davon 41 in einzelnen Drucken, also als Broschüren, die sofort ihre Wirkung übten, dazu 4 Sammelbände, die hauptsächlich die während dieser Zeit von Théophile abgefafsten Schriften enthalten. Auch von den anderen 41 Flugschriften ist vieles als von ihm stammend ausgegeben, doch läfst sich das bei näherer Prüfung meist nicht aufrecht erhalten.[1] Von zwei weiteren Flugschriften sind uns noch die Titel erhalten;[2] doch waren diese Pamphlete auf der *Bibliothèque Nationale* nicht mehr aufzutreiben. Von diesen 45 Schriften sind die überwiegende Zahl von 35 zu gunsten Théophiles und nur 10 gegen ihn; vielleicht sind uns aber die gegnerischen Schriften nur weniger vollzählig erhalten.

Die Gesamtheit der Broschüren verteilt sich zeitlich wie folgt:

1623:	3 dafür,	3 dagegen.
1624:	20 „	5 „
1625:	12 „	2 „
	35 dafür,	10 dagegen = 45.

Der Kampf beginnt 1623 mit der Veröffentlichung von Théophiles noch unvollendeter *Plainte à un sien amy*, die mit einer sensationellen Notiz des Verlegers herauskam. Théophile endigt darin mit den Versen:

Et l'obstination de la malice noire
Avec ma patience augmentera ma gloire.

Sofort erscheint eine *Response de Thircis à la Plainte de Théophile prisonier.*[3] Sie sagt: *Théophile, je m'estonne qu'au lieu de*

---

[1] Von Théophile rühren aus jener Zeit 15 der bei Alleaume als *IIIme partie* (s. Index des zweiten Bandes S. 450) abgedruckten Stücke, d. h. alle, mit Ausnahme der Stanzen an Monsieur de L., der Briefe an Molé und an den König, her. Als von ihm herrührend, aber nicht bei Alleaume abgedruckt, ist auch *Le Factum de Théophile*, 1625, zu betrachten, so dafs auf seinen Teil an der Broschürenlitteratur 16 Nummern kommen.

[2] Nicéron, a. a. O. Bd. XXXVI, S. 56, giebt an: *Dialogue de Théophile à une sienne maistresse*, 1624, 8 S. 8°. J. Andrieu, a. a. O., spricht von einer Broschüre *Le frelon du temps*, 1624, 16 S. 8°.

[3] 1623, 14 S. 8°.

respondre et repousser tant d'accusations qui fondent sur toy de tous costez, tu t'amuses à m'interroger et à m'escrire d'un style poétique. ... N'y-at-il pas assez d'illustres et puissantes personnes pour les semondre de t'estre pitoyables par les clameurs et les plaintes? ... Ce n'est pas en vers qu'on t'accuse, ce n'est pas en vers que tu dois te deffendre. ... Tu négliges d'employer ta voix et tes vers pour implorer le secours du vray Dieu, et ne pouvant mesme feindre de te convertir au Créateur, tu te contentes d'avoir recours à une si chétive créature que moy et d'épuiser le reste de ta bizarre poésie pour te plaindre de mon peu de souvenir. ... Je crains que tant de vers exécrables qui portent ton nom si dévot (der Verfasser spricht vorher von dem *Traité de l'immortalité*) *ne résonnent si fort aux oreilles de tes juges que la petite voix de la deffense n'y trouve aucune entrée. Quelle innocence pourra vaincre tant de tesmoignages d'impiété ...* Und der Freund Tircis erklärt hierauf dem Freund Théophile, der ihn in der *Plainte* der Untreue angeklagt hat: *Ne pense pas pourtant, Théophile, que ce soit ton adversité qui m'ait esloigné de toy; avant qu'elle te vînt ny menacer, ny assaillir je me suis séparé de toy. ... La divine grâce m'a sevré de(s) faux plaisirs de ta pernicieuse compagnie.* Der Schlufs läfst keinen Zweifel darüber, dafs diese *Response* aus dem feindlichen Lager kommt.

Ebenso *Le Théophile réformé*[1] desselben Jahres, der beginnt: *O siècle misérable, pire cent fois que celuy de nos ayeulx ... en quel funeste malheur sommes-nous réduits? ... nous nourrissons ce venin et ceste poison funeste dans nos propres entrailles, nous l'entretenons dans nos campagnes et luy permettons de vivre licencieusement parmy nous.* Damit wendet sich der Autor direkt gegen die *Athées de ce siècle qui pullulent tous les jours parmy la France ... ceste racaille*, die Gott leugnet, während alle andere Kreatur ihn anerkennt. Das Büchlein bricht ab mitten in einer fast wörtlichen Kopie der *Doctrine Curieuse: J'entends trois ou quatre jeunes frippons qui sont dans la Pomme de Pin* etc.

Aber Théophiles Freunde, oder sonst eine gute Seele, die mit dem Dichter Mitleid, einen Zahn gegen die Geistlichkeit oder vielleicht litterarischen Ehrgeiz hatte, lassen diese Anklagen nicht

[1] 1623, 8 S. 8°. Das Stück ist ein Fragment.

unbeantwortet: es erscheint eine *Lettre Consolatoire à Théophile.*[1] Sie besteht aus einer Vorrede in Prosa und der Schilderung eines Traumes in Versen. Letzterer ist ein ganz amüsantes Stückchen. Ein Freund Théophiles, anscheinend im Schlaf, ruft:

Quels cris, quels hurlemens esclattent dans ces bois?
Quels murmures confus de ces bacchantes voix?
Ha! Muses, ha Phébus! à mon ayde, au secours,
Ou me ravit des bras le Soleil de nos jours: (Théophile)
Ha, c'est mon Théophille, ouy c'est luy, c'est luy-mesme
Qui gémit sous les mains de son envie blesme. ...

Trotz dieser Hilferufe des Freundes wird Théophile von einer Truppe, die mit einem *glaive d'imposture,* einer *fausse écriture* und einer *épée d'injure* bewaffnet ist, gefangen genommen; ein Drache, eine Schlange mischen sich in die Verfolgung, ein Satyr:

(à Théophile) Luy offença le poignet dont il tenait encore
La lire que Phébus de ses beaux dons décore.

Théophile *ainsi mal équippé* ruft Apollo an:

Qui appela à soy sa fille Hippothoé. (!)
Il te (Théophile) *recommanda dessous sa sauve-garde. ...*
C'est l'enfant de Phébus, des Muses le soucy,
Pansez luy ses playes, consolez-le aussy,

woraus man schliefsen kann, dafs die Feinde Théophile losgelassen haben; denn Hippothoé bittet nun Sybille:

... grand'mère des dieux
Qu'ell' te voulust cacher en quelques sombres lieux.
Ell' te mist en son sein — lorsqu'il vint une trouppe
De Centaures armés à la cavale crouppe ...
Ils t'arrachent du sein de la mère de dieux ...

und von dem Lärmen, das nun entsteht, erwacht ein anderes mythisches Geschöpf: Massure,[2] *qui dormoit dessus le Mont Parnasse,* und der nun gleichfalls ausruft:

Ha mon cher Théophille, est-ce toy? Qui souspire
Entre tant de bourreaux: est-ce toy qu'on martire?

---

[1] 1623, 14 S. 8°. Für eine genaue Chronologie kann ich nicht einstehen; die *Lettre Consolatoire* kann ebensogut schon vor den beiden Gegenschriften geschrieben sein; die Anklagen, die sie zurückweist, waren ja bereits in der *Doctrine Curieuse* enthalten.

[2] Wahrscheinlich für *Mercure.*

Il s'en court tout pasmé au dortoir des neuf sœurs. ...
Ces pauvrettes du lict sautant tout à l'instant,
D'agencer leurs peignoirs ne consument le temps ...

Calliope ruft alle Dichter herbei, die anscheinend sämtlich auf dem Parnafs ihr Nachtquartier haben, und unter denen sich ein Damon durch sein Rachegeschrei ausgezeichnet; auch unser Verfasser springt auf, um Théophile zu Hilfe zu eilen, und erwacht darüber. Sicherlich war aber dieses burleske Geschichtchen sehr ernst gemeint. Wir sehen das aus der Einleitung in Prosa, die Théophile auf das Beispiel Socrates' und Platos verweist und sagt: *Ce n'est pas donc de ce jour que l'envie règne ... la Vertu ne peut enfanter quelques actions héroïques qu'elle ne la trouve derrière ses talons. Ne te fasche donc point, si tu te vois assailli d'elle: elle ne s'attaque qu'à ceux auxquels Dieu a prodigué ses dons:*

Summa petit livor, perflant attissima venti.

Und er führt an, dafs man dem Dichter seine Freude am Wein, an *la bonne chère,* verübelt, sowie *je ne sçay quelle jeunesse laquelle en tout homme se laisse volontiers glisser aux premiers assaults de la volupté. Aye donc courage,* fährt der Freund fort, *fais paroistre l'esclat de ton bel esprit en la sombreuse nuict de tes afflictions ... le juste et l'innocent ne craint pas mesme le foudre de Jupiter ... les hommes vertueux se rient de tels mensonges ... le plus grand vice qui se trouve en toy, est d'estre trop libre à combattre pour la vérité ... ne t'effraye point, la vérité combat pour toy.*

Diese letzten Worte sind ein Beweis dafür, dafs ein Teil der Zeitgenossen doch schon dachte wie Théophile.

Die nächste Broschüre: *Lettre de Damon, envoyée a Tircis et à Théophile,*[1] ist nun aber eine direkte Antwort auf die Angriffe der *Response de Tircis* und zeigt zugleich, wie ungemein lebendig und dramatisch es in diesem Streit zuging, wo Freund und Feind sich abwechselnd dieselbe Maske vorbanden, um das Spiel auf der Bühne der öffentlichen Meinung fortzusetzen. Dieser Damon, über dessen Person ich leider nichts habe erfahren

[1] Der volle Titel lautet: *Lettre de Damon, envoyée à Tircis et à Théophile, sur le sujet de son interrogatoire du 18 novembre 1623.* 13 S. 8°. Von diesem Verhör ist aktenmäfsig nichts bekannt.

können,[1] faſst die Verteidigung diesmal von einer ganz anderen Seite: Tircis hatte in der *Response* Théophile seine Gottlosigkeit vorgeworfen; Damon entgegnet darauf: *Parlons par raison. Si cela est, pourquoy co(n)fesse-t-il ses péchés aux prestres? pourquoy reçoit-il la sacrée communion? A quel propos fréquente-t-il les sacremens et les églises? donne des aumosnes et fait tant d'œuvres chrestiennes? Ne considères-tu point,* fährt er fort, *que si tu as esté complice de ses meschancetés, il faut aussi que tu sois compagnon de son supplice?* und er fügt bedauernd hinzu: *Ah, Tircis, quel crève-cœur me seroit-ce si je vous voyois tous deux en Grève dans un brasier.* Die Vorstellung läſst einem allerdings eine gelinde Gänsehaut über den Rücken laufen. Damon verlangt weiter, daſs Tircis Théophile für die öffentliche Schmach öffentlich um Verzeihung bitten soll, nennt Théophile *le juste Théophile* und bittet Tircis *après avoir tant attendu, de poursuivre courageusement son eslargissement et liberté* (die Théophiles). Mit einem *Adieu, Tircis* schlieſst die interessante Broschüre, die zeigt, daſs man den Dichter auf sehr verschiedene Art zu retten suchte. Einmal, indem man die individuelle Freiheit als *vertu* und *service de la vérité* erklärte (*Lettre Consolatoire*), andererseits, indem man seinen äuſserlich kirchlichen Lebenswandel betonte.

Nun kommt das Jahr 1624 mit seiner Hochflut von Flugschriften, von denen dreizehn allein von Théophile de Viau herrühren. Es sind davon drei in Prosa, zehn in Versen, und sämtliche tragen den Stempel Théophileschen Geistes: die Prosaschriften scharf, klar und kühn. In den Poesien, neben aller Herbe, allem Trotz, ein stark lyrisches Element, das besonders in der *Lettre à son frère* hervortritt. Wie der Dichter diese tadellose Prosa, diese singenden Verse in seinem elenden Kerker, unter dem Drucke seines grausigen Geschicks hat schreiben können, ist nicht ganz leicht zu begreifen; daſs er es aber that, ist eine Leistung und ein Beweis von Charakter.

Ich will hier nur die Angriffsweise der Gedichte verfolgen:

---

[1] Théophile spricht von einem Damon (II, 157) und kann damit vielleicht Liancourt, vielleicht auch Montmorency meinen. Früher nannte er so einen Herrn de Pesé (II, 70). Über dessen Anteil an Théophiles Befreiung habe ich nichts finden können. Die Broschüren geben auch nichts Näheres, und so wird die Sache wohl unentschieden bleiben müssen.

von den drei Prosaschriften sind zwei (*Theophilus in Carcere* und die *Apologie*) gegen Garasse, eine gegen Balzac gerichtet.[1] Die übrigen zehn Stücke zeigen, mit welcher Hartnäckigkeit Théophile sich verteidigte, indem er eine nach der anderen alle zeitgenössischen Mächte für sich anruft: den König in seiner *Requête*; den ersten Präsidenten in seiner *Très humble requête à Monseigneur le premier Président*; den Untersuchungsrichter in der *Remonstrance à M. de Vertamon*; das Parlament in der *Requête à Nosseigneurs de Parlement*; die Berufsgenossen in der *Prière aux poètes du temps*; die ihm nahestehenden Personen in der *Lettre à son frère*; im *Remercîment à Corydon* seinen Freund; in den *Stances à Chiron* seinen Arzt, de Lorme; endlich die öffentliche Meinung im allgemeinen in der *Pénitence* und der *Maison de Silvie.*

Um diesen Stamm von eigenen Produktionen Théophiles wächst nun ein dichtes Buschwerk von Freundes- und Feindesschriften auf. Eine der letzteren heifst: *Atteinte contre les impertinences de Théophile, ennemi des bons esprits.*[2] Sie ist interessant, weil sie Théophile de Viau von einer neuen Seite her angreift, als Dichter. *Mais quelle niaiserie!* beginnt sie, *que le monde est sot! il n'est bruict ici que d'un Théophile, d'un certain oiseau de cage et de trébuchet, et comme s'il estoit quelque chose: on en fait une merveille dans l'esprit de nos hommes qui jadis n'admiroient que les choses plus qu'admirables.* Hiernach ist Théophile *un petit discoureur, petit rimeur de Clérac, présomptueux, orgueilleux et qui pour avoir l'applaudissement de quelques cerveaux légers, veut mettre soubs la fange de ses pieds les Homers, les Ronsards, les Pétrarques et les Virgiles. — Qu'il ne devienne point tant glorieux du bruict qu'il se donne par la vanité de son caquet,* denn früher hat man ebensoviel von *Robin, la Mule Ferrée, le Moine Bourru et du poète Villon* geredet, wie jetzt von ihm. Und nun folgt (glücklicherweise) eine Schilderung der damaligen Zustände: *Que l'on aille au pont neuf, on n'aura les oreilles battues que du Tircis de Théophile et de son Corydon,* d. h. die Bänkel-

---

[1] Auf den Streit zwischen Garasse, Ogier, Balzac und Théophile, der die ganze Sache noch weiter komplizierte, werde ich sofort eingehen.

[2] 1624; 11 S. 8°.

sänger und fahrenden Theater nahmen sich des dankbaren Stoffes an. *Que l'on rétrograde au Pont Saint-Michel, on ne s'abreuvera que de ses requêtes, de ses apologies, de ses recommandations aux poètes de son goût ... que l'on traverse le pont aux Doubles, son fantôme est là paranymphé, et partout l'on assure qu'il est venu des manans de village à Paris qui demandoient Saint Théophile pour protéger leurs vignes de la gelée, tant son bruit va loing.* Auf diesem Hintergrunde haben wir uns nun Prozefs und Broschürenstreit sich abspielend zu denken, und in diesem Lichte erscheinen die alten Zeiten, denen das Reizmittel der Tageszeitung und des Telegraphen zwar fehlte, doch weit weniger langweilig, als man glauben möchte: man hatte weniger Neuigkeiten, aber man hatte sie länger, studierte sie gründlicher.

Nach dieser Schilderung, in welcher der *Saint Théophile* eines gewissen ironischen Reizes nicht entbehrt, geht der Verfasser dem Dichter zu Leibe: *Mais considérons un peu qui il est, d'esprit et de corps, pour en faire tant de mine.* Der Verfasser hat Théophile nicht selbst gekannt, *mais il a entendu dire que c'est un gros tout rond qui n'a pas tant de quoy leurrer les belles filles, comme il dit* (in den *Fragments d'une histoire comique*). In dieser Beschreibung ist nun spafshaft, die Bosheit zu sehen, mit der Théophile für dick und rund erklärt wird, was also damals schon, scheint es, für nicht vornehm galt. Des weiteren, fährt der Verfasser fort, ist Théophile aus Clairac, *où l'on parle assez mal françois, et veut toutesfois se mêler d'estre juge de la pureté du langage,* und nun wird Théophile angeklagt, sich den Neuerungen Malherbes unterworfen und Ronsard verachtet, überhaupt die Nachahmung der Alten verurteilt zu haben! *Il appelle de là tous ornemens poétiques (buse qu'il est) affecterie et mollesse et tient qu'ils ne vont jamais sans confusion* (vgl. II, 11). *Il faut, dit ce rimeur de taverne, escrivre à la moderne. Et par quelles gens authorisée, Seigneur Théophile? par combien de siècles et d'empires? sur quels modèles, je te prie?* Auf diese interessante Kritik werde ich bei Besprechung von Théophiles litterarischem Credo näher einzugehen haben; hier ist nur die Angriffsweise eingehender zu betrachten. Théophile soll als dieser grofsen Aufregung ganz unwert dar-

gestellt werden, weil er, statt eines grofsen Poeten, der auf den Spuren der Alten wandelt, nur ein kleiner, moderner Poetaster sei. Diese Anklage durfte der gefangene Dichter immerhin leicht nehmen: er stand durch seine eigenartige Persönlichkeit und durch das Schicksal, das sie ihm bereitete, zu fest im Mittelpunkt der öffentlichen Aufmerksamkeit, als dafs eine einzelne Broschüre daran etwas hätte ändern können.

Wohl aber war eine andere Schrift, die in diesem Jahre veröffentlicht wurde, nicht so leicht zu nehmen, und zwar weil sie von seiten der Geistlichkeit kam. Es war der Père Mersenne, früher Jesuit im Collège la Flèche, seit 1611 bei den Minimen [1] in Paris, der *L'Impiétié des Déistes, Athées et Libertins de ce temps, combattue et renversée de point en point par raisons tirées de la philosophie et de la théologie* [2] veröffentlichte. Das Werk richtet sich hauptsächlich gegen die Deisten, worunter man Leute verstand, *qui reconnaissent qu'un Dieu existe, mais qui ne croient pas qu'il se mêle des affaires de ce monde.* [3] Diesen Vorwurf hatte man Théophile de Viau ja auch gemacht, [4] so dafs er hier nur unter einem neuen Namen schuldig befunden wird. Der Père Mersenne, der gleich Garasse aus Princip und nicht aus persönlichen Gründen den Kampf gegen Théophile aufnahm, sprach es als seine Überzeugung aus, dafs die Renaissance den Glauben erschüttert habe, dafs die Quelle des Atheismus wie Deismus in der Ketzerei (bedeutet wohl den Protestantismus) zu suchen und nachdem mit den Atheisten schon ein Grad schlimmer Gottlosigkeit erreicht sei, mit dem Deismus das Mafs des Übels voll werde. Er giebt an, in seinem Werke die Schrift eines Deisten zu widerlegen, die in Vierzeilen verfafst, *en plus de mots qu'il ne faudroit pour exprimer un sens net et clair,* sehr grofse Lästerungen enthält. Obgleich sich nun diese Schrift nicht direkt gegen Théophile richtet, denn die vom Père Mersenne angeführten Strophen sind nicht von Théophile verfafst, ihm auch von Mersenne nicht zugeschrieben, so ist das Pamphlet hier doch zu besprechen,

---

[1] Vgl. Didot, *Nouvelle Biographie Générale* Bd. XXXV, S. 118 ff.
[2] Paris, Bilaine, 1624. Derselbe Bilaine war Théophiles Verleger.
[3] Muyard de Vouglans, a. a. O. S. 98.
[4] Vgl. I, 242: *Ne crois point que les Dieux* ....

weil diese Schrift, zur Zeit des Prozesses veröffentlicht, die Zeitgenossen sehr ernstlich auf die dem Glauben drohende Gefahr aufmerksam machte. Das einleitende Gedicht *Au Déiste,* das beginnt:

> *Ignorant et meschant déiste,*
> *Que l'on peut nommer aujourd'hui*
> *Le tiercelet de l'athéiste*
> *Voire quasi pire que lui* etc.,

wird, wie die Predigten in Theophilum, seine Wirkung nicht verfehlt haben, und ein zweites Gedicht gleichfalls *Au Déiste*:

> *Déiste malheureux, plein de déloyauté,*
> *De qui l'esprit brutal cherchant la volupté,*
> *S'establit une loi selon la fantaisie* etc.

stimmte zu sehr mit dem überein, was man nach Mathieu Molés Darstellung von Théophile glaubte, als dafs die findigen Zeitgenossen dabei nicht an ihn gedacht hätten.

Das Werk führt dann die Verteidigung des orthodoxen Glaubens in zwölf gelehrten Kapiteln durch. — Letzterer Vorwurf, ein Gottloser, und zugleich der frühere Vorwurf, ein schlechter Dichter zu sein, werden in dem Streit zwischen Garasse, Ogier und Balzac vereint gegen Théophile geschleudert. Diese nicht erquickliche, aber sehr charakteristische Affaire will ich in Folgendem so kurz wie möglich darstellen.

Seit die *Doctrine Curieuse* im April 1623 vollständig herausgekommen, war nicht nur Théophile gegen sie aufgetreten, sondern sie hatte noch eine andere Kritik erfahren, und zwar von einer Seite, von der man es nicht vermutete: durch einen jungen Geistlichen, François Ogier, der 'Prieur Commendataire' von Chomeil, zugleich aber auch ein berühmter Kanzelredner war, welcher 'Prédicateur du Roy' wurde und den Ruf eines Schöngeistes besafs.[1] Als Geistlicher hätte er auf seiten Garasses,[2] als moderner Litterat auf seiten Théophiles stehen müssen. Er täuschte beide Erwartungen — falls solche überhaupt bestanden — und führte seinen Streich sowohl gegen Garasse wie gegen Théophile. Es leitete ihn dabei seine Freundschaft für Balzac, der gegen

---

[1] Michaud, *Biographie Universelle* Bd. 31, S. 205 f.
[2] Vgl. du Prat, a. a. O. Bd. IV, S. 485.

Garasse seit 1619 und gegen Théophile seit 1612 etwas auf dem Herzen hatte. Ersterer hatte nämlich Balzac im *Rabelais Réformé* vorgeworfen, ein Plagiat an ihm, Garasse, begangen, und ihm *une partie de son latin* gestohlen zu haben.[1] Was nun Théophile betraf, so war Balzac ja nach der gemeinsamen, holländischen Reise in Unfrieden von ihm geschieden. Jetzt war, wie Balzac meinte, die Gelegenheit, sich zu rächen, gekommen, und daher schrieb Ogier, wahrscheinlich unter Balzacs Leitung, *Jugement et censure du livre de la Doctrine Curieuse.*[2] Das Psalmwort *Quid detur tibi aut apponatur tibi ad linguam dolosam?* dient als Motto, worauf eine *Epistre aux révérends pères de la Société de Jésus* folgt: *Vous, Messieurs, comme vous estes des premiers et des plus forts champions de la vérité, n'avez pas oublié à vous présenter incontinent à un si honorable combat* (gegen die Atheisten); *il s'est trouvé qu'un d'entre vous a mis la plume dans la main afin de renverser et de vive voix et par escrit, une si malheureuse doctrine.* Aber, meint der Prior, *le Père Garasse a compromis la vérité dans sa défense. Il a profané les mystères les plus saints. Il est indigne de porter l'habit. Il est incessamment dans les digressions de bouffonnerie, de contes facétieux, de mots de gueule.*

Ogier, dessen *Jugement* übrigens anonym erschien, will nun zeigen, *que ce n'est pas par la voie du Père Garasse qu'il faut procéder;* und er schreibt, nachdem er erst sich noch an den Leser gewendet und lateinische Verse *in librum de Doctrina Curiosa Francisci Garassi* geschleudert hat, dreizehn Kapitel gegen Garasse: I. Garasses Rhetorik, II. seine anstöfsigen Geschichten, III. seine Bibliothek, IV. seine Narreteidung, V. seine Pedanterie, ... VII. seine Spitzfindigkeit, ... IX. seine Verräterei, X. seine Erniedrigung des Heiligen u. s. w.[3] Von Théophile ist kaum die Rede, die Angriffe richten sich alle gegen Garasse, dem unter anderem vorgeworfen wird, er müsse, um eine so eingehende Schilderung der Libertins zu geben, doch wohl Studien

[1] Vgl. Alleaume I, LXXXII.

[2] Paris 1623, ohne Autornamen. Das in der Bibliothèque Nationale erhaltene Exemplar ist nicht paginiert.

[3] Das Buch ist ungewöhnlich schlecht gedruckt, die Numerierung der Kapitel ganz unzuverlässig.

nach der Natur gemacht haben und sei mit den Schenken von Paris vertrauter, als einem Geistlichen gezieme.[1]

Dieser Vorwurf, sowie das ganze *Jugement,* zwangen Garasse zu einer Antwort, die er in der *Apologie du Père François Garasse de la Compagnie de Jésus pour son livre contre les athées et libertins de nostre siècle et responses aux censures et calomnies de l'auteur anonyme*[2] (Ogier) veröffentlicht. Sein Motto lautet: *Improperia improperantium tibi ceciderunt super me*; und auf dèr inneren Seite des Titelblattes steht: *Septimum in Augiæ stabulis impende laborem.* Garasse wendet sich zuerst an den Leser; er antwortet: *par le juste ressentiment du tort qu'on fait à son ministère,* und in einem Abschnitt *Jugement et descouverte générale du libelle* sagt er: *Voici une nouvelle façon de conscience: M. Ogier* (er hat also den Verfasser doch herausgefunden) *n'est point bouffon, ni cabaretier, quoique souvent il fréquente les tavernes et l'hôtel de Bourgogne, mais c'est moi qui suis bouffon et tavernier pour ce que je reprens les excès des tavernes et nomme les plus célèbres cabarets de Paris.* Dann folgt in Kapiteln, wie Kapitel IV: *mes bouffoneries prétendues*; VIII: *mes impudicités prétendues*; X: *mes pédanteries prétendues* etc. die Widerlegung der obigen Vorwürfe. Endlich Kapitel XVIII—XX sind Théophile de Viau gewidmet: alle die alten Beschuldigungen werden wiederholt,[3] und als neu kommt die Verdrehung der Stelle *et que Sa Sainctеté ne punit* in *ne permet pas à Rome* dazu.[4]

Kaum war die öffentliche Meinung auf diese Art wieder gegen Théophile de Viau aufgeregt, so rückte Balzac selbst in die Kampflinie vor, und zwar mit Veröffentlichung seiner Briefe, einem Werk, das ihn mit einem Schlage zum berühmten Manne machen und groſsen Wiederhall finden sollte.

In zwei Briefen spricht Balzac von Théophile, im neunten: *A l'évêque d'Ayre,* und im elften: an Boisrobert. Der erstere ist vom 20. September 1623, der letztere vom 12. September 1623 datiert. Beide Briefe sind bei Alleaume abgedruckt;[5] sie ent-

---

[1] Vgl. Kapitel IV bei Ogier, und Alleaume I, LVIII. LIX.

[2] Paris 1624.

[3] Vgl. S. 231 ff. bei Garasse, I, LX ff. bei Alleaume.

[4] Vgl. Garasse, a. a. O. S. 255; Alleaume I, LXII.

[5] I, LXXVII ff. nicht immer ganz korrekt.

halten die gehässigsten, gemeinsten Angriffe auf den ehemaligen Freund. Er spricht dann des weiteren über Théophiles unabhängige, religiöse Gesinnung und sagt: *Nous ne sommes pas venus au monde pour faire des loix; mais pour obéir à celles que nous avons trouvées ...*, ein Satz, der den unversöhnlichen Widerspruch aufdeckt, der zwischen den beiden Männern, Balzac und Théophile, bestand. *A n'en point mentir,* fährt Balzac fort, *il n'y auroit pas grande apparence que depuis le commencement du monde la vérité eust attendu Théophile*[1] *pour se venir découvrir à lui au bordel et à la taverne et sortir par une bouche qui n'est pas si sobre que celle d'un Suisse.* Er sagt dann, Théophile noch weiter anklagen hieſse *jeter de l'encre sur le visage d'un more,* daſs er Eigenschaften habe, *qui ne sont pas absolument mauvaises,* daſs Balzac früher an seinem Umgang Gefallen gefunden, *mais sitôt que j'ouys dire qu'il avoit passé les bornes du monde et s'attaquoit à ce qui est au dessus du ciel, dès l'heure mesme je rompis nostre commerce.* Am Ende des Briefes sagt er noch: Wie schön war das Leben in der guten, alten Zeit, *la nature estant encore vierge de toutes sortes de monstres: on ne parlait ni de Géryon, ni du Minotaure, ni de Théophile.*

Dasselbe, nur mit anderen Worten, schreibt Balzac an den Bischof von Ayre; dann kommt ein neuer Angriff: *je lui ai souvent montré qu'il faisoit de mauvais vers et qu'il s'estimoit injustement un habile homme. Mais voyant que les règles que je lui proposois de faire mieux, estoient trop sévères et qu'il n'avoit poinct d'espérance de parvenir où je le voulois mener, il a jugé peut-estre qu'il devoit chercher un autre chemin pour se mettre en crédit à la cour, et que de poète médiocre il pouvoit devenir grand législateur.*[2]

So sprach Balzac von Théophile; er redete nicht besser von Garasse, den er im vierzehnten Briefe angreift.[3] Dieser Brief ist an Hydaspe (Bezeichnung für seinen älteren Bruder) gerichtet,

---

[1] Statt des vollen Namens Théophile steht φφφφ.

[2] Ist bei Alleaume (I, LXXVIII) ganz ungenau abgedruckt.

[3] Vgl. Alleaume I, LXXX ff. Alleaume erwähnt dort *passages supprimés* dieses Briefes, citiert eine, giebt aber die Quelle seiner Informationen wieder einmal nicht an. In den mir zugänglichen Ausgaben von 1624 und 1630 ist sie nicht zu suchen.

und Balzac sagt darin folgendes von Garasse: *il faut que je vous avoue franchement qu'après la bière et les médecines je n'ai jamais rien trouvé de si mauvais que ses œuvres. Presque partout il manque de la logique naturelle et de la partie qui fait les hommes. En trois mots il en dit quatre qui ne sont pas bons ... tout ce qui me fâche en ceci, c'est qu'il faille que vous et moy ayons quelque sorte d'obligation à l'auteur de votre livre et que j'aie reçu du dernier de tous les hommes les commencements de mes estudes et la première teinture des lettres.*

Garasse antwortet hierauf mit einem Keulenschlage in seiner *Response du Sieur Hydaspe au Sieur de Balzac, sous le nom de Sacrator, touchant l'Anti-Théophile et ses écrits.*[1] Garasse thut, als ob der Brief an Hydaspe an ihn gerichtet sei und nennt Balzac in seiner Antwort *Sacrator*; und diese Antwort, im Stile und mit der beifsenden Verve der *Doctrine Curieuse* geschrieben, bezeichnet Balzacs Schreibweise als *dissipée, vagabonde, arrogante, imprudente et sauvage,* sagt von Balzac selbst: *vous estes aussi rodomont en plaisirs que lâche en courage ... vous avez un dédain insupportable de tout ce qui n'est pas vous-même; un air de libertinage anime tous vos écrits ... on dit que vous flattez les grands en esclave, que vous mordez les écrivains en vipère, et que vous estes bien marri de ne pouvoir croire et juger ce que vous en dites.*

Théophile, dem Balzacs Briefe in seinem Gefängnis wohl nicht zugekommen sind, hat darauf erst 1625 in der *Lettre à Balzac*[2] geantwortet, die ich aber gleich hier besprechen will. Er sagt dort:

M'ayant promis autrefois une amitié que j'avais si bien méritée, il faut que votre tempérament soit bien altéré, de m'estre venu quereller dans un cachot ... il est vrai que si vous étiez bien sain, vous feriez tout autre chose ... je sais que vostre esprit n'est pas fertile; cela vous picque injustement contre moi ... vous savez la grammaire françoise, et le peuple pour le moins croit que vous avez fait un livre. ... Les savants disent que vous pillez aux particuliers ce que vous donnez au public, et que vous n'escrivez que ce que vous avez lu. ... Je suis bon et obligeant, et vous estes lâche et malin. ... C'est par où nous avons esté incompatibles ... et après une très exacte recherche de ma vie, il se trouvera que mon aventure la plus ignominieuse est la fréquentation de Balzac.[3]

---

[1] Vgl. Alleaume I, CXXVI ff. [2] Vgl. Alleaume II, 285 ff. [3] II, 289.

Balzac hat weder auf Garasses noch auf Théophiles Brief geantwortet.[1]

Waren aber die Schriften der Feinde Théophiles von Gewicht, so waren die seiner Freunde weit größer an Zahl. Es sind ihrer im Jahre 1624 zehn. Zwei davon wiederholen nur die Beteuerungen von Théophiles Unschuld. Die eine heißt: *Les soupirs d'Alexis sur la retenue longue de son ami Théophile.*[2] Es ist eine sehr gut gemeinte Verteidigung in sehr schlechten Versen, bei der wir uns nicht weiter aufzuhalten haben. Besser ist schon ein kleines, vierstrophiges Gedicht, am Ende derselben abgedruckt und *A Théophile* überschrieben:

Il semble que la honte
Ait contrainct tes amis
De ne faire aucun compte
De ce qu'ils t'ont promis.

Et que comme l'envie
T'a fait croire un pervers,
L'on ait blâmé ta vie
Pour effacer tes vers.

Mais ils ont l'assistance
De tous les bons esprits
Qui, par leur résistance,
Augmenteront leur prix.

Si le sort t'est perfide,
Tu ne peux t'en aigrir,
Bien moins qu'un Aristide
Qui le voulut souffrir.

Die zweite, auch sehr gut gemeinte, aber geradezu groteske Apologie nennt sich: *L'apparition d'un phantôme à Théophile dans les sombres tenèbres de sa prison, ensemble les propos tenus entr'eux.*[3] Sie beginnt mit einem Schwulst, der damals zur Zeit

---

[1] Alleaume zieht hier noch die *Apologie pour M. de Balzac* hinein. Dieselbe ist von Ogier geschrieben und 1627 veröffentlicht worden, vgl. *Apologie pour M. de Balzac. A Paris chez Claude Morlot. 1627.* Wie das Datum zeigt, hat diese Schrift mit dem Prozeß Théophiles und dem Streit um ihn nichts mehr zu thun. Sie ist eine Antwort auf die gegen Balzac gerichteten Angriffe des Père Goulu, Général des Feuillants, der in seinen *Lettres de Phyllarque à Ariste* Balzac (unter dem Namen Ariste) des Plagiats an den Alten zieh. Man sehe Bd. I, lettre XXXV: *La Conformité de l'eloquence de Narcisse avec celle des anciens.* Somit ist auf die Diskussion dieser zwei Schriften hier nicht näher einzugehen, ebensowenig wie auf die 1624 zwischen Ogier und Garasse und später sogar zwischen Garasse und Balzac bewerkstelligte Versöhnung. S. über erstere Alleaume (I, LXII), über letztere einen leider nicht datierten Brief Balzacs in der Ausgabe von 1630 (l. IV, S. 533 ff.). Das *Nouveau Jugement de ce qui a esté dict et escrit pour et contre le livre de la Doctrine Curieuse des beaux esprits de ce temps* (Paris, Quesnel, 1625) enthält weitere Aufschlüsse nicht. [2] 1624; 13 Seiten 8⁰. [3] 1624; 14 Seiten 8⁰.

der Astrée Mode war, und gegen den Théophile kraftvoll gesprochen hat.[1] Es ist denn auch nicht daran zu denken, daſs diese Flugschrift aus der Feder Théophiles sei.

In welchen bizarren Erfindungen man sich überhaupt gefiel, mit welchen naiven Mitteln man für den Dichter zu wirken suchte, zeigt noch eine andere Broschüre: *Les larmes de Théophile, prisonnier, sur l'espérance de sa liberté.*[2] Das Büchlein beginnt in Versen und läſst angeblich Théophile selbst klagen:

> *Moi, pauvre Théophile, infortuné au monde,*
> *D'un désir tout parfait, avant mourir je veux*
> *Faire entendre mes plaintes et mes cris douloureux,*
> *A celui qui a fait le ciel, la terre et l'onde.*

Dann fährt Théophile in Prosa fort, sich von dem Verdacht zu reinigen, daſs er gesagt habe: *Qui craint Dieu, ne craint rien,* eine im atheistischen Sinne ausgelegte Äuſserung, die man ihm, scheint es, zuschrieb. Und darauf nun folgende Apostrophe: *Hiboux des conciergeries et souris chauves des vieilles caves sousterraines ... sortez de ces bas lieux pour ... avec toutes sortes d'oiseaux (d'agréable ramage) chanter tous d'une voix agréable que la croix de Jésus, mon sauveur, est de tous hommes l'unique bonheur, en ce monde et en l'autre assurément.* Die gleiche Aufforderung richtet er an *la sale vermine des lieux obscurs que je voy maintenant manger et boire auprès de moi, voires avec moi, en mesme escuelle et gobelet. ... Vous, petits ruisselets d'ordures et d'immondices ... qui m'assaillez de toutes parts,* fährt er dann fort, *allez, je vous conjure, de la part de mon Dieu, tous vous purifier dans la grande mer ... pour ainsi vous pourmenant et nettoyant, joindre Arion au milieu des dauphins, bref fredonner en vos sombres murmures ... qu'en le craignant et l'aimant tout ensemble, personne ne se trompe, mais fait un grand profit.*

Zu gleichem Lobe fordert er die *terre fangeuse et boueuse* auf, *les pierres rouillées* — sie alle sollen ihm helfen, den Herrn preisen, und eine Verwünschung auf die Atheisten schlieſst das seltsame Schriftchen, über das man heute lachen würde, das damals aber wohl sicher bestimmt war, zu rühren

---

[1] *Fragments d'une histoire comique* II, S. 11 ff.

[2] Paris 1624; 14 Seiten 8°.

und dem Dichter zu nützen. Und da das Publikum, das sich auf Stilprüfung und litterarische Feinheiten nicht verstand, an Théophiles Autorschaft sicher nicht gezweifelt hat, so mögen gerade solche an das fromme Gefühl und Mitleid appellierenden, bizarren Büchlein sehr zu seinen Gunsten gewirkt haben.

Direkte Anlehnung an Théophiles *Prière aux poètes de ce temps* sieht man in der *Response à la prière de Théophile, par les poètes.*[1] Der Dichter hatte sich darin an Malherbe, Hardy, Saint-Amant, Gombaud etc. gewendet. Von diesen hat keiner geantwortet, sondern die Verteidigung der in Théophile angegriffenen Standesehre einem wohlmeinenden oder bezahlten Anonymus überlassen. Interessant wird dieses an sich schwächliche Gedicht, das aber wenigstens dem Glauben an des Dichters Unschuld klaren Ausdruck giebt, dadurch, dafs, gleichfalls angeregt durch Théophiles *Prière aux poètes,* die Gegenpartei eine *Apparition de Théophile à un poète de ce temps, sur le désàveu de ses œuvres* erscheinen liefs.[2] Théophile sagt darin von sich:

> *Moi, dont les sales maximes*
> *Estoient un ardent à vos yeux,*
> *Qui de ses feux pernicieux*
> *Vous monstroit la route des crimes. ...* (S. 2.)

Wir haben da einmal bei derselben Gelegenheit die Meinungen der drei Interessenten nebeneinander: die des Dichters, seiner Feinde und seiner Freunde.

Dasjenige Gedicht Théophiles, welches aber die Zeitgenossen am meisten beschäftigt hat, ist die ergreifende *Pénitence de Théophile* gewesen.[3] Es hat nicht weniger als vier Antworten hervorgerufen, alle vier von Freundesseite. Die erste, *Consolation à Théophile en son adversité*[4] genannt, giebt wieder ein Zeitbild, wenn sie beginnt:

> *J'ai vu crier dans le Palais*
> *La pénitence que tu fais,*
> *J'ai vu ta Plainte, Théophile:*
> *Rien ne me plaist dedans Paris*

[1] In dem ersten Sammelbande von 1624: *Recueil de toutes les pièces, faites par Théophile depuis sa prise jusques à présent. Ensemble plusieurs autres pièces, faites par ses amis à sa faveur et non encore vues* (ohne Ort).

[2] Paris, Cardin Besogne, 1624. [3] Alleaume II, 162 ff.

[4] 1624, in dem bereits erwähnten *Recueil.*

Que quand je voy parmi la ville
Tant de beaux vers que tu escris.

Also während der Dichter unten im Kerker safs und seine Richter sich oben in den Beratungssälen mit ihm beschäftigten, wurden draufsen in der lärmenden 'Galerie du Palais' des Gefangenen Verse ausgeboten. Auch dieser Freund, der sich Alexis nennt, glaubt an die Macht von Théophiles Poesie:

Je sçai bien que tes vers françois,
En quelque peine que tu sois,
Pourront apaiser la disgrâce
Et la colère de la Cour,
Car ils n'ont point mauvaise grâce
Pour estre faits dans une tour.

Dann entschuldigt sich der Freund, dafs er es unternehme, für Théophile zu sprechen:

De contrefaire ton langage:
Ce n'est pas l'honneur du pinson,
Quand le rossignol est en cage,
De l'imiter dans le buisson.

Des weiteren heifst Théophile *l'Arion françois,* und an die Jesuiten wird folgende freundliche Mahnung gerichtet:

Et toi, fanal saint, qui reluis
Dans l'horreur des plus noires nuits,
Ignace, garde que ta flame,
Au lieu de lui monstrer le port,
Ne jette son corps et son âme
Dedans les gouffres de la mort!

In der zweiten Antwort: *Compassion de Philothée aux misères de Théophile,*[1] heifst es: *tu serois mis avec Orphée*; er ist *le cygne qui chante sur la rive* (der Seine) und zwingt die Wasser, in ihrem Lauf innezuhalten; dann meint Philothée, Théophile sei jetzt aber doch gewifs viel glücklicher als zu der Zeit, wo er *l'esclave d'une dame* war. Und dann mit jener Leichtigkeit, die der Zeit eigen war, vom Weltlichen zum Göttlichen übergehend, fährt er fort:

Celui-là n'est point arrêté,
Mais est plutôt en liberté
Qui a pour prison ceste ville
Que tu nommes 'Cité de Dieu',

---

[1] S. den genannten Recueil.

Et si c'est toi, mon Théophile,
Es-tu restreint en peu de lieu?

Und diese Frage: *Et si c'est toi, mon Théophile . . .,* kehrt fünfmal als Refrain wieder, was diesem Gedicht etwas wirklich Lyrisches giebt, während die meisten dieser Büchlein doch nur gereimte Prosa enthalten.

Neben frommen Wünschen und Beteuerungen bringt die dritte Antwort, *Response à la Pénitence de Théophile,*[1] noch einen neuen Gesichtspunkt: Théophile soll ruhig ein guter Christ werden, aber seine Dichtkunst doch nicht aufgeben:

Ne mets cet art à l'abandon,
De crainte qu'on y prenne envie,
A suivre le style doré
De ton poème révéré
Ravissant ton fruit et ta vie.

Endlich *Thyrcis à l'affligé Alexis ou à Théophile pénitent*[2] haucht seine Klagen in schweren Alexandrinern voller mythologischen Anspielungen aus, die nichts Neues bringen und an sich nichts Bemerkenswertes haben. Nur verraten sie die Hand eines wirklichen Litteraten.

Eine letzte Broschüre von 1624, *Dialogue de Théophile à une sienne maîtresse, l'allant visiter en prison,*[3] von der ich bereits anläſslich der Liebesgeschichte des Dichters gesprochen habe, schlägt einen ganz neuen Ton an; man dürfte demnach glauben, die Gefangennahme des Dichters sei auf eine Liebesintrigue, eine Vermessenheit seinerseits zurückzuführen. Aber ich halte dies für eine Spekulation auf die Neugier des Publikums und die Erfindung eines anschlägigen Kopfes.

Dois-je perdre tout mon âge
Sans repos, ny liberté?

fragt Théophile.

Si vous n'eussiez esté volage,
Vous ne seriez pas arrêté,

antwortet die Dame. Nun folgen Frage und Antwort weiter:

'Au moins qu'on me fasse entendre
Pourquoi je suis détenu.'

[1] Vgl. den bereits erwähnten *Recueil* von 1624.
[2] 1624 in der genannten Sammlung. [3] 1624; 8 Seiten 8°.

'Vous vouliez trop vous estendre,
Mais l'on vous a prévenu.'

Im weiteren scheint die Dame aber gar nicht sehr erzürnt zu sein, so dafs die erste Idee des Lesers, sie habe den Dichter verhaften lassen, auch wieder unhaltbar wird, bis sie ihm am Schlufs von neuem vorwirft:

Vos discours sont des frivoles,
Car vous estes sans foi, (sic)

worauf Théophile antwortet:

Je ne m'y dois plus attendre,
Mon dessein est recognu,

und sie entgeguet:

Ma foi, vous vouliez me prendre,
Mais l'on vous a prévenu,

so dafs wir am Ende ebenso klug sind wie vorher.

So schliefst das Jahr 1624 in der Broschürenlitteratur.[1]

1625 bringt im feindlichen Lager entweder keine Schriften hervor, oder sie sind uns nicht erhalten, womit dieser Teil unserer Betrachtung wegfällt. Vom Dichter selbst ist in erster Linie das *Factum* zu nennen, das ich bereits bei dem Prozefs mehrfach erwähnt habe.[2] Es ist nach der Konfrontation mit Sageot geschrieben und verlangt Gerechtigkeit gegen die niedrigen Umtriebe der Feinde.

---

[1] Ein anderes Motiv für Théophiles Einkerkerung wird in einem meiner Ansicht nach apokryphen Gedicht: *Dernière Requête de Théophile au Roi* (Michon, Lyon, 1630), erwähnt:

Tout mon mal est qu'en la rencontre
D'un mien ami qu'on outrageoit,
De quatre je défis un monstre
Qui sans mon secours l'esgorgeoit,
Et que depuis cette journée,
Sa race à me perdre obstinée,
Bien qu'elle désirât sa mort,
Pour la peur de quelque infamie
M'est une cruelle ennemie
Qui rend déplorable mon sort.

Das ist wohl nicht ernst zu nehmen; oder sollte es sich auf Balzac beziehen?

[2] *Factum de Théophile ensemble sa Requête, présentée à Nosseigneurs de Parlement.* 1625 (ohne Ort). 13 S.

Durch das *Factum* wurden wahrscheinlich die *Vers de Théophile, présentés au Roy* [1] hervorgerufen, ein Gedicht, das ich, obgleich sogar die Signatur *par Théophile* abgedruckt ist, für unecht halte. Die Bitten um Gerechtigkeit zwar hätte der Dichter auch an den König richten können, aber, scheint mir, nicht in dieser Form: es geht ein gar zu frommer und loyaler Zug durch das Ganze, und es befindet sich ein Reim darin (*belle* : *voille*), der Théophile kaum zuzuschreiben ist. Für seine Autorschaft würden dagegen einige Linien doch sprechen: *l'ardente charité redouble dans les cieux*; [2] *Le prince qui craint Dieu prospère toujours bien*; [3] *Dieu se sert de la verge, et puis la jette au feu* [4] und die Reime *fleuronne* : *couronne*, [5] die Théophile gern braucht.

Diese Verse und das *Factum* sind aber auch alles, was während des Prozesses noch veröffentlicht wurde. Unterscheidet sich doch überhaupt dieses Jahr 1625 bedeutend vom Vorjahre: es bringt, soweit wir sehen können, nur zwölf Flugschriften hervor, von denen nur drei während der Dauer des Prozesses selbst noch veröffentlicht sind; [6] die anderen neun erst nachdem die Freisprechung erfolgt war, weshalb ich glaube, dafs Alleaume mit Recht annimmt, der Dichter sowie seine Freunde hätten eingesehen, dafs in dieser kritischen Lage Reden Silber, Schweigen aber Gold war, und dafs sie dementsprechend handelten. [7] Wir haben also bis zur Verkündigung des Schiedsspruches am 1. September 1625 keine weiteren Broschüren zu erwähnen. Dann erscheint aber sofort eine Elegie: *Sur l'arrêt de Théophile.* [8] Das Urteil lautete auf Verbannung, und so beginnt die Elegie:

Enfin puisque la France a perdu son Ovide,
Amour le peut bien suivre et lui servir de guide
En un autre séjour.

---

[1] 1625; 14 S. 8°.

[2] Strophe 2—3. [3] Str. 3—4. [4] u. [5] Str. 3.

[6] Ein *Recueil*; das *Factum*; die *Vers, présentés au Roi.*

[7] Vgl. I, LXXVI.

[8] Das auf der Bibliothèque Nationale erhaltene Exemplar ist interessant; ohne Ort, ohne Datum gedruckt, hat eine moderne Hand '1625' hinzugefügt. Das Buch scheint aus einer Privatbibliothek: *ex libris* steht S. 3, und der Name ist ausgeschnitten, dann weiter: *ad S..... honoratum 717*; 15 Seiten 8°.

Puisqu'on voit son esprit et sa vertu bannie. ...
La liberté peut bien se retirer de France
Puisque le Parlement,
Par l'exemple d'un seul nous fait à tous défense
De parler librement.

Ein Zeichen, dafs ein Teil der öffentlichen Meinung auch selbst im 17. Jahrhundert noch etwas Rückgrat hatte. Denn nun heifst es weiter:

François, que serez-vous sans amour et doctrine
Et sans la liberté?
Vous ne serez plus tels de nom ni d'origine
Que vous avez esté.
Vous serez sans amour, car l'amour s'en va suivre
Théophile bien loing ...
Vous serez sans doctrine, au moins les braves hommes
Seront bien écartés,
Et ne se verront plus, puis qu'au temps où nous sommes
Ils sont si mal traictés.
Vous ne serez plus francs ...
Que deviendrez-vous donc? vous deviendrez peut-être
Bigots et inhumains
Et pour estre cela, ne vous faut-il pas estre
Espagnols ou Romains?
Vous les semblez desjà car ...
Ceste sévère loi, ceste sentence inique
Contre un homme de bien
Se pouvoit bien donner par un roi catholique
Mais non pas très chrestien.

Dann bittet der Verfasser die Muse, Théophile wenigstens zu den Barbaren zu begleiten, war doch Ovid auch einst bei den Geten in Verbannung; aber die Barbaren werden menschlicher sein als die Christen:

Quelque Scythe ravi de tes odes françoises
S'arrêtera tout coi,
Et déposant son arc et ses flesches turquoises
Aura pitié de toi.
Peut-estre tu auras quelque juge équitable
Encore parmi eux
Qui sçaura discerner si c'est estre coulpable
D'estre trop amoureux.
Il ne te dira pas que de parler des dames
Et rire en temps et lieu,

C'est semer une secte et obliger les âmes
A n'avoir point de Dieu. ...
Va donc et désormais exerce ta constance,
Arme-toi de raison,
Et imagine-toi qu'estant hors de la France,
Tu n'es qu'hors de prison.

Sage dir: *Que le monde est la seule patrie*
De tous les gens de bien. ...
Si ne point faire mal, est se rendre coulpable,
On t'a fort bien puni. ...
N'aie point de regret en sortant de la France
De quitter tes amis;
Tu auras pour le moins assouvi la vengeance
De tous tes ennemis. ...
Quelque part où tu sois, tu auras une place
Parmi les gens d'honneur,
Et ne seras sujet à aucune disgrâce
De prince, ni seigneur.
Tu viveras (sic) *toujours ès terres estrangères,*
Mieux que nous ne vivons,
Et seras esloigné de beaucoup de misères
Qu'en France nous avons etc.

Es folgen dann noch ein Sonett und eine *Plainte d'Amour*, die mit folgenden Versen Amors schliefst:

Et moi, qui ne devois rien craindre
D'un traitement si rigoureux,
N'ai-je pas sujet de me plaindre
Pour tous les poètes amoureux?

Dieses hübsche und kühne Gedicht beweist uns, dafs ein Teil der Zeitgenossen mit dem endgültigen Urteil ebenso unzufrieden war, wie der Dichter selbst.[1] Eine Broschüre, genannt *La honteuse fuite des ennemis de Théophile, après sa délivrance*[2] setzt das Motto voran: *Impavidum virtutis honos caput inserit astris,* schildert dann noch einmal mit Entrüstung das Vorgehen der Kabale, die sich gegen Théophile gebildet hatte, und fügt einige bemerkenswerte Details hinzu: danach hätten seine Gegner ihn öfters *suivi en habit desguisé dans les cabarets, académies et autres lieux scandaleux;* die Zeugenbestechung wäre im grofsen betrieben worden: *Quelqu'un pourroit bien dire que l'on lui a offert pension*

[1] Vgl. II, 308: *Lettre à Montmorency.* [2] 1625; 14 Seiten 8º.

de 1000 livres tous les ans und *deux cordeliers, pour avoir refusé de solliciter contre Théophile, ont encouru la haine et la disgrâce du Père Voisin pour jamais.*

Die eigentliche Flucht der Feinde Théophiles sieht der Verfasser aber darin, dafs der Pater Garasse *n'a pris le chemin de Poitiers pour autre considération que pour n'oser paroître après un si lâche trait, attendant que ceux qu'il a employés, l'aient rendu ami avec Théophile,*[1] und dafs der Père Voisin nach Rom gegangen ist,[2] *les uns disent que c'est pour subir avec son compagnon Sajot, à la place de Théophile, la peine portée dans la sentence — les autres disent que sa conscience le rongeant, l'a obligé de prendre ce chemin pour aller chercher l'absolution de ses fautes,* und ein drittes Motiv für seine Entfernung will der Verfasser lieber verschweigen.

Le Triomphe de Minerve, par les Muses d'Hippocrène, sur l'heureuse liberté du sieur Théophile, l'un des beaux esprits du temps[3] setzt den Parnasse, die Mythologie und eine grofse Gelehrsamkeit in Bewegung, um die Freisprechung Théophiles würdig zu feiern: *tout ce que l'abondance des plus grands orateurs et poètes pourroient dire sur vostre heureuse liberté ... seroit bien peu au respect de ce qu'il(s) laisseroient à dire ... à cause que vous* (Théophile) *estes chéry, aimé et protégé de nostre Déesse Minerve ... si les anciens poètes vivoient, ils quitteroient leur ouvrage comme nous ... pareillement toutes les Muses ...,* ebenso *les sœurs de Phaton* (sic) ... *Les Astrologues se plaignent de n'avoir prédit parfaitement les éclats de vostre bel esprit. ... Les Anciens sont ennuyeux* (sic) *que l'imprimerie n'aie esté inventée de leur temps et porteront encore plus douloureuse envie quand par icelle sera* (sic) *partout publié les faicts de vostre bel esprit. L'Arismetique* (sic) *se resjouit espérant recouvrir nouveaux nombres*

---

[1] Von einer solchen Versöhnung hat nie etwas offiziell verlautet — ist es ironisch gemeint? Dafs Garasse sich nach Poitiers zurückzog, steht fest (vgl. Prat, a. a. O. Bd. IV, S. 473); dort schrieb er seine sehr unzuverlässigen Memoiren.

[2] Dafs der Père Voisin *prit la liberté pour l'obéissance,* sagt der *Mercure françois* 1625; vgl. Alleaume II, S. 257. Dafs er von Richelieu, dessen Aufwand er getadelt hatte, nach Rom verbannt wurde, bestätigt Prat, a. a. O. Bd. IV, S. 517. [3] 1625; 15 S. 8°.

pour ce que ceux qui ont esté jusque à présent, ne sont suffisant (sic) *pour nombrer les valeurs de vos mérites* etc. Doch steht dieser groteske Freudenausbruch vereinzelt da. Die übrigen Broschüren klingen in einer ganz anderen Tonart: *Le théâtre de la fortune des beaux esprits de ce temps, ensemble l'action de grâce sur la liberté du Sieur Théophile;*[1] *Le Miroir de la Cour sur lequel les revers et l'inconstance de la Fortune se voient, adressé au sieur Théophile pour s'en servir au temps présent*[2] schildern den Hof und die Welt in düsteren Farben und raten dem Dichter, sich in die Einsamkeit zurückzuziehen, der Welt abzusterben, die ja die wahre Tugend doch nur mifshandelt und verkennt. Und es steht am Ende der zweiten Broschüre folgendes Gedicht, in dem angeblich Théophile selbst spricht:

Je veux seul, escarté, ores dans un bocage,
Ores par les rochers souspirer mon dommage ...
Je veux auprès des eaux tristement murmurantes
Et près l'obscurité des grottes effroyantes
Soulager mon esprit, de soucis tourmenté.
Vous, bois, qui entendez le reson de ma plainte,
Vous rochers qui m'oyez, quand mon âme contrainte
Sous trop de cruauté se plaint de mon malheur;
Et vous, eaux, qui traînez en vos fuites tardives
Les regrets que j'espans dessus vos molles rives,
Soyez tristes tesmoins de ma juste douleur.
Vous, antres reculés, où les ombres dernières
De ceux à qui la mort a fermé les paupières,
Errent tant que les corps soyent mis dans le tombeau,
Recevez mes soupirs, et d'une longue haleine
Redoublez plusieurs fois la voix dont en ma peine
Je demande à vos cœurs un remède nouveau.
Vous donc, dieux d'ici bas, vous, sainctetés sacrées,
Qui des poètes avez les essences changées,
Si vous vivez encore aux désert ou aux bois,
Muez-moi, je vous prie, en un souspir si tendre
Que le cœur des passans mon accent fasse entendre,
Me faisant pour me plaindre une éternelle voix.

Die gleiche Stimmung klingt in einem Gedicht wieder, das Théophile zugeschrieben ist, und das ich nicht wagen würde, kurzerhand für unecht zu erklären, obgleich es nicht in des Dichters

[1] 1625; 15 S. 8°. [2] 1625; 15 S. 8°.

Werke aufgenommen ist. Die Flugschrift, und es ist die letzte, mit der wir uns zu beschäftigen haben, heifst: *Consolation sur la résolution de la mort, ensemble l'Adieu du Monde, adressé aux beaux esprits de ce temps, par Théophile.* [1] Die *Consolation,* in Prosa, sieht aus wie eine Vorrede des Herausgebers, und unter *la Mort de Théophile* ist sein Rücktritt von der Welt zu verstehen, der in dem folgenden *Adieu du Monde, par Théophile, adressé à ses amis* besprochen wird:

Cependant qu'esloigné de vos yeux je souspire,
Sans faveur de secours, d'espérance et de port,
J'appelle à mes regrets la bienheureuse mort
Qui peut seule avancer mon mal et mon martyre.
Car comme sur la mer est poussé le navire,
Mon cœur est agité par mon injuste sort,
Et l'horreur de mon mal d'un éternel effort
Entre cent mille escueils d'heure à heure m'attire.

Dann kommt ein Vers: *En beaucoup de regret ma misère je traîne,* und eine Konstruktion: *Chascun va suivant,* die sehr wohl von Théophile sein könnten, und endlich der Schlufs:

La tristesse me perd, je suis plein de langueur,
Mon espoir est esteint, je meurs de ma douleur:
C'est faict, je ne suis plus qu'une ombre vagabonde,
Et pour ce que je suis en mon mal si confus,
Hermite je deviens, [2] *pour n'apparoître plus;*
Aussi je ne vis plus: car je suis mort au monde.
Adieu, monde inhumain, plein d'infidélité;
Dévotieux, je suis où avec liberté,
Tout au ciel consacré, je servirai d'offrande;
Ce me sera tout un, si c'est avec labeur,
Y passant mes regrets, j'y trouverai faveur,
Le plaisir est plus grand, quand la peine est plus grande.

Und man hat allen Grund, anzunehmen, dafs der Dichter sich in einer solchen Stimmung eine Zeit lang befand. Wir haben ja bereits gesehen, dafs in diesem Zweifler und Freigeist auch ein mystisches Element lag. Dieses hatte sich nun während der Gefangenschaft entwickelt; der Dichter sagt uns selbst, dafs er während dieser Zeit Sanct Augustins [3] *Civitas Dei* und Davids Psalmen [4] las. Und da Théophile de Viau doch mehr war, als nur

[1] 1625; 8 S. 8⁰. [2] Der Text hat *désire.* [3] II, 163. [4] II, 256.

ein leichtfertiger Spötter, nämlich ein Denker, der es nicht lassen konnte, sich mit den Rätseln des Daseins zu beschäftigen, und den die Kirche nicht hatte befriedigen können, deshalb begann für ihn in dem Augenblick eine neue, innere Entwickelung, wo er sah, was Lessing mehr als ein Jahrhundert später etwa so aussprach: die Kirche ist nicht die Religion, und die Bibel nicht das Christentum. Théophile de Viau begann, an einen Gott zu glauben; aber die Kirche und das Priestertum gewannen nichts dabei; im Gegenteil: wohl erklärte sich Théophile Gott gegenüber für schuldig, ihm gestand er:

Je maudis mes jours desbauchés
Et, dans l'horreur de mes péchés,
Bénissant mille fois l'outrage
Qui me donne ce repentir,
Je trouve encore en mon courage
Quelque espoir de me garantir. II, 164.

Aber auch Augustinus hat in seiner Jugend gesündigt, sagt der Dichter, und derselbe Théophile, der sich vor Gott schuldig erklärt, wiederholt, dafs die Menschen ihn zu richten kein Recht haben, denn gegen ihre Gesetze hat er nicht gefehlt, und, die Hand auf der *Civitas Dei,* schwört er:

Qu'il faut pour m'empêcher de vivre,
Faire périr les innocens. II, 165.

Er nimmt also bereits für sich und seine Entwickelung das voraus, was die Aufklärung erst 150 Jahre später für die Allgemeinheit erringt: die Unterscheidung zwischen Religion und Kirche und die von Voltaire und Lessing formulierte Anschauung, dafs ehrlich zweifeln Gott besser dienen heifst, als kritiklos glauben. Mit dieser Überzeugung und in dieser Stimmung verliefs Théophile den Kerker, mit seinem Gott versöhnt, der aber nicht der Gott der Kirche war.

VI. Kapitel.
(1. September 1625 bis 25. September 1626.)

Als Théophile de Viau das Gefängnis verliefs, war er ein Verbannter, der sich nur heimlich in Paris aufhalten durfte. Doch scheint sich der Herr von Liancourt seiner sofort aufs freund-

lichste angenommen zu haben. Da Théophile aber sowohl mit erschütterter Gesundheit wie ohne Mittel die Haft verliefs, mufste ihm viel daran liegen, sowohl eine Frist zum Ausruhen zu erhalten, sowie seinen Aufenthalt zu einem gesetzlich erlaubten zu machen. Er richtete daher einen Brief an Monsieur Olier, Maître des Requêtes au Parlement de Paris, und bat diesen, dem Parlament ein Gesuch zu übermitteln, worin Théophile Aufschub nachsuchte.[2] Das Parlament gestattete ihm darauf, vierzehn Tage in Paris zu bleiben, und setzte ihm sechs Monate Frist, um Frankreich zu verlassen. Eine vom Dichter gleichzeitig ausgesprochene Bitte, man möge ihm Schadenersatz für Beschlagnahmung seines Geldes, seiner zwei Pferde und seiner Ausrüstung geben, was alles ihm bei seiner Gefangensetzung genommen war, wurde abschlägig beschieden.[2] Dies bewog den Dichter, nach Ablauf der vierzehn Tage eine weitere Bitte, diesmal an Monseigneur de Bellièvre, Président à mortier au Parlement de Paris, zu richten,[3] der ihm günstig gewesen zu sein scheint, und dem er schreibt:

Depuis les quinze jours que Monsieur le premier Président me donna, je suis constraint de me cacher, et n'ai différé mon partement que par la nécessité de pourvoir à mon voyage. Je suis sorti du cachot avec des incommodités et de corps et de fortune, que je ne puis réparer aisément, ni en peu de temps. Ce que j'avois d'argent en ma capture, ne m'a point esté rendu. Mes parens dont j'attends mon dernier secours, sont à deux cents lieux d'ici. Il y a des gens qui se sont endebtés pour m'assister en ma captivité; si je m'en vais sans les reconnoître, ce sera une ingratitude que je sentirai plus dure que mon exil. Je vous supplie, Monseigneur très humblement, de m'octroyer quelque respi. ... Donnez-moi, s'il vous plaît, un repos pour l'esprit et me laissez la liberté de mettre la main à la plume pour rendre à Dieu et à la Cour les remerciemens de mon salut ... je dois à la satisfaction des hommes et à ma sécurité, un ouvrage qui témoigne mes déportemens, et qui justifie l'amitié de tant d'honnêtes gens qui se sont intéressés en ma disgrâce.[4]

Es scheint, dafs die Bitte gewährt wurde, denn Théophile de Viau verliefs Paris erst nach dem 14. November 1625. Bei

[1] Alleaume II, 322. 323.

[2] Vgl. *Extrait des registres de Parlement,* Collection Dupuy Bd. 93, S. 62 und Alleaume I, CXXV.

[3] Alleaume II, S. 319. 320. [4] II, 423.

wem er sich bis dahin aufhielt, wissen wir aber nicht. Montmorency befand sich seit dem 15. September auf der Ile de Rhé,[1] von wo er versuchte, die Hugenotten zu vertreiben. Der Dichter hätte nichtsdestoweniger im Hotel Montmorency ein Asyl finden können. Alleaume nimmt an, er habe sich bei seinem Freunde Luilier versteckt; das ist möglich, einen Beweis dafür haben wir aber nicht. Théophile kann auch ebensogut bei Liancourt Aufnahme gefunden haben, dem er seine Freiheit zum grofsen Teil zu verdanken glaubte, worüber er an Montmorency, wie folgt, schreibt:

Après avoir rendu mon innocence claire à tout le monde, encore a-t-il fallu donner à la fureur publique un arrêt de bannissement contre moi. Monsieur de (der Name fehlt leider) *chez qui je suis, et M. de* — (auch dieser Name fehlt)[2] *ont esté presque les seuls qui ouvertement ont favorisé mon innocence. ... Ceux-là, sans doute, Monseigneur, ont voulu tenir vostre place, et je croy qu'il ne falloit plus que vous, pour me faire absoudre entièrement.*[3]

Wo Théophile aber auch geblieben sein mag, er verwandte seine Zeit gut: er begrüfste mündlich oder schriftlich seine alten Freunde und Gönner[4] und schrieb jetzt zu seiner Rechtfertigung die *Apologie au Roi,*[5] sowie die *Lettre à Balzac.*[6] Auch Caliste war er ungeduldig, wiederzusehen;[7] sie scheint ihm damals noch treu gewesen zu sein.

Als dann der Herzog von Montmorency nach seinem Siege über Soubise von der Ile de Rhé nach Paris zurückkehrte, scheint das frühere Freundschaftsverhältnis zwischen ihm und Théophile sich wieder hergestellt zu haben, und da der Herzog sich gezwungen sah, als Admiral von Frankreich bald wieder nach dem Kriegsschauplatz zurückzugehen, er also in seiner Abwesenheit aufser stande gewesen wäre, den Dichter zu schützen, nahm er ihn mit sich nach dem Süden. Sehr reizvoll war dem kranken

---

[1] Henri Martin, a. a. O. Bd. XI, S. 215.

[2] II, 308. 309. Ich schlage vor, die beiden fehlenden Namen durch Liancourt und La Roche-Guyon zu ersetzen, die, wie Garasse sagt, Théophile am eifrigsten begünstigten.

[3] Alleaume II, 415, Note.

[4] Alleaume II, 309. 337 an Liancourt; II, 316 an Clermont-Lodèves etc.

[5] II, 234 ff. [6] II, 285. [7] II, 336.

Dichter diese Aussicht nicht. Er schreibt darüber an Desbarreaux: '*Asseverabat heri maris præfectus* (Montmorency) *nos intra triduum tandem abituros. Sic ab ignibus ad undas vocor,*[1] und an denselben noch einmal: *Abero paulo quam credideram, diutius et infelicius. Quippe nobis assignatur apud oceanum vaga et periculosa sedes, scopuli, vada, ventus et undæ. Hominum societas dura aut nulla, et sive sternas, sive vigiles, sive ebrius sis, sive sobrius, et titubare ubique et vomere necesse est.*[2]

Wie nötig dem Dichter ein Beschützer war, beweist übrigens ein Zwischenfall, der auf der Reise passierte. Théophile berichtet darüber, ohne Namen zu nennen, an Desbarreaux;[3] ein gleichzeitiger Brief an Herrn von Liancourt erlaubt aber, zu schliefsen, dafs sich die Scene in Bourges beim Prinzen von Condé zutrug.[4] Condé, der ein Freund des Jesuiten Coton war, schickte seinem Schwager Montmorency am Thore der Stadt einen Boten mit der Bitte entgegen, er möge Théophile draufsen lassen, denn ein solcher Gast bringe Gefahr ins Haus. Montmorency entgegnete, dafs er die Seinen nicht auf fremden Befehl aus seiner Gegenwart verbannen werde, nahm Théophile bis zur Schwelle der Statthalterei mit, stieg ohne Begleitung hinauf, liefs den Dichter, sowie sein ganzes Gefolge mit Ostentation im nächsten Gasthaus bewirten, erlaubte Théophile, dem die *ingrata et desolata urbs* Langeweile verursachte, am nächsten Tage sich aufs Land zu begeben, schickte ihn mit ehrenvollem Geleit und in Begleitung eines Koches dorthin, und, sagt Théophile, während *ille biduum cum suo principe satis graves moras agit, ego biduum in deserto rure formosæ Calistes recordationem colo libenter.* Er hatte jedenfalls das bessere Teil erwählt. Aber das Verfahren des Prinzen von Condé, der Théophile sagen liefs, er hätte ihn gern gesprochen, doch sein Freund (Coton) ihm dieses nicht er-

[1] II, 423.

[2] II, 425. Ich möchte hier gleich erwähnen, dafs möglicherweise III, IV, VI und IX der lateinischen Briefe aus dieser Zeit sind. Da sie nicht datiert sind, kann man das nicht sicher sagen. Wären sie datiert, so würde dieses beweisen, dafs Théophile de Viau die etwa sieben Wochen vom 1. September bis 15. Oktober ziemlich behaglich im Verkehr mit seinen Freunden Desbarreaux und Luilier verlebte.

[3] II, 425 ff. [4] II, 324.

laubt, mufste dem Dichter eine weitere Warnung sein und ihn lehren, dafs er sich immer noch vorzusehen habe.

Wie lange Théophile de Viau mit Montmorency auf dem Kriegsschauplatze geblieben, ob er von da aus noch einmal seine Heimat besuchte, wann er nach Paris zurückkehrte, wissen wir nicht. Es ist aber anzunehmen, dafs er im Frühjahr 1626 wieder in Paris war. Das war wiederum ungesetzlich, aber der Dichter wufste sich durch Montmorency und Liancourt geschützt. Er führte das Leben mit Luilier und Desbarreaux anscheinend in alter Weise fort: es sind uns mehrere lateinische Briefe erhalten, die damals zwischen ihnen gewechselt wurden, und welche Kleinigkeiten des Tages besprechen, Einladungen übermitteln, um Gefälligkeiten bitten und uns von dem heiteren und witzigen Verkehr des Freundeskreises einen Begriff geben. Einmal bittet Théophile Luilier, er möge ihn doch nicht mit Magistratspersonen zusammen zu Tische laden; denn, sagt er, *coram magistratibus, tunicis tam captus sum quam in vinculis* ... und *vixdum bene superati periculi, extinctique rogi, memor animus in sales et jocos excurrere libere, aut frontem curis solutam explicare non audet.* [1]

Um diese Zeit mufs ihm Caliste um des Grafen von Clermont willen untreu geworden sein, wie wir aus zwei französischen Briefen schliefsen dürfen. [2] — In dem Verkehr mit den Freunden und Bekannten wird jetzt neben den alten Tönen ein neuer angeschlagen. Gleich nach seiner Freilassung hatte Théophile an Luilier geschrieben: 'Täglich wird mir die katholische Religion lieber, und wenn ich in Demut vor dem Altar knie, ergreift mich ein tiefer, seliger Schauer' [3] — ein Wort, das wohl beweist, dafs Théophiles Seele jene mystische Bekehrung durchgemacht hatte, die später bei den deutschen Romantikern auftritt, und die die Fichteaner in den Schofs der alleinseligmachenden Kirche hinüberführte. Da Théophile so an den Freigeist und Spötter Luilier schreibt und hinzusetzt: *uno verbo Theo-*

[1] II, 416.

[2] II, 325. 349. Der Comte de Clermont ist wohl ein Clermont-Tonnere gewesen, da Théophile fortfährt, mit Clermont-Lodèves gut zu stehen. Vgl. II, 383, was sich nur auf Clermont-Lodèves beziehen kann.

[3] II, 417.

philus sum, so wird er es ja auch wohl ernst gemeint und vor seinen Freunden weiter kein Hehl daraus gemacht haben. Wir haben über Théophiles Wendung zur Religion und seine Stellung zur Kirche noch ein weiteres Zeugnis, einen Brief Théophiles an den Bischof von Agde, einen Onkel Montmorencys, der Théophile, scheint es, seinen Rat in Glaubensdingen gegeben hat. *Ma dévotion,* heifst es da, *n'est pourtant pas si sévère qu'on vous l'a fait accroire: je m'en suis acquitté simplement, comme vous m'avez prescrit. C'est assez, Monseigneur, que je ne sois point profane, comme, Dieu merci, je ne suis point en soupçon d'estre superstitieux,*[1] eine Stelle, die mich zwingt, zu wiederholen, was ich früher schon gesagt, dafs durch Théophiles Bekehrung wohl die Religion, nicht aber die Kirche etwas gewonnen hatte.

Doch nicht nur über diese Innerlichkeiten geben uns des Dichters Briefe Auskunft, sondern sie erzählen auch manches äufsere Ereignis. So erfahren wir aus zwei lateinischen Briefen, dafs zu dieser Zeit *Pyrame et Thisbé* von neuem aufgeführt wurde, und zwar am Hofe und wohl auch bei Montmorency; denn Théophile schreibt darüber an Desbarreaux: *Exhilaravit mihi mentem faustum de Pyramo nuntium, qui maximo universæ prorsus aulæ fuit exceptus applausu.* Der einzige Tadel, fügt Théophile hinzu, sei, dafs man das Stück zu stark und zu tragisch gefunden habe.[2] In einem anderen Briefe an Luilier ladet Théophile ihn mit anderen Freunden ein, der Aufführung des Stückes bei Montmorency beizuwohnen und den Erfolg zu feiern.[3] Dafs man bei Hofe das Drama des Verbannten aufführte, war ein starkes Stück und ist nur durch allerhöchste Protektion zu erklären. Théophile scheint sie damals aber wirklich genossen zu haben; schreibt er doch: *Rex præclare de me cogitat — sed,* fügt er hinzu, *cogitat solum.*[4]

Und daran scheint dieser Versuch des Dichters, sich seine Stellung bei Hofe zu machen, auch wieder gescheitert zu sein. Schon dafs man ihn, den Autor, zur Aufführung des Dramas bei Hofe nicht einlud, sondern nur durch einen Boten vom Erfolge seines Stückes unterrichtete,[5] mufste ihm beweisen, dafs

---

[1] II, 332. [2] II, 422. 423. [3] II, 424. [4] II, 423. [5] II, 422. 423.

nicht alles richtig sei. Und hätte er seine Feinde, die jesuitische Geistlichkeit, wirklich gekannt, so hätte er im voraus wissen können, dafs sie ihm nie vergeben, dafs jeder Erfolg, den er errang, sie nur tiefer erbittern würde. Théophile de Viau hat sich als ein schlechter Psycholog erwiesen, indem er nicht voraussah, dafs Hafs und Neid niemals abrüsten. Durch seinen dramatischen Erfolg ermutigt, durch viele angesehene Freunde unterstützt, hat Théophile sich dann beim *lever* des Königs gezeigt, *où,* sagt er, *j'eus la grâce d'estre accueilli d'Elle (Sa Majesté) avec tant de faveur que je ne pouvois pas sans frénésie craindre quelque chose de leur persécution* (die seiner Feinde). Man wagte es aber doch *de le menacer jusques auprès du lict de Sa Majesté* und ihn mit einem schmählichen Tode *(une mort pleine d'infamie)* zu bedrohen, so dafs der Dichter diesmal ernstlich an einen Aufenthaltswechsel denken mufste.[1]

Vielleicht forderte ihn damals ein Freund auf, nach England zu kommen, um darauf jene derbe Antwort: *A un sot ami* zu erhalten.[2] Doch wurde durch seine Gönner dem Dichter die weitere Verbannung erspart. Er mufste nur Paris meiden; aber man erlaubte ihm, bei den Montmorency in Chantilly zu wohnen,[3] den Herrn von Pezé, einen alten Freund und Vertrauten, in Champsaume, zu besuchen,[4] sich in Selles beim Grafen von Béthune aufzuhalten.[5] Und überall sehen wir ihn in demselben unabhängigen Verkehr mit den grofsen Herren wie früher. *Il est vrai,* schreibt er an den Grafen von Béthune, *que je suis glorieux de croire que la Nature n'a jamais fait un homme avec assez de mérite pour m'obliger à le servir. A moins que de m'engager d'amitié, personne ne se doit assurer de la mienne. Si ceux de qui je reçois pension, ne me donnoient point autre chose, leur libéralité ne seroit utile qu'à moi, et s'ils ne me faisoient du bien pour ce qu'ils m'aiment, je ne les aimerois jamais pour le bien qu'ils me font.*[6] Also immer

---

[1] Vgl. II, 289. 290. *Au Roy.* Der Brief befindet sich in den *500 de Colbert,* Bd. II, S. 67. Er ist nicht datiert, aber auf die erste Verbannung kann er sich nicht beziehen, da damals von Todesstrafe nicht die Rede war; wohl aber diesmal; war dem Dichter doch befohlen *de garder son ban sous peine d'être étranglé et pendu.* Mit diesem Urteil scheint man ihm gedroht zu haben.

[2] II, 326 ff. [3] II, 335. 347. [4] II, 341. [5] II, 338. 358. 428 ff. [6] II, 339.

noch der alte, unvorsichtige Théophile, trotz Gefängnis und Bekehrung.

Von seinem Leben in Chantilly giebt Théophile eine anmutende Beschreibung. Er scheint damals eine Menge dichterischer Pläne gehabt zu haben: eine Weiterführung oder Sichtung der *Maison de Silvie,*[1] ein Lobgedicht auf Montmorency; er hatte ja auch dem König versprochen, an eine Revision seiner Werke zu gehen[2] — kurz, wir glauben ihm, dafs er *avoit de la besogne pour plus de deux mois* und einen Sekretär brauchte, der ihn begleiten sollte.[3] Bei dieser Gelegenheit spricht denn Théophile ein Wort aus, das ihn vortrefflich kennzeichnet: *Je suis moi-mesme fort nonchalant à corriger mes gens, et laisse vivre tout le monde dans la liberté où je me suis nourri. S'ils n'ont soin de faire le valet, je ne m'aperçois point que je sois le maître, aussi ne pouvant m'assujetir à personne, je serois injuste de vouloir prendre empire sur les autres.*[4]

So beschäftigt, behagt sich der Dichter sehr gut auf dem Lande: *les champs, à mon avis, ont quelque chose d'innocent et d'agréable qui ne se rencontre point dans le tumulte des grandes villes ... je ne puis me ressouvenir de Paris qu'avec un dégoût de tout ce que j'y ai trouvé autrefois de plus agréable, et je me sens aussi contraint de m'en éloigner par ma propre inclination que par la necessité de mes affaires. Ceste constance que je fay paroître en ma persécution, est plus un bonheur de mon esprit, qu'une vertu de mon courage. — Je trouve que mon naturel est une plus douce philosophie que celle que les livres enseignent et que les sectes ont prêchée. Après la crainte de Dieu et le service du roi qui suit immédiatement après, il n'y a rien, si me semble, qui ne puisse légitimement céder à nos fantaisies et à nos opinions.*[5] Also immer noch der alte Standpunkt: sich selber treu bleiben; jetzt mit der Krönung versehen *la crainte de Dieu* — dieses mystischen Gottes, den Théophile fand, wenn er *mentem et genua ad altaria flectans, cessit in voluptatem.* Und eine letzte, freundliche Schilderung Chantillys giebt uns der folgende Brief an M. de Villautrets, Conseiller au Parlement:[6] *Si vous venez à Chantilly,*

---

[1] II, 304. [2] II, 257. [3] II, 362. [4] II, 362. [5] II, 348. [6] II, 335.

que vous appelez un hermitage, vous trouverez que son hermite y use plus de fruits de vigne que de racines d'herbes. Ähnlich lebte er in Selles beim Grafen von Béthune. Mit dem Bild einer Abtei Thelema schliefst des Dichters Korrespondenz; er spricht von der Pracht der Gebäude und Gärten, den funkelnden Wasserfällen, den geschwätzigen Bächlein, dem trefflichen Mahl, das *voluptatem sine fame et saturitatem sine fastidio* erzeugt, vor allem aber von dem geistvollen Gespräch des Mäcens: *Ibi nihil morosum, nihil non nobile est et aulicum, præter eruditionem et priscæ illius veræque virtutis stigmata quibus tam pauci nostri nobiles sunt insigni;* alles, was Herz und Geist begehren können, fährt er fort, ist hier, und Ovid hat kein glücklicheres Exil gekannt.[1]

Von Zeit zu Zeit kommt Théophile de Viau wohl der Gedanke, dafs er in den Augen vieler immer noch ein Gebrandmarkter und Verbannter ist, dafs er Paris, den Hof nicht betreten darf; dann schreibt er Briefe an einflufsreiche Persönlichkeiten,[2] zürnt Montmorency, den er säumig findet,[3] kurz, er hat auch seine Stunden voll weltlichen Ehrgeizes. Sein Bruder Paul scheint auch damals wieder in Paris gewesen zu sein und sich für Théophile verwendet zu haben.[4]

In seinem an Monsieur de Saint-Marc-Otheman, Conseiller au Parlement, gerichteten Brief schreibt Théophile: *Je vous supplie de disposer Monsieur le Procureur Général à relâcher un peu de la sévérité de sa charge pour me laisser un peu de liberté à solliciter mes affaires. Je ne demande point la promenade du Cours ou des Tuileries, ni la fréquentation des lieux publics, mais seulement quelque cachette où mes ennemis ne puissent avoir droit de visite et que, me retirant parfois dans quelque hôtel, on ne vienne point troubler ma sécurité ni rebuter mes protecteurs.*[5] Dieser Brief scheint gewirkt zu haben: am 25. September 1626 stirbt Théophile de Viau in Paris im Hause Montmorencys.

---

[1] II, 430. [2] II, 344—347. [3] II, 423.

[4] Vgl. zwei Briefe: II, 351. II. 354. 355. Die *Biographie Universelle* giebt an, Paul de Viau sei *maître d'hôtel* bei Montmorency gewesen; ich habe darüber nichts finden können, weder in M. Garissons Arbeit über Paul de Viau: *Bulletin historique et littéraire de la Société du Protestantisme en France 1892,* S. 281 ff., noch auf eine direkte Anfrage bei Monsieur Garisson. Es scheint mir aber nicht glaubhaft. [5] II, 345.

Natürlich haben sich an den Tod des Mannes, der im Leben die Mitwelt so stark beschäftigte, auch manche Erzählungen geknüpft. Eine eingehende Schilderung seines Endes bringt der *Mercure françois.*[1] Eine kleine Anekdote über Théophiles Ende erzählt Chorier in der Biographie Pierre Boissats, der zum Hause Montmorencys gehörte, ein Freund Théophiles war und diesen einen Tag vor seinem Tode noch sah;[2] bei seinem Tode selbst soll Desbarreaux zugegen gewesen sein.[3] Vielleicht auch Mairet, der seit zwei Jahren Théophiles Freund gewesen zu sein angiebt.[4]

Garasse erzählt, daſs Théophile sich seit seiner Freilassung den unglaublichsten Ausschweifungen ergab und dann starb, wie er gelebt: *sine sensu religionis et pietatis.*[5] Wogegen Nicéron in seinen Memoiren die Überlieferung giebt, Théophile de Viau sei an einem Fieber gestorben: *après avoir reçu les sacrements de l'Église.*[6] Unter diesen widerstreitenden Berichten muſs jeder sich das auswählen, was ihm dem Charakter des Dichters am entsprechendsten scheint. Über die eigentliche Natur der Krankheit werden wir wohl nie ganz klar werden — die einen nennen sie ein Fieber,[7] die anderen eine Lethargie.[8] Wohl aber dürfte der *Mercure françois* recht haben, wenn er für diesen jähen Tod die Kerkerhaft des Dichters mit verantwortlich macht und von dem *grand amas de mélancolie* spricht, *qui s'estoit fait en lui pendant sa prison.* Wissen wir doch, daſs der Dichter an Belliëvre schreibt: *je sui sorti du cachot avec des incommodités de corps et de fortune,*[9] und er sich später über *sa paresse* beklagt.[10] Und obgleich er sich in der *Apologie au Roi* seiner kräftigen Konstitution rühmt,[11] so verbringt selbst ein kräftiger Mensch nicht ungestraft zwei Jahre unter groſsen, seelischen Erschütterungen im Kerker Ravaillacs.

Die eine Genugthuung haben Théophiles Feinde jedenfalls gehabt: konnten sie ihn nicht am 19. August 1623 auf dem Markt von Paris brennen sehen, so war es zum Teil ihr Werk, wenn man ihm am 25. September 1626 die Augen schloſs

---

[1] Bd. XII, S. 474 ff. Abgedruckt bei Alleaume I, XCI, Note 1.
[2] Chorier, a. a. O. S. 34 ff. Alleaume giebt sie wieder I, XCII.
[3] Vgl. Ménage, *Anti-Baillet,* Bd. I, S. 359 ff.
[4] Vgl. II, 294. [5] *Memoires de Garasse* S. 87.
[6] A. a. O. Bd. XXXVI, S. 46 u. ff. [7] Der *Mercure français.*
[8] Boissat. [9] II, 319. [10] II, 362. [11] II, 244.

und ihn in Saint Nicolas des Champs[1] zu Grabe trug. Aber auch damit hatte Théophile de Viau seine irdische Rolle noch nicht ausgespielt: von seinem Prozeſs her war ein Groll gegen die Jesuiten im öffentlichen Bewuſstsein zurückgeblieben; wie früher mit dem gefangenen Dichter, beschäftigte man sich nun mit dem toten, und gleich einer letzten Rache des trotzigen Mannes schossen eine Anzahl spöttischer und neckischer, heftiger und feierlicher Broschüren hervor.

Mochte immerhin ein Traktat *De Theophilis* erscheinen, worin alle Anklagen, die man je gegen Théophile vorgebracht hatte, eine fröhliche Auferstehung feierten,[2] sofort erschienen auch Broschüren, die die Jesuiten angriffen. Die eine: *L'ombre de Théophile, apparue au Père Garasse,*[3] erzählt: der Liebling der Musen sei in den Gefilden der Seligen wieder erwacht, wo Ronsard ihn mit dem Lorbeer gekrönt. Als er dem Dichter aber rät, von dem Strom Lethe zu trinken, antwortet Théophile: *j'ai encore quelques affaires avec le Père Garasse* — so verläſst er denn einstweilen den Aufenthalt der Seligen *pour aller en l'autre monde et apparaître au Père comme une ombre, ennemie de son repos, emmenant avec lui les furies d'enfer, pour lui troubler l'esprit, afin que la Société lui donne de l'ellébore pour purger son cerveau ... ou l'envoyer aux Indes Occidentales endurer le martyre de la foi.*

Théophile holt die Megära und sagt ihr, Garasse habe behauptet, nichts, selbst die Furien nicht, könne die Ruhe des wahren Philosophen stören. Von den Furien begleitet, erscheint Théophile dann Garasse, der darüber erwacht, vor Schrecken den Verstand verliert, seinem eigenen Schatten nachläuft und, denselben für Théophile haltend, ruft: *Cet impie a pris la ressemblance de mes habits pour m'offenser!* — *La Compagnie,* schlieſst das Büch-

[1] Nicht weit vom Hotel Montmorency, das Rue Saint Avoye lag (nicht Rue Chapon, wie Alleaume I, XCIII sagt); vgl. Leroux de Lincy, a. a. O. *Index des rues.*

[2] Ménage im *Anti-Baillet* Bd. I, S. 359 ff. schreibt dieses Werk dem Père Renaud oder Raynaud zu. Alleaume, der den Théophile betreffenden Passus abdruckt (I, XCII), citiert, wie Ménage und wahrscheinlich nach Ménage 'S. 229' des Traktats. Das Buch ist nach diesen Angaben auf der Bibliothèque Nationale nicht zu finden gewesen und Backer-Carayon erwähnt eines solchen anläſslich des Père Renaud nicht.

[3] 1626; 16 S. 8°.

lein, *voyant ce malheur qui lui est arrivé, l'envoya aux champs pour lui faire prendre l'air.*

Diese Broschüre mufste wenig Freude bei den Jesuiten erregen. Sie erwähnt bereits einen Namen, der zu weiteren Schriften Anlafs gab, den des Père Coton. Die zwei Schriften heifsen: *La Descente de Théophile aux enfers*[1] und *la Rencontre de Théophile et du Père Coton en l'autre monde.*[2] Alle drei deuten auf einen Streit hin, der zwischen dem Dichter und den Jesuiten stattgefunden haben soll. In der *Ombre de Théophile* heifst es, die Jesuiten hätten Théophile verfolgt *pour venger l'injure du Père Coton.*[3] Die *Rencontre* sagt: *l'injure que vous* (Théophile) *me fîtes* (dem Père Coton) *au Louvre, a esté la cause de vostre prison.* Ob mit Recht, ob mit Unrecht, vermag ich nicht zu sagen, denn über eine Scene, die zwischen Coton und Théophile vorgefallen sei, habe ich nichts erfahren können. Den Grund, weshalb die Spötter der Zeit aber den Père Coton, der am 18. Januar 1626 gestorben war, wieder auferweckten, giebt die *Descente* an, indem sie von einem *livret* spricht: *qui par le feu fut passé, que son ordre avoit faict contre les bonnes loix,* und die *Rencontre,* wenn sie sagt: *quant au livre qui a esté fait contre le Roi, ce n'est qu'une pièce d'ambition et de vanité et de dessin que la société a hazardée pour tenter ses forces et pour monstrer que sa grandeur ne peut estre esbranlée par les Rois.*

Es bezieht sich diese Anspielung auf das im Januar 1626 von Deutschland aus nach Frankreich hereingebrachte Buch *Quæstiones politicæ quodlibeticæ agitandæ in majori aula Sorbonica,*[4] das sich scharf gegen die Politik Richelieus, gegen die Allianzen mit den ausländischen Protestanten, gegen das Eingreifen Frankreichs in den Dreifsigjährigen Krieg wandte und eine reine katholische Politik, wie man sie unter Marie von Medici, Concini und Luynes trieb, verlangte. Prat in seiner Geschichte des Jesuiten-

[1] 1626; 12 S. 8⁰. [2] 1626; 14 S. 8⁰.

[3] Alleaume setzt dafür *Voisin* (I, XXXVII). Er könnte recht haben, wenn nur eine Broschüre die Anklage brächte. Angesichts der zwei anderen aber läfst sich dieses nicht halten, und es ist *Coton* zu lesen.

[4] Der Titel lautet weiter: *diebus Saturnalitiis mane et vespere Præsidente Illustrissimo Cardinali de Richelieu, sive de Rupella, anno 1626. Cum facultate superiorum Bassompetræus vidit et approbavit.*

ordens schreibt darüber: *Le parti de Théophile fit tout pour diriger la haine publique contre les Jésuites, surtout les P. P. Coton et Garasse.*[1]

Das heißt, die Partei der Freidenker und die der *Politiques* erklärte, entweder Garasse oder Coton hätten die Schrift verfaßt. Es ist auch ganz möglich, daß Théophile in diesem Streite um die *Quæstiones* ein lauteres Wort sagte, entschiedener auftrat als andere; es mag auch zwischen ihm und Coton zu einer Scene gekommen sein, die dann allerdings nicht als Grund seiner Verfolgung, sondern als Nachspiel zu betrachten wäre. Auf irgend eine Weise müssen er und die Jesuiten anläßlich der *Quæstiones* aneinander geraten sein, denn sonst wäre keine Broschüre wie *la Descente de Théophile aux Enfers* entstanden.

Weitere Einzelheiten habe ich aber nicht feststellen können. In der *Descente* halten Charon und ein Schatten folgende Zwiesprach:

Que cherche cet esprit errant le long des bords
De ce fleuve d'oubli où passent les morts?
... Il semble menacer l'antre plutonien.

Worauf der Schatten mit seinem eigenen Lob antwortet. Darauf Charon: *Dis-moi, quel est ce nom qui tant fut admiré?* der Schatten: *Que servira, vieillard, quand je te le diré?* Aber Charon besteht darauf und erfährt nun vom Schatten folgendes:

Vivant, j'étois nommé de tous l'Ami de Dieu,
Bien venu par mon art dans les nobles provinces,
Caressé des seigneurs, des dames et des princes,
Si je n'eusse d'Amour pris le soin par mes vers,
Il eust abandonné ce siècle si pervers.

Charon findet das plötzlich langweilig und ruft ihm zu: *Quitte ces vains discours, si tu veux avancer,* worauf Théophile sich nähert und einen anderen Schatten bemerkt,

— — — — — — — — *qui chancelle,*
Mâchant entre ses dents je ne sçais quel discours.
Je l'ai vu quelque fois et son front plein d'audace
Tesmoigne assez qu'il est compagnon de Garasse.

Der Schatten wird dann später noch als *le père aux grandes oreilles,* als Verfasser der *Quæstiones* bezeichnet, und Théophile sagt zu

[1] A. a. O. Bd. IV, S. 577 ff.

Charon: *Et quoi, recevez-vous dans ces campagnes saintes ces esprits médisants, vrays* (sic) *images des feintes?*

Damit ist dann der polemische Teil der Broschüre beendigt, und sie schliefst, indem die Richter der Unterwelt, gerührt durch Théophiles Verse, ihn in Begleitung Merkurs zum Himmel schicken, wo Ganymed ihm Nektar kredenzt.

Ein Zwiegespräch zwischen Coton und Théophile schildert die *Rencontre.* Es ist einiges groteske Detail dabei, das den Jesuiten lächerlich machen soll, und es zeigt, wie ein Teil der Bevölkerung Frankreichs damals dachte, wenn Théophile dem Pater sagt: *la société est tombée en une grande disgrâce, et on a recognu leur malice et leurs inventions.* Worauf der Père Coton mit dem Geständnis antwortet: *Je suis contraint en ce lieu de dire la vérité* ... doch wird das Gespräch rasch abgebrochen, weil man Coton abruft, um seinen Richtspruch zu vernehmen. Diese phantasievolle Satire, die einer mächtigen Körperschaft lachend empfindliche Schläge versetzt und Partei für einen Toten ergreift, dies freie Spielen mit dem griechischen Mythos ist sehr anziehend, auch wenn es mangelhafte Drucke auf schlechtem Löschpapier und holprige Verse sind, die sie uns erhalten haben.

Ernsteren Charakters sind zwei Broschüren: *Discours remarquable de la vie et mort de Théophile*[1] und *Récit de la mort et pompe funèbre, observée aux obsèques du Sieur Théophile,*[2] die beide des Dichters Talent, Tugend und Unschuld betonen. Erstere giebt die Einzelheiten über des Dichters Tod, die der *Mercure françois* abgedruckt hat; letztere, die Théophile *cet Apollon de nostre âge* nennt, polemisiert noch heftig gegen Balzac, *qui se dit seul empereur des esprits ... qui a osé se prendre à celui auquel il devoit hommage et soumission: je veux dire à toi, Théophile, bel ornement de ce siècle, la gloire des bons esprits, dont ce petit avorton de la nue te vouloit quereller l'empire.* Die Broschüre erzählt weiter, wie Théophile mit den Sakramenten der Kirche versehen, gestorben sei: *tels ont esté les soins de cet esprit vraiment angélique,* dem die Schöngeister Frankreichs ein Denkmal gesetzt haben, *afin que la postérité reconnaisse que ce siècle n'est point ingrat à rendre les honneurs dus à ceux de son mérite que la vertu a eslevés jusques*

[1] Paris, Jean Martin, 1626; 15 S. 8°. [2] Paris, 1626; 14 S. 8°.

au plus haut trône de l'immortalité. Man sieht, wie sogleich die Legendenbildung um jeden berühmten Namen beginnt: während die Feinde in Schwarz malen, ziehen die Freunde dem Toten ein weifses Unschuldskleid an, das oft der Lebende nicht für sich beansprucht haben würde.

Die anderen Flugschriften ergehen sich in freien Phantasien, Phantasien, die zeigen, wie fest sich das öffentliche Bewufstsein an diesen originellen Théophile angeklammert hatte, wie er die Zeit beschäftigte, wie sie trotz Scheiterhaufen und Kerker, trotz Verbannung und Kirche an ihm Gefallen fand, Partei für ihn ergriff und um seine Gestalt, die wohl eine tragische genannt werden darf, lustige Schnörkel und Arabesken zog.

Da erscheint eine *Dernière Lettre du Sieur Théophile à son ami Damon, qu'il a faite en sa maladie.*[1] Darin ermahnt der sterbende Théophile seinen Freund zu einem gottseligen Wandel:

Mon cher ami, je ne vis plus
Dedans les plaisirs de la vie,
Mes mouvemens sont tous perclus,
Je ne songe plus à Silvie;
Les perfections de Cloris
Et les délices de Paris
Sont effacés de mes pensées;
Il ne me souvient que de toi,
L'horreur de mes fautes passées
Me fait vivre tout hors de moi.

Und in leichten Strophen, die im Rhythmus wenigstens viel von Théophile haben, predigt er dem Freunde die Abkehr von der Welt.

Dann wieder giebt es eine *Lettre que Théophile a envoyée de l'autre monde à son ami:*[2]

Je suis malgré les faux pieux
Reçu dans le séjour des dieux ...
Dieu par sa bonté infinie
M'a pardonné ceste manie,
Qui me faisoit dire des vers
A tous ces courtisans pervers,
Qui contre mon humeur m'ont fait faire des rimes,
Où les religieux ne trouvoient que des crimes.

---

[1] Paris, Jean Martin, 1626; 12 S. 8⁰. [2] 1626; 12 S. 8⁰.

Man sieht, auf wie vielfache Weise die Nachwelt sicht mühte, Théophile so weiſs zu waschen, wie sie ihre Helden und Märtyrer liebt.

Bis dann am Ende wieder der Schalk vorkommt und der angebliche Théophile sagt:

> *Adieu, cher ami, sans adieu,*
> *J'attends ta response en ce lieu.*
> *Ne manque pas de me rescrire,*
> *Tout ce que tu as ouï dire*
> *Depuis que j'ai quitté Paris.*
> *Et si tu rencontres Cloris,*
> *Tu la peux assurer que mon corps ni mon âme*
> *Ne brûleront jamais dans l'éternelle flamme.*

Eine neue Phantasie über das Thema Théophile de Viau nennt sich: *la Métempsychose de Théophile, ou le transport de son ombre en divers corps.*[1] Das beginnt ganz stimmungsvoll: *Il estoit jour et desjà l'Aurore avoit quitté la couche de son vieil jaloux Titon ...* die Furien, die den Vater Garasse besucht haben, machen sich auf den Heimweg, und Théophiles Seele soll mitkommen; aber sie will nicht: *hélas,* sagt sie, *que la vie est belle, que le monde est beau ... qu'il y a de contentement à voir un arbre, revêtu de fleurs et de feuilles au printemps. ...* Daher faſst sie den Entschluſs, ihren alten Körper wieder aufzusuchen; aber sie findet ihn *desjà trop avancé à la corruption et à la pourriture* und kommt nun auf allerhand andere Auswege; Théophile wird ein Kobold werden und in allen Häusern wohnen, oder ein Geist, der mit Gedankenschnelle durch die Welt streift, oder ein Bach, eine Welle, ein Wassertropfen, der in den Adern einer Eiche rollt. *Et si je désire un estat insensible ... j'habiterai dans la dureté des rochers ... si l'insensibilité des rochers m'ennuie, je les abandonnerai et prendrai le corps des oiseaux, et je volerai d'arbre en arbre, en la saison du printemps.* Endlich: *Théophile prend résolution de prendre un corps d'air pour passer subtilement en tous les cabinets secrets et pour pénétrer mesme dans la pensée par conjectures, et par ce moyen il descouvrit toutes les amours, toutes extravagances, désordres, désreglements, intrigues, forfanteries, cocuages, maquerellages, sortilèges de la Cour.*

Diese kleine Schrift ist durch ihre tiefere Auffassung Théophiles bemerkenswert: es war eine hübsche Idee, ihn, dem man

---

[1] 1626; 14 S. 8°.

die Beschäftigung mit der Lehre des Pythagoras vorgeworfen, nun selbst eine Seelenwanderung durchmachen, ihm seine Naturliebe zu lassen und dem, der für seine Zeit ein kühner Denker gewesen war, die Rolle eines allwissenden *Diable boiteux* zuzuschreiben. Endlich giebt es auch noch ein *Testament de Théophile,*[1] das mit ernsten, philosophischen Betrachtungen beginnt, in denen der Dichter sich selbst ermahnt: *à jouer ce dernier acte avec constance et résolution* ... um dann mit einer bissigen Verve zu schliefsen: *Je donne et lègue à Apollon mon âme, et mon corps au Parnasse ... je donne et lègue le Parnasse Satyrique qui m'a esté attribué, à la benoîte Compagnie des Jésuites ... je donne et lègue au Père Garasse ma plume afin que dores en avant il n'escrive plus de mensonges et de tabarinages contre les curieux de ce temps; je donne mon encre au Père Coton, car le coton sans encre ne peut pas servir ... je donne ma bibliothèque aux bigots, archibigots, estragots, à tous ceux qui portent leur esprit en escharpe, afin qu'ils apprennent par la lecture de mes livres à ne plus faire les hypocrites. Je donne aux Imprimeurs qui sont bons buveurs de renom et verolés de réputation, tous mes escrits, poésies et traductions afin qu'ils chantent à jamais:*

Requiescat in pace.

Mit diesen Legaten hätte Théophile de Viau sich sicher einverstanden erklärt. Da aber dies Testament, das nicht von ihm geschrieben, ein so volles Verständnis seiner Art und seines Strebens zeigt, und da es nicht die einzige Flugschrift dieser Art ist, heifst es wohl nicht zu viel behaupten, wenn ich sage, dafs auch weitere Kreise des siebzehnten Jahrhunderts sich über die Bedeutung einer Erscheinung wie Théophile de Viau klar und ihr wohlgesinnt waren. Was die Zeit über den Dichter dachte, werde ich später noch eingehender darzustellen haben; hier möchte ich mit dem Urteil eines Zeitgenossen über den Menschen Théophile schliefsen, das einer *Oraison funèbre de Théophile* entnommen ist,[2] die, ohne es zu wollen, meiner Ansicht nach dem Charakter des Mannes das gröfste Lob spricht:

---

[1] 1626; 15 S. 8°.

[2] Der volle Titel lautet: *avec défense des Jésuites.* 1626, 16 S. 8°. Die Rede ist schwer zu klassifizieren, da sie ein Gemisch von Lob und Tadel ist, die aber nicht gerade nach jesuitischen Gesichtspunkten verteilt sind.

Il faut véritablement du mérite et beaucoup de bonheur, heifst es da, *pour en venir où il estoit allé; mais pour s'y maintenir il ne falloit que de l'art et de la prudence. A-t-il eu l'industrie de se conserver ou gagner par civilités ceux qui lui pouvoient aider ou nuire? N'a-t-il pas conversé parmi les princes et seigneurs de la Cour comme s'il eust esté leur compagnon? A-t-il eu l'esprit assez bon pour ne s'approcher de son maître de plus près que du feu? A-t-il jamais par son jugement et sa prévoyance cloué la roue de la fortune pour s'arrêter quelque temps en un lieu?... A-t-il jamais eu l'invention de fleschir par quelques sousmissions feintes ou véritables ses juges et ses parties? Ses mœurs peuvent-elles estre proposées pour une règle de bien vivre? Et de toutes ses vertus pourroit-on imiter une sans blâme?*

Dafs ein Teil der Zeitgenossen diese zwei letzten Fragen doch mit Ja beantwortet haben würde, zeigt die Broschürenlitteratur, zeigen die Freundschaften, die dem Dichter treu blieben. Die ersteren Fragen aber mit Nein zu beantworten, wie der Redner augenscheinlich will, das scheint mir das gröfste Lob, das Théophile de Viau zu spenden ist. Stolz von Natur, blieb er sich im Leben treu, dem Wahlspruch folgend: *J'approuve qu'un chacun suive en tout la Nature!*

II. Teil.
Der Dichter.

Einleitung.

Wir haben gesehen, wie Théophile de Viaus[1] eigenartige Persönlichkeit sein Schicksal wurde; wir werden jetzt sehen, wie sie ihn zum Dichter machte. Er ist ein vielseitiges Talent gewesen, das sich in französischer wie lateinischer Sprache, auf dem Gebiet der reinen Lyrik und der Gedankenlyrik, des Dramas und der Erzählung, der Gelegenheitsdichtung und der philosophischen Abhandlung, des Pamphlets und Epigramms bethätigte. Wir haben auch Briefe von ihm; so hat er sich denn auf allen Gebieten als Autor versucht, ja mit dem Epos selbst sich, im Geiste wenigstens, beschäftigt. — Auch seine Theorien über Kunst hat er formuliert: überall aber tritt uns — nur durch die Erfordernisse der Dichtart etwas modifiziert — seine Persönlichkeit entgegen.

Bei Schilderung dieser dichterischen Persönlichkeit werde ich vorläufig alles bei Seite lassen, was der Mensch unter dem Zwang der Umstände der Mitwelt an Konzessionen machte: ich halte mich auf Grund der vorhergehenden, biographischen Darstellung für berechtigt, nur das in Théophiles Werken für bare Münze zu nehmen, was den Anschauungen eines Libertins von Anfang des 17. Jahrhunderts nicht widerspricht.

Grundlegend für die Kenntnis des Dichters ist dabei die Kenntnis seiner Weltanschauung; daher werde ich mit Darstellung derselben beginnen.

---

[1] Da der I. Teil der vorliegenden Arbeit im Herrigschen Archiv erschien, ist dort den Anschauungen des Herausgebers, Herrn Professor Toblers, entsprechend die Genitivform: Théophiles de Viau gesetzt worden. — In der Folge wird dafür die meinen Anschauungen entsprechende Form: Théophile de Viaus eintreten. D. V.

I. Kapitel.

Der Philosoph und Theoretiker.

Es kommen unter Théophile de Viaus dichterischen Werken zur Feststellung seiner Weltanschauung hauptsächlich in Betracht:

die I. und II. Satire,
die *Consolation à Mlle de L.*
die *fragmens d'une histoire comique.*

Speziellere Ansichten über die Stellung des Individuums zu den Grössen der Welt und Gesellschaft entwickelt er vornehmlich in:

den Gedichten an den König,
der Elegie an den Herzog von Montmorency,
der Elegie an Monsieur de Fargis,
in seinen zwei Vorreden.

Seine Stellung als Dichter endlich kennzeichnet er am deutlichsten in:

der Elegie an eine Dame,
den *fragmens d'une histoire comique.*

In diesen Dichtungen giebt er seine Lebensanschauung in grossen Zügen; es ist aber selbstverständlich, dass wir philosophischen Aperçus und allgemeinen Ideen verstreut auch sonst noch häufig in seinen Dichtungen begegnen. Théophiles Ansichten über Liebe und Ehe werden am besten im Kapitel über seine Lyrik behandelt.

Der Philosoph Théophile de Viau nun spricht bis 1624, dem Zeitpunkt seiner mystischen Bekehrung, von Gott in konventionellen Gedichten auf eine ganz konventionelle Weise:

roi des cieux, tout prévoyant et sage . . . I, 147.
ce grand Dieu I, 149.

in persönlichen Gedichten entweder wie ein überzeugter Determinist:

Celui qui dans les coeurs met le mal ou le bien,
Laisse faire au destin sans se mesler de rien. I, 216.
Souverain qui régis l'influence des vers . . .
Pourquoi ne m'as-tu fait les sentimens meilleurs? II, 38.

oder wie ein Pantheist:

> *... ce grand Dieu qui donne l'âme au monde.* I, 216.
> *Esprits, qui cognoissez le cours de la nature,*
> *Vous seuls à qui le ciel apprend sa volonté!* I, 271.

Den Menschen nennt Théophile ein Wesen

> *Que les élémens ont fait d'air et de boue.* I, 236.

und von einer göttlichen Herkunft dieses Wesens will er durchaus nichts wissen:

> *Pour ne te point flatter d'une divine essence,*
> *Voy la condition de ta sale naissance,*
> *Que tiré tout sanglant de ton premier séjour,*
> *Tu vois en gémissant la lumière du jour;*
> *Ta bouche n'est qu'aux cris et à la faim ouverte,*
> *Ta pauvre chair naissante est toute descouverte,*
> *Ton esprit ignorant encor ne forme rien,*
> *Et moins qu'un sens brutal sçait le mal et le bien.*
> *A grand peine deux ans t'enseignent un langage,*
> *Et des pieds et des mains te font trouver l'usage.* I, 236.

Die Tiere, fährt er fort, sind ja weit glücklicher als die Menschen, denn:

> *Nature, douce mère à ces brutales races,*
> *Plus largement qu' à toi leur a donné des grâces.* I, 236.

Die Tiere kennen weder Sorge, noch Kummer, noch Gewissenskämpfe, noch Todesfurcht:

> *Elle (la beste) a la tête basse et les yeux contre terre,*
> *Plus près de son repos et plus loing du tonnerre.* I, 237.

Wir Menschen aber sind fortwährenden Schwankungen und Wechselfällen ausgesetzt, sind der Spielball eines unbekannten Etwas:

> *Je ne sçay quelle humeur nos volontés maîtrise.* I, 237.

Théophile nennt diese Macht bald das Schicksal, bald die Zeit, nie aber Gott. — Den Menschen betrachtet er als abhängig von physischen und physiologischen Bedingungen: *Quelque discours qui s'oppose à ceste nécessité: le tempérament du corps force les mouvemens de l'âme.* II, 14.

Von christlicher Askese will er nichts wissen:

J'approuve qu'un chacun suive en tout la Nature,
Son empire est plaisant, et sa loi n'est pas dure. I, 238.

In dieser innersten Natur sieht er zugleich das Einzige, was am Menschen allenfalls noch Göttliches sei:

Et le ciel en (des hommes) fait naître encore infinité
Qui retiennent beaucoup de la divinité,
Des bons entendemens qui sans cesse travaillent
Contre l'erreur du peuple, et jamais ne défaillent,
Et qui, d'un sentiment hardi, grave et profond,
Vivent tout autrement que les autres ne font.

Doch setzt er hinzu:

Mais leur divin génie est forcé de se feindre . . . I, 216.

Nur wer seiner Natur folgt, fährt Théophile dann fort, ist in Frieden mit sich selbst. An andre soll man sich nicht kehren. Bist du traurig, so klage dich aus; liebst du, so gieb dich deiner Neigung hin; nur nicht jeden Impuls mit einem "du darfst nicht" ersticken, jede Abneigung mit einem "du sollst" überwinden:

L'effort de la raison et le combat farouche
Contre nos sentimens, quand la douleur nous touche,
Importune la vie, et son fâcheux secours
Nuit plus que si le mal prenoit son juste cours. II, 57.

Es sei eben nur jeder er selbst, und er wird glücklich sein. — Im Grunde ist es ja allerdings Thorheit, z. B. in ehrgeizigen Plänen sein Leben zu verbringen, aber wen das glücklich macht, weil er von Natur ehrgeizig ist, der soll es ruhig thun:

Il s'attache à l'honneur, suit ce destin sévère
Qu'une sotte coustume ignoramment révère.
De sa condition je prise le bonheur,
Et trouve qu'il fait bien de mourir pour l'honneur. I, 239.

Denn, sagt Théophile,

Jamais mon jugement ne trouvera blâmable
Celui-là qui s'attache, à ce qu'il trouve aimable. I, 238.

Mit anderen Worten: ich richte nicht, also bitte, auch mich nicht zu richten; euch ist erlaubt, was euch, mir, was mir gefällt, und wenn alle Menschen so dächten und ihren nächsten ungestört liessen, wäre die Welt sehr angenehm. — Aber leider, meint der Dichter, ist das bei weitem nicht der Fall; denn jeder Mensch:

Il force sa nature et fait toute autre vie;
Imitateur d'autrui, ne suit plus ses humeurs,
S'esgare pour plaisir du train des bonnes moeurs;
S'il est né libéral, au discours d'un avare,
Il tâchera d'esteindre une vertu si rare.
Si son esprit est haut, il le veut faire bas. etc. I, 240.

Diese Nachahmung der anderen — Nietzsche würde sagen: Herdenmoral der viel zu vielen — und den Zwang, den sie der Individualität auferlegt, hasst Théophile de Viau von Herzensgrund. Denn obgleich er die göttliche Abkunft des Menschen und seine Ausnahmestellung im Weltall bestreitet, ist er doch der Ansicht — die sich später bei Rousseau wiederfindet:

Je crois que les destins ne font venir personne
En l'estre des mortels qui n'ait l'âme assez bonne;
Mais on la vient corrompre .....
Car l'imitation rompt nostre bonne trame,
Et toujours chez autrui fait demeurer nostre âme. I, 241.

Von einem freien Willen ist bei dieser Lehre nicht die Rede: ein jeder giebt sich, wie er ist und hat sich mit den anderen abzufinden, wie sie sind; alle haben ihr Schicksal auszuleben, das Schicksal ihrer Natur und ihres Milieus; alles, was ist, ist nicht etwa gut oder böse, sondern es ist schlechtweg, und zugleich, weil es ist, ist es berechtigt, notwendig.

Ein Weiser muss, nach Théophile, der genannt werden:

Qui dans l'état mortel tient tout indifférent I, 238.

und der, mit sich in Frieden, den Strom des Lebens hinabschwimmt, *sine ira et studio* rechts und links beobachtend und stets bereit, sein Schicksal hinzunehmen; was wir auch thun, wie wir auch leben mögen:

Aussi bien même fin à l'Achéron nous rend;
La barque de Charon, à tous inévitable,
Non plus que le meschant n'espargne l'équitable. I, 238.

Auch über die Launen des Schicksals darf sich ein solcher Mensch nicht wundern:

Un ignoble souvent de riches biens hérite,
L'autre, dans l'hôpital, est tout plein de mérite. I, 242.

Das ist den Göttern aber ganz gleich; denn:

Pour trouver le meilleur, il faudroit bien choisir;
Ne crois point que les dieux soient si pleins de loisir...
Une nécessité que le ciel establit,
Déshonore les uns, les autres ennoblit...
...le sort a des loix qu'on ne sauroit forcer
...son compas est droit, on ne le peut fausser. I, 242.

Wer so dachte, hat auch nicht an die Fortdauer nach dem Tode geglaubt. Théophile lässt Thisbé sagen:

Depuis que le soleil nous voit naître et finir,
Le premier des défunts est encore à venir. II, 141.

Von einem Verstorbenen sagt er:

Puisqu' il semble estre admis aux plaisirs éternels. I, 213.

was nicht auf eine starke Zuversicht schliessen lässt.

Den Tod geliebter Personen lehrt er, mit Ruhe als etwas Unvermeidliches hinzunehmen; in diesem Sinne räth er M[lle.] de L.:

Quoi que l'affection te fasse discourir,
Tes beaux jours ne sont point en estat de le suivre;
Comme c'estoit à lui la saison de mourir,
C'est la tienne de vivre. I, 212.

Und weiter:

Tes importuns regrets te rendront criminel. I, 213.

Es ist also eine rein irdische Weltanschauung, ist konsequenter Individualismus, zu dem Théophile sich bekennt und seine Zeitgenossen auffordert:

Qui suivra son génie et gardera sa foi,
Pour vivre bien heureux, il vivra comme moi. I, 241.

Die Individualität nun, die er als Beispiel hinstellte, war interessant genug.

So frei sie sich gab, so frei sie sein wollte, auch sie erkannte Gesetze an, ihre eignen natürlich. Als erstes galt ihr: wahr zu sein; als zweites: das Leben zu geniessen; als drittes: Mass zu halten. — Die Verhältnisse haben Théophile nicht immer erlaubt, diesen drei Gesetzen so zu folgen, wie er wohl gewünscht, und das Martyrium für seine Meinungen hat er nicht nur nicht gesucht, sondern geradezu abgelehnt. Aber auch so — durch den Zwang der Verhältnisse etwas verbogen, ist Théophile de Viau noch immer eine erstaunlich gerade und straffe Gestalt unter den vielen gekrümmten Rücken des 17. Jahrhunderts.

Als eine Individualität ist er denn auch vor die irdischen Mächte, den König und die Grossen, getreten. — Nicht jeder mochte Ludwig XIII. daran erinnern, dass Gott:

Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis. I, 185.

Nicht jeder trat mit seinen Bittschriften direkt an den Thron um zu behaupten;

L'honneur, la pitié, le droit
Sont violés en ma poursuite. II, 151.

oder an seine Verdienste als Dichter zu erinnern:

Qu'il plaise à Vostre Majesté
De se remettre en la mémoire
Que par fois mes vers ont esté
Les messagers de vostre gloire. II, 154.

oder als Gefangener zu sagen:

Sire!
Combien que mes infortunes me fassent recourir à vostre pitié, mon innocence a quelque droit de solliciter vostre justice. — II, 234.

Nie aber hat Théophile de Viau um Reichtum, Gunst oder Stellung gebettelt, noch jemanden für sich so betteln lassen, wie z. B. Boisrobert es bei Richelieu für den immerhin doch wohlhabenden Jean, Louis Guez, Seigneur de Balzac, thun musste.

Seine Individualität hat Théophile auch den Herren vom Hofe gegenüber gewahrt; man vergleiche seine Briefe mit denen Balzacs und Voitures. Er hat sogar seine Werke niemandem,

nicht einmal Montmorency oder einem anderen Grossen gewidmet, was damals doch ein so beliebtes Mittel war, materielle Vorteile herauszupressen.

Er hat sich unter anderem die Freiheit genommen, den Herrn von Liancourt, in aller Form zwar, aber doch sehr deutlich an die Pflichten zu ermahnen, die seine hohe Stellung ihm auferlegte und ihm zu sagen, er habe bis jetzt blutwenig für die Unsterblichkeit gethan: *Ce que vous en (de votre vie) avez passé jusques ici, est ennuyeux et n'en vaut pas le souvenir.* [1] — Bei seinem Freund, Monsieur de Pesé, stand Théophile geradezu in dem Rufe, ein Wahrheitsapostel zu sein: *Si j'eusse, dites-vous, esté du temps du Seigneur, il m'eust choisi pour annoncer la verité.* [2]

Seine Individualität hat er sich aber hauptsächlich in seinem Dienstverhältnis als Dichterpensionär des Herzogs von Montmorency gewahrt. So sagt er zu ihm:

Je ne puis estre esclave et vivre en te servant
Comme un maître d'hôtel, secrétaire ou suivant . . .
Si d'un esprit commun le ciel t'avoit fait naître,
Je serois bien marri de t'avoir eu pour maître.
Qu'un homme sans esprit est rude et desplaisant,
Et que le joug des sots est fâcheux et pesant! I, 229.

Weiter sagt er, wiederum zu Montmorency:

. . . Et que les plus entiers me doivent
La gloire de mentir le moins.
Ceste grâce si peu vulgaire
Me donne de la vanité. I, 162.

Dann wieder: *A moins que de m'engager d'amitié, personne ne se doit assurer de la mienne. Si ceux de qui je reçois pension, ne me donnoient point autre chose, leur libéralité ne seroit utile qu' à moi, et s'ils ne me faisoient du bien pour ce qu'ils m'aiment, je ne les aimerois jamais pour le bien qu'ils me font.* [3]

Als einen *"serf libertin"*, d. h. einen freien Diener hat er sich selbst bezeichnet; [4] ein solcher ist er auch gewesen,

---

[1] II, 312. [2] II, 340. [3] II, 339. [4] I, 228.

und der Spruch: wess Brod ich ess', dess Lied ich sing', traf bei ihm nicht zu. Da er unbemittelt war und sonst sein Talent nicht hätte ausbilden können, fand er die Einrichtung der Dichterpensionen ganz praktisch, aber er hat dies Privileg weder durch grobe Schmeichelei noch durch Aufgabe des freien Wortes bezahlt.

In seiner ganzen Individualität ist er auch vor das Publikum getreten: es war kein demütiger Mann, der seine Werke mit den Worten in die Welt hinaus schickte: *Tous ceux qui parlent mal de moi, ne sont ni de ma conversation, ni de ma cognoissance. Je me puis vanter d'avoir assez de vertu pour imputer à l'envie les mesdisances qui m'ont persécuté . . . Sur ceste foi, je ne changerai ni mon nom, ni mes pensées, et veux sortir sans masque devant les plus rigoureux censeurs des escholes les plus chrestiennes.* [1] Oder 1623 in der Vorrede zum II. Band der Werke: *En un mot, ma société n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de vivre sans artifice. Le fond de mon âme a des amorces assez puissantes pour ceux qui osent vivre librement avec moi, et qui se peut adventurer de me cognoistre, ne se sçauroit défendre de m'aimer.* [2] — Man kann nicht stolzer sprechen.

Trieb ihn nun seine Natur einerseits zur Wahrheit und zum Freimut, so auf der anderen Seite zum Genuss der guten Gaben dieser Welt, aber zu einem Genuss in Schönheit. — *Il faut avoir de la passion, non seulement pour les hommes de vertu,* sagt er, *pour les belles femmes, mais aussi pour toutes sortes de belles choses. J'aime un beau jour, des fontaines claires, l'aspect des montagnes, l'estendue d'une grande plaine, de belles forêts, l'océan, ses vagues, son calme, ses rivages; j'aime encore tout ce qui touche particulièrement les sens: la musique, les fleurs, les beaux habits, la chasse, les beaux chevaux, les bonnes odeurs, la bonne chère; mais à tout cela mon désir ne s'attache que pour se plaire et non pour se travailler; lorsque l'un ou l'autre de ces divertissemens occupent entièrement une âme, cela passe d'affection en fureur et brutalité.* [3] Demnach hat Théophile

---

[1] I, 5, 6. [2] II, 10. [3] II, 16.

de Viau, obgleich er das Leben liebte und seine Gaben mit offener Seele genoss; obgleich er sich berechtigt glaubte, den Eingebungen seiner Natur durchaus zu folgen, doch das Zuviel im Genuss, den Uebermut, die ὕβρις vermieden. — So schreibt er unter anderem: *Les livres m'ont lassé quelquefois, mais ils ne m'ont jamais estourdi, et le vin m'a souvent resjoui, mais jamais enivré ... et je me porte aux voluptés les plus secrètes avec beaucoup de médiocrité.* [1]

Das Masshalten im Genuss, dessen Théophile de Viau sich rühmt, und das ihn sagen lässt: *la passion la plus forte ne m'engage jamais au point de ne la pouvoir quitter un jour,* [2] ist aber nicht nur auf seine natürliche, ästhetische Veranlagung zurückzuführen; es hat auch einen stark philosophischen Charakter. — Théophile war diese Selbstbeherrschung nicht von heute auf morgen gekommen, sondern die Erfahrungen und Enttäuschungen seines bewegten Lebens hatten daran gearbeitet, sie ihm zu geben. Er war bei aller dichterischen Phantasie ein scharfer, kühler Beobachter, im Stande, seine Umgebung und sich selbst leidenschaftslos aufzufassen, sich ihr und sich selbst gegenüber in erster Linie rein deskriptiv zu verhalten. — Diese kühle Beobachtung hat ihn zu einer konsequent materialistischen Weltanschauung geführt und hat ihn zu einem illusionslosen Beurteiler der Menschen gemacht. So sagt er von seinen Freunden einmal: *leur affection ne me durera guère, car ils sont hommes et courtisans;* [3] er bescheidet sich aber vor den Thatsachen, eben weil es Thatsachen und nicht zu ändern sind. — Dadurch brachte er nun in seine, wie man ihm vorwarf, "epikuräische" Lehre ein entschieden stoïsches Element, das ihn unter grossen Schicksalsschlägen aufrecht erhielt, und das er in die Worte zusammenfasst: *Il faut que je subisse la nécessité du temps qui vous* (seine Feinde) *favorise.* [4] — So hat er denn auch nie in das wüste Schimpfen seiner Gegner eingestimmt, und selbst, wo er so scharf wird, wie in der *Lettre à Balzac* — wird er doch nicht gemein.

---

[1] II, 16. 17. [2] II, 16. [3] II, 15. [4] II, 283.

Seine Moral war überhaupt eine Aristokratenmoral, war für Ausnahmsmenschen bestimmt. Dass die Autoritäten der Zeit nur an den Durchschnittsmenschen dachten — sich auf die sachliche Diskussion dieser Weltanschauung überhaupt nicht einliessen und die Korrektive der Zügellosigkeit, die Théophile in seiner eignen Natur hatte, überhaupt nicht sahen; dass sie diese fein differenzierte Künstlernatur ebenso behandeln und unter dieselben Gesetze stellen wollten, wie den ersten besten Bauern vom Felde, das hat den Konflikt zwischen der Ausnahme: Théophile de Viau, und der bestehenden Regel: christliches Sittengesetz, heraufbeschworen.

Stark zu betonen ist übrigens im Zusammenhang mit Théophiles Lehre vom Masshalten und ästhetischer Sittlichkeit, dass ein solcher Charakter eben einfach aus Gründen der Schönheit an den Gemeinheiten des *Parnasse Satirique* nicht beteiligt sein kann. Ich glaube, von diesem Standpunkt aus wirkt Théophiles Ableugnung schlechtweg überzeugend.

Allerdings auch Théophile de Viau hat sich nicht immer auf dem Standpunkt des Stoïkers und leidenschaftslosen Beobachters behauptet. Widersprüche mit sich selbst, Abweichungen vom konsequenten Materialismus und Monismus sind ihm thatsächlich nachzuweisen. Dabei meine ich augenblicklich nicht einmal die drei grossen Zugeständnisse, die er dem Zeitgeist machte, *"dont il subissoit la nécessité"*, nicht den *Traité de l'Immortalité,* nicht die Ode an *Monseigneur le duc de Luynes,* nicht Théophiles orthodoxes Credo vor Gericht.

Nein, auch in andern Punkten ist er nicht immer ganz der gewesen, als den ich ihn oben, nach seinen eignen Zeugnissen, schildern durfte. Er spricht gelegentlich doch einmal scharf und verächtlich von der Niedrigkeit der Höflinge, [1] der Lauheit seiner Freunde; [2] er sehnt sich aus der Verbannung an den Hof zurück; [3] endlich, seit 1624, ist ihm in Stunden mystischer Erregung und bitteren Leids der Glaube an einen persönlichen Gott aufgegangen.

---

[1] I, 151. 162. 191. 270. etc. [2] II, 145. [3] I, 270. 223.

Dieser neue Glaube ist aber zu den alten Überzeugungen nur hinzugekommen, wie etwa eine Gebäudekrönung, die an der Struktur des Ganzen nichts mehr ändert. Jetzt drückt sich Théophile wie folgt aus: *Après la crainte de Dieu et le service du Roi qui suit immédiatement après, il n'y a rien, si me semble, qui ne puisse légitimement céder à nos fantaisies et à nos opinions.*[1] Vor 1624 hätte er die ersten 5 Worte eben nicht geschrieben, den Rest aber ebenso. — Auch zur Zeit seiner Bekehrung nennt aber er Gott noch

Grand maître de l'univers,
Puissant auteur de la nature. II, 153.

Im Grunde ist er sich also doch selber treu geblieben.

So zeigt er seine Eigenart denn auch als Kunsttheoretiker. — Der Dichter und der Mensch decken sich bei ihm; denn Théophile de Viau war der Ansicht, ein Dichter müsse entweder rein subjektiv sein und nur Selbsterlebtes schreiben — Beweis der stark biographische Charakter von Théophiles Gedichten; oder er müsse wenigstens das Ausserihmliegende, das er zu schildern unternimmt, sich assimiliert, mit durchgemacht, nachempfunden haben. — So sagt er zu Montmorency, dessen Leben und Thaten er besingen will:

Que j'entre dans ton âme, et que de là je tire
La matière du livre où je te veux descrire. I, 233.

Er macht also die persönliche Erfahrung, oder das Studium und die Beobachtung anderer zum Ausgangspunkt der Dichtung, ist demnach ein Realist. *Les plus excellens traits dans la poésie,* sagt er, *sont à bien peindre une naïveté,*[2] d. h. etwas Greifbares, Sichtbares, Erlebtes, sei es noch so einfach, eine Natürlichkeit.

Der Dichter soll deshalb zuerst seine eigne Natur geben:

Je ne veux réclamer ni Muses, ni Phébus . . .
Imite qui voudra les merveilles d'autrui,
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui . . . I, 217.

---

[1] II, 348. [2] II, 35.

Und dann folgt Théophiles eignes Programm:

Je ne veux point unir le fil de mon subjet:
Diversement je laisse et reprens mon objet.
Mon âme, imaginant, n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science.
La règle me desplaît, j'escris confusément:
Jamais un bon esprit n'a rien fait qu'aisément. I, 219.

Da Théophile nun auch als Dichter er selbst sein wollte, fand das Altertum, das mit einem fast erdrückenden Prestige aufzutreten gewohnt war, keinen Freund an ihm.

Er sagt darüber:

La sotte antiquité nous a laissé des fables
Qu'un homme de bon sens ne croit point recevables . . .
Le vulgaire[1] *qui n'est qu'erreur, qu'illusion,*
Trouve du sens caché dans la confusion;
Même des plus sçavants, mais non pas des plus sages,
Expliquent aujourd'hui ces fabuleux ombrages . . .
Ces contes sont fascheux à des esprits hardis
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit jadis. I, 234, 235.

Zu diesen "kühnen Geistern" rechnet sich natürlich Théophile selbst, und mit Recht schliesst er das Gedicht mit den Worten, solche Fabeln mögen von den Sängern des Phöbus aufgewärmt werden:

. . . Quant à moi, je l'abjure,
Et ne recognois rien pour tout que ma nature. I, 236.

Nicht besser fährt die Antike dann in der Elegie an Montmorency. Théophile verspricht, ihn in einem Epos zu besingen. Aber, sagt er,

Au rapport de mes vers n'espère pas qu'on croie
Que tu sois descendu du fugitif de Troie . . .
Il fut un vagabond, et quoi qu'on le renomme,
Je ne sçay s'il posa les fondemens de Rome;
Le conte de sa vie est vieux et fort divers,
Virgile par lui-mesme a desmenti ses vers. I, 233.

---

[1] Théophile hat einen besonderen Hass gegen diesen *"vulgaire"* der ihm das *vulgus profanum* darstellt.

Endlich in den *"fragmens"* schreibt Théophile eine förmliche Absage an die Antike und ihre verkehrte Nachahmung; als Schlagwort ertönt: *Il faut escrire à la moderne. Démosthène et Virgile n'ont point escrit en nostre temps, et nous ne sçaurions escrire en leur siècle. . . . Il faut, comme Homère, bien faire une description, mais non point par ses termes, ni par ses épithètes. Il faut escrire comme il a escrit, mais non pas ce qu'il a escrit . . . et toutes ces singeries ne sont ni du plaisir, ni du profit d'un bon entendement.* [1]

In diesen Ansichten Théophile de Viaus finden wir das Beste wieder, was die Plejade über die Nachahmung der Antike gesagt hat; zugleich ist Théophile an historischem Sinn dabei den späteren "Modernes" weit überlegen; er spricht geradezu in Bezug auf Demosthenes und Virgil aus, was Lessing später von Sophokles und Shakspere sagen wird und hat den Ruhm, in seiner Beurteilung der Antike mit den Einsichtigsten und Feinsinnigsten der französischen Kunstkritiker des 17. Jahrhunderts überein zu stimmen: François Ogier und Saint Evremond. Beiden aber ist er zeitlich vorangegangen.

Er fügt übrigens noch eine direkte Vorschrift über den Stil hinzu: *Il faut que le discours soit ferme, que le sens y soit naturel et facile, le langage expressif et signifiant; les afféteries ne sont que mollesse et qu'artifice qui ne se trouve jamais sans effort et sans confusion.* [2]

Das wären in Summa die philosophischen und theoretischen Anschauungen des Denkers und Dichters Théophile de Viau. — Erstere sind noch in ihrem historischen Zusammenhang zu besprechen.

Théophiles Vërbindung mit dem Denken der Renaissance ist klar; der Wunsch nach Entkirchlichung der Welt und Befreiung des Individuums, der in Rabelais, Bonaventura,

---

[1] II, 12. 13.

[2] II, 11. Schon erwähnt I. Teil, Kapitel VI dieser Arbeit ist, wie eine Flugschrift: *Atteinte contre les Impertinences de Théophile, ennemi des bons esprits* — Théophile diese unabhängige, moderne Richtung vorwirft; sie fiel also den Zeitgenossen bereits auf. — Man vergleiche hierzu auch die Einleitung des III. Teils dieser Arbeit.

Desperiers, Montaigne seine Vertreter gefunden hatte, belebte auch Théophile de Viau. Ihn zog es aber von vorne herein weder zu dem Gottesglauben des ersteren, noch zu dem behaglichen Zweifel des letzteren, sondern zu der unruhigen Spekulation des zweiten, — und ihn förderten auf diesem Wege die Lehren Giordano Brunos und Vaninis.

Giordano Bruno hatte naturwissenschaftlich und philosophisch einen neuen Begriff der Materie geschaffen: sie war seitdem nicht mehr das *prope nihil* der Aristoteliker, das dürre Substrat der Formen, sondern Trägerin und eins mit der Form, die ohne Materie nicht in die Erscheinung treten kann; dazu war sie belebt von der Weltseele, die alles durchdringt. — Giordano Bruno hat auch bereits den Gedanken einer Kontinuität in der Entwicklung und eines Zusammenhangs aller Geschöpfe ausgesprochen, hat den nur quantitativen Unterschied in der Beseelung der Pflanze, des Tieres und des Menschen betont. Schon Bruno hat den christlichen Dualismus durch einen pantheistischen Monismus aus der Welt zu schaffen versucht. Auf die bestehenden Kirchen sah er verächtlich herab: sie waren gut für den *usus vulgi*; Religion und Kirche hat jedoch auch er scharf unterschieden. Für ihn lag die Religion ausschliesslich im Erkennen der Natur; Befolgen und Erkennen der Natur war ihm Gottesdienst, und der Kunst schrieb auch er nichts andres vor, als auf den Spuren der Natur zu wandeln.[1]

Da Giordano von 1548—1600 lebte und wirkte, sind seine Werke auch Théophile de Viau zugänglich gewesen. — Ob Théophile aber an der Quelle selbst geschöpft, ob er z. B. in Saumur bei Marc Duncan die ketzerischen Schriften selbst gelesen, darüber habe ich einen Nachweis nicht finden können.

Es ist mir jedoch weit wahrscheinlicher, dass Théophile Brunos Lehren erst aus dem Munde Vaninis hörte; und dass er nicht an den Quellen schöpfte, hat seinem Denken auch angehaftet. — Denn Lucilio Vanini, obgleich er 1619 mutig

[1] vgl. Brunhofer: Giordano Bruno's Weltanschauung und Verhängnis. Leipzig 1882.

in den Tod ging, war im Leben doch ein gar eitler Herr, ein halber Komödiant, ein Spötter und Necker, der nicht das tiefe Wissen, nicht die grosse Persönlichkeit Brunos besass. Was der eine in seiner Gelehrtenstube ausarbeitete, das brachte der andere vor die schöne Welt, in die Gesellschaft.[1] Damit kam etwas Dilettantenhaftes in diese folgenschweren Lehren; die freien Gedanken gerieten in die Hände der Unfreien, der Nichtausnahmen, sie wurden kompromittiert und verloren an Ernst.

Das Gleiche spürt man bei Théophile de Viau: seine Überzeugungstreue in Glaubenssachen war nur sehr mässig. Meiner Ansicht nach deshalb, weil er diese Lehren, die er allerdings für die Wahrheit hielt, nicht in einsamer Arbeit selbst gesucht und gefunden, sich nicht schmerzlich nach ihnen gesehnt hatte: sie waren seinem zweifelnden, scharf denkenden Geiste — dem sie sehr zusagten — auf dem glatten Parquet des Hofes, an der wohlbesetzten Tafel seiner Gönner entgegengetreten. Nicht er hatte sie, sondern sie hatten ihn gesucht, und deshalb hat ihm, im entscheidenden Augenblick die Grösse gefehlt, für seine Überzeugungen einzutreten und zu sterben. — So ist er mitten unter dem kleinen, gedankenarmen Geschlecht seiner Zeit wohl ein Denker und Charakter; verglichen mit den originellen Denkern und den einigen, grossen Charakteren der Weltgeschichte verliert er aber wieder. — Übrigens steht er dabei moralisch nicht tiefer als die meisten Philosophen des 18. Jahrhunderts.

In Théophile de Viau überlebt also noch der Geist der Renaissance, und Théophile ist nach Vaninis Tode der bekannteste Philosoph selbständig unkirchlicher Richtung in Frankreich gewesen. — Gassendi[2] und Descartes[3] fechten ihren Streit erst nach Théophiles Tode aus; allerdings war ein Teil von Gassendis Anschauungen schon 1624 bekannt, sie haben aber auf Théophile wohl keinen Einfluss mehr ge-

[1] Vanini 1585—1619. Vgl. Windelband: Geschichte der Neueren Philosophie. Leipzig 1880. Bd. I, S. 76. Prat. Histoire de la Compagnie de Jésus. Bd. IV, S. 26 ff.

[2] 1592—1655. [3] 1596—1650.

habt. — Trotz seiner Freidenkerei hielt es der Dichter für richtig und notwendig, der christlichen Weltanschauung eine Konzession zu machen, indem er den *Traité de l'Immortalité de l'Ame ou la Mort de Socrate* schrieb.

Die Abhandlung umfasst in der Alleaumeschen Ausgabe 124 Seiten[1] und ist die bei weitem längste Arbeit, die wir von Théophile besitzen. Der Verfasser nennt sie: *paraphrase, tirée de Platon.* — Das zu Grunde liegende Werk Platos ist der Phaedon, und Théophile giebt an, *qu'il l'avoit traduit sans s'esloigner du sens de l'auteur* . . . setzt aber hinzu: *qu'il y a plusieurs endroits qu'il a en quelque façon desguisés, pour les tourner à l'avantage de nostre créance.*[2] Diese Stellen zu finden, ist mir nicht gelungen, wahrscheinlich weil moderne Augen für die Unterscheidung scholastischer Nüancen zu stumpf geworden sind. Im Gegenteil ist mir Théophiles Übertragung ungemein treu erschienen, da sie gemeinhin dem Original bis in die kleinsten Einzelheiten folgt, ja auch nur selten einmal kürzt.

Den Gegenstand der Abhandlung bilden die Gespräche, welche Socrates kurz vor seinem Tode mit seinen Schülern führt, und über welche, bei Plato, Phaedon dem Echecrates berichtet; während bei Théophile Phaedon anscheinend am Anfang direkt zum Leser spricht, der Echecrates vorläufig wegfällt und erst auf Seite 94 unvermittelt als Gesprächführender auftritt.

Platos Phaedon lässt dann die ganze Unterhaltung, die zwischen Socrates und seinen Schülern (deren Anzahl Théophile reduziert hat) angeblich stattfand, in dramatischer Rede und Gegenrede vorüberziehen. — Théophile de Viau thut das gleiche, wenigstens dem Inhalt nach. In der Form hat er sich eine Freiheit genommen: er giebt die Prosa Platos nicht allein in Prosa wieder, sondern untermischt sie mit Versen von 8 bis 10 Silben, was sich geradezu wie eine Travestie ausnimmt. Wahrscheinlich hat er, dem das Versemachen so leicht ging, sich dadurch für den Zwang entschädigen wollen,

[1] I, 11–134. [2] II, 249. 250.

den der, seiner Ansicht nach, ganz trocken orthodoxe Gegenstand ihm auferlegte. Übrigens ist es sehr bezeichnend für Théophile, eine Abhandlung für orthodox zu halten, die, ohne jeden Zusammenhang mit der Bibel oder dem Dogma, die Unsterblichkeit der Seele auf rein logischem und dialektischem Wege beweisen will.

Das philosophische Gespräch beginnt, indem Socrates sagt: Da ich nun sterben soll, will ich mir vorher wenigstens über den Tod und das Jenseits klar werden.[1] Töten darf ein Mensch sich nicht, denn er ist der Götter Sklave und hat zu warten, bis sie ihn abrufen.[2] Aber den Tod fürchtet der Weise nicht, weil

Dans l'autre monde
Il doit trouver un lieu,
Où pour les gens de bien
Toute douceur abonde. I, 21.

weil unser Geist

Va d'un lieu passager
Vers le lieu de son origine. I, 22.

Ausserdem ist ja das ganze Leben des Weisen nur eine Vorbereitung auf den Tod, d. h. auf die Trennung der Seele vom Körper; deshalb denkt der Weise während seines Lebens auch nie an Sinnengenuss: *Il doit vaquer seulement à la culture de son esprit, tâcher de séparer et d'affranchir l'esprit de la contagian et du commerce du corps.*[3] Man soll auch nicht glauben, die Sinne vermittelten die wahre Erkenntnis der Dinge; im Gegenteil: *Il faut que l'âme se retire à part et que, les yeux fermés et les oreilles closes, sans aucun divertissement de douleur, ni de joie, elle se ramasse en soi-mesme, laisse-là le corps à part, et sans doute en cet état elle se dispose à sentir la vérité des choses et à la connaître.*[4] Dieser Gedanke wird vielfach wiederholt, bis Seite 34 das gewichtige Wort fällt: *plusieurs doutent que l'âme soit immortelle.*

Plato stellt dabei als Axiom der Dialektik auf: *que toute chose se fait de son contraire,* und er beweist demnach, dass, da die Begriffe "*corps*" und "*âme*" "*deux contraires*" sind, das

---

[1] I, 18. [2] I, 20. [3] I, 26. [4] I, 26.

eine nicht ohne das andere bestehen kann.[1] Ein anderer Beweis für die Existenz der Seele sind ihm die abstrakten Ideen, die wir ja nie als Wesenheiten gesehen haben, sondern durchaus von früher aus unserem "*lieu d'origine*" her kennen müssen.[2] Die Seele ist demnach höherer Abkunft und:

> *Le corps partout obéissant*
> *Se trouve toujours agissant,*
> *Ainsi que l'âme le dispose.* I, 50.

Hier werden nun von den Schülern einige Einwürfe gemacht: *On peut dire pourtant que l'âme, lassée de tant de générations ... pourroit rencontrer une mort dernière* . . . und dann wäre die Seele eine "*harmonie*" des Körpers, die mit ihm entstände, mit ihm verginge, kurz von ihm abhinge.[3]

Gegen diese letztere Anschauung, die meiner Ansicht nach allein Théophiles wahrer Überzeugung entspricht, und die vielleicht das war, was ihn zuerst am Phaedon gereizt hatte — wird dann eingewendet, *que nous voyons l'âme ordinairement contraire au corps . . . et ce combat ne seroit point si l'âme estoit une harmonie*[4] und das Argument schliesst damit, dass die Seele eben unsterblich sei, weil kein Ding sich in sein Gegenteil verkehren könne.[5]

Wir haben es hier mit einer gar wunderbaren Beweisführung zu thun: sie macht den Dualismus von Körper und Seele, von sterblich und unsterblich zu ihrer Prämisse und hat dann natürlich leichtes Spiel, denselben als logisch notwendig zu beweisen. — Anscheinend wandelt Théophile de Viau in dieser Abhandlung also ganz auf den Spuren der orthodoxen Philosophie und giebt sich als einen Metaphysiker von der strikten Observanz. Da er aber diese Arbeit zu seiner kirchlichen Rechtfertigung schrieb und in anderen, von Zwang freien Arbeiten das gerade Gegenteil von dem vorbringt, was er hier sagt; da man höheren Ortes mit den im *traité* ausgesprochnen Ansichten noch lange nicht zufrieden war, beweisen die dort vorgebrachten Anschauungen mir nur, — nicht etwa,

---

[1] I, 34–38. [2] I, 45. [3] I, 65–76.
[4] I, 80 ff. [5] I, 104.

wie Théophile dachte, sondern wie er glaubte, denken zu müssen, und zugleich dass die Autoritäten der damaligen Zeit einen Standpunkt einnahmen, der noch hinter der Methaphysik des *traité* zurückblieb. — Ein Konflikt zwischen ihnen und Théophile war demnach unvermeidlich.

Und die Autoritäten hatten in ihrem Misstrauen gegen Théophile ganz Recht: er war ein Atheist und ein Materialist, und wenn die Kirche glaubte, die Wahrheit in Erbpacht zu haben, so musste sie konsequenter Weise den Neuerer töten. — Der Ausgang von Théophiles Prozess jedoch und vor allem die Broschürenlitteratur beweisen, dass ein Teil der Zeitgenossen von jenem Geist des Zweifels doch schon mit ergriffen war und die Kirche keine unumschränkte Macht mehr besass. Viele Gedanken, die mit La Mettrie, Voltaire und Diderot Mitte des 18. Jahrhunderts in wissenschaftlichen und Streitschriften zur Herrschaft kommen, hat Théophile de Viau Anfang des 17. Jahrhunderts in seinen Elegien und Satiren ausgesprochen, und so bildet er denn in seiner Weltanschauung eine Vermittelung zwischen dem Materialismus der Renaissance und dem der Aufklärung.

II. Kapitel.

Der Lyriker.

Da Théophile de Viau, nach eigner Aussage, ein durchaus subjektiver Dichter sein wollte, finden wir seine Persönlichkeit in allen seinen Gedichten wieder, wodurch er denn in der Litteratur seiner Zeit und seines Landes eine nicht unbedeutende Stellung einnimmt; ist Frankreich doch an echten Lyrikern bis Anfang dieses Jahrhunderts ungewöhnlich arm. — Auch seinen Zeitgenossen hat er hauptsächlich als Lyriker gegolten, obgleich er sich auf vielen anderen Gebieten mit Erfolg bewegte.

Wir wissen nicht, wann Théophile de Viau zu dichten begann; nehmen wir einmal als Datum seiner offiziellen Dichterlaufbahn das Jahr 1610 an; er war damals 19 Jahre alt. Dass er vor dieser Zeit schon gedichtet hat, ist mit

Sicherheit anzunehmen, doch ist mir von Jugendarbeiten Théophiles nichts bekannt geworden, und auch in den Familienpapieren findet sich nichts Lyrisches aus der Zeit vor 1610.

Was wir an lyrischen Gedichten Théophiles seit 1610 besitzen, sind:

42 Oden
24 Elegien
16 Stanzen
23 Sonnette
2 Satiren
7 Epigramme
10 Balletgedichte

} in Summa 124 Dichtungen.

Ein einziges Gedicht, die *"Ode au Prince d'Orange"* datiert nachweisbar aus einer ziemlich frühen Zeit, 1612. — Die ersten Dichtungen, die man — dank ihres biographischen Inhalts — datieren kann, sind seit Mai 1619 entstanden. Was Théophile sonst noch vor 1619 geschrieben — die Ode an Oranien ausgenommen — darüber kann man nur Vermutungen haben: vielleicht die 3 Oden: *Contre l'hiver* (I, 169), *Le Matin* (I, 174), *La Solitude* (I, 176) und die *Elégie à une Dame* (I, 215). Immerhin dürften nicht viele Gedichte unter den uns erhaltenen, der Zeit vor 1619 angehören; denn das meiste Lyrische in den Ausgaben von 1621—1623 ist durchaus einer und derselben Stimmung entsprungen und hat Cloris-Philis-Caliste oder persönliche Schicksale des Dichters seit 1619 zum Gegenstand.

Demnach lernen wir Théophile de Viau als Lyriker erst mit Werken seit 1619, d. h. mit Arbeiten einer reiferen Zeit kennen. — Was diesen lyrischen Gedichten in Théophiles Entwicklung voraufging, wird im Kapitel über den Dramatiker zu besprechen sein.

Auf dem Gebiet der Lyrik hatte Théophile de Viau vor allem mit Malherbe zu rechnen: um 1619 waren Malherbe und die Grössen des ihm befreundeten Hôtel de Rambouillet eine Macht in der französischen Litteratur. Diese Richtung, einerseits auf das Verständige und Regelhafte, andererseits

auf das Zierliche und Feine gehend, vertrug sich durchaus mit der italienisierenden Manier, an welcher Malherbe nur ihre Übertreibung tadelt. Den Kultus der Form bis zur Ertötung des Gedankens, den Anbau des galanten Gemeinplatzes und der philosophischen Phrase trieben sowohl Malherbe wie der Chevalier Marin, Balzac wie Voiture, d'Urfé wie Madeleine de Scudéry.

Wir haben bereits gesehen, dass Théophile im Leben dem Kreise Malherbes und der Preziösen fern blieb und sich als Theoretiker von Malherbe lossagt. — In Bezug auf den Inhalt seiner Gedichte ist er denn von Malherbe auch ganz unbeeinflusst geblieben; in Bezug auf die Form hat er sich den Strömungen, die auf Malherbe wirkten, aber nicht entziehen können. [1]

Gerade der Umstand nun, dass Théophile de Viau es für nötig hält, sich in aller Form von Malherbe loszusagen, und dass sich die *Elégie à une Dame,* worin diese Lossagung geschieht, gleich einem Manifest am Anfang der ersten Ausgabe Théophilescher Opera befindet, legt mir den Gedanken nahe, dass Théophile bis zur Zeit, wo diese Elegie entstand — und das dürfte zwischen 1617 und 1619 gewesen sein [2] — dem Einfluss Malherbes und Marinis nicht unzugänglich war, eine Annahme, die das Kapitel über Théophiles dramatische Thätigkeit noch bestätigen wird. Waren Marini und Malherbe doch schon Muster und Mode, als Théophile de Viau noch ein Anfänger war, der erst seinen Ronsard, der ihm von der Provinz her noch als Vorbild gegolten hatte, abschütteln musste, und der — vergessen wir das nicht — doch auch Hofdichter und Dichterpensionär war.

Betrachten wir nun vorerst Théophile in seiner Originalität als reiner Lyriker. — Wir haben dabei die weitaus grösste Zahl der vorhergenannten 124 Dichtungen in Betracht zu

---

[1] Siehe Teil III dieser Arbeit.

[2] Die Nachahmung der Elegie durch Courval Sonnet deutet 1619 als *terminus ad quem* an. vgl. édition Blanchemain: *Oeuvres de Courval Sonnet.* Bd. I, Einleitung. S. XIV.

ziehen, meist Liebesgedichte, denen ein bestimmtes, persönliches Erlebnis zu Grunde liegt.[1]

Das Ausgehen vom persönlichen Erlebnis ist Grundbedingung jeder Lyrik; die Originalität des Lyrikers besteht aber darin, dass er dem persönlichen Erlebnis auch im Ausdruck den persönlichen Stempel zu wahren weiss und es nicht in einer konventionellen, abgeblassten Kunstsprache zu Papier bringt.

Die französische Kunstlyrik lässt nach den ersten Ansätzen zu persönlichem Ausdruck, den sie in der frühesten Troubadourdichtung macht, diese Entwicklung bald verkümmern; erst François Villon, der seine eigensten Erlebnisse und seine Persönlichkeit mit all ihren Ecken und Kanten ganz in den Vordergrund seiner Dichtung stellt und ihr dadurch einen biographischen Charakter giebt, ist wieder ein grosser Lyriker. — Bei Clément Marot verliert sich dieser energisch persönliche Charakter von neuem in konventioneller Tändelei. Erst die bedeutenden Lyriker der Renaissance — Ronsard und du Bellay vertiefen und verinnerlichen hier von neuem.

Sie überlieferten dem 17. Jahrhundert in ihrer Lyrik[2] folgende Elemente:

Naturbeobachtung und Naturbeschreibung; Beibehaltung realistischen Details. in der poetischen Schilderung des persönlichen Erlebnisses.

Den leidenschaftlichen Ausdruck persönlichen Gefühls.

Den Kultus der Form in leichtfliessenden Sonnetten und klar gebauten Chansons, Stanzen und Elegien.

Dieses Erbe der Renaissance ging auf Théophile de Viau über, und inmitten einer Generation, die vorwiegend nach Abschwächung des Persönlichen strebte, hat er nach

---

[1] Die einzelnen Liebesgedichte datieren zu wollen, scheint mir ohne grosse Willkür nicht möglich und daher besser zu unterbleiben. — I, 184 ff, I, 203 ff, II, 56 ff sind allerdings sicherlich von 1619; für die anderen ist aber nichts festzustellen, nur etwas anzunehmen. — Auch eine chronologische Reihenfolge der Gedichte in den Ausgaben anzunehmen, ist unzulässig, Beweis z. B. II, 56 das, von 1619 datierend, erst 1623 veröffentlicht wird.

[2] Ronsards Odendichtung lasse ich hier ausser Betracht.

Massgabe seines Talents, das ihm überlieferte Gut teils erhalten, teils aber auch verloren gehen lassen. — Erhalten hat er die Naturbeobachtung und Schilderung, sowie den leidenschaftlichen Ausdruck persönlichen Gefühls und die Verwendung realistischen Details in der poetischen Beschreibung. Verloren hat er den Kultus der Form, denn der Bau seiner längeren Gedichte ist sehr nachlässig und mangelhaft. — So stellt sich Théophile de Viau zu den Dichtern der Renaissance. Ihnen gegenüber ist er kein Neuerer, sondern ein begabter Nachfolger; innerhalb seiner eignen Generation ist er aber ein durchaus origineller Lyriker, und seine Originalität liegt eben in seiner Fähigkeit, dem persönlichen Erlebnis auch den persönlichen Stempel zu wahren.

Diese Fähigkeit giebt seinen Versen den subjektiven Ton, den Charakter des Selbstempfundenen und Selbsterlittenen; diese Gedichte kommen nicht nur aus der Feder und dem Kopfe, sondern aus dem Herzen, sie sind der direkte und der oft selbstgeschaffne Ausdruck von etwas Eignem, Eigenartigem, sind unkonventionell und in ihrem Inhalt wie ihrer Form oft "*rudes*". Théophile spricht das selbst aus.[1] Und "*rude*" allerdings erscheint er im Vergleich zu den in Ehrfurcht und Galanterie ersterbenden Boisrobert, Gombauld, Porchères, François Colletet, dem alexandrinertriefenden Frénicle, dem elegisch lispelnden Lingendes, von denen in der Lyrik kein einziger ein eignes, starkes Gefühl, geschweige einen unabhängigen Gedanken hat. Sie scheinen sämtlich, dieselbe Cloris oder Philis geliebt und sich ihre Gedichte gegenseitig geborgt zu haben, so stark lastete der Bann der Astrée und der Preziosität damals.

Von dieser Mode hier verhältnismässig wenig beeinflusst, giebt Théophile de Viau uns die Geschichte seiner Liebe in Versen, die einen geradezu biographischen Charakter haben. — Die Originalität, die in einem Titel liegt wie: *Sur une tempête qui s'esleva comme il estoit prêt de s'embarquer pour aller en Angleterre,* kann man erst

[1] II, 28.

recht würdigen, wenn man die sonst so blutleere, verschwommene Lyrik der Zeit dabei in Betracht zieht. — Durch dies Anknüpfen an das persönliche Erlebnis kommt ein stark beschreibendes, ein plastisches und realistisches Element in Théophiles Gedichte. Er giebt uns deutliche Bilder; z. B. von seinem Vaterhause:

Là tu verras un fonds où le paysan moissonne
Mes petits revenus sur les bords de Garonne,
Le fleuve de Garonne où de petits ruisseaux,
Au travers de mes prés, vont apporter leurs eaux,
Où des saules espais leurs rameaux verts abaissent,
Pleins d'ombre et de fraîcheur, sur mes troupeaux qui paissent.

Oder: *Un petit pavillon, dont le vieux bâtiment*
Fut maçonné de brique et de mauvais ciment,
Montre assez qu il n'est pas orgueilleux de nos titres;
Les chambres n'ont plancher, toit, ni portes, ni vitres,
Par où les vents d'hiver, s'introduisans un peu,
Ne puissent venir voir si nous avons du feu. II, 45. 46.

Oder in der *Lettre à son frère:*

Je verrai sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes,
Où le ciel, comme à ses lauriers,
Garde toujours des feuilles vertes.
Je verrai ce touffu jasmin[1]
Qui fait ombre à tout le chemin
D'une assez spacieuse allée,
Et la parfume d'une fleur,
Qui conserve dans la gelée
Son odorat et sa couleur. II, 184.

Dann wieder schildert er in einer burlesken Note, die bei Théophile recht selten ist, später aber von Saint Amant aufgenommen wird, seine Gefangennahme und Überführung nach Saint Quentin:

Le billet d'un religieux,
Respecté comme des patentes,
Fit espier en tant de lieux
Le porteur des Muses errantes,

---

[1] Monsieur de Bellegarde hat mir mitgeteilt, dass heute noch der touffu jasmin unter dem Namen "*le jasmin de Théophile*" besteht.

Qu'à la fin deux meschans prévôts,
Fort grands voleurs et très dévots,
Priant Dieu comme des apôtres,
Mirent la main sur mon collet,
Et, tout disans leurs patenôtres,
Pillèrent jusqu' à mon valet. II, 146. 147.

Vor allem aber giebt Théophile eine grosse Anzahl Naturschilderungen und zwar so liebevoller, eingehender Art, dass man sieht, ihm war die Natur durchaus nicht nur konventionelle Staffage.

Es ist eine allerliebste Strophe:

Déjà la diligente avette
Boit la marjolaine et le thyn,
Et revient, riche du butin,
Qu'elle a pris sur le mont Hymette. I, 174.

Und wie einschmeichelnd klingen die Strophen der "*Solitude*":

Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence. I, 176.

Oy le pinçon et la linotte,
Sur la branche de ce rosier;
Voy branler leur petit gosier!
Oy comme ils ont changé de note. I, 179.

Approche, approche, ma Dryade!
Ici murmureront les eaux;
Ici les amoureux oiseaux
Chanteront une sérénade. — etc. I, 180.

Oder die Schilderung eines Details, dem wohl kein anderer Dichter des 17. Jahrhunderts nachgegangen ist:

Ces petits cailloux bigarrés
En des diversités si belles
Où trouveroient-ils des modèles
Qui les fissent mieux figurés? II, 60.

Besonders reich ist die *Maison de Silvie* an Naturschilderungen, denen man — wie dem eben zitierten Stück — die eigne Beobachtung sofort anmerkt.[1]

[1] Besonders: II, 199: *Lorsque, à petits flocons liés* . . . II, 201: *Un estang dort là tout auprès* und 202, 203 — eine der schönsten Stellen im ganzen Théophile. — etc.

Dazu kommen dann ebenso tief empfundene wie scharf geprägte Ausdrücke persönlichen Leidens und persönlicher Leidenschaft:

Ha, Philis, que le ciel me fait mauvais visage!
Tout me fâche et me nuit,
Et réservé l'amour et le courage,
Rien de bon ne me suit. . . .
Le soleil meurt pour moi, une nuit m'environne,
Je pense que tout dort,
Je ne voy rien, je ne parle à personne,
N'est-ce pas estre mort? I, 192. 193.

Oder:

Que ta fidélité se forme à mon exemple:
Fuy comme moi la presse, hay comme moi la cour,
Ne fréquente jamais bal, promenoir, ni temple,
Et que nos déïtés ne soient rien que l'amour.
Tout seul dedans ma chambre où j'ai fait ton église,
Ton image est mon Dieu, mes passions, ma foi;
Si, pour me divertir, amour veut que je lise,
Ce sont vers que lui-mesme a composés pour moi. I, 207. 208.

Oder die Verse der "*Solitude*":

Mon Dieu, que tes cheveux me plaisent!
Ils s'esbattent dessus ton front,
Et les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux, quand ils te baisent. —

Belle bouche d'ambre et de rose,
Ton entretien est desplaisant,
Si tu ne dis, en me baisant,
Qu'aimer est une belle chose. — etc.

Das ganze Gedicht ist überhaupt ein hohes Lied der Leidenschaft, so stark und so direkt im Ausdruck, dass es von der zeitgenössischen Salonlitteratur durchaus abweicht.

Endlich Verse wie:

Ne me fais point aimer avecques tant de peine . . .
Si j'ai souffert la nuit, console-moi le jour . . . II, 72.

Oder:

J'ai fait ce que j'ai pu, pour m'arracher de l'âme
L'importune fureur de ma naissante flame;
J'ai lu toute la nuit, j'ai joué tout le jour,
J'ai fait ce que j'ai pu, pour me guérir d'amour. II, 75.

Die vorher zitierten Ausdrücke spontanen Gefühls müssen mit einigen allgemeinen Äusserungen Théophiles über die Liebe zusammengestellt werden. — So viel er von diesem besonderen Gefühl hielt, er liess es sich angelegen sein, auch diese *affection* nicht in *fureur et brutalité* übergehen zu lassen: *Si j'aime, c'est autant que je suis aimé* [1] . . . Weiter: *J'ai ce bonheur que, dès le premier pas que mon esprit veut faire vers quelque passion, une petite estincelle de jugement s'ingère à me donner conseil, et me destourne ordinairement d'un dessein où je voy de la difficulté à poursuivre un plaisir, et de l'incertitude à l'atteindre.* [2]

Freilich, ganz wörtlich braucht man diese Bekenntnisse nicht zu nehmen — hat doch Théophile lange genug um die spröde Cloris-Philis-Caliste geworben und geschmachtet. — Wohl aber hat er eine platonische Nuance der Liebe gekannt, die mit seiner Theorie vom Masshalten durchaus stimmt. Er hat diese Stimmung in zwei Gedichten ausgesprochen. Das eine beginnt:

Quand tu me vois baiser tes bras . . .

und enthält die Verse:

Comme un dévot devers les cieux,
Mes yeux tournés devers tes yeux,
A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardens désirs,
Je laisse, sans ouvrir ma bouche,
Avec toi dormir mes plaisirs. I, 209.

Das gleiche spricht er noch einmal im zweiten Bande aus:

J'aime à te regarder et estre tout un jour,
Mourant auprès de toi, sans te parler d'amour. II, 74.

Eine neue Stimmung kommt noch dazu, wenn Théophile sagt:

Cloris, pour ce petit moment
D'une volupté frénétique,
Crois-tu que mon esprit se picque
De t'aimer éternellement?

---

[1] II, 16. [2] II, 28.

Lorsque mes ardeurs sont passées,
La raison change mes pensées,
Et perdant l'amoureuse erreur,
Je me trouve dans des tristesses
Qui font que tes délicatesses
Commencent à me faire horreur. II, 89.

Diese Verse erinnern an des Lucrez trauriges: *Quoniam medio de fonte leporum surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat;* erinnern an Mistrals:

L'amour es dieu, e l'amour peco;
Touto afecioun
Apres l'acioun
Es neco.

Man erwartet sie eigentlich nicht in dem noch so genussfreudigen 17. Jahrhundert. Ebenso wenig wie das Sonnet: *Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans,* das bis zur Brutalität geht und mit den Versen endigt:

Tu reviendras à moi: je n'en ferai nul compte;
Tu pleureras d'amour: je rirai de ta honte.
Lors tu seras punie, et je serai vengé. I, 266.

was unwillkürlich an Villons: *Regrets de la belle heaulmierè* erinnert oder des Horaz:

audis minus et minus iam
"me tuo longas pereunte noctis,
Lydia, dormis?"

In einem Punkte seiner Liebestheorie erinnert Théophile de Viau übrigens stark an die Troubadours, obgleich er sie nicht gekannt hat, in seiner Auffassung der Ehe nämlich als des Grabs der Liebe. — Er mag durch seine Philosophie dazu gekommen sein, die ihn ja sagen liess:

Une lente coutume avec le temps emporte
De nostre affection la partie plus forte.

Wir finden zwei Aussprüche über die Ehe bei ihm:

Mais tu sçavais qu'amour meurt en la jouissance,
Qu'il nous travaille plus, moins il a de licence,
Qu'en des baisers permis ceste vertu s'endort,
Et que le lit d'hymen est le lit de sa mort. I, 228.

und weiter:

> *Et ce titre d'espoux, honteux aux âmes fortes,*
> *Que par despit du ciel et de l'amour tu portes.* I, 227.

Ebenso schlecht wie die Troubadours ist auch Théophile auf die Hindernisse zu sprechen, die sich seiner Neigung in den Weg stellen; *le feint honneur,*[1] *le fâcheux honneur,*[2] *les âmes indiscrètes*[3] sind ihm gründlich verhasst.

Dies sind die Hauptzüge von Théophile de Viaus Lyrik: dass er sich durch sie von seinen Zeitgenossen stark unterschied, wusste er selbst:

> *En matière d'amour je suis un peu trop rude.* I, 234.
> *Or bien que la façon de mes nouveaux escrits*
> *Diffère du travail des plus fameux esprits . . .* I, 217.

Wir wissen heute, dass ihn diese *rudesse,* d. h. das zu Grunde liegende, starke Gefühl, welches er mit einem ebenso starken, musikalischen Talent verband, ihn zu einem echten Dichter und einem der seltenen Lyriker Frankreichs gemacht haben.

Ich habe jetzt noch eine besondere Besprechung der Solitude[4] hier anzuknüpfen, und zwar weil eine litterarhistorische Diskussion damit zusammenhängt.

Saint Amant, der 1594 geboren, also nur drei Jahre jünger ist als Théophile, hat gleichfalls eine Solitude geschrieben, die er an seinen Freund Bernières richtet. — In seiner Einleitung zur Neuausgabe Saint Amants in der *bibliothèque elzévirienne,* sagt Monsieur Livet: "*La première pièce que nous connaissions de Saint Amant est la Solitude. Je ne sais quel indiscret ami la fit imprimer à l'insu de Saint Amant et avec des fautes qui la déparaient . . . Cependant elle est imprimée en entier dans le corps des oeuvres de Théophile parmi les oeuvres, envoyées à lui par ses amis. Nous n'en saurions dire la date précise; mais à-coup-sûr elle est antérieure à la pièce où Théophile, sorti de prison en 1624*[5] *sollicite son élargissement . . .*

---

[1] I, 188. [2] I, 226. [3] I, 188.
[4] I, 176 ff.
[5] muss heissen 1625.

Cette pièce, dès son apparition obtint un immense succès ... Théophile écrivit aussi une ode sur la Solitude. Elle est d'une faiblesse extrême."[1]

Nach Livet ist Théophiles Solitude also eine schwächliche Nachahmung der Solitude Saint Amants. — Ich kann diesem Urteil nicht beistimmen: erstens ist Théophiles Solitude nicht *d'une faiblesse extrême;* zweitens scheint mir der chronologische Beweis für eine Nachahmung Saint Amants durch Théophile von Monsieur Livet nicht erbracht zu sein.

Théophiles Solitude erscheint in der ersten Ausgabe seiner Werke von 1621. Die erste Ausgabe von Saint Amant datirt von 1629. — Darin liegt an und für sich noch keine Beweiskraft: Saint Amants Solitude kann schon lange vor 1629 in Handschriften oder Einzeldrucken kursiert haben. — Einen solchen Druck oder einen datierten Hinweis darauf, habe ich nicht finden, noch hat Monsieur Livet, an den ich mich um Auskunft wandte, ihn mir geben können.

Auch die anderen Nachahmungen der Saint Amantschen Solitude, die Monsieur Livet zitiert: 1) eine Ode von Arnauld d'Andilly,[2] 2) eine Ode von Dalibray[3] sind so späten Datums (1642 und 1653 ediert) dass sie über die Priorität der einen oder der anderen Solitude keinen Aufschluss geben.

Auch das letzte Mittel zu chronologischer Bestimmung, das Monsieur Livet an die Hand giebt, schlägt fehl: er hat in den *Oeuvres de Théophile* Saint Amants Solitude abgedruckt und Théophile zugeschrieben gefunden. — Das ist an und für sich richtig; nur bezieht es sich auf keine der zu Lebzeiten Théophiles erschienenen Ausgaben. Ich habe in den mir auf der *Bibliothèque Nationale* und dem *Arsenal* zugänglichen Ausgaben von 1621, 1623, ja auch in den Sammelbänden von 1624 und 1625, auch in der Ausgabe von Scudéry von 1632 einen Abdruck der Solitude Saint Amants nicht finden können. Sondern die Verwechslung beginnt erst mit den Ausgaben von

[1] a. a. O. I, S. X ff.

[2] Oeuvres. Bd. I in folio. Paris. *Pierre Le Petit* 1675. S. 39 ff. (die I. Ausgabe ist von 1642).

[3] *Oeuvres Poëtiques du Sieur Dalibray* 1653. S. 41 ff.

1648, 1656, 1661, 1668, die sämtlich sowohl die eine wie die andere Solitude enthalten, und zwar ohne dass Saint Amants Name dabei genannt wird. — Ausgenommen die Ausgabe von 1668: sie bringt beide Gedichte erst einmal und dann am Ende des Buches Saint Amants Solitude ein zweites Mal mit einigen Varianten und unter Saint Amants Namen, so dass sich in dieser Ausgabe drei Solitudes finden.

Hieraus ist nur eins ersichtlich: nämlich dass Ende des 17. Jahrhunderts die Autorschaft der Saint Amantschen Solitude öfters Théophile zugeschrieben wurde. — Die Frage, welcher der beiden Dichter den anderen angeregt hat, kann ich auf Grund von Daten und Dokumenten vorläufig nicht entscheiden.

Und nur um eine Anregung, nicht um eine wirkliche Nachahmung, kann es sich hier handeln. Man lese beide Gedichte, und man wird sehen, dass sie, den Titel und die erste Idee abgerechnet, sehr wenig gemeinsam haben. — Saint Amants Solitude ist eine reine Naturschilderung; der Dichter spricht seine Freude an der Einsamkeit des Waldes, am Treiben der Wasservögel, an einer romantischen Burgruine, am Wogen des Ozeans aus. — Er schreibt Strophen von 10 Zeilen zu je 8 Silben mit dem Reim: abba cdcd ce. Zugleich mischt er in einem gegebenen Augenblick eine burleske Note hinein; denn burlesk wirkt das in der Ruine hängende Skelett:

D'un pauvre amant, qui se pendit
Pour une bergère insensible
Qui, d'un seul regard de pitié,
Ne daigna voir son amitié.

Bei Théophile de Viau, der in Strophen von 4 Zeilen zu je 8 Silben mit Reim ab ba schreibt, was eine sklavische Nachahmung sofort ausschliesst — wird die Schilderung der Natur sehr bald zur Schilderung einer Szene starker Leidenschaft: Théophile schildert *la solitude à deux.* Sollte also auch einer den anderen angeregt haben, so sind sie jedenfalls vom gemeinsamen Ausgangspunkt ab sehr verschiedene Wege gewandelt.

Nun sind aber zwischen den beiden Gedichten gewisse Übereinstimmungen doch bemerkbar, die eine Beeinflussung, so oder so, nicht von der Hand weisen lassen. — Zwar, dass beide Dichter von Philomele,[1] Nymphen,[2] Eulen und Käuzchen[3] sprechen, ist weiter nicht auffallend. Für mehr als einen Gemeinplatz der Phoebusdichtung möchte ich aber folgende Stellen halten:

Théophile Str. 2:	Saint Amant. Str. 4:
De ceste source, une naïade	*Où quelque naïade superbe*
Tous les soirs ouvre le portal	*Règne comme en son lit natal*
De sa demeure de crystal,	*Dessus un throsne de crystal ...*
Et nous chante une sérénade.	
Str. 4:	Str. 1:
Jadis au pied de ce grand chêne,	*De voir ces bois qui se trouvèrent*
Presqu' aussi vieux que le soleil.	*A la nativité des temps.*

Wer von den beiden der Inspirierende, wer der Inspirierte gewesen, ist aber dadurch auch nicht entschieden; beide waren ja originelle Köpfe, und beide haben in ihrer Solitude Originelles geschaffen.

Überlegungen allgemeiner Art wollen mir hier auch nicht Ausschlag gebend erscheinen: Allerdings Saint Amants Gedicht entspricht seinem Titel besser, buchstäblicher als Théophiles; vielleicht ist Théophiles Solitude *à deux* als eine Antwort auf Saint Amants Dichtung zu betrachten. Dagegen lässt sich aber einwenden, dass, wenn Saint Amant die Natur so innig erfassen konnte, dass er durch sie zum Dichter wurde, es zum mindesten verwunderlich ist, wenn er sie später so ganz vernachlässigt: er hat nie wieder eine ähnliche Naturbeschreibung gemacht, und das spricht gegen seine Inspiration.

So stehen die Argumente meiner Ansicht nach mit gleicher Stärke gegeneinander, und ich sehe nicht, wie ohne Herbeibringung weiterer Daten oder Drucke die Frage der Priorität zu entscheiden wäre.

---

[1] Théophile Str. 6. — Saint Amant Str. 3.
[2] Théophile Str. 8. — Saint Amant Str. 5.
[3] Théophile in Str. 7. — Saint Amant in Str. 8, 9.

Haben wir bis jetzt Théophile als rein lyrischen Dichter betrachtet, so dürfen wir nun auch seine Rolle als lyrischer Hofdichter nicht übersehen. Der Hofdichter dichtete für andere; wer eine so ausgesprochne Eigenart besass wie Théophile, der konnte natürlich nur sehr bedingt ein Hofdichter sein. Théophile war sich denn auch darüber klar, dass ihm dieses Metier nicht lag:

> *Escrivant pour autrui, je me sens tout de glace,*
> *Je voudrois par avant avoir connu ton âme . . .*
> *Il faut à chaque esprit une sorte de vers . . .* I, 234.

Und in derselben Elegie an M. de Fargis giebt er eine treffliche Schilderung dieses undankbaren Allerweltspoetenhandwerks:

> *Penses-tu quand j'aurois employé tout un jour*
> *A bien imaginer des passions d'amour,*
> *Que mes conceptions seroient bien exprimeés*
> *En paroles de choix, bien mises, bien rimées,*
> *L'autre n'y trouveroit possible rien pour lui?*
> *Tant il est malaisé d'escrire pour autrui.* I, 235.

Er fügt auch ein Geständnis hinzu, das seinem Charakter alle Ehre macht, ihm aber das Leben bei Hofe sicher nicht erleichtert hat:

> *Accoster un brutal, lui plaire, en faire estime,*
> *Lors que cela m'advient, je pense faire un crime.* I, 216.

Aber Théophile scheint trotzdem Mode gewesen zu sein, denn er spricht von

> *Tant d'escrits perdus que pour chanter leur flame*
> *Mille de mes amis m'ont arrachés de l'âme.* II, 39.

Zugleich dachte er nicht gering von der Stellung des Dichters zu den Grössen der Erde: nur durch den Dichter kommen grosse Thaten auf die Nachwelt, das war seine Überzeugung, und gegen Schillers:

> Drum soll der Dichter mit dem König gehen,

hätte er gewiss nichts einzuwenden gehabt. — Sagt er doch:

Ce vagabond (Eneé) de qui le bruit
Fut si chéri des destinées,
Et si grand que trois mille années
Ne l'ont point encore destruit,
Avecques de si bonnes marques
N'eust foulé la rigueur des Parques,
Ni peuplé le pays latin,
Si depuis qu'on brusla sa ville,
Auguste n'eust prié Virgile
De lui faire un si beau destin. I, 161.

Mit dem für einen Hofdichter unvermeidlichen Zwang zur Schmeichelei findet er sich folgendermassen ab:

Lorsque la force du devoir
Pousse mon âme à décevoir
Quelqu'un à qui je fais hommage;
Si quelques fois pour un mortel
Je tire une immortelle image,
C'est afin qu'il se rende tel
Qu'il se voit peint en mon ouvrage. I, 151.

Dass es trotzdem nicht ohne Lüge abging, spricht er — und darin ist er wieder Théophile — zu Montmorency selbst aus:

Lorsqu'on veut que les Muses flattent
Un homme qu'on estime à faux,
Et qu'on doit cacher cent défauts
Afin que deux vertus esclattent,
Nos esprits, d'un pinceau divers,
Par l'artifice de nos vers,
Font le visage à toutes choses. I, 161.

Seine Gedichte an den König sind — Schuld seiner Lebensumstände — oft die eines Bittenden gewesen. Im Ganzen hat er 5 Dichtungen an Ludwig XIII. gerichtet und einmal für ihn Balletverse geschrieben. Er nennt ihn in diesen 6 Dichtungen: *grand roi,*[1] *grand prince,*[2] *fils des dieux,*[3] *le juste,*[4] *cher objet des yeux et des coeurs,*[5] *image de Dieu,*[6] aber auch ganz einfach *le roi* und *mon prince.*[7]

[1] I, 137, 140, 142. [2] I, 146. [3] I, 145. [4] [5] I, 140.
[6] I, 147. [7] I, 145.

Er preist Ludwigs Tugend, seinen Mut, seine Gerechtigkeit:

Vous, grand roi, si sage et si juste
Qu'on ne voit point de roi pareil . . . I, 137.
Grand roi, dont les exploits vainqueurs
N'ont rien que de doux et d'auguste . . . I, 140.
L'exemple de vos moeurs force plus que la loi,
Et vostre saincte vie autorise la foi. I, 146,

Gerade die "*Estrenne au Roi,*" der diese letzten Verse entnommen sind, enthält ausser dem Lobe des Königs auch noch das Luynes und überhaupt eine starke Dosis Gottesgnadentums. — Aber im Grunde ist Ludwig XIII., wenn auch kein grosser Monarch, so doch ein reinlicherer und gerechterer Mensch gewesen, als z. B. *le roi Soleil,* dem später noch ganz anders gehuldigt wurde.

Dass Théophile auch vor den adligen Herren nicht kroch, glaube ich schon bewiesen zu haben. — Zu erwähnen ist noch die Ode an den Prinzen von Oranien, die zwar langatmig und ein Lobgedicht *en règle* — doch wieder, wie Mephisto seinen Pferdefuss, etwas Théophilische Unabhängigkeit nicht verleugnen kann:

Prince, je dis sans me louer,
Que le ciel m'a voulu douer
D'un esprit que la France estime,
Et qui ne fait point mal sonner
Une louange légitime
Quand il trouve à qui la donner. I, 151.

also Théophile sucht sich sozusagen seine Sujets unter den gekrönten Häuptern aus.

Die Ode an Buckingham, gedrängter und besser komponiert, flicht dem Allerweltsliebling und liebenswürdigen Schwerenöter tändelnd die gewohnten Kränze. Aber Théophile brauchte dabei nicht zu heucheln, Buckingham war gütig zu ihm gewesen, und das Körnchen Selbstgefühl auf Seiten des Dichters fehlt ja auch hier nicht. [1]

In den uns erhaltenen Balletversen für den König, Luynes, Montmorency, in "*les Nautonniers,*" „*les Princes de Chypre*" finden wir die gewöhnliche, offizielle Hofpoesie, viel Mytho-

[1] I, 166 ff. Siehe die letzte Strophe.

logisches — was schon das Genre mit sich brachte — viel Galanterie; beides in leichten, fliessenden Versen, die Théophile ja keine Schwierigkeit machten. In diesen Dichtungen haben wir die wenigst originellen Kinder seiner Muse zu sehen und den Verlust ähnlicher, bestellter Gedichte wohl am wenigsten zu beklagen.

Weit eigenartiger ist Théophile, wenn er für die Damen des Hofs schreibt, und zwar, weil trotz seines besten Bemühens in den Liebesgedichten, die er für sie auf Bestellung verfasste, zart zu sein, seine eigne, herbe Leidenschaft immer wieder durchbrach. Er erinnert an den Löwen aus dem Sommernachtstraum, der versucht, sanft zu brüllen, um die Damen nicht zu erschrecken.

So entstehen die Verse für Mlle. de M.[1] von einer Leidenschaft, die eine Hofdame des 17. Jahrhunderts, falls sie sie überhaupt empfand, niemals so direkt würde ausgesprochen haben; so entstand die bereits erwähnte Consolation à Mlle. de L.,[2] die der Dame, welche Théophiles unkirchliche Überzeugungen schwerlich teilte, merkwürdig genug erschienen sein mag.

Noch ist ein Wort über *"La Maison de Silvie"* zu sagen, das, der Herzogin von Montmorency gewidmet, im Grunde ja auch eine Hofdichtung ist. Das Gedicht besteht aus 10 Oden, die zum ersten Male 1624 im Druck erschienen.[3] Aus dem Inhalt der Oden ist zu schliessen, dass Ode I, II und III bereits 1623 in Chantilly — nach der Veröffentlichung der *Doctrine Curieuse* und Théophiles Verbrennung *in effigie* — entstanden; die IV. vielleicht dort noch angefangen; die V. und alle folgenden aber erst nach Théophiles Gefangennahme durch Caumartin und seiner Einkerkerung in Paris geschrieben wurden.[4]

---

[1] I, 198 ff. [2] I, 212 ff.

[3] Vgl. die bereits zitierten Ausgaben von 1624: *Recueil de toutes les pièces de Théophile etc.*

[4] Siehe die Verse (II, 212): *Soudain le Sieur de Caumartin* ... (221): *Qu'on aura fini mon procès* ... (223): *et mon oeil qui suit mon désir, voit Chantilly dans ces tènèbres.*

Ohne den Druck von 1624 jedoch, der schon sämtliche 10 Oden enthält, würde man nie glauben, dass diese in Naturschilderungen schwelgenden Gedichte, in denen die Nachtigal eine Hauptrolle spielt, wirklich in der finsteren Tour Montgomery und nicht etwa erst nach Théophiles Freilassung verfasst wurden. — Es scheint übrigens, dass Théophile die *Maison de Silvie* in ihrer jetzigen Gestalt noch nicht für beendet ansah, denn er sagt in einem von 1625 oder 1626 zu datierenden Privatbrief von einer neuen Arbeit: *Je commencerai ce travail en suite de la Maison de Silvie. Je loue Dieu que les persécutions ne m'ont point laissé de foiblesse qui me menace de discontinuer cet ouvrage qui m'est si cher.* [1] — Ich habe von einer solchen Fortsetzung nichts finden können; entstand sie jemals, so ist sie sicher nicht gedruckt worden und mit anderen Manuskripten Théophiles verloren gegangen. — Alleaume knüpft an die eben zitierte Stelle eine Note, die auf Grund der Ausgabe von 1624 als falsch zu betrachten ist. [2]

Die 10 Oden zeigen im Punkte der Komposition, die Théophiles schwache Seite war, einen Fortschritt, sind kürzer und gedrängter als die früheren; aber freilich voll von mythologischen Gestalten und Anspielungen, die stellenweise pedantisch oder zopfig wirken. [3] Auch an Galanterie und übertriebenen Vergleichen fehlt es nicht; z. B.

> *Quelle dureté peut avoir*
> *L'objet que ma princesse touche?* [4] II, 195.

Solche Huldigungen haben den Dichter aber weder von ganz intimen Bekenntnissen, noch von lieblichen und feinsinnigen Naturschilderungen ferngehalten.

Geradezu an ein Bild von Anselm Feuerbach erinnern folgende zwei Strophen:

---

[1] II, 304. [2] II, 304, N. 1.

[3] II, 197: *les Tritons.* 201: *Mélicerte.* 203: *Phaëton.* 214: *Echo, la nymphe.* 215: *Borée, Zéphyre.* 216: *Palémon* etc.

[4] Die ganze Ode ist ein Lobgedicht auf die Herzogin von Montmorency.

Zéphyre en (du lac) chasse les chaleurs,
Rien que des cygnes n'y repaissent;
On n'y trouve rien sous les fleurs
Que la fraîcheur dont elles naissent;
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc et le carquois
De mille amours qui se despouillent
A l'ombrage de ces roseaux,
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent.

L'estang leur prête sa fraîcheur,
La Naïade leur verse à boire;
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'une couleur d'ivoire.
On voit là ces nageurs ardents,
Dans les ondes qu'ils vont fendants,
Faire la guerre aux Nereïdes,
Qui devant leur teint mieux uni,
Cachent leur visage terni
Et leur front tout coupé de rides. II, 202.

Und es heisst wohl nicht zu viel behaupten, wenn man sagt: dass die schöpferische Phantasie und Leidenschaft, die heidnische Lebensfreude Théophile de Viaus in solchen Stellen diesen alten, griechisch-römischen Symbolen ein neues Leben eingehaucht habe; hier hat er sein Programm befolgt: *il faut escrire comme Homère a escrit, mais non pas ce qu'il a escrit.*

In solchen Versen ist Théophile ein Jünger des besten Ronsards. Findet er dabei das liebliche Bild der Jagdgöttin, die ihren Schäfer verlässt, um in dem kühlen See *avecques les estoiles nues*[1] um die Wette zu baden; oder sagt er von kleinen, plätschernden Liebesgöttern:

Les ondes, qui leur font l'amour,
Se refrisent sur leurs épaules. II, 203.

oder erfindet er für den schmachtenden Mélicerte die Worte:

Il sent renouveler sa flame,
Errant avec des faux plaisirs
Sur les traces des vieux désirs
Que conserve encore son âme II, 203.

[1] II, 203.

und sagt man sich, dass all' diese Schönheiten in einem Huldigungsgedicht stehen, so kann man Théophile auch als Hofdichter eine Ausnahmestellung unter den Zeitgenossen nicht verweigern.

Es bleibt mir nun noch Théophile de Viaus letzte lyrische Entwicklungsstufe zu besprechen. — Sämtliche der bisher zitierten Dichtungen gehören der Zeit vor 1624 an. Mit diesem Jahre beginnt eine neue Entwicklung für Théophile: unter den Schicksalschlägen von 1623, 1624 verliert seine Poesie jede Spur von Manier und Galanterie, und die 10, 1624 veröffentlichten Gedichte [1] sind die bestkomponierten, die er je geschrieben. — Allerdings es ist keine Liebeslyrik mehr, es ist Schicksalslyrik geworden. Verse wie:

1. *Aujourd' hui que les courtisans,*
Les bourgeois et les artisans
Et les peuples de la campagne,
Pour noyer les soins du trespas,
Passent les excès d'Allemagne
En leurs voluptueux repas;

2. *Que le jeu, la danse et l'amour*
Occupent la nuit et le jour
Des enfans de douce vie;
Que le coeur le moins desbauché
Contente la plus molle envie,
Que lui fournisse le péché:

3. *Mon jeu, ma danse et mon festin*
Se font avec Saint Augustin,
Dont l'aimable et saincte lecture
Est ici mon contre-poison,
En la misérable aventure
Des longs ennuis de ma prison. II, 162, 163.

Verse wie:

Pressé d'un accident mortel,
J'entre tout sanglant dans le temple,
Et me sers du droit de l'autel. II, 164.

Oder Strophen wie:

---

[1] Vgl. Alleaume II, p. 145—190:

1. *Requeste au Roi.*
2. *Remonstrance à M. de Vertamon.*
3. *La Plainte de Théophile à un sien ami.*
4. *La Pénitence.*
5. *Requeste à Nosseigneurs de Parlement.*
6. *Très humble requeste à Msgr. le Premier Président.*
7. *Prière aux Poètes du temps.*
8. *A Chiron, mèdecin.*
9. *Remercîment à Coridon.*
10. *Lettre à son frère.*

Mon Dieu, mon souverain recours,
Peut s'opposer à mes misères,
Car ses bras ne sont pas plus courts
Qu'ils estoient au temps de nos pères. II, 181.

Oder:

Dieu seul cognoist l'estat humain;
Ils sçait ce qu'aujourd'hui nous sommes,
Et. ce que nous serons demain. II, 182.

Oder:

Mon frère, mon dernier appui,
Toi seul dont le secours me dure,
Et qui, seul, trouves aujourd'hui
Mon adversité longue et dure;
Ami ferme, ardent, généreux,
Que mont sort le plus malheureux
Pique davantage à le suivre,
Achève de me secourir:
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir. II, 178.

solche Verse und Strophen hätte Théophile vor 1624 nie geschrieben, denn er hätte vorher nie so empfunden.

In diese Zeit gehört wahrscheinlich auch ein bisher nicht ediertes Sonnet, das wohl mit Sicherheit Théophile zuzuschreiben ist.[1] Es scheint mir, sozusagen Théophiles Staunen über sich selbst auszudrücken, hat etwas mystisch Verträumtes und Stammelndes neben einem Rest alter Lyrik, die an sich selbst irre geworden. Das Sonnet lautet:

Sur le Sacrement.

Loger en tant de lieux une même substance
Qui ne montre accident, qui ne soit emprunté;
Faire qu'un corps n'ait point d'espace limité,
Et sans rien altérer convertir une essence:
Comme ce sont effets de la toute puissance.
Je lui rends celui-ci de mon infirmité:
C'est que je le comprends avec la volonté
Bien mieux que je ne fais avec la cognoissance.

---

[1] Das Manuskript — von einer Hand des 17. Jahrhunderts — befindet sich auf dem Arsenal in Paris. *Recueil de Tralage.* Bd. 1. 6541. fo. 141. *revers.* Die Unterschrift lautet: *par Théophile.* — M. Martin, Conservateur am Arsenal, hat die Freundlichkeit gehabt, mich auf das Gedicht aufmerksam zu machen.

J'abaisse ma raison pour eslever ma foy.
Dieu qui sait comme il donne, et comme je reçoy,
Au mérite tardif rend sa grâce soudaine.
O mystère profond, issu de son propos:
Il emprunte mon corps, pour avoir de la peine,
Et me donne le sien, pour me mettre en repos.

Weil nun Théophiles Gedichte seit 1624 einen so ganz veränderten Charakter tragen, halte ich für richtig, letztere nicht mit den früheren zusammenzustellen, sondern in Théophiles Lyrik zwei Richtungen zu unterscheiden:

eine atheistisch individualistische,
eine religiös individualistische,

die eine von 1619—1624 reichend, die andere von 1624—1626.

Das Urteil der Zeitgenossen über Théophile war selbstverständlich ein zwiespältiges. Der Glaube an die schöpferische Kraft der Regeln bestand ja bereits zu Anfang des 17. Jahrhunderts. Daher erfolgt denn durch Malherbe eine summarische Abfertigung des unabhängigen Poeten. *Pour moi,* schreibt er an Racan, *je pense vous avoir déjà escrit, que je ne le tiens coupable de rien, que de n'avoir rien fait, qui vaille, au mestier dont il se mesloit.*[1] — *L'unico eloquente,* Balzac, war derselben Ansicht.

Die Unabhängigen der Zeit jedoch wie Georges de Scudéry und Jean de Mairet können "*ce grand et divin Théophile*"[2] nicht genug preisen, *cet incomparable auteur,*[3] *cet excellent homme;* sie nennen ihn "*un des premiers esprits de nostre âge*",[4] rühmen "*les forces de ce vigoureux génie.*[5] Dass weitere Kreise ihn besonders als Liebeslyriker feierten, ihn "*l'Apollon de l'âge*" nannten, wissen wir bereits aus der Broschürenlitteratur.

Im gleichen Jahrhundert noch, aber nicht mehr zu Lebzeiten Théophiles fällt dann Gabriel Guéret (1671) folgendes Urteil: *Suivons toujours notre naturel, ne sortons jamais du genre qui nous est propre . . . Laissons les Elégies à Desportes,*

---

[1] éd. Lalanne, Bd. IV. S. 8. [2] éd. Alleaume I, 3.
[3] éd. Alleaume I, 3. [4] éd. Alleaume II, 294.
[5] éd. Alleaume, I, 4.

les Stances à Théophile, le Sonnet à Gombauld[1] . . . ein Zeichen, dass man, trotz der Hochflut klassischer Litteratur Théophile doch noch als Lyriker schätzte.

Dagegen sagt Rapin in seinen *Réflexions sur la Poétique d'Aristote et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes* (1674): *qu'il ne suffit pas en poésie d'avoir de l'imagination seulement comme le Chevalier Marin parmi les Italiens, Théophile parmi les François* — und dass dies "*de foibles moyens*" seien *pour aspirer à la gloire de la Poésie.* — Weiter sagt er: *Théophile . . . par une trop grande affectation du style aisé, tomba dans le puéril: il estoit vrai que le fonds de son caractère estoit plutost une fertilité d'imagination qu'une vraie fécondité d'esprit . . .* Endlich: *Théophile a l'imagination grande et le sens petit. Il a des hardiesses heureuses à force de se permettre tout.*[2]

Fast dasselbe Urteil fällt der klarblickende, verständige Saint Evremond in seinen *Observations sur le goût et le discernement des François. Dans ma jeunesse,* sagt er, *on admiroit Théophile malgré ses irrégularités et ses négligences, qui échappoient au peu de délicatesse des courtisans de ce temps-là. Je l'ai vu décrié depuis par tous les versificateurs, sans aucun égard à sa belle imagination et aux grâces heureuses de son génie.*[3]

Théophiles ungebundene Natur hat man also noch Ende des Jahrhunderts im Gedächtnis gehabt.

Es ist nun noch der Einfluss festzustellen, den dieser ungestüme Geist auf seine Zeitgenossen ausgeübt. — Auf der philosophischen Spur ist ihm — im Leben mancher — im Dichten niemand gefolgt. Die Gefährlichkeit dieser Nachfolge hatte sein Prozess zu klar an den Tag gelegt.

Wohl aber fand er in Courval Sonnet, einem dichtenden Arzt aus der Normandie, seinem Zeitgenossen, einen eifrigen Jünger und Mitarbeiter für die individualisierende Richtung. — Thomas Sonnet, *Sieur de Courval,* der eine Reihe stark

[1] *La Guerre des Auteurs anciens et modernes, Paris.* Girard 1671. S. 176. 177.

[2] a. a. O. S. 38. 39. S. 81. S. 239.

[3] Bd. IV. der Oeuvres. S. 189. 190.

realistischer Zeitgemälde unter Titeln wie: *le bal — la pourmenade, l'ignorant, le débauché etc.* veröffentlichte, hat in der *Satire du temps,* die 1619 im *Espadon Satirique* erschien,[1] Théophile als den Chef der Unabhängigen, der *"libertins"*, der *"bons esprits"* ausdrücklich anerkannt.[2] Er lehnt sich dabei stark an die *Elégie à une Dame* an, die also 1619 schon bekannt gewesen sein muss. — Da heisst es:

La réputation que ta veine féconde,
Sur l'aile de tes vers, a porté par le monde,
Le bruit de ton humeur qui plaît au plus censeur,
Ta conversation qui n'est rien que douceur,
Ta façon de parler, ta franchise et l'emphase (!)
Que ton style divin fait paroître en sa phrase;
Ton esprit qui de tout parle indifféremment,
Esprit, accompagné du plus beau jugement etc.

Weiter heisst Théophile *"un démon de sçavoir"* und ihm gegenüber werden die anderen Dichter *"un tas de rimasseurs"* genannt, auch als *"champignons avortés des humeurs d'une nuit"* bezeichnet. — Sich selbst nennt Courval auch *"un petit rimeur"*, der aber gewillt ist, auf Théophiles Spuren zu wandeln:

Je ne blâme personne et laisse, en l'imitant,
Chacun libre à parler du sujet qu'il entend.

Die andern mögen sich Zwang anthun, die Mode mitmachen; nicht so Courval:

Libre, je te dirai, conservant ma coustume
Quel venin maintenant enfle mon aposthume . . .
J'abhorre leurs escrits, et ne puis, Théophile,
Au style à la mode, accommoder mon style . . .
Ils inventent des mots, des règles, des leçons,
Et ne font que baver comme des limaçons.

Die Anspielung auf Malherbes Schule ist mit Händen zu greifen.

---

[1] Vgl. édit. *Blanchemain* der *"Oeuvres de Courval Sonnet"*. Bd. I, Introduction, S. XIV.

[2] a. a. O. Bd. II, S. 158 ff. — M. Brunot in seiner These über Malherbe S. 547. zitiert übrigens ein Gedicht, demzufolge Courval auch Malherbe gehuldigt hat.

Fand Théophile in Courval Sonnet einen unerwarteten Anhänger, so ist wunderbarer Weise von einem Einfluss des Lyrikers Théophile auf den Lyriker Saint Amant nichts zu merken. Die Solitudenfrage musste ja unentschieden bleiben. Dabei war im Alter nur ein Unterschied von drei Jahren zwischen beiden, und in ihrer Richtung hätten sie eigentlich übereinstimmen müssen, waren doch beide Libertins. — Bei näherer Betrachtung wird der Unterschied zwischen ihrem Libertinage aber doch klar:

Saint Amant war ein geistreicher Kopf und lockerer Zeisig, dem es nebst seinen adligen Genossen, den Retz und Harcourt, in der litterarischen *bohème* trefflich gefiel, der wohl auch in Weinlaune einmal gegen das Heilige frech wurde, aber im übrigen die grossen Fragen des Lebens ruhen liess und es fertig bekam einen "*Moïse Sauvé*" zu schreiben — kurz, eine liebenswürdige, lustig einschmeichelnde Persönlichkeit, die als "*successeur non titré des Triboulet et des d'Angély*" [1] straflos blieb, weil er die Grossen amüsierte, übrigens aber, wie man sagt, im Verkehr mit ihnen nicht ganz würdelos war.

Théophile de Viau hingegen machte in ganz anderem Umfang Anspruch auf Unabhängigkeit der Gesinnung und auf Charakter, konnte sich vor allem nicht anpassen, wie Saint Amant, galt deshalb für gefährlich und wurde verfolgt. — Des weiteren steht Théophile de Viau als Lyriker der Leidenschaft, als Naturschwärmer und antikisierender Schönheitsanbeter auf einem Gebiet, wo er und Saint Amant sich nur einmal — in der Solitude — begegnen: Saint Amant hat mehr Schenken als *Maisons de Silvie* geschildert. Saint Amant nimmt sich auch in seinen Ausdrücken und Schilderungen Freiheiten, [2] die Théophile sich aus ästhetischen Gründen nicht gestattete; vor allem aber lebt er in einer Kneipenstimmung und Kneipenfröhlichkeit, [3] die Théophile in seinen Dichtungen ganz fremd ist und hat eine Neigung zum Burlesken, [4] die diesem unbekannt. Aus allen diesen

---

[1] Vgl. éd. *Livet* der *Oeuvres de Saint Amant.* Introduction S. IX.
[2] z. B. S. 184. éd. Livet. [3] Vgl. *les Cabarets* S. 138. 153. 387.
[4] *Le Poète crotté. — Rome ridicule.*

Gründen haben Saint Amant und Théophile de Viau sich eher abgestossen als angezogen.

Zu François Maynard,[1] der halb Satiriker wie Courval Sonnet, halb Galan wie Saint Amant war, und den Théophile persönlich kannte,[2] ist er, trotz mancher Ähnlichkeiten in der Weltanschauung, dichterisch doch in keine nähere Beziehung getreten. — Erstens war Maynard bedeutend älter als Théophile, hatte schon 1607 und 1613, als Théophile noch um seine Existenz kämpfte, eigene Gedichtsammlungen herausgegeben und eine Rolle bei Hof gespielt, so dass der Einfluss eher hätte ein umgekehrter sein sollen. Zweitens gehörte Maynard, trotz sehr freier, sittlicher Anschauungen, in der Technik zu den Anhängern Malherbes, dessen Freund er war, und dem er zu seinem Regelgebäude Bausteine herbeitrug.[3] — Vor allem hatte er nicht den Schönheitskultus Théophile de Viaus: wenn sie auch öfters dasselbe dachten, sie sprachen es ganz verschieden aus.

Wenden wir uns nun von Maynard, dem Dichter der Lizenz in strenger Form, zu denjenigen, die mit der strengen Form auch einen ganz unanstössigen Inhalt verbanden, sich persönlicher Meinungen und realistischer Schilderungen enthielten, also zu Lingendes,[4] Gombauld,[5] Racan,[6] Boisrobert[7] — so ist es klar, dass zwischen ihnen und Théophile wenig Beziehungen bestehen, von einer tieferen Beeinflussung im Inhalt auch nicht die Rede sein konnte.

Lingendes hat 1618, Racan 1621, Boisrobert 1635, Gombauld sogar erst 1646 seine ersten, lyrischen Werke heraus-

[1] 1582—1646.

[2] Vgl. *lettre de Théophile à Maynard.* éd. Alleaume II, 321.

[3] Man darf übrigens Maynards Regelhaftigkeit nicht übertreiben. Dieser *sévère disciple de Malherbe*, wie Alleaume (II, 321. note) ihn nennt, hat 1613 d. h. noch vor Marinis Einfluss, recht übertriebene Dinge geschrieben. (éd. *der Oeuvres de François Maynard dédiées à Concini.*)

[4] 1580—1616; *Les changemens de la bergère.*

[5] 1576—1666; *Poésies.* [6] 1589—1670; *Poésies diverses.*

[7] 1592—1662; *le Sacrifice des Muses.* Der Grande Encyclopédie zufolge haben zwischen ihm und Théophile intimere Beziehungen bestanden. hat Théophiles Werke 1627 in Rouen ediert. — Bd. VII, p. 146 ff.

gegeben oder herausgeben lassen; doch beweisen Drucke von Sammlungen ja für das Datum der einzelnen Entstehungen garnichts, und wir haben anzunehmen, dass die lyrischen Gedichte dieser Autoren sämtlich schon zu Lebzeiten Théophiles Kurs hatten und sich in ihrer zierlichen Regelhaftigkeit, ihrer gewandten Unpersönlickeit um die Gunst desselben Publikums bewarben, dem Théophile seine ganze Persönlichkeit in poetischen Beichten gab.

Was Théophiles drei Unglücksgenossen am *Parnasse Satirique* betrifft, Berthelot, G. Colletet[1] und Frénicle[2] — so gehörten die beiden letzteren in der Hauptsache doch zum Kreise der Regelhaften, die sich ausser um Malherbe, später noch um Richelieu und die Akademie gruppierten. Liest man ihre Beiträge zu dem „*Sacrifice des Muses*", das Boisrobert dem Cardinal 1635 huldigend zu Füssen legte, so sieht man, wie eng begrenzt das Gebiet dieser ganzen Schule ist; Politik und Philosophie ausgeschlossen; das persönliche Erlebnis verwischt; vom Menschen nur der allerhoffähigste Teil geblieben, der sich in einer zur Theaterdekoration abgeblassten Natur in alleruntertänigsten Verrenkungen auf den Stufen des Throns hin und her windet.

Berthelot ist der einzige von den Dreien, der von Innen heraus und nicht nur gelegentlich zu Théophiles Richtung gehört, der, als ein Freund Mathurin Régniers, aufgebracht gegen Malherbes Neuerungen, seine Abneigung laut in spöttischen Epigrammen kund thut. Älter als Théophile, also auch älter in seinem Widerstande, hat dennoch nicht er den Jüngeren, sondern der Jüngere, vermöge seines grösseren Talentes, ihn beeinflusst. — Einzelne Stücke im "*Cabinet Satirique* und im "*Parnasse*" ausgenommen, existiert nur ein Werk von Berthelot: *Les Soupirs amoureux.*[3]

Hier nun lässt sich meiner Ansicht nach Théophiles Einfluss deutlich nachweisen. Allerdings stellt Berthelot ein Programm auf, das nicht gerade sehr originell ist. Er will "*ses craintes, ses soupirs, ses pleurs et ses travaux,*[4] besingen, und

[1] 1598—1659. [2] 1600—1661.
[3] Paris. Cardin Besongne. 1646. [4] a. a. O. S. 13.

wenn er sagt: "*de mes yeux j'ai fait deux fontaines*" [1] — so ist das leider nur zu wahr. Aber obgleich seine Kraft nicht immer ausreicht, dem persönlichen Erlebnis seinen Stempel auch in der Dichtung zu erhalten, so ist er doch stellenweise kräftiger, als die an Gefühlsanaemie leidende damalige Zeit es gemeinhin gestattete: Berthelot hat mitunter etwas von dem *parallélisme heurté* Théophile de Viaus.

Tout me nuit et me fâche,
Je vay dedans les desplaisirs,
Je ne pousse que des soupirs [2]

erinnert in dem nachdrücklichen Einhämmern auf dieselbe Vorstellung an Théophile; ebenso die Verse:

Tu te trompes, Philis, jamais une autre flame
N'échauffa mes esprits,
Et mon discours t'apprend que pour toute autre dame
Je n'ay que du mespris. [3]

die den musikalischen Fall von Théophiles besten Stanzen haben. — Sicherlich hat Berthelot auch bei Théophile und nicht bei den Regelmässigen gelernt, seiner Verzweiflung folgenden Ausdruck zu geben:

Toujours craindre, toujours prier,
Toujours pleurer, toujours crier,
Estre toujours dans les supplices,
Blâmer tous les dieux à la fois,
Ce sont mes charmants exercices,
Depuis que je suis sous tes lois. [4]

Endlich scheint mir: *La vie agréable* [5] geradezu Théophiles: "*Heureux tandis qu'il est vivant*" nachgeahmt. Nur von Théophiles Naturliebe hat Berthelot nichts angenommen.

Weit besser als Berthelot hat aber Tristan l'Hermite [6] Théophile verstanden und nachgeahmt. — War im Jahre 1613 Tristan, der frühreife Page, dem "*Poète Provincial*" auch an

---

[1] a. a. O. S. 29.
[2] a. a. O. S. 19. Vgl. Théophiles: *tout me fâche et me nuit.* I, 192.
[3] a. a. O. S. 31. [4] a. a O. S. 33.
[5] a. a. O. S. 58: *Heureux qui peut passer sa vie — franc des morsures de l'envie.* Vgl. Alleaume I, 190. [6] 1601—1655.

litterarischem Wissen überlegen, so doch nicht an poetischem Können; als 1614 sein abenteuerliches Schicksal Tristan von Paris vertreibt, beginnt Théophile dort eine Rolle zu spielen; als nach 1620 der ehemalige Page in die Dienste Gastons von Orléans tritt, findet er den "*Poète Provincial*" als berühmten Mann wieder.

Dass beide mit einander befreundet waren, beweisen zwei Briefe, die von 1625 oder 1626 datieren.[1] — Seine erste Gedichtsammlung hat Tristan 1638 veröffentlicht; doch sind diese *Oeuvres poétiques du Sieur Tristan* schon früher geschrieben. Setzen sie sich doch aus drei verschiedenen Sammlungen zusammen: *les Meslanges, les Amours, les Vers héroïques.* — Die "*Amours*" sind die frühesten und stehen so stark unter Théophiles Einfluss, dass ich bei längerer Lektüre der Gedichte vollkommen das Gefühl hatte, nicht Tristan, sondern Théophile zu lesen. Es war das stark Lyrische, die Musik der Verse, gewisse Sprachverfahren, die in diese Täuschung versetzten.[2]

Unter anderem steht dort ein Gedicht: *Le promenoir des deux amans,*[3]) das den Leser geradezu zwingt an Théophiles Solitude zu denken:

Auprès de ceste grotte sombre
Où l'on respire un air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux
Et la lumière avecque l'ombre } vgl. *la Solitude* str. I.

Weiter:

Dans ces bois ni dans ces montagnes
Jamais chasseur ne vint encor,
Si quelqu'un y sonne du cor,
C'est Diane avec ses compagnes. } str. VIII, IX, X.

Dann:

Ce vieux chêne a des marques saintes;
Sans doute qui le couperoit,
Le sang chaud en descouleroit,
Et l'arbre pousseroit des plaintes. S. 72. } str. IV.

[1] Vgl. *Lettres meslées du Sieur Tristan.* Paris 1642. S. 392 ff. M. Bernardin hat mich auf diese Sammlung aufmerksam gemacht.

[2] Die Sonnette, die am Anfang stehen (éd. v. 1638. Paris Billaine. S. 72) sind von diesem Urteil auszuschliessen.

[3] a. a. O. S. 72 ff.

Es wird von Philomele gesprochen; (vgl. str. IV der Solitude) statt von Diana und Endymion erzählt Tristan von Venus und Anchises (S. 74 und str. IX der Solitude). Auch in den folgenden Versen findet sich wohl eine Übereinstimmung:

Je te prie, allons nous asseoir
Sur le bord de ceste fontaine. S. 74. } vergl. *la Solitude* str. XVI.

Penche ta teste sur ceste onde. S. 75. . . . . str. XXVIII.

Voy mille amours qui se font prendre
Dans les filets de tes cheveux. S. 75. } . . . . XXIV.

Vor allem aber findet sich hier Théophiles leidenschaftlicher Akzent wieder:

Tu ne dois pas estre estonnée,
Si vivant sous tes douces lois,
J'appelle tes beaux yeux mes rois,
Mes astres et ma destinée. S. 75.

Das könnte Théophile geschrieben haben, und in seinem Interesse wünschte ich, er hätte folgenden, hübschen Einfall gehabt, den Tristan so anmutig ausdrückt:

L'ombre de ceste fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendans
Paroissent estre là-dedans (dans le lac.)
Les songes de l'eau qui sommeille. S. 73.

Stark an Théophile erinnern auch kleine Bildchen wie:

Lors sous un arbre bien couvert,
Estendu sur le gazon vert,
En une resveuse posture,
Flatté du doux bruit d'un ruisseau etc.

Ausdrücke wie: *resveuse posture, mille désirs séditieux;*[1] Ausrufe wie: *Servons-la donc, mon âme!*[2] *Mon coeur, tu me le disois bien*[3] ... *Mon âme, défends-toi du désir aveuglé.*[4] — Die Antithese: *Daphnis eut une belle audace — et mourut d'une belle mort,*[5] all dies erinnert an Théophile.

---

[1] S. 91.
[2] S. 51.
[3] S. 92.
[4] S. 93.
[5] S. 93.
} a. a. O.

In den *Misères de l'homme du monde*[1] ebenso wie in den *Misères humaines, à Monsieur de Saintot*[2] ist sicher ein Einfluss von Théophiles I. Satire und der *Elégie à une Dame* anzunehmen. — Ersteres Gedicht z. B. hat einen Antithesenschluss, wie Théophile ihn nicht besser und melancholischer hätte ausprägen können:

Tous ces attachemens, sont-ils considérables,
Pour aimer tant la vie, et craindre tant la mort?

Mit all diesem soll aber nur gesagt sein, dass Théophile als Führer auf der Bahn individueller Dichtung vorangegangen ist, und Tristan l'Hermite, gleichfalls lyrisch und musikalisch veranlagt, ihm darauf folgte, weil ihm dies eben natürlich war. — Von sklavischer Nachahmung ist keine Rede, und statt "Beeinflussung" kann man auch ebenso gut "Bestärkung" setzen.

Verhalf Théophile de Viau Berthelot nun zu grösserer Originalität, und bestärkte er Tristan l'Hermite in der ihm natürlichen Richtung, so fand er einen an sich schon sehr originellen Anhänger in Denis Sanguin de Saint Pavin.[3] — Pariser von Geburt, etwa zehn Jahre jünger als Théophile, aus guter und reicher Familie, lebte er sorgen- und zuerst auch amtlos, wie etwa Desbarreaux. Er erhielt später die Abtei Livri, liess sich durch sein geistliches Amt aber nicht verhindern, in Livri einen Musenhof und Philosophensitz zu gründen, war ein geistreicher, subjektiver Poet und bekehrte sich am Lebensende.

Ueber persönliche Beziehungen zwischen ihm und Théophile habe ich keine Nachweise gefunden; doch standen Théophile nnd Denis' Bruder Charles sich nah, wie die Anrede eines Briefs, von Théophile an Charles Sanguin gerichtet, beweist; sie lautet: *Adolescens carrissime!*[4] Persönliche Beziehungen zwischen Théophile und Denis Sanguin sind daher wahrscheinlich.

Saint Pavin hat bei Théophile die Hauptsache gelernt: nicht Théophiles Individualität nachahmen, sondern seine

[1] S. 213. a. a. O. [2] S. 113. (steht in den Meslanges.)
[3] Etwa 1600—1670, vgl. Biographie Universelle. Bd. XI, S. 379f.
[4] éd. Alleaume II, 424f. und I, LXXXVII.

eigne entfalten. — Seine erst 1652 erschienenen "*Poésies*"[1] sind von grösster Originalität und geradezu eine Erquickung in der damaligen Alexandrinerwüste. — Kleine, behende Verse voll Witz, Bosheit, auch geistreicher Frechheit hüpfen an uns vorbei. Saint Pavin hat Ideen, er versteht abgebrauchte Motive zu erneuern; man lese das niedliche Gedicht:

Un jour la reine de Cythère,
Sans carquois rencontrant son fils,
Lui demanda tout en colère:
Où sont tes traits? qui les a pris? etc. S. 13.

Dann spricht er ein kräftigeres Wort, als es einem galanten Herren erlaubt war:

Il ne faut point tant de mystère,
Rompons, Philis, j'en suis d'accord:
Je vous aimois, vous m'aimiez fort.
Cela n'est plus, sortons d'affaire. S. 34.

Oder ein kleines Bild, ein persönliches Erlebnis:

L'autre jour, chagrin de mon mal,
Me promenant sur mon cheval
Sur le bord des vertes prairies,
J'entretenois mes resveries. S. 83.

— ein Gedicht, das sogar lebhaft an die volkstümliche, in Frankreich damals längst vergessne Pastourelle erinnert.

Dann ein Bekenntnis der Unabhängigkeit:

L'amour craint tout engagement,
Il ne peut souffrir de limite,
Qui veut le captiver, l'irrite,
Il ne se plaît qu'au changement. S. 35.

Ein Bekenntnis bewusster Individualität:

La coustume à qui l'on défère . . .
Ne peut, toute forte qu'elle est,
M'emporter qu'à ce qui me plaît. S. 95.

Das ist in anderen Worten das: *Et ne recognois rien pour tout que ma nature.* — Und da Théophile de Viau, älter als Saint Pavin, eine Grösse der zeitgenössischen Litteratur war,

[1] Neuediert: Paris 1861. Techener: *Recueil complet des Poésies de Saint Pavin.* Ich zitiere danach.

so darf man wohl daraus schliessen, dass er dem Jüngeren als Vorbild diente. — Doch ist Saint Pavin gänzlich ohne tiefere Leidenschaft, ohne das eigentlich lyrische Element: er ist eine Individualität, aber eine von Théophile de Viau sehr verschiedene.

Théophiles Stellung zu den zeitgenössischen Lyrikern (Malherbe vorläufig bei Seite gelassen) ist also folgende: Der einzige, originelle Gedankenlyriker, neben Régnier — findet die satirisch beobachtende Seite seines Talents Anhänger an Courval Sonnet und Denis Saint Pavin; in der reinen Lyrik ist er, was Schwung und Inhalt betrifft, der bedeutendste Dichter seiner Zeit; hier folgen ihm Berthelot und Tristan l'Hermite.[1]

In der französischen Gesamtlitteratur steht Théophile de Viau als ein nicht unwürdiger Nachfolger Ronsards und Du Bellays da und ist bis zu André Chéniers Auftreten, der letzte bedeutende Lyriker Frankreichs.

III. Kapitel.

Der Dramatiker.

Wir wissen mit Sicherheit, dass Théophile de Viau ein Drama, *Les Amours Tragiques de Pyrame et Thisbé*,[2] geschrieben hat. Er selbst veröffentlichte diese Tragödie in

[1] Von Alleaume wird noch ein H. Théophile, *frère du défunct Sieur Théophile* erwähnt. (I, VII.) Von diesem existiert allerdings ein: *Sacrifice des Muses, à Monsieur le Prince et à Madame la Princesse de Condé,* Paris. Guillemot, 1627. — Es sind schlechte Verse, von einer Nachahmung Théophiles ist nicht die Rede und der Name usurpiert, da Théophile keinen Bruder dieses Namens hatte. — Alleaume hat Titel und Namen für bare Münze genommen; Quérard hat die Fälschung in den *Supercheries littéraires* (Bd. III S. 794ff.) nicht erwähnt.

Als ein Autor, der sich Théophile verwandt fühlte und wenn auch nicht Théophiles Talent, so doch ähnliche Schicksale hatte, ist noch Claude Le Petit zu nennen, der sich auch Théophile le Jeune nennt. Vgl. *Paris ridicule et burlesque au 17 me. siècle, par le bibliophile Jacob,* Paris 1859. *Avertissement de l'Editeur.* I—XV.

[2] II, S. 95—142.

der Ausgabe seiner Werke von 1623.[1] — Ich will daher mit Besprechung dieses von Théophile selbst anerkannten Werkes beginnen.

Ein glücklicher Zufall hat uns eine Beschreibung und Zeichnung der bei Aufführung des Stücks gebräuchlichen Dekoration erhalten und zwar in dem: *Mémoire de plusieurs décorations, qui servent aux pièces contenues en ce présent livre, commencé par Laurent Mahelot et continué par Michel Laurent en l'année 1673;* heute bekannt als: *Mémoire Mahelot* und aufbewahrt auf der *Bibliothèque Nationale.*[2]

Auf der 20sten Seite des Manuskripts befindet sich die Besprechung der Bühnenanordnung von *Pyrame et Thisbé, pièce de Monsieur Théophile* mit folgendem Text:

Il faut, au milieu du théâtre, un mur de marbre et pierre, fermé d'un ballustre, il faut aussi de chaque costé deux ou trois marches pour monter, à un des costés du théâtre un mûrier et un tombeau, entouré de pyramides et d'un fleuve; une éponge, du sang, un poignard, un voile, un antre d'où sort un lion du costé de la fontaine, et un autre, à l'autre bout du théâtre, où il rentre.

Dem Text gegenüber ist eine zierliche Zeichnung der Anordnung gegeben. Auf dieser Bühne nun, die alle Lokalitäten, in denen die Handlung successive vorgeht, auf einmal zeigt — die also noch eine mittelalterliche Bühne ist — erscheint im I. Akte von Théophiles Tragödie auf der einen Seite der Mauer Thisbe, die in einem Monolog von 40 Versen ihrer Liebe zu Pyramus und ihrem Schmerz über den zwischen beiden Häusern waltenden Zwist Ausdruck giebt. — Die Dienerin Bersiane kommt ihr dann nachgeeilt, um sie wegen ihres unpassenden Alleinseins zu schelten; worauf Thisbe stolz antwortet: *Pourquoi cela? ma vie est elle si suspecte?*[3] und die

---

[1] Der II. Teil dieser Ausgabe, den Alleaume noch konsultiert zu haben scheint, ist weder auf der Bibliothèque Nationale noch dem Arsenal vorhanden. Ich habe deshalb nicht feststellen können, ob auch in dieser Ausgabe schon, wie in den späteren, die eine Tragödie als "*IIde. Partie, les Tragédies*" — figurierte.

[2] *Département des Mss. fonds. français.* 24, 330. [3] II, 96.

Aufdringliche, die in Thisbens Geheimnis eindringen möchte, scharf abweist. — In der zweiten Szene erscheint auf der anderen Seite der Mauer Narbal, Pyramus' Vater, mit seinem Vertrauten Lidias und schilt über des Sohnes hartnäckige Liebe zu Thisbe. Es ist eine Variation des bei Théophile so beliebten Themas:

Un vieux père resveur, aux nerfs tous refroidis,
Sans plus se souvenir quel il estoit jadis,
Alors que l'impuissance esteint sa convoitise,
Veut que nostre bon sens révère sa sottise.

In der III. Szene treten: der König — ein Bewerber um Thisbens Hand — und dessen Vertrauter Syllar auf. Sie erscheinen, müssen wir annehmen, auf der Seite der Mauer, wo Thisbens Familie wohnt. — Der Herrscher empört sich darüber, dass er von der Umworbenen gegen Pyramus zurückgesetzt wird; Syllar, als geschmeidiger Fürstendiener, verspricht gegen entsprechende Entschädigung den Verhassten aus dem Wege zu räumen.

Im II. Akt I. Szene endlich, zeigt sich Pyramus, auch er von einem Vertrauten, Disarque, begleitet. In einem Dialog, den ein Alleingespräch von 36 Versen beschliesst, behandeln beide Théophiles Lieblingsidee: *laisse faire à Nature* [1] und *je croy que ta raison vaut moins que ma folie.* [2] — In der folgenden Szene finden die beiden Liebenden — durch die Mauer getrennt — sich zu eiligem Gespräch zusammen. *Es-tu là, mon souci?* [3] fragt Thisbe, und beide versichern sich dann gegenseitig ihrer Liebe, den Zwang beklagend, unter dem sie stehen:

Les oiseaux dans les bois ont toute la journée,
A chanter la fureur qu'amour leur a donnée;
Les eaux et les zéphirs, quand ils se font l'amour,
Leur rire et leurs souspirs font durer nuit et jour. II, 114.

Dann trennen sie sich, um in einer Stunde wiederzukommen.

Es beginnt der III. Akt. Des Königs Vertrauter tritt in Begleitung eines Deuxis auf; ihre Absicht ist, Pyramus aufzulauern und ihn zu töten; beide philosophieren aber vorher über ihre That und das absolute Königtum. Als Pyramus

[1] II, 108. [2] II, 107. [3] II, 111.

sich dann ahnungslos auf den Weg zum Stelldichein begiebt, fallen sie ihn an, er aber erwehrt sich ihrer, verwundet Deuxis tötlich, erfährt von dem reuigen Sünder, wer diesen Anschlag geplant hat und bricht in die Worte aus:

Hélas, je suis perdu, mon mal est sans remède.
Contre mon roi quel dieu puis-je trouver qui m'aide? II, 121.

Daraufhin beschliesst er, mit Thisbe zu entfliehen.

Die II. Szene führt uns etwas zurück: der König, der anscheinend der spröden Thisbe von neuem seine Hand hat antragen lassen, weil er hoffte, Pyramus weggeschafft zu haben, erfährt durch einen Boten, dass sein erneutes Gesuch wieder unerhört geblieben ist. — Jetzt kommt Syllar mit der Botschaft des missglückten Anschlags dazu. Zum äussersten entschlossen, schickt der König ihn zu erneutem Mordversuch zurück, was Syllar mit den Worten aufnimmt:

Que la fureur des rois est une chose estrange!
Ils veulent que le ciel à leur humeur se range,
Que tout leur fasse joug. En ce cruel désir,
S'il se servoit d'un autre, il me feroit plaisir. II, 124.

Im IV. Akt befinden sich Pyramus und Thisbe wieder auf ihrem Posten an der Mauer; beide entschliessen sich rasch zur Flucht, und Thisbe jubelt: *Lors je n'aurai personne à respecter que toi. — Lors tu n'auras personne à commander que moi,* [1] entgegnet der galante Pyramus. Sie verabreden, sich nachts am Grabmal des Ninus ausserhalb der Stadt zu treffen. — In der II. Szene treten Thisbens Mutter und deren Vertraute auf; erstere ist noch ganz erschüttert, erzählt den grausigen Traum, den sie gehabt, der sie erweckt hat, und in dem sie Pyramus und Thisbe beide tot gesehen. Diese Erschütterung bringt in ihr eine heilsame Umwandlung hervor. Sie sagt:

Vraiment, je me repens d'avoir tenté si fort
Une si bonne fille, et cognois que j'ai tort.
Je veux doresnavant d'une bride moins forte
Retenir les désirs où son âge la porte. II, 131.

Also eine Bekehrung im Sinne Théophiles.

[1] II, 125.

Doch kommt sie zu spät, denn in der nächsten Szene schon finden wir Thisbe an dem verabredeten Platz, wo sie vor Pyramus anlangt und durch einen Löwen, der seinen Durst an dem Brunnen löschen will, verscheucht wird. Mit dem Ruf: *Dieux! que Pyrame au moins n'en soit pas le butin!* verlässt sie die Bühne, ihren Schleier zurücklassend.

Im V. Akt erscheint Pyramus, und in einem Monolog von 170 Versen durchläuft er alle Stimmungen von träumerischer Erwartung bis zu Angst und Entsetzen; er findet die blutige Spur des Löwen, Thisbens Schleier, und sie tot wähnend, tötet er sich selbst in Verzweiflung. — In der letzten Szene des Akts kommt Thisbe angstvoll zum Grabmal zurück, findet den toten Geliebten und tötet sich mit demselben Dolch wie er: Monolog von 118 Versen.

Diese kurze Übersicht zeigt, dass wir es hier mit keinem dramatischen Meisterwerk zu thun haben. Für Théophile ist diese Tragödie aber ebenso charakteristisch wie irgend ein andres seiner Werke. Obgleich er in seinem Prozess angiebt, er habe seine heidnischen Figuren heidnisch denken lassen und sei für deren Aussprüche daher nicht verantwortlich zu machen, brauchen wir ihm diese Notlüge nicht zu glauben. — Im Gegenteil, alle seine Lieblingsideen und der leidenschaftliche Zug seiner Lyrik finden sich in der Tragödie wieder.

Neu hinzugekommen sind seine Bemerkungen über das Königtum, und zwar ist es hier das einzige Mal, dass er sich mit etwas wie Politik abgiebt. Daher will ich darauf eingehen. — Er lässt den König sagen: *Tu sçais que la justice est au dessous des rois*[1] und ihn von Syllar erinnern: *Mais toujours, vous sçavez, que l'équité vaut mieux.*[2] Er fährt dann im Katechismus des Gottesgnadentums fort:

> *Car desplaire à son roi, c'est avoir fait un crime . . .*
> . . . . *Ceux que la loi du sort*
> *Rend mal voulus du prince, ils sont dignes de mort.* II, 103.

Er lässt aber diesen Cäsarenwahnsinn in einer anderen Szene von Deuxis scharf verurteilen; Deuxis findet, man dürfe den Fürsten nur dann gehorchen:

---

[1] [2] II, 103.

Si leur commandement
Imite ceux des dieux qui font tout justement. II, 116.

Er glaubt nicht, dass "*le devoir ignorant rend une âme innocente,*" und stellt die Gerechtigkeit über den König. — *Il lui faut obéir,* sagt Syllar, *c'est un point nécessaire.* — *Et pourquoi nécessaire?* fragt Deuxis zurück: *Il vaut mieux encourir sa disgrâce éternelle.* [1] — Er fragt direkt: *Mais le roi, craint-il point la justice plus haute?* [2] und Syllar weiss für den Absolutismus keine andere Verteidigung als die eines Systems brutaler Gewalt:

Pour nous exterminer, quand ils en ont envie,
Les rois ont cent moyens pour nous oster la vie;
Nos jours sont dans leurs mains, ils les peuvent finir;
Ils peuvent le plus juste innocemment punir;
Quelque tort que ce soit, quand un roi nous accuse,
Sa grande autorité ne manque point d'excuse. II, 118.

Und weiter:

Voyageant l'univers de l'un à l'autre bout,
Nous ne sçaurions fuir: les rois courent partout,
Ils ont de longues mains qui par tout ce bas monde,
Sans se mouvoir d'un lieu, touchent la terre et l'onde. II, 118.

Vielleicht hat das Publikum diese Entwicklung des Für und des Wider angehört, ohne sich dabei etwas zu denken, ohne eine Nutzanwendung auf die eigne Zeit zu machen, ohne sich zu sagen: *fabula docet.* — Dass aber auch Théophile de Viau diese Verse absichtslos geschrieben und eine nur unbewusste Satire auf die damaligen Zustände gemacht haben sollte, scheint mir völlig ausgeschlossen. Er wusste gemeinhin sehr wohl, was er that, und ich möchte ihm das Verdienst zuschreiben, sich in einer engen Zeit noch einen ganz kleinen Rest politischer Freiheit gewahrt zu haben.

Das Stück enthält übrigens auch einige religiöse Ketzereien: Deuxis und Syllar leugnen die Unsterblichkeit der Seele; [3] Thisbe die Auferstehung. [4]

Soviel über den Ideengehalt der Tragödie. — Die dramatische Führung hat etwas Unbeholfenes; es ist sozusagen

---

[1] II, 116. [2] II, 117. [3] II, 117. [4] II, 141.

noch alte Holzschnitttechnik: diese Symmetrie im Auftreten der Hauptpersonen, stets begleitet von einer Nebenfigur; diese fast ausschliessliche Beschränkung auf den Dialog; diese übermässige Verwendung des Monologs. — Und die Monologe gerade sind es, die, obgleich das Ganze gar nicht undramatisch wäre, ist doch Handlung genug da, eine Krisis, die zum Abschluss drängt — die Monologe sind es, die das erwachende Interesse und die dramatische Spannung immer wieder unterbrechen. — Ihnen aber hat der Dichter seine ganze Aufmerksamkeit geschenkt; es sind ihrer 5 an der Zahl: Thisbe hält deren 3: von je 36, 40 und 118 Versen; Pyramus 2: von je 36 und 170 Versen. Die Mutter und der König rezitieren dann noch Tiraden von 29—35 Zeilen, die mitten in die Handlung fallen. Man sieht, es ist Prinzip dabei, und Théophile hat die teils rhetorische, teils lyrische Ausmalung erregter Gemütszustände gesucht. Deshalb hat er die Glanzpunkte seines Dramas gewiss in den beiden letzten Monologen des unglücklichen Liebespaars gesehen. — Ich will Pyramus' Monolog von da an zitieren, wo der Jüngling den Löwen, von dem er Thisbe verschlungen wähnt, anredet:

En toi, lion, mon âme a fait ses funérailles,
Qui digères desjà mon coeur dans tes entrailles;
Reviens, et me fais voir au moins mon ennemi,
Encores tu ne m'as dévoré qu'à demi;
Achève ton repas; tu seras moins funeste
Si tu m'es plus cruel. Achève donc ce reste . . . II, 136.

Seine Liebe treibt ihn dann zu sagen:

Au moins, si je trouvois d'un chef-d'oeuvre si beau (Thisbe)
Quelque saincte relique à mettre en un tombeau,
Je ferois dans mon sein une large ouverture,
Et sa chair dans la mienne auroit sa sépulture.
Toi, son vivant cercueil, reviens me dévorer,
Cruel lion, reviens, je te veux adorer. II, 137.

Und er schliesst:

Aime ce coeur, Thisbé, tout massacré qu'il est,
Encor un coup, Thisbé, par la dernière plaie,
Regarde là-dedans si ma douleur est vraie. II, 138.

Thisbe ihrerseits sagt in dem letzten Monolog von Pyramus:

Je voy d'un large coup son estomac ouvert. II, 140.

Sie bittet den Maulbeerbaum:

Ouvre-toi l'estomac, et fay couler à force
Cette sanglante humeur par toute ton escorce. II, 141.

Und den Dolch, mit dem sie sich tötet, redet sie vorher an:

Ha, voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement: il en rougit, le traître. II, 142.

Dieses letzte Wort ist fast das einzige, was ein grösseres Publikum in Frankreich heute von Théophile de Viau kennt; hiernach hat man den Rest beurteilt, und zwar vom Standpunkt einer anderen Zeit aus. — So hat denn Boileau diese zwei Verse zitiert [1] und folgenden Kommentar daran geknüpft: *Toutes les glaces du nord ensemble ne sont pas à mon sens plus froides que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu, à vouloir que la rougeur du sang, dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même, soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué!* — Er führt diese Stelle als Muster der "*pensée fausse, froide et puérile*" an.

Dass aber Théophiles Zeitgenossen diese Bilder, Übertreibungen und Spitzfindigkeiten, diese Apostrophe an den Löwen, an den Baum schön gefunden haben, darüber ist kein Zweifel: das hiess "*parler Phébus*", und als Théophile *Pyrame et Thisbé* schrieb, hat er anscheinend seinen Stolz darein gesetzt "*de parler Phébus.*"

Daraus ergiebt sich: die Tragödie muss eine frühere Arbeit des Dichters sein; sie muss vor die Abfassung der *Elégie à une Dame* fallen, in der Théophile sich vom Phébus lossagt.

Da wir die Abfassungszeit der Elegie aber nur annähernd kennen, (vor 1619) so ist es ganz erwünscht, dass die Frères Parfaict uns folgendes von dem Stück überliefert haben: sie datieren die erste Aufführung desselben von 1617 und setzen hinzu: *toute foible qu'elle (la pièce) est, elle eut un succès inouï dans*

[1] *Préface* der *Oeuvres*, Ausgabe von 1701.

sa nouveauté et se conserva longtemps au théâtre.[1] Was den Erfolg betrifft, so ist die Angabe richtig, denn aus der *Comédie des Comédiens* von Scudéry z. B. (erschienen 1634), erfahren wir, dass *Pyrame et Thisbé* damals noch ein beliebtes Stück war: *Nous avons encor*, heisst es da, *tout ce jeu imprimé, la Pirame (sic!) de Théophile, poème qui n'est mauvais qu'en ce qu'il a esté trop bon: car excepté ceux qui n'ont point de mémoire, il ne se trouve personne qui ne le sçache par coeur, de sorte que ses raretés empêchent, qu'il ne soit rare.*[2]

Die Brüder Parfaict, deren Werk erst aus der Mitte des 18. Jahrhunderts datiert, sind nun in ihren Angaben schon aus diesem Grunde nicht immer zuverlässig. Ich stimme daher ganz mit E. Dannheisser überein, wenn er in seinen: Studien zu Jean de Mairets Leben und Werken[3] die Beweisführung, mit welcher die Frères Parfaict ihre Datierung der Tragödie zu rechtfertigen suchen, oberflächlich genug findet, kann aber nicht zugeben, was Dannheisser (S. 53) sagt, dass sich innere Gründe für diese Datierung nicht anführen liessen. Im Gegenteil, scheint mir an inneren Gründen ein Überfluss.

Da Théophile de Viau nun in zwei lateinischen Briefen von einer Aufführung der Tragödie bei Hofe (und wohl auch bei Montmorency) spricht,[4] und da diese Briefe von 1625 oder 1626 datieren, hat man für die Abfassung des Dramas, oder mindestens seine erste Aufführung dieses letztere Datum: 1625, 1626 in Betracht gezogen.[5]

Aus dem Charakter des Stücks geht aber zur Evidenz hervor, dass es zu jener späten Zeit nicht verfasst sein kann; und aus der *Elégie à une Dame* erfahren wir, dass Théophile in seinen Anfängen, nicht aber am Ende seines Lebens für die Bühne schrieb:

> *Autrefois quand mes vers ont animé la scène ...*
> *Ce travail importun m'a longtemps martyré ...* I, 219.

[1] *Histoire du théâtre françois.* Paris 1745. Bd. IV. S. 269 ff. — Scarron erwähnt das Stück noch im *Roman Comique.* Ausgabe von 1786. Bd. II, S. 51.

[2] Ausgabe der "*Oeuvres dramatiques*". Paris 1634. Bd. I, S. 30.

[3] Dissertation. Ludwigshafen 1888. S. 52.

[4] II, 422 und 424. [5] Dannheisser a. a. O. S. 60 ff.

Und diese Zeilen waren schon 1619 geschrieben. — Ich halte daher das von den Frères Parfaict angegebene Datum 1617 für das wahrscheinliche Datum der Abfassung und ersten Aufführung von *Pyrame et Thisbé* und sehe in den 1625 oder 1626 stattgefundenen Aufführungen der Tragödie eine Wiederaufnahme: nichts im Text der lateinischen Briefe spricht dafür, nichts dawider.[1] Der 1623 stattgefundene Druck des Dramas hingegen spricht sowohl für eine frühere Abfassungs- wie auch Aufführungszeit.[2]

Wie wir gesehen, berichten die Frères Parfaict von einem grossen Erfolg des Dramas, und sie fügen hinzu, dass der Erfolg sich gegen Hardy richtete, dessen harte, holprige Diktion anfing, aus der Mode zu kommen. — Sehen wir uns nun Théophile de Viaus Stellung in der zeitgenössischen Bühnenkunst an. Wenn er 1617 seine Tragödie schrieb, so gab es, um sie aufzuführen, nur ein Theater, *l'hôtel de Bourgogne*, das der Passionsbrüderschaft gehörte, die es zeitweise an durchziehende Truppen vermietete. Unter letzteren war besonders die von Valleran bekannt, die als geschätzte Mitglieder Gros-

[1] Auch Monsieur E. Rigal in seiner These über Alexandre Hardy (S. 101) nimmt 1617 als *la date probable* an. M. Arnould, *Maître de Conférences à Poitiers*, der anlässlich einer These über Racan die gleiche Datenprüfung vorgenommen hat, ist so freundlich gewesen, mir mitzuteilen, dass auch er zu einem anderen Resultat nicht gekommen ist. Man wird *faute de mieux* das Datum also beibehalten müssen, um so mehr als innere Gründe dafür sprechen. Das von Dannheisser a. a. O. (S. 64) vorgeschlagene Fragezeichen hinter dem Datum 1617 soll denn auch nicht fortgenommen, nur etwas kleiner gemacht werden.

[2] Dannheissers Zweifel daran, ob *Pyrame et Thisbé* wirklich im II. Band der Ausgabe von 1623 herauskamen (vgl. a. a. O. S. 63) kann ich allerdings durch den gedruckten Beweis nicht widerlegen, denn der Band ist auf der *Bibliothèque Nationale* nicht zu finden gewesen. Wohl aber ergiebt sich ein indirekter Beweis daraus, dass in Übereinstimmung mit Proposition VI des *Projet d'Interrogatoire* von Mathieu Molé (vgl. All. I, LXXII) im Verhör vom 24. März 1624 dem Angeklagten folgende Stelle aus dem Drama als ketzerisch vorgeworfen wird: *Le premier des défunts est encore à venir* (II, 141) und dieser Vers als: *à la penultième page du* II *volume* stehend bezeichnet wird (vgl. All. LXXII): die Tragödie war demnach 1623 schon gedruckt, d. h. vor 1623 verfasst.

Guillaume, Turlupin und Gautier Garguille, als Dichter Alexandre Hardy besass. — Kleine Theater versuchten manchmal gegen die privilegierte Schaubühne aufzukommen, aber vergebens; Ende des 16. Jahrhunderts hatte einmal eine englische Truppe Paris berührt; 1604 erschienen spanische *Comédiens de la Reine.* Doch hielten sich von ausländischen Versuchen nur die *Comédiens Italiens,* die, seit Franz I. in Paris ansässig, dort entweder klassische Renaissancedramen, d. h. Tragödien — die *Commedia sostenuta* — oder die *Commedia del arte* spielten; beides auf italienisch, erstere für ein gebildetes, letztere, die Posse, auch für ein ungebildetes Publikum.

Das *hôtel de Bourgogne* nun spielte 1617 wohl auch noch Tragödien, aber keine Renaissancetragödien mehr mit Einheiten und Chören, sondern romantische Tragödien, Tragikomödien und vor allem aus Italien importierte Pastoralen. Diese — nach dem Muster von Tassos Aminta, Guarinis Pastor Fido geschriebenen und vor allem unter dem Einfluss der *Astrée* stehenden Dramen, drängten geschichtliche und bürgerliche Stoffe in den Hintergrund, um dafür die Schäferwelt einzuführen: während der ganzen Wirksamkeit Alexandre Hardys (also etwa von 1593—1628) ist die klassische Tradition auf dem französischen Theater vergessen, und alles drängt auf das romantische, das bunte, handlungsreiche Drama hin, wie England es unter Marlowe, Shakspere, Green, Peel und Nash geschaffen hatte. — Um 1628 erst beginnt in Frankreich eine gelehrte Reaktion, von den Kreisen des Hôtels de Rambouillet ausgehend, die den bisherigen, italienischen Mustern nicht nur ihren Inhalt, sondern auch ihre Form entlehnen wollten. So entstand eine zweite Renaissance der Regelhaftigkeit und der Einheiten, die aber mit der Regelhaftigkeit der ersten Renaissance, mit Aristoteles, nichts mehr gemeinsam hat: zwischen beiden Bewegungen ist die Tradition völlig unterbrochen.[1]

Die französische Bühne genoss also von 1593—1628 einer grossen Freiheit, ein Umstand, der um so mehr zu betonen

[1] Vgl. Vorlesungen über die französische Litteratur des 17. Jahrhunderts, gehalten von Herrn Professor Dr. H. Morf. Universität Zürich. Wintersemester 1893, 1894.

ist, als die französische Lyrik in Malherbe damals schon einen strengen Zuchtmeister gefunden hatte. Daraus ergiebt sich nun der interessante Fall, dass Théophile de Viau, der in der Lyrik als Unabhängiger, als Regelloser und Formverächter dasteht, mit *Pyrame et Thisbé* im Drama die Richtung zu einer regelmässigeren Kunstübung befürwortet.

Gewiss darf man Alexandre Hardy sein Verdienst um das Drama nicht schmälern:[1] er kam nach Jodelle, la Taille, Garnier, Grévin, die ihre Dramen zum Lesen oder zur Aufführung vor gewähltem Publikum schrieben. — Da war er der erste, welcher unter dem Zwang der Not allerdings, begann, geschichtliche, mythologische und bald auch romantische Stoffe für die Erfordernisse der wirklichen Bühne und das Gefallen eines grossen Publikums zu bearbeiten. — Trotzdem ist er sein Lebelang in der Diktion ein Schüler Ronsards geblieben; aber die Bühne, die er vorfand, zwang ihn in der Handlung wenigstens, andere Wege zu gehen: reich, bunt, romantisch, statt einfach, klar, klassisch zu sein, zwang ihn, wie Voltaire sagt, *de frapper fort*, statt *de frapper juste*. — Fand er doch noch die mittelalterliche Inszenirung vor mit ihrem Nebeneinander der verschiedensten und entferntesten Lokalitäten. *Pour Hardy*, sagt Rigal, *ce n'était pas le décor qui changeait, mais l'action qui changeait de décor.*[2] — Um seine mittelalterliche Bühne auszufüllen, warf sich Hardy immer mehr auf die Pastorale, wogegen er die Tragödie zurücktreten liess. Zugleich war er der einzige, der die wirkliche Bühne beherrschte, denn dramatische Arbeiten anderer Autoren scheinen wohl gedruckt, nicht aber aufgeführt zu sein.[3]

Will man sich eine Idee von Hardyscher Dramatik machen, um an ihr den Fortschritt abzumessen, den Théophile de Viaus Tragödie bedeutet, so dürfte: *Didon se sacrifiant* — sich gut dazu eignen. — Der Gegenstand ist die bekannte Episode aus der Aeneide. Was den heutigen Leser an der Hardyschen Behandlung erstaunt, ist die Brutalität,

---

[1] Vgl. E. Rigal: a. a. O. livre II, chapitre I.
[2] a. a. O. S. 196. [3] Rigal, a. a. O. S. 101.

mit der Dido und Aeneas sich zu einander äussern, ist ein Mangel an Takt und Würde. — Sind die Charaktere roh, so ist die Sprache altväterisch. Es wimmelt von Ausdrücken wie: *déesse escumiere,*[1] *torche nopcive,*[2] *d'un bélier la semblance cornuë,*[3] *la vagueuse plaine,*[4] *la teste sourcilleuse,*[5] *la destre orgueilleuse*[6] etc. von Latinismen: *Un que je ne voudrois esclave recevoir*[7] etc.; von niedrigen oder unschönen Ausdrücken: *brasser un partement furtif,*[8] *en nous la volonté pullule déceptive;*[9] von starken Inversionen, Archaïsmen, schiefen Bildern, so dass neben Interessantem und Kraftvollem doch weit mehr Hartes und Nachlässiges steht.

Vergleicht man mit dieser unmodischen Diktion Théophiles *Pyrame et Thisbé,* liest man eine Seite Hardy gegen eine Seite Théophile, so empfindet man heute dasselbe, was die Zeitgenossen bei der Aufführung von Théophiles Drama fühlten: einen ästhetischen Genuss. Théophiles zugleich leidenschaftliche und subtile Art, selbst die Maniriertheit im Ausdruck mussten auf der Bühne sehr gefallen, als Neuheit, und als Gegensatz. — So kam Théophile, der doch in seinem Drama auch viel von seinem unabhängigen Wesen gab, dazu, als Dramatiker ein Reformator der sprachlichen Form zu sein, und eine Annäherung an eine ruhigere, vornehmere Kunst darzustellen. Dieser Ansatz zum Hofdrama wurde dann rasch von anderen Autoren ausgebildet: nach Théophile stiegen weit zartere, zierlichere Leute auf die Bretter, Racan 1618, Mairet 1625, Gombauld im gleichen Jahr. Und nun ereignet sich ein interessanter Fall: diese erziehen durch ihre Pastoralen das Publikum so, die Preziosität macht solche Fortschritte, dass im Jahre 1625 oder 1626 die **Tragödie** *Pyrame et Thisbé* bei Hofe zu stark gefunden wird. *Id demum mihi datur vitii quod nimia vi carminum correptae spectatorum mentes minus comoediae quam funeribus interfuisse conquerantur,* sagt Théophile.[10] Die zweite Renaissance wirft also

[1] *le théâtre d'Alexandre Hardy. Paris. Quesnel 1624.* S. 7.
[2] a. a. O. S. 7. [3] a. a. O. S. 14. [4] a. a. O. S. 24.
[5] [6] a. a. O. S. 25. [7] a. a. O. S. 14. [8] a. a. O. S. 31.
[9] a. a. O. S. 5. [10] II, 423.

ihren Schatten voraus, und 1626 gilt Théophile auch unter den Dramatikern als *rude*.

Diese doppelte Beurteilung seiner Zeit nimmt ihm aber nichts von seinem Verdienst, ein zwischen Romantik und Klassizismus stehendes Drama geschrieben, einen Übergang vollzogen zu haben. Vor allem hat er die Tragödie gepflegt, zu einer Zeit, wo tragische Konflikte und Charakterstudien auf der französischen Bühne sehr selten waren — vor 1634, dem Datum von Mairets Sophonisbe, ist keine Tragödie mehr aufgetaucht.

Trotzdem Théophile sich mit seiner Tragödie in einen gewissen Gegensatz zu Hardy stellte, darf man aber nicht jede Verbindung zwischen ihnen unterbrechen. Hardy war Ronsards Schüler, und Théophile hat sowohl Ronsard wie Hardy sein Lebelang verehrt. Er sagt zwar nicht mehr *Déesse escumière* und *vagueuse plaine*, wohl aber *un froid et ténébreux silence, une amoureuse violence.*[1] Die von ihm bevorzugte Wendung: *franc d'amour*, *franc d'envie* etc.[2] findet sich bei Hardy: *que nos coeurs francs d'ambition.*[3] Théophiles beliebte Konstruktion: *aller* mit folgendem Particip Praesens,[4] findet sich häufig bei Hardy: *et nostre Didon va joignant* . . .[5] *que d'aller au hasard son effet poursuivant.*[6] Ebenso der Théophile geläufige Ausruf: *Sus!* mit einem folgenden Namen.[7]

Endlich sieht man aus der Ode: *Au Sieur Hardy*,[8] wie sehr Théophile Hardy verehrte. Was er am meisten an ihm bewunderte, war die Kraft:

Jamais ta veine ne s'amuse,
A couler un sonnet mignard,
Détestant la pointe et le fard
Qui rompt les forces à la Muse . . .

Tu parois sur ces arbrisseaux
(Malherbe, Bertot, Porchères)
Tel qu'un grand pin de Silésie,
Qu'un océan de poésie
Parmi ces murmurans ruisseaux.

---

[1] I, 176. [2] I, 184. [3] a. a. O. S. 11. [4] I, 190. [5] a. a. O. S. 11.
[6] a. a. O. S. 22. [7] Théophile: I, 179. Hardy a. a. O. S. 12.

[8] Die Ode steht in der Scudéryschen Ausgabe von 1632. Alleaume hat sie weggelassen. Er sagt darüber: *Il est impossible d'attribuer cette pièce à notre poète. Hardy est comparé à un grand pin de Silésie.* (I. CVI). Das ist kein Grund, die Ode für unecht zu erklären: sie steht in der ersten Ausgabe von 1621 und kann dem Inhalt nach sehr gut von

Wenn er 1617 seinem vielbewunderten Hardy Konkurrenz macht und ihm auf dem eignen Gebiete den Rang abläuft, so kann das einfach durch *la force des choses* und ganz ohne böse Absicht geschehen sein: ein wirklich dramatisches Talent war er ja so wie so nicht, und was er Neues brachte, war nicht Hardysche Kraft, sondern ein lyrisch-leidenschaftliches Element, sowie *galant preziöse Mode.*

Fragen wir uns nun, woher Théophile seinen Dramenstoff hat. M. Bizos, in seiner Dissertation über Mairet sagt, dass Théophile de Viaus *Pyramus est imité d'un roman-poème de Gongora*[1] (das er aber nicht nennt), und Robiou scheint anzudeuten, dass Marinis Piramo Théophile als Vorbild gedient habe.[2]

Bei allen Entlehnungen handelt es sich in erster Linie um eine Datenfrage. Da Théophile sowohl spanisch wie italienisch verstand, kommen für uns hier die Publikationszeiten der Originale selbst in Betracht. —

Nun hat sich Gongora zweimal mit dem Gegenstande beschäftigt: einmal in den *Romances liricos* und einmal in den *Romances burlescos.*[3] Das erste Gedicht, aus 12 Strophen bestehend, giebt nur eine Beschreibung von Thisbens Schönheit; das zweite erzählt mehr von der Fabel, ist aber in der Hauptsache eine sehr unklare Allegorie. Nach Brunet sollen die Obras und damit auch die zwei Romanzen zum ersten Male 1627 gedruckt sein. Ueber Entstehung und frühere Einzeldrucke habe ich nichts erfahren können; eine Nachahmung Gongoras oder Anregung Théophiles durch

Théophile sein, wenn auch die Form nichts gerade für ihn Charakteristisches enthält. — Die Art wie M. Brunot (a. a. O. S. 744, 745) die Huldigung an Hardy erklärt, halte ich für gezwungen.

[1] *Histoire de la littérature française au 17me siècle.* S. 93. Dieselbe Ansicht vertreten noch: Godefroy: *Histoire de la littérature française.* Paris 1867. Bd. I, S. 687 ff. — Demogeot: *Histoire de la littérature française.* Paris 1881. S. 374. — Ebert: Geschichte der französischen Tragödie. Gotha 1856, S. 198.

[2] a. a. O. Bd. I, S. 430 note 2; S. 431, note 1.

[3] Vgl. *Todas las Obras de Don Luis de Gongora, en varios poemas recogidos por Don Gonzalo de Hozes.* Madrid 1654. S. 97 und S. 106 ff.

Gongora scheint mir aber sowohl durch den Inhalt der Gedichte wie durch das Datum 1627 gänzlich ausgeschlossen, eine Ansicht, die ich durch G. Hart in: Ursprung und Verbreitung der Pyramus und Thisbesage[1] bestätigt gefunden.

Was Marini[2] betrifft, so steht das von Robiou angeführte Vorbild in der Sammlung: *La Sampogna*[3] *divisa in Idilly Favolosi et Pastorali.* — Hier wird Pyramus' und Thisbens Leben von Jugend auf, der Streit der beiden Häuser, die Trennung der Liebenden, der Fluchtversuch, das Rendez-vous "*a la fonte del Moro*" sehr leidenschaftlich und gefällig erzählt. — Thisbens nächtliche Wanderung durch die totenstille Stadt, ihr Warten am Brunnen sind vortrefflich und mit starkem Naturgefühl geschildert. Nichts deutet jedoch bis dahin eine direkte Übereinstimmung zwischen Marini und Théophile an; die von Robiou zitierte Stelle bei Marini:

Non credo già que primo
Quel pelo il muro havesse,
Ma che di lei, pietoso,
In quel loco s'aprisse . . .

und: *Voyez comme ce marbre est fendu de pitié* (II 110) bei Théophile — können eine zufällige Übereinstimmung darstellen. Das ändert sich aber gegen Ende der Marinischen Erzählung. Dort sagt Pyramus bei seinem letzten Auftreten:

Ch'era sola il cor mio
Morì, come viv' io? S. 241.

Thisbe bei Théophile:
Comment, il ne vit plus, et je ne suis pas morte? II, 140.

Dann weiter:

Io, io fu l'homicida,
Che da la mia tardanza
Nacque la cagion vera
De la sua morte acerba. S. 242.

bei Théophile:
C'est à mon imprudence à qui je dois parler,
C'est à mes cruautés à qui je dois la peine
De la mort la moins juste et la plus inhumaine. II, 136.

Weiter:

[1] Passau 1889, S. 33, 34. [2] 1569—1625.
[3] In Parigi 1620. Die Handbücher geben auch kein anderes Datum.

Non saresti si cruda	Bei Théophile:
Che nel' istessa tomba	*Toi, son vivant cercueil, reviens me dévorer.*
Non sepelissi insieme	II, 137.
Ancor la spoglia mia	*Encore tu ne m'as dévoré qu'à demi*
Per darle compagnia.	*Achève ton repas . . .* II, 136.
S. 243.	

Diese Stellen beweisen wohl, dass einer das Werk des anderen kannte; welcher aber die Priorität voraus hat, lässt sich nicht entscheiden: ob Théophiles Drama von 1617 datiert, steht nicht fest; die erste Ausgabe der Sampogna datiert allerdings erst von 1620 — aber Marinis Gedicht konnte schon vorher handschriftlich oder in Einzeldrucken in Umlauf gewesen sein. Ich ziehe also vor, die Frage der Entlehnung offen zu lassen.

Damit bleibt auch die Frage nach Théophiles Quelle noch unbeantwortet. Weder bei Riccoboni,[1] noch im *Dictionnaire des théâtres,*[2] noch dem *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*[3] ist irgend ein Hinweis auf ein früheres Stück desselben Namens zu finden. Unter diesen Umständen scheint es am angemessensten, Théophiles Quelle da zu suchen, wo sie am einfachsten und reinsten zu finden ist, nämlich bei Ovid.[4] — Was mich noch besonders bestimmt, Ovid als Théophiles Quelle anzunehmen, ist ein charakteristisches Detail: Ovid allein erzählt, Pyramus und Thisbe hätten sich am Fusse eines Maulbeerbaumes, der weisse Früchte trug, getroffen; von Pyramus' Blut bespritzt, seien dieselben dann rot und später schwarz geworden.[5] Théophile nun sagt: *un arbre tout auprès, fertile en mûres blanches . . .*[6] und Thisbe ruft nachher:

---

[1] *Histoire du théâtre italien.* Paris 1728—1731.

[2] Paris 1745. Bd. I, S. 264. [3] Bd. I, S. 211, 212.

[4] Metamorphosen IV, Vers 55—166, eingeschoben in die Sage von den Minyaden.

[5] Ovid spricht Vers 89, 90 von: *arbor ibi niveis uberrima pomis;* — sagt Vers 125, 126: *madefactaque sanguine radix puniceo tingit pendentia mora colore;* endlich Vers 165: *nam color in pomo est, ubi permaturit, ater.*

[6] II, 137.

Et cet arbre, touché d'un désespoir visible,
A bien trouvé du sang dans son tronc insensible;
Son fruit en a changé. II, 140.

Doch lässt Théophile die Früchte nur rot werden.

. . . . *Tes rouges meures.* II, 141.

Die Entlehnung des *Pyrame et Thisbé* aus Ovid nimmt auch G. Hart an.[1]

Es beibt nun noch der Platz zu bestimmen, den die Tragödie in Théophiles Entwicklung einnimmt. Sie stammt aus einer Zeit, über die wir sonst fast gar keine Ausweise haben, ist vor den meisten, uns erhaltenen, lyrischen Gedichten geschrieben worden und als das früheste, grössre Werk zu betrachten, das uns von Théophile aufbehalten ist. — Dass er aber viel mehr als dies eine Stück für das Theater geschrieben, dass er am Anfang seiner Laufbahn dafür geschrieben, erfahren wir aus der *Elégie à une Dame.*

Die Verse:

Autrefois, quand mes vers ont animé la scène,[2]
L'ordre où j'estois contraint, m'a bien fait de la peine;
Ce travail importun m'a longtemps martyré . . . I, 219.

sind wahrlich der Stossseufzer eines Menschen, der eine lästige Sache losgeworden ist.

Versuchen wir nun einmal der Spur dieser früheren, dramatischen Thätigkeit nachzugehen. Dass sie sich im Hôtel de Bourgogne abspielte, ist ja bereits erwähnt.

Im Jahre 1627 ist eine *Tragédie de Pasiphaé, par le Sieur Théophile* herausgegeben worden, mit dem Zusatz: *qui est nouvelle et n'a jamais esté représentée.*[3] In einer Vorrede sagt der Herausgeber, der natürlich seinen Eifer, dem Publikum zu dienen, beteuert: *Plusieurs estiment que ce poème est du style de feu Théophile. Un de ses plus particuliers amis*

---

[1] Die Pyramus und Thisbesage in Holland, England, Italien und Spanien. Passau 1891. S. 26 ff. Wunderbarer Weise führt Hart den Piramo des Marini in seiner Übersicht nicht an.

[2] Dannheisser a. a. O. S. 55 bemerkt, dass in der Ausgabe von 1627 Seine steht; das ist sogar in den Ausgaben von 1621 (Sceine), 1623 und 1626 der Fall. — Trotzdem ist scène zu lesen; die Druckfehler sind bei Théophile sehr häufig. [3] Paris. *Claude et Charles Hulpeau.*

me l'a assuré et juré en présence de gens notables qu'il le fit au commencement qu'il s'introduisit dans la cour. — Eine Ausgabe von 1628, bei demselben Verleger, setzt hinzu, der Druck sei diesmal von "*un ami de défunt Théophile*" durchgesehen worden. — Nun hat man ja dem lebenden Théophile die verschiedensten und fatalsten Sachen zugeschrieben, warum sollte man das Spiel, das für die Verleger gewinnbringend war, nicht mit "*défunt Théophile*" fortsetzen? Der Zweifel an der Echtheit der Pasiphaé ist also ganz gerechtfertigt; die meisten Biographen und Beurteiler Théophiles ziehen denn auch dies Stück gar nicht in Betracht. Nach genauer Durchsicht der Pasiphaé bin ich aber zu der Ansicht gekommen, dass Théophiles Autorschaft doch nicht so von der Hand zu weisen ist. Gewiss, das Stück ist sehr schlecht, und um Théophiles Ruhm zu vermehren, werde ich es nicht für ihn beanspruchen. Wohl aber möchte ich in der Pasiphaé eine Probe von Théophiles erster Produktionsweise sehen, ein Beispiel von dem, was der "*Poète Provincial*" mit seinen "*termes ampoulés*" zu Stande brachte. — Wird die Pasiphaé von dem Verleger doch an den Anfang von Théophiles Laufbahn gestellt, und, so wenig zuverlässig dies Zeugnis ist, es spricht doch mit dafür, dass wir in der Pasiphaé einen seiner ersten, unförmlichen Entwürfe vor uns haben.

Der Gegenstand ist dem achten Buch der Metamorphosen entnommen; also wieder ist Ovid die Quelle, wie wahrscheinlich auch beim Pyramus. Zum besseren Verständnis des Stücks rät der Verleger in der Vorrede von 1627 den Lesern, den betreffenden Abschnitt in der Mythologie von Noël le Comte durchzulesen. Der Wink ist gut, denn der Gegenstand ist sonderbar genug und hat wohl deshalb von vorneherein Biographen und Kritiker gegen das Stück eingenommen.[1] *Minos,* so erzählt die Mythologie von le Comte, *estant prest de sortir pour aller à la guerre, pria Jupiter, son père, qu'il pût recouvrer quelque oblation digne d'un si méritoire sacrifice; alors il lui fit apparoir un taureau mer-*

[1] Alleaume spricht von einer *Pasiphaé vraiment monstrueuse.* I, XIV.

veilleusement beau; mais Minos au lieu de l'immoler, le fit chef de ses troupeaux et en sacrifia un autre. . . Et pourtant il apperçut bien depuis que Jupiter, irrité de cette fraude, avoit coiffé sa femme de l'amour de ce taureau. [1] — Dieses, die Vorgeschichte des Dramas, die dazu dient, die Existenz des Minotauros zu erklären, den Pasiphaé, Minos' Frau, während Minos sich auf einem Kriegszuge gegen die Athener befindet, zu ihrem eignen Entsetzen geboren hat.

In der ersten Szene des ersten Akts tritt Pasiphaé auf, voll von Unruhe und Befürchtung, wie der heimkehrende König die Nachricht von der Geburt des Ungeheuers aufnehmen und sich mit dessen Existenz abfinden wird. Ihre Angst ist aber grundlos: Minos ergiebt sich ruhig in das Unvermeidliche, dessen Ursachen er nicht weiter nachforscht, und beide einigen sich dahin, den Minotaurus in ein vom Baumeister Dädalus zu verfertigendes Labyrinth einsperren zu lassen. — Der Konflikt, der zwischen Pasiphaé und Minos hätte entstehen können, ist also gar nicht benutzt, und der ganze erste Akt scheint eigentlich nur geschrieben, entweder aus Gefallen an dem bizarren Stoff selbst, oder um das folgende ausgiebiger als nötig zu motivieren. Ich glaube an ersteres, denn Théophile de Viau war phantasievoll genug.

In den nächsten vier Akten wird einfach die bekannte Theseussage behandelt. Im zweiten Akt befiehlt das Orakel dem Minos, statt weiter gegen die Athener Krieg zu führen, sich mit einem jährlichen Tribut zu begnügen. Der dritte Akt spielt in Athen, wo die als Tribut ausgewählten Jungfrauen und Jünglinge eingeschifft werden. Im vierten Akt, bei ihrer Ankunft in Kreta sieht Ariadne, Minos' Tochter, die Gefangnen. Mitleid und Liebe sprechen in ihr für Theseus, den sie vergebens durch Bestechung des Wärters zu befreien sucht. Im fünften Akt haben wir uns Ariadne und Phädra, ihre Schwester, vor dem Labyrinth zu denken; sie diskutieren über die Liebe, als Theseus mit seiner Schar hineingeführt wird. Nun giebt Ariadne ihm ihren listigen Rat, und aus

[1] a. a. O. S. 555, 556.

dem Schluss, der sehr unklar ist, ersehen wir nur, dass Theseus mit Ariadne Kreta verlässt und nach Naxos entflieht.

Gewiss, die Pasiphaé ist ein sehr schlechtes Drama: es hat weder Einheit noch straffe Führung der Handlung, und die Charaktere sind verschwommen genug. Was mich dennoch glauben lässt, das Stück sei ein dramatischer Versuch Théophiles, den er selbst freilich nie der Öffentlichkeit übergab — ist erstens die Wahl des Stoffes — der seltsame Gegenstand konnte eine südfranzösische Dichterphantasie wohl reizen.[1] Zweitens handelt es sich wieder um "*des amours tragiques*", denn dass Ariadne, als sie mit Theseus floh, in ihr Unglück ging, deutet der Dichter im fünften Akt schon an, wenn er sie als einzige Sicherheit von Theseus das Versprechen verlangen lässt:

Que saoulé dans mes feux, volage tu n'apettes
Un nouvel hymenée, et le mien ne rejettes. S. 53.

Weit mehr aber bestimmen mich formelle Eigentümlichkeiten zu dieser Annahme: Wir finden da wieder die langen Tiraden von 49, 52, 66, 114 Versen;[2] den Ronsard'schen Stil: *la stigieuse rame,*[3] *la voix peureuse,*[4] *le dardanois pillage;*[5] den häufigen Gebrauch der Partikel *re,* der Théophile eigen ist: *me renflamme et reglace.*[6] Endlich nennt König Minos seine Frau: *Mon souci,* ganz wie Thisbe den Pyramus; und dieser Ausdruck, der noch einmal wiederholt[7] wird, und der mir sonst bei keinem anderen Schriftsteller der Zeit, soweit ich dieselben kenne, begegnet ist, scheint mir stark beweiskräftig.[8]

Auch inhaltlich sind mehrere Übereinstimmungen mit Théophiles Art zu erwähnen:

J'ai blasphémé l'amour, j'ai violé Nature S. 7.

---

[1] Maynard hat 1626 im *Séjour des Muses* (a. a. O. Bd. II, 17, 1) ein Epigramm über den Gegenstand veröffentlicht; er war also nicht ganz unbekannt.

[2] Akt II und IV (ich zitiere nach der Ausgabe von 1628.)

[3] S. 9. [4] S. 26. [5] S. 27. [6] S. 43. [7] S. 6 und 9.

[8] Ronsard braucht den Ausdruck häufiger. vgl. Amours de Marie II. Buch, S. 377, éd. Nicolas Buon. Paris 1610.

ist Théophiles Weltanschauung. Ebenso:

... Maux qui font par le corps malade la raison,
Affoiblissent l'esprit, plongent dessous la lame
Avec la cendre morte une grand part de l'âme,
L'empeschant de voler à l'immortalité. S. 28.

Und es ist wohl Théophile de Viau, der Ariadne so klagen lässt:

Je brûle, je péris, puissant dieu d'Idalie,
Relâche un peu les noeuds dont ta corde me lie,
Alente le brasier, modère-moi ton feu,
Et me donne loisir de respirer un peu. S. 37.

Endlich werden in der Pasiphaé, wie im Pyrame, Nebenfiguren charakteristisch ausgeführt. Hier ist es der Gefangenwärter, mit dem Ariadne verhandelt, der auf eine realistische Weise antwortet und fast wörtlich wiederholt, was Syllar im Pyrame ausspricht:

Les longues mains des rois peuvent partout atteindre,
Je serois insensé de courre en un exil. [1] S. 39.

Mir scheint also vieles dafür zu sprechen, dass wir in der Pasiphaé einen dramatischen Versuch Théophiles vor uns haben, der entweder zwischen 1610 und 1612, seinem ersten Aufenthalt bei Hofe, oder 1613, 1614, während seiner Thätigkeit am *hôtel de Bourgogne* verfasst wurde, und der uns einen Begriff seines noch sehr unreifen Talents giebt. — Dass seine dramatischen Arbeiten seine ersten waren, hat er ja selbst gesagt:

Donnant à tels efforts ma première furie. I, 219.

Und was ihn vom Theater entfernt hat, fügt er gleichfalls hinzu:

Il y faut, par miracle, estre fol sagement,
Confondre la mémoire avec le jugement,
Imaginer beauçoup, et d'une source pleine
Puiser toujours des vers dans une mesme veine.
Le dessein se dissipe, on change de propos
Quand le style a goûté tant soit peu de repos ...
Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints.
I, 219.

---

[1] vgl. II, 118. *Nous ne sçaurions fuir: les rois courent partout, ils ont de longues mains ...*

Also der Zwang zur Konzentration, die fortwährende Spannung waren es, die dem hervorragend lyrisch, nicht aber dramatisch veranlagten Théophile die Bühne verleideten.[1]

Von dem so gewonnenen Standpunkte aus ist die Bedeutung von Pyrame et Thisbé noch einmal zu besprechen: Lange nach der Pasiphaé geschrieben, halte ich es für den Versuch des ehemaligen Theater- und jetzigen Hofdichters, Bühnenwissen und Hofkunst in einem originellen Werke zu verschmelzen und das Theater dem geläuterten Zeitgeschmack anzupassen; zweitens für den Versuch des ehemaligen Deklassierten, eine wichtige, gesellschaftliche Neuerung durchzusetzen — er liess das Stück unter seinem Namen aufführen —, die Stellung des dramatischen Dichters, deren Schattenseiten er kennen gelernt hatte, zu heben, aus freien Stücken zu thun, was er als armer Teufel hatte thun müssen, und sich sozusagen, nachträglich selbst Satisfaktion zu geben. — Endlich glaube ich mit M. Rigal,[2] dass Théophile nach seinem dramatischen Erfolg leichten Herzens auf die ihm im Grunde nicht zusagende Bühnenthätigkeit verzichtete.

Théophiles Neuerung fand Anhänger. Charles Sorel sagt darüber, nachdem er von Hardy gesprochen: *Mais depuis que Théophile eut fait jouer sa Thisbé et Mairet sa Silvie, M. de Racan ses Bergeries et M. de Gombauld son Amaranthe, le*

[1] Dass die ersten sechs der zitierten Zeilen sich auch auf die Balletdichtung beziehen könnten, wie Dannheisser (a. a. O. S. 56, 57) ausschliesslich annimmt, ist durchaus zuzugeben. Nur sprechen folgende Verse desselben Gedichts doch dagegen:

1. *Autrefois quand mes vers ont animé la scène.* I, 219.

Unter *scène* ist doch wohl eine Bühne im eigentlichen Sinne zu verstehen. Das von der Aristokratie bei Hofe getanzte Ballet war nicht *la scène*.

2. *l'ordre où j'estois contraint, m'a bien fait de la peine.* I, 219.

Das Ballet verlangte alles andere nur keine *ordre*, es war im Gegenteil die verkörperte Willkür.

3. *Peu sans faire naufrage et sans perdre leur ourse*
Se sont adventurés à ceste longue course. I, 219.

Man kann wohl eine dramatische Dichtung, eine dramatische Laufbahn *une longue course* nennen, nicht aber ein Ballet. — Ich beziehe obige Stelle demnach durchaus und ausschliesslich auf Théophiles dramatische Thätigkeit. [2] a. a. O. 102, 103.

théâtre fut plus célèbre.[1] Rigal erläutert diesen Bericht durch die Bemerkung, dass erst seit der Aufführung des Pyrame die Dichter auf den Anzeigen des hôtel de Bourgogne mit Namen genannt wurden, was bis dahin nie der Fall gewesen.[2]

Die genannten Autoren — alles Hofmänner, sind zweifelsohne erst auf Théophiles glücklichen Vorgang hin auf die Bühne getreten.[3]

Nun wäre noch Théophile de Viaus Verhältnis zu Mairet zu diskutieren. Beide sind sich im Hause Montmorencys begegnet, und zwar giebt Mairet an, den Dichter dort während seiner letzten zwei Lebensjahre gekannt zu haben,[4] was nicht stimmt, da Théophile bereits ein Jahr nach seiner Freisprechung stirbt und vorher nicht im Hause Montmorencys, sondern im Kerker war. — Im Jahre 1626, bereits nach Théophiles Tode, hat Mairet in der Widmung seiner Sylvie dann folgendes geschrieben: *Toute la France est tesmoin de ce que vous* (er spricht zu Montmorency) *avez fait pour un de ses plus beaux esprits à qui vostre seule protection a donné lieu de tesmoigner son innocence. Il a plutost manqué de vie que de reconnaissance.*[5]

1641 hat Mairet dann eine Anzahl Briefe Théophiles veröffentlicht und sich in der Vorrede an den Leser wieder als Théophiles wahren Freund hingestellt.[6] Wir brauchten und würden dieses wahrscheinlich auch nicht bezweifeln, wenn nicht in der Biographie, die Nicolas Chorier von Pierre de Boissat geschrieben hat, dieser Pierre de Boissat Mairet des

[1] *Bibliothèque françoise.* Paris 1664. S. 183.

[2] a. a. O. 139. M. Rigal sagt hier: "*vers* 1625", obgleich er vorher (S. 101) 1617 als *date probable de la représentation de Pyrame et Thisbé* bezeichnet hat.

[3] M. Arnould hat die Freundlichkeit gehabt, mir als Resultat seiner Studien über Racan mitzuteilen: *J'accepte les dates fournies par les Frères Parfaict* (d. h. 1617 für Pyrame, 1618 für die Bergeries) *et je déclare qu'elles me paraissent vraisemblables parce que je ne crois pas que Racan, ce gentilhomme, qui était timide et nonchalant, eût osé affronter la scène — ce qui était alors une grande hardiesse — s'il n'avait pas eu un exemple à côté de lui.*

[4] II, 294. [5] Ausgabe von 1629. Dédicace. [6] Alleaume II, 297.

Plagiats an Théophile anklagte. — Die Sache verdient deshalb eine nähere Untersuchung.

Zwar Nicolas Chorier, 1612 in Vienne geboren und 1692 in Paris gestorben, ist nicht gerade ein Ehrenmann gewesen: als Litterat soll er ein unanständiges Buch veröffentlicht, als Advokat einen Archivdiebstahl begangen haben. Im übrigen war er ein gelehrter Mann, der brauchbare Studien über die Geschichte des Dauphiné schrieb.[1] — Ebenfalls aus Vienne gebürtig war Pierre de Boissat (1603—1662), der Abkömmling einer angesehenen Gelehrtenfamilie. Schon als junger Mann lebte er in Paris im Hause Montmorencys und im Verkehr mit Théophile.[2] Als Gewährsmann scheint Boissat gerade so zuverlässig wie Chorier unzuverlässig. Immerhin: es ist anzunehmen, dass Chorier in seinem Buch: *De Petri Boessatii vita amicisque litteratis, libri duo*[3] nur niederschrieb, was er wirklich von Boissat gehört. Da ausserdem die Stellen, in denen Boissat über Théophiles Charakter urteilt, meiner Ansicht nach zu dem treffendsten zählen, was über ihn gesagt worden ist, scheinen mir auch die anderen Angaben nicht von vorneherein in Abrede zu stellen zu sein. — Chorier zeigt in dieser Biographie Boissat nach seiner Rückkehr in das Dauphiné im zwanglosen Gespräch mit Freunden; man kommt dort auf Mairets Sophonisbe zu sprechen: *de illa,* heisst es, *cum sermo incidisset, Mairetum plagii accusabat, auctorem Theophilum laudabat: lectos esse sibi ex illa magno numero versus ab ipso Theophilo, narrabat. In Mairetum qui sibi quae ad Theophilum ex luculentissimo poëmate ventura erat, laudem intercepisset, acerbe et contumeliose invehebatur.*[4]

Demnach hätte Théophile entweder selbst eine Sophonisbe geschrieben und Mairet die ganze Arbeit nach Théophiles Tode benutzt, oder er hätte, ohne dass Théophile gerade eine Sophonisbe geschrieben, überhaupt Verse Théophiles für seine eigene Sophonisbe verwandt. — Zu welcher Zeit Boissat sich so geäussert hat, ist, da Chorier fast nie ein Datum giebt, unmög-

---

[1] Grande Encyclopédie, Bd. XI, S. 233, 234. [2] Grande Encyclopédie, Bd. VII, S. 147. [3] Grenoble 1680. [4] a. a. O. S. 83, 84.

lich festzustellen. Jedenfalls erst nach 1637, Boissats Rückkehr nach Vienne, was aus dem Kontext hervorgeht.

Veröffentlicht wurde Choriers Buch 1680 — nach Boissats Tode, aber noch zu Lebzeiten Mairets.[1] Das scheint mir für die Richtigkeit der Angaben zu sprechen. Allerdings war es damals keine Heldenthat mehr, den alten, vergessnen Mairet anzugreifen. Ob er sich aber selbst damals seinen besten Ruhmestitel so ruhig hätte entreissen lassen? Von einer Entgegnung seinerseits habe ich jedoch nichts finden können. — Was mich bestimmt, Boissats Äusserungen ernst zu nehmen, sind nun noch folgende Umstände:

Wir wissen durch Mairet selbst, dass er im Besitz einer grossen Anzahl von Manuskripten Théophiles gewesen ist. *Il y a déjà fort longtemps,* sagt er 1641, *que le dernier héros de cette illustre maison* (Montmorency) *me fit dépositaire de deux livres, couverts de velin blanc avec des rubans rose-sèche, contenant plusieurs pièces rares de mon auteur* (Théophile), *escrites de sa propre main,* und er nennt darunter eine *Epître d'Actéon à Diane* und einen *Traité de l'amitié de Cicéron.*[2] Diese beiden Bücher nun hat Mairet verloren gehen lassen: Diesen Schatz, sagt er, hätte ich schon lange veröffentlicht *si je ne l'avois perdu moi-mesme, il y a longtemps,* (er schreibt dies 1641) *entre les mains d'un gentilhomme de mérite et de condition, nommé Soudeilles à qui je l'avois presté. A la fin la fortune m'ayant fait égarer ces manuscrits originaux, j'en ay pour le moins trouvé quelques copies, mais à la vérité moins correctes et moins entières que je ne l'eusse sonhaité.* Und er knüpft die Bitte daran, *les honnestes gens,* denen die Manuskripte in die Hand kämen, möchten sie doch bei dem Verleger Sommaville einliefern.[3]

Selbst wenn man die Stelle unbefangen liest, muss man sich über die Ruhe wundern, womit Mairet einen unersetzlichen Verlust hinnimmt und ihn zum mindesten eines grossen Leichtsinns, grosser Nachlässigkeit zeihen: wenn Montmorency ihn zum *dépositaire* der Werke Théophiles machte, so durfte

[1] Er stirbt 1686. [2] Alleaume II, 297, 298. [3] daselbst.

er darum dieselben doch noch nicht einem anderen borgen, mochte derselbe tausendmal ein *gentilhomme de mérite et de condition* sein, und noch dazu von sehr geringem *mérite* und sehr bedenklicher *condition*, da er mit dem Geborgten spurlos verschwindet. Worauf aber Mairet nicht einmal Nachforschungen anstellt — wenigstens sagt er nichts davon — sondern sich einfach damit beruhigt: *la fortune m'a fait égarer ces manuscrits.* — Es war für Mairet jedenfalls *une bonne fortune.*

In einem ganz anderen Lichte aber erscheint Mairets Betragen noch, wenn man es, durch Boissats Aussagen misstrauisch gemacht, mit den Augen des Untersuchungsrichters prüft: dann werden gelegentlicher Leichtsinn und Nachlässigkeit zum Vorbedacht, die ganze Geschichte mit dem Herrn de Soudeilles wird zur Fabel und die Aufforderung an die *honnestes gens* zur widerlichen Fratze.

Sind wir nun berechtigt, Mairet diese niedrige Handlungsweise, diese absichtliche Verzettelung von Théophiles Manuskripten zur Last zu legen? Ich bedaure, die Frage nicht rund mit Nein beantworten zu können. — Mairet ist ein sehr eitler Mann gewesen, der zu litterarischen und anderen Zwecken mehrmals gelogen und gefälscht hat. — Das erste Mal, als er, um mit seinem frühreifen Genie zu glänzen, behauptet, erst 1610 geboren zu sein, während sein Taufschein von 1604 datiert;[1] das zweite Mal, als er angiebt, sein erstes Stück, Chriséide, noch auf der Schulbank geschrieben zu haben;[2] das dritte Mal, als er erklärt, mit 15 Jahren bereits sich unter Montmorency in der *Ile de Rhé* kriegerisch ausgezeichnet zu haben.[3] Gleichfalls wissen wir, dass er, um zu glänzen, sich selbst auf Kosten seines Vaters erhob.[4]

Und dieser Mann sollte der Versuchung widerstanden haben, die wertvollen Manuskripte eines Toten, für den niemand mehr eintreten konnte — auch Montmorency war im Jahre 1634 schon tot — unbenutzt in Händen zu halten? Nach dem was Boissat sagt, ist er hier unterlegen und hat für seine Sophonisbe Verse Théophiles verwendet.

[1] Vgl. Dannheiser a. a. O. S. 5—9. [2] daselbst S. 13 und 92.
[3] daselbst S. 15. [4] daselbst S. 5.

Und nicht nur Boissat zeiht ihn des Plagiats. Die Anklage wird noch von einer anderen, allerdings anonymen Seite, diesmal in Bezug auf die Silvie, wiederholt, und zwar vor 1680. Nachdem in einer: *Response de *** á ****[1]) Théophile als derjenige hingestellt ist, der Mairets Glück gemacht, heisst es: *Ce n'est pas faire en homme généreux que de payer d'ingratitude tant de bienfaits reçus. On sait que le dialogue qui a tant plu à la cour et qui avoit couru de deux ans avant qu'on sût qu'il y eût une Silvie au monde, étoit de la façon de Théophile* = "von Théophile gemacht". Es handelt sich hier um den Dialog zwischen Philène und Sylvie, (Akt I, Szene III) der kräftig pointiert, je zwei Zeilen des verliebten Schäfers zwei Verse der spröden Schönen entgegensetzt. Er verrät allerdings die Mache Théophile's — und in einer Ausgabe der Silvie von 1635[2]) ist er noch eigens als "*Dialogue*" bezeichnet. Andere Ausgaben habe ich nicht konsultieren können.

Zusammenfassend ist nun über Théophile de Viau als Dramatiker zu sagen: dass Pyrame et Thisbé mit Sicherheit, Pasiphaé mit Wahrscheinlichkeit, ein Anteil an der Sophonisbe und Silvie ihm vielleicht zuzuschreiben sind; seine übrigen dramatischen Werke, aus der Zeit des hôtel de Bourgogne, sind uns nicht erhalten. Sämtliche dramatische Versuche gehören einer früheren Zeit an, als die 1621 und 1623 veröffentlichten Gedichte. Wir haben also in Théophiles Schaffen zwei Hauptperioden zu unterscheiden:

1610—1619 (?). eine Ite, aus der fast nur Dramatisches erhalten, die ihn unter Ronsard's, Hardys und Marinis Einfluss stehend zeigt;

eine IIte, in der er sich von der Phöbusdichtung lossagt, reine Lyrik und Gedankenlyrik pflegt, gelegentlich dem Modejargon in bestellten Dichtungen huldigt, doch nie in die früheren Übertreibungen zurückfällt. — Die IIte Periode zerfällt noch in zwei Unterabteilungen:

---

[1]) Vgl. *Corneille, Oeuvres*, Ausgabe *Marty-Lavaux*. Bd. III, S. 72, zitiert bei Dannheisser a. a. O. S. 90.

[2]) Paris. Nicolas et Jean de la Coste.

1619(?) — 1624. { die atheistisch individualistische und
1624 — 1626. { die religiös individualistische.

Eine dokumentarisch belegte Scheidung von I und II zu geben, ist mir nicht möglich.

IV. Kapitel.

Der Prosaschriftsteller.

Wohl nirgend lernt man Théophile de Viau so gut kennen, wie in seinen Prosaschriften, weil sie — mit Ausnahme einer einzigen — einen völlig biographischen Charakter tragen.

Von Prosawerken kommen hier in Betracht:

der *Traité de l'immortalité de l'âme,*
die *Fragmens d'une histoire comique,*
die *Epitre d'Actéon à Diane,*
Théophiles zwei Vorreden,
seine zwei Verteidigungsreden: *l'Apologie au Roi, Apologie,*
seine französischen Briefe,
die lateinisch geschriebene Erzählung: *Larissa,*
eine lateinische Verteidigungsschrift: *Theophilus in Carcere,*
seine lateinischen Briefe.

Hiervon sind: der *Traité de l'Immortalité,* die erste Vorrede und *Larissa* bereits 1621 veröffentlicht, also vor 1621 geschrieben worden.

1623 erscheinen: die zweite Vorrede und die *fragmens.*

Von 1624 zu datieren sind die "*Apologie*" und "*Theophilus in Carcere*".

Von 1625 die *Apologie au Roi.*

Von 1625/26 die meisten seiner Briefe. [1]

[1] Sie alle von 1625, 1626 zu datieren, verhindern mich Brief 4 und Brief 66 (der französischen Briefe) an Desbarreaux; Brief 50—53 an Caliste; letztere müssen, ihrem Inhalt nach, aus dem Anfang der Bekanntschaft stammen. Brief 60 zwingt geradezu zur Annahme einer früheren Abfassungszeit: *il est impossible que je puisse brûler plus longtemps pour*

Die *Epitre d'Actéon à Diane* ist mir zu datieren nicht möglich. [1]

Somit gehören Théophiles Prosaschriften fast ausschliesslich der II^{ten} Periode an. Auch in ihnen bilden seine persönlichen Schicksale meist den Inhalt der Darstellung.

Da ist gleich die Vorrede zur ersten Auflage, aus der uns seine Persönlichkeit sozusagen entgegenspringt. Die Vorrede ist der fast wörtliche Abdruck eines Privatbriefs an Desbarreaux und lautet:

Puisque ma conversation est publique, et que mon nom ne se peut cacher, je suis bien aise de faire publier mes escrits qui se trouveront assez conformes à ma vie et très esloignés du bruit qu'on a fait courir de mon esprit . . . tous ceux qui parlent mal de moi ne sont ni de ma conversation, ni de ma cognoissance. Je me puis vanter d'avoir assez de vertu pour imputer à l'envie les mesdisances qui m'ont persécuté . . . Les esprits des hommes sont foibles et divers partout, principalement à la Cour où les amitiés ne sont que d'intérest ou de fantaisie: le mérite ne se juge que par la prospérité, et la vertu n'a point d'esclat que dans les ornemens du vice . . . Dans ce rebours de toutes choses, j'ai de l'obligation à mes infamies qui, au vrai sens, se doivent appeler des faveurs de la renommée. [2]

Desgleichen die zweite Vorrede: *Il est vrai que la coustume du siècle est contraire à mon naturel; je voy que, dans la conversation des plus sages les discours ordinaires sont choses feintes et estudiées; ma façon de vivre est toute différente. Ceste mignardise de complimens communs et de révérences inutiles, qui font aujourd'hui la plus grande partie du discours des hommes, ce sont des superfluités où je ne m'amuse point, et combien qu'elles soient reçues et comme nécessaires, pour ce qu'elles répug-*

---

un objet à qui mon feu depuis 18 à 20 mois n'a pu communiquer plus de chaleur etc. Théophile hat ja nach seiner Freisprechung nur noch 12 Monate gelebt und vorher zwei Jahre im Kerker gesessen.

[1] Mairet, der Herausgeber, spricht allerdings von: *les dernières oeuvres de M. Théophile* (II, 297) aber das bezieht sich nicht notwendigerweise auf die Epitre. Der Art nach datiert sie aus Théophiles Marinizeit. [2] I, 5, 6.

nent entièrement à mon humeur, je ne suis pas capable de m'y assujetir. En un mot, ma société n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de vivre sans artifice. Le fond de mon âme a des amorces assez puissantes pour ceux qui osent vivre librement avec moi, et qui se peut adventurer de me cognoître, ne se sçauroit défendre de m'aimer. [1]

Wir kommen nun zu Théophiles Briefen, mit dem Interessantesten, was er geschrieben hat. Da sie aus seiner letzten Zeit stammen, legen gerade sie von seiner Annäherung an ein dogmenloses Christentum Zeugnis ab. Und sie muss man lesen, um sich den richtigen Begriff von dieser Wandlung zu machen, die hier als eine schlicht aufrichtige erscheint. — Dann enthalten gerade diese Briefe neben einer Zahl wertvoller, biographischer Angaben, neben Schilderungen von Théophiles Freundschaft mit Luilier, Desbarreaux und den Herren vom Hofe, den unvertälschten Ausdruck dessen, was Théophile de Viau unter Liebe verstand, unverfälscht, weil er es, ohne jeden Zwang der Konvention und poetischen Rede, in der Sprache des täglichen Lebens ausdrückt. So schreibt er z. B. an Caliste: *Lorsque vous m'aurez perdu, vous n'aurez plus rien que vous ne puissiez perdre, et si vous me gardez bien, vous aurez sans doute quelque chose qu'on ne vous sçauroit oster. Ne jugez point de ce que je puis valoir par la facilité de me posséder: les choses grandes, et dont on ne peut se passer, comme les élémens et la lumière, ne s'achètent point, et vous ne me possédez aussi que de don.* [2]

Man kann Théophiles Briefe als Skizzen zu einem Selbstportrait bezeichnen. Ein ausgeführteres Bild von sich hat er in seinen *fragmens d'une histoire comique* gegeben, womit er das Gebiet des Romans betritt. Wenn wir etwas zu bedauern haben, so ist es, dass diese Erzählung Fragment blieb.

Vorerst ist anlässlich der *fragmens* noch eine Datenfrage zu erledigen. Der Umstand, dass Théophile seinen Freund Clitiphon sagen lässt: *Vous ne fustes banni que d'hier* [3] würde mich schliessen lassen, dass die in den fragmens erzählte Reise Théo-

[1] II, 9, 10. [2] II, 343. [3] II, 14.

philes Verbannungsreise nach dem Süden, vom Mai 1619, ist. Nun wird aber im Kapitel III, Théophiles Besuch bei dem besessnen Mädchen in Agen als etwas bereits vor dieser Reise Erlebtes geschildert. Alleaume hat deshalb angenommen, die in den fragmens erzählte Reise sei erst 1620 unternommen, als Théophile sich zum Heere des Königs begab. [1] Das ist ganz möglich. Nur ist dann auffallend, dass er seine Reise ohne den geringsten, kriegerischen Anstrich schildert und die oben zitierte Phrase braucht. Vielleicht haben wir doch in den fragmens die Schilderung der Verbannungsreise mit Einflechtung eines späteren Erlebnisses zu sehen.

In den wenigen Kapiteln der fragmens beschreibt Théophile, der als "Ich" erzählend auftritt, wie er, sein Freund Clitiphon (vielleicht derselbe, der ihn 1619 bis Boussères begleitete) und ein dritter Reisekamerad, Sydias, sich in einer Provinzialstadt, in einiger Entfernung von Tours aufhalten. Sie haben in einem Gasthause übernachtet; am Morgen geht Théophile Sydias wecken, sucht dann Clitiphon auf, und beide diskutieren über die Gemütsruhe, womit Théophile seine Verbannung von Hofe erträgt; dann ruft ihnen Sydias von nebenbei einen lateinischen Vers zu, und indem er fortfährt, die beiden mit lateinischen Zitaten zu bombardieren, treibt er sie aus dem Zimmer in den Garten.

Dort wird der zartbesaitete Clitiphon von dem Duft der Rosen fast ohnmächtig, eine Erscheinung, die Théophile ihm, wie folgt, erklärt: *Cette fleur est l'haleine de vostre mauvais ange,* [2] woran er dann die Geschichte seines Besuchs bei der Besessnen knüpft. — Hierauf nimmt der Streit zwischen Sydias und einem jungen Mann ihre Aufmerksamkeit in Anspruch: schon ist es zu Thätlichkeiten gekommen und zwar, weil Sydias, der gelehrte Pendant, behauptet hat, "*odor in pomo*" sei Accidenz, der junge Mann aber, es sei Substanz. — Kaum sind die Widerstrebenden versöhnt, so setzt man sich zum Frühstück, woran, an zwei getrennten Tischen, auch ein Trupp Deutscher und ein Trupp Italiener theilnehmen. Sydias, der anscheinend

---

[1] I, XXVII. [2] II, 18.

gern Bekanntschaften macht, begrüsst die ersteren auf latein. Jedoch: *ces messieurs du septentrion, qui, d'une gravité froide et nonchalante, rebutent d'abord les plus échauffés, ne daignèrent pas seulement respondre le moindre signe à la demande du pédan.*[1] Worauf Sydias sich zu den Italienern wendet, die ihn mit einer *"civilité excessive et des révérences profondes"* einladen, an ihrem bescheidnen Mahle teilzunehmen. Hierdurch fröhlich gestimmt, leert Sydias ein volles Glas auf seines Gegners Wohl, worauf *les Allemands, voyant ceste action si franche, se repentirent de la mauvaise opinion, qu'ils avaient eue de son esprit, et avec des regards plus familiers lui vouloient faire entendre qu'ils eussent esté bien aises de faire cognoissance avecques lui.*[2] Sydias' Übersiedelung in das deutsche Lager giebt Théophile Gelegenheit, sich über das Zechen auszusprechen. Er nennt Sydias: *un fort buveur;* Clitiphon: *délicat au possible;* sich selbst: *entre les deux.* Er knüpft daran eines seiner wenigen aber charakteristischen Urteile über Holland an: *Je ne suis pas des plus foibles à la desbauche, mais je n'aime que celle où je ne suis pas contraint. Tous ces messieurs des Pays-Bas ont tant de règles et de cérémonies à s'enivrer, que la discipline m'en rebute autant que l'excès.*[3] Er und Clitiphon lassen dann *le pédan embarqué avec les Allemands* und begeben sich nach dem Hafen.

Unterwegs begegnet ihnen ein Priester mit den Sterbesakramenten, und es trägt sich die früher[4] bereits geschilderte Szene zu, in welcher die erbitterte Bevölkerung die beiden Hugenotten beinahe getötet hätte. Die Dazwischenkunft einer wohlmeinenden Magistratsperson befreit sie aus ihrer drohenden Lage, und um die Freunde völlig in Sicherheit zu bringen, führt ihr Retter sie zu einem Bekannten, mit der Weisung, dort zu bleiben, bis die Stadt wieder ruhig sei. — Die Gefangenschaft lässt sich übrigens ertragen, denn, sagt Théophile, *sa femme* (die ihres Gastfreundes) *et une sienne soeur, très belle fille, vinrent nous entretenir.* Man schickt auch in die Herberge, um für Clitiphon, dessen Anzug bei dem Tumult zer-

[1] II, 23. [2] II, 24. [3] II, 25.

[4] Vgl. I. Teil, Kapitel 3 dieser Arbeit.

rissen ist, ein würdiges Kleid zu holen. Indessen vertreibt sich Théophile die Zeit mit Beobachten und Clitiphon, indem er sich in die junge Dame verliebt. Die Rückkehr des Lakaien unterbricht die zierliche Unterhaltung der beiden; der Diener bringt ausser Clitiphons Anzug noch ein Billet von Sydias *que je pris*, sagt Théophile, *et voulois différer à le lire devant ceste demoiselle, sçachant bien que j'y trouverois des impertinences à son ordinaire.* Jedoch Clitiphon, fährt er fort, *me l'arracha des mains et, pour prendre occasion de faire quelque commencement d'une confidence avec elle, le lui présenta pour le voir, ce qu'elle m'ayant remis, je me vis obligé de le lire.*[1] Der Brief erzählt dann, dass Sydias sich auf hohem Meer in grosser Gefahr befinde, was der Bediente in drastischer Schilderung dahin erklärt: der Herr und seine Genossen seien sämtlich betrunken, hielten das Haus für ein Schiff und würfen die Möbel aus dem Fenster. Die junge Dame wendet sich ab, und man geht zu einem anderen Gespräch über. Inzwischen ist das Mittagmahl bereitet, und die Freunde nehmen die Einladung dazu an. Nun trägt sich folgende Szene zu: *Ce magistrat,* sagt Théophile, *estoit un peu cérémonieux; car il passoit déjà midi, et le dîner commençoit à devenir froid, qu'ils* (der Wirt und Clitiphon) *estoient encore à l'entrée de la chambre où l'on avoit servi, disputant la porte, et comme nous estions venus sur le seuil, ils se retirèrent tout à coup, et se considérant l'un l'autre: Allons donc, Monsieur. — Monsieur, je n'ai garde, ce sera après vous. — Jésus, Monsieur, que dites-vous? J'aimerois mieux mourir. — Monsieur, je ne sçaurois vous repartir, mais je sçaurois bien me tenir ici tout aujourd'hui. — Monsieur, je ne sçay pas beaucoup de civilité, mais je ne l'ignore pas jusqu'à ce point-la. — Monsieur, en un mot, je veux être obéi céans. Le charbonnier fut maître dans son logis.*[2]

Seine eignen Gefühle bei diesem Streit schildert Théophile wie folgt: *J'estois un peu à part, baissant la vue de honte et haussant les espaules en me moquant, et en souffrant beaucoup de leurs honnestetés fort à contre-temps.*[3] — Er beendet

---

[1] II, 28. [2] II, 29, 30. [3] II, 30.

das Streiten, indem er Clitiphon einen Wink giebt, nun sei es genug, und dann, nach glücklicher Ueberschreitung der Schwelle, sofort seinen Mantel ablegt und sich Wasser zum Händewaschen geben lässt, damit die Zeremonien nur nicht wieder von neuem hierbei anfangen. Welch eine gut beobachtete und für Théophile charakteristische Szene! In kleinen wie in grossen Dingen hatte er die Wertlosigkeit der Formel erkannt, ertrug er ihren Zwang ungern, wich er von dem Herkömmlichen, wenn es das Unverständige war, ab. In kleinen wie in grossen Dingen ergriff er oft die Initiative eines anderen, usurpierte er eine führende Rolle, alles *ad rationis majorem gloriam.* Weil er sich aber auf diese Art von dem Gewohnten unterschied, wurde er auffällig, bald verhasst, endlich galt er als gefährlich, das gewöhnliche Schicksal der Ausnahmen und Neuerer.

Hatte Théophile sich vorher über das Trinken geäussert, so jetzt, bei Tisch, über das Essen. Auch hier, sagt er, verdirbt der Zwang ihm den Genuss; aber er findet es natürlich und gar nicht unschön, dass Homers Helden starke Esser gewesen seien: *car une composition robuste, comme elle dissipe beaucoup d'esprits, elle a besoin de beaucoup d'alimens pour la réparer.*[1]

Gegen drei Uhr begeben sich die Freunde, zum Leidwesen Clitiphons, der sein Herz an das schöne Mädchen verloren hat, in ihr Gasthaus zurück. Dort bieten Sydias und seine Genossen einen Anblick, wie man ihn auf Teniersschen Bildern findet, und Théophile, der sich die Szene zuerst allein betrachtet hat, geht dann auch Clitiphon, der sich bereits auf sein Zimmer zurückgezogen, dazu herbeiholen. Er findet ihn *qui plia comme j'entrois un papier, qu'il mit à la desrobée dans sa pochette, mais non pas si finement que je n'y prisse garde.* Und nun folgt wieder ein fein analysiertes Selbstbekenntnis über die Diskretion zwischen Freunden. — *Je suis homme de peu de curiosité,* sagt Théophile, *et laisse toujours mes amis dans leur secret, d'autant que je ne crois pas qu'aucune amitié puisse jamais adjuster une confidence au point de n'avoir quelque chose*

[1] II, 31.

de réservé; les gens de bien qui viennent à s'aimer parfaitement, ne se doivent rien cacher de ce qui leur importe, et dont le secret peut donner de la jalousie à son ami; mais il ne laisse pas de se trouver bien souvent des choses particulières que le respect et la considération de l'amitié ne veut pas que l'on communique. Je ne m'offenserai jamais que mon ami, dans ses affaires domestiques, ne me fasse point son confident: il peut ouvrir et fermer toute sorte de lettres devant moi, sans que je l'épie seulement du regard; mais s'il avoit un dessein ou de mariage ou de voyage sans me le faire sçavoir, je croirois ne plus estre en ses bonnes grâces, et lui rendrois la pareille de ses défiances. [1]

Clitiphon auszufragen, macht er sich aber diesmal keine Skrupel, und zwischen dem verliebten Jüngling und dem kühlen Théophile entspinnt sich eine Diskussion über die Notwendigkeit oder Nichtnotwendigkeit dieses Verliebtseins. Théophile fragt skeptisch: *Est-il bien vrai que vous soyez pris?* und schliesst: *Je jugeai bien qu'à la fin il faudroit que ceste maladie prît son cours.* [2] — Als Clitiphon ihn dann noch um einige Verse für seine Dame bittet, lehnt Théophile das aber mit den Worten ab: *Pour exprimer vostre fantaisie, il faudroit que vostre maîtresse me parût aussi belle qu'elle vous semble; les plus excellens traits de la poésie sont à bien peindre une naïveté; vous ferez mieux cela avec un souspir que je ne sçaurois avec tout l'artifice.* [3] — Gleich nach diesem theoretischen Ausspruch brechen die fragmens ab.

Mit etwa dem gleichen Gedanken beginnen sie übrigens: ist doch das ganze I. Kapitel eine Verspottung des schwülstigen Stils der Moderomane; enthält es doch Théophiles Kunsttheorien, die bereits früher besprochen wurden. [4] — Die fragmens sind also wichtig für die Kenntnis sowohl von Théophiles Gedanken, wie seines Charakters. Vielleicht hat er sich nicht ohne Absicht gerade in die richtige Mitte zwischen den der Liebe unterliegenden Clitiphon und den von Bacchus besiegten Sydias gestellt, als Mann des sicheren Urteils, des reifen Verstandes, der fast stoïschen Ruhe, des Mass-

[1] II, 32. [2] II, 33, 34. [3] II, 35. [4] Vgl. II. Teil Kapitel I dieser Arbeit.

haltens. Das wäre nicht verwunderlich: hatte man ihn, als er die fragmens schrieb, doch schon des Atheismus und unchristlichen Wandels angeklagt. Wie dem auch sei, diese Schilderung einer Reise, mit ihren alltäglichen Erlebnissen, "dieser *discours familier d'un voyage*", ist eine originelle Neuerung; ist die Vorbereitung auf den Ichroman des 18ten Jahrhunderts, auf die intime Schilderung des Selbsterlebten, auf den modernen Realismus. — Um Théophiles Originalität hier gerecht zu werden, muss man ihn in seine Zeitgeschichte zurück versetzen.

Die fragmens, **vor** 1623 geschrieben, beginnen mit einem theoretisierenden Kapitel, das sie von vorne herein in einen Gegensatz zum *roman à la mode* stellt; dieser letztere war die seit 1610 in Veröffentlichung befindliche *Astrée Honoré d'Urfés.* Théophile hat in seiner Opposition gegen die romantische Schäferwelt, die Sentimentalität und Künstelei dieser Richtung nicht allein gestanden: der gelehrte und wohlmeinende Abt Camus, [1] griff damals den Schäferroman von Seiten christlicher Sitte und Ehrbarkeit an; 1623 tritt Charles Sorel mit seinem derben *Francion* dagegen auf, der nach dem Muster des spanischen Schelmenromans, [2] den überspannten Arkadiern, lustiges und verderbtes Gesindel gegenüberstellt und die zeitgenössische, wirkliche Welt unter ihren wirklichen Namen schildert. Man vergleiche in diesem Punkt Sorel, der von der rue Saint Jaques, dem *collège de Lysieux* etc. spricht und Jean de Lannel, der in seinem *Roman Satyrique* (1624) *Sirapis, les Sirapiens* statt *Paris, les Parisiens* schreibt und schemenhafte Figuren: *le Prince, la Princesse* etc. sich in einer vagen Örtlichkeit bewegen lässt. Diese anti-idealistische Strömung im Roman setzt sich dann in Sorels: *Berger extravagant,* (1627) Tristan L'Hermites: *Page disgracié* (1643), Scarrons: *Roman comique* [3] (1651

[1] 1582—1653.

[2] Der spanische Schelmenroman pflegte Reiseabenteuer zu erzählen und mag in dieser Hinsicht Théophile Anregung gegeben haben.

[3] Der Anfang desselben scheint dem Anfang der fragmens geradezu nachgeahmt zu sein.

bis 1657) fort, in denen allen Ereignisse und Personen realistisch geschildert werden.

Nirgend aber tritt die Persönlichkeit des Autors so selbstverständlich, als einfaches "Ich" vor den Leser, wie in den fragmens. Sorel schildert seinen Francion, in dem sicher vieles von ihm selbst steckt, doch als eine von sich verschiedene Persönlichkeit; das gleiche thut Tristan l'Hermite, obwohl er thatsächlich der *Page disgracié* war und mit: ich . . . erzählt. Théophile de Viau hingegen, ohne sich irgend wie objektiv einzuführen, tritt von vorneherein als der Allbekannte auf, der es als ganz natürlich annimmt, das Publikum werde sich für seine persönlichen Schicksale, seine persönlichen Ansichten etc. interessieren: er giebt sich nicht als eine Romanfigur, die seine Züge trägt, sondern giebt sich als sich selbst, den wirklichen Théophile de Viau.

Wie die Zeitgenossen über Théophiles Romanfragment dachten, darüber habe ich einen Ausweis nicht finden können; nur bei Saint Evremond ist mir eine kurze, lobende Erwähnung der Gestalt des Sydias begegnet.[1] — Dass man die ganze Originalität dieses biographischen Realismus nicht gewürdigt hat, beweist der Umstand, dass er keine direkte Nachahmung fand. — Dass Théophiles Aussprechen zu Gunsten des realistischen Romans denselben aber gefördert hat, darf man, bei dem Ruf, den Théophile hatte, wohl annehmen. Der unmittelbare Erfolg der fragmens dürfte aber nicht gross gewesen sein, war die Erzählung doch nur ein Fragment.

Zu Théophiles Versuchen auf dem Gebiet der erzählenden Litteratur gehört auch seine Larissa, eine lateinisch geschriebene Novelle von etwa $5^1/_2$ Seiten.[2] Es ist wieder eine Icherzählung; diesmal aber, ohne Beziehung zu des Dichters eignem Schicksal, wird sie in den Mund einer alten Sklavin, Larissa, gelegt, die, in Gegenwart anderer Diener und Dienerinnen, die Geschichte ihrer Liebe zu dem schönen Gliso, einem Jugendgenossen und Mitsklaven, erzählt und mit dem für

[1] Bd. I, S. 107. [2] I, 284 ff.

Théophile so charakteristischen Wort schliesst: *Vos dum per aetatem licet, vivite, et feliciter ductae juventutis dulcia stamina ad canos perducite, ut recordatione grata exacta gaudia veluti repetentes querulae senectutis otiosa taedia solemini.* — Also wieder: *suivre nature!* Und der Dichter, der so schlecht auf die *"vieux pères resveurs"* zu sprechen war, *"qui nous veulent arracher nos passions humaines"*, schildert hier eine muntere Greisin, die im Gegensatz zu denen, die vergessen, dass auch sie einst jung waren, sich ihrer Liebe und Leidenschaft gerne entsinnt und der Jugend rät: *vivite, dum per aetatem licet.*

Die kleine Novelle ist geschickt geschrieben; Larissas Erzählung wird im Eingang durch einen fein beobachteten Zwischenfall unterbrochen, der die Spannung steigern soll: unter den Zuhörern befinden sich nämlich zwei junge Mädchen, die, um die Liebesgeschichte mit anhören zu dürfen, sich schlafend stellen, aber bald, da sie ihr Interesse nicht bemeistern können, aus der Rolle fallen und dadurch die ganze Runde zum Lachen bringen, worauf Larissa die pikante Geschichte nicht weiter erzählen will, sondern mit einer alten, oft gehörten Fabel droht. Endlich lässt sie sich erbitten und fährt in der leidenschaftlichen Erzählung ihrer Liebe zum schönen Gliso fort, Erzählung, deren leichter, freier Stil zeigt, welch' guter Lateiner Théophile de Viau war.

Der Père Garasse hat Larissa *"une pièce grandement déshonnête"* [1] genannt. Sie ist es nicht mehr und nicht weniger als manche unter den Novellen des Decameron oder Heptameron. Dort ist auch wohl ihr Vorbild zu suchen. — Woher Théophile den Gegenstand selbst hat, wüsste ich nicht zu sagen; Abenteuer, Personen niederen Standes betreffend, finden sich ja auch schon im Decameron und Heptameron. Im Lateinschreiben mag ihm ein Meister der Form, wie Aretino, zum Muster gedient haben. — Sainte Beuve giebt an, [2] Bussy Rabutin habe die Larissa übersetzt; ich habe bis jetzt in Rabutins Werken vergeblich nach der Übersetzung gesucht.

---

[1] Doctrine Curieuse S. 885.

[2] *Causeries du Lundi.* Bd. III, S. 288. Note.

Endlich ist noch ein Wort über die Prosa des *Traité de l'immortalité de l'âme* und die *Epitre d'Actéon à Diane* zu sagen. — Der *Traité* ist eine Paraphrase und hat demnach keine eigentliche Originalität des Stils aufzuweisen. Inhaltlich wie formal ist er von recht unbefriedigender Lektüre. Doch macht Moréri in seinem *Dictionnaire*[1] darauf aufmerksam, dass Théophile der erste Schriftsteller sei, der Prosa und Verse gemischt, d. h. sich wieder eine Freiheit genommen habe. Dieses Gemisch nun von gebundenener und ungebundener Rede — das allerdings schon lange vor Théophile, z. B. von dem Verfasser der lieblichen *chante-fable* Aucassin und Nicolette, dann von den Rhétoriqueurs Anfang des 16. Jahrhunderts benutzt war und sich später so anmutig in Voltaires Briefen wiederfindet — dieses Gemisch war wohl an und für sich eine gute Idee, nur passte es schlecht zu dem philosophischen Gegenstande. — Die heute gänzlich ungeniessbare Natur dieses *Traité de l'immortalité* lässt uns den Verlust eines *Traité de l'amitié de Cicéron*, den Mairet unter Théophiles verlorenen Werken nennt, am ehesten verschmerzen.

Die *Epitre d'Actéon à Diane* giebt wieder zu einigen Vermutungen Anlass. Mairet sagt darüber: *Ceste epitre . . . faite à l'imitation de celles d'Ovide, est à mon advis, une excellente pièce d'éloquence, où tous les vrais sentimens d'une amour haute, discrète et violente, sont parfaitement bien représentés.*[2] Philarète Chasles hat daran die Bemerkung geknüpft, dass diese Epistel wahrscheinlich darauf hindeutet, dass Théophile eine Dame der grossen Welt unerhört liebte.[3] Ich glaube nicht daran; jedenfalls ist diese "*Diane*" nicht mit *Cloris-Philis-Caliste* zu identifizieren: was Théophile von dieser trennte, waren keine Standesvorurteile.

Vergleicht man nun noch den Stil der Epitre mit dem Stil z. B. der fragmens, so kann man, meiner Ansicht nach, weder in Mairets Lob einstimmen, noch Philarète Chasles' Hypothese annehmen: hier ist keine Spur von dem Griff, mit

[1] a. a. O. Bd. X, Artikel Théophile de Viau.

[2] Alleaume II, 391. Note.

[3] Vgl. Revue des deux Mondes 1839, Juillet-Septembre. S. 355 ff.

dem Théophile Gegenstände anfasste, die ihn persönlich angingen; ich möchte diese Epistel daher für eine bestellte Dichtung halten. Da Mairet angiebt, die Epitre in den zwei Bänden Manuskript gefunden zu haben, mag sie für Montmorency oder auf seine Anregung hin geschrieben sein. Obgleich die Epitre sehr eingehend und feinsinnig die *art de brûler et se taîre*[1] behandelt, ist sie doch an Spitzfindigkeit und vor allem Geschmacklosigkeit mit den Monologen in *Pyrame et Thisbé* nicht zu vergleichen; weshalb sie denn noch aus der Zeit stammen mag, wo Théophile von Marini beeinflusst wurde, aber sich bereits zu emanzipieren anfing.

Damit schliesst die Reihe von Théophile de Viaus Prosaschriften. Von ihnen gehören meiner Ansicht nach die fragmens und seine Briefe zu dem besten, was er geschrieben. Gerade in seiner Prosa verfällt er in den Fehler nicht, der seine Dichtungen so oft entstellt: Mangel an straffer Komposition, Umschweife, Maniriertheit, Dunkelheit. — In der Prosa fehlt es ihm nicht an jenem "*jugement*", das die Zeitgenossen in seiner Poesie oft mit Recht vermissten. — Gerade aber der Prosaschriftsteller ist von den Zeitgenossen nicht beachtet worden, zumeist wohl, weil zu seinen Lebzeiten hauptsächlich Poetisches von ihm veröffentlicht wurde. — Erst Mairet, 1641, bringt die Briefe und in seinem *Advis au lecteur* das Urteil: *que Montagne et lui* (Théophile) *sont les deux Sénèques de nostre âge et de nostre langue,*[2] ein Urteil, das Alleaume unrichtig findet, ich hingegen unterschreiben möchte, falls ein fester, kräftiger und antithesenreicher Stil als "Stil des Seneca" bezeichnet werden soll.

Fassen wir nun Prosa und Verse Théophiles in ein Gesamtbild und Gesamturteil zusammen.

Schluss.

Wir müssen annehmen, dass Théophile de Viau zum mindesten von 1610—1626 geschrieben hat, seine dichterische Thätigkeit also einen Zeitraum von mindestens 16 Jahren umfasst.

---

[1] II, 392. [2] Alleaume II, 299.

Nicht alle seine Werke sind uns erhalten: von seinen Jugendarbeiten vor 1610, deren Existenz wir mit Sicherheit voraussetzen dürfen, nichts; von seinen darauf folgenden, dramatischen Versuchen, sei es bei Hofe oder am Hôtel de Bourgogne, wohl nur die Pasiphaé; von seinen Hof- und Huldigungsgedichten ist aus dieser Zeit mit Sicherheit nur die "*Ode au Prince d'Orange*" zu datieren. — Von seinen damals und später auf Bestellung gemachten Gedichten sind gleichfalls viele verloren.

Den ersten grossen Erfolg scheint er 1617 mit seinem Drama "*Pyrame et Thisbé*" errungen zu haben, einem Werk seiner I^ten^ Periode, das auf dem Theater einen Fortschritt gegen Hardy bedeutet. — Diese I^te^ Periode, in welcher Théophile den Einfluss Ronsards, Hardys und Marinis nicht verleugnen kann, ist 1619 als im ganzen beendet zu betrachten.

Es beginnt die II^te^ Periode, vorwiegend persönlicher Dichtung, jedoch mit gelegentlichen Zugeständnissen an die Hof- und Modedichtung. In dieser von 1619 bis 1626, zum Tode des Dichters, reichenden Periode sind zwei Richtungen zu unterscheiden: die erste, bis 1624, ist die atheistisch-individualistische; die zweite, bis 1626, ist die religiös-individualistische.

Der ersten Richtung der II^ten^ Periode gehören an:

a. sämtliche, rein persönliche Schicksale des Dichters behandelnde Gedichte, die vor 1624 veröffentlicht wurden,
b. die *fragmens d'une histoire comique,*
c. *Larissa,*
d. mehrere der von Mairet edierten Briefe, besonders die an Caliste.

Der aus dieser Zeit stammende "*Traité de l'immortalité*" ist als eine Konzession des Dichters an die Kirche zu betrachten.

Seine wenigen Epigramme — 7 an der Zahl — sind alle schon 1621 gedruckt worden; ein Urteil über ihre Abfassungszeit möchte ich nicht wagen.

Der zweiten Richtung der II[ten] Periode gehören an:

a. die *Maison de Silvie,* halb ein Huldigungsgedicht, halb eine Verteidigungsschrift; 1623 in Chantilly begonnen, 1624 im Kerker beendet und bereits damals gedruckt.

b. Es folgen 1624 zwölf poetische Verteidigungsschriften, unter denen die Pénitence die neue Richtung zum mystischen Glauben am besten markiert. — Aus dieser Zeit oder von etwas später mag auch das *sonnet mystique des Recueil Tralage* stammen.

c. Die *Apologie au Roi* und die *Lettre à Balzac,* von 1625.

d. Die meisten der durch Mairet veröffentlichten Briefe.

Was Mairet etwa von Théophile für seine Silvie und Sophonisbe entlehnt hat, kann entweder von vor 1619 stammen, oder von diesseits 1625, der Wiederaufnahme des Pyramus, falls Théophile, durch den Erfolg gelockt, wieder dramatischen Plänen zugänglich gewesen.

Dreimal hat Théophile de Viau Pläne zu einem epischen Gedicht erwähnt: Eines sollte den König und seine Dynastie von Urzeiten an feiern; [1] das andere die Familie der Montmorency; [2] ein drittes Caliste. [3] — Von einer Ausführung dieser Pläne ist nichts bekannt geworden. Übrigens zeigt Théophile bei dieser Gelegenheit, dass er, wie später Boileau und auch Voltaire, die glänzende, epische Vergangenheit seines Volks nicht mehr gekannt. [4]

Das "*Tableau satirique des Pères de la Société*", das man Théophile zugeschrieben hat, ist als von ihm nicht herrührend zu betrachten. [5]

---

[1] I, 139: *là, suivant une longue trace de l'histoire de tous nos rois.*

[2] I, 231: *J'escrirois en beaux vers le climat et le lieu, où ton bras attaqua les ennemis de Dieu.*

[3] II, 40: *Encore mon esprit ose se faire fort de sauver ton mérite et mon nom de la mort.*

[4] II, 40: *Je sçay que les François n'ont pas encor appris de pousser dans ce champ leurs délicats esprits.*

[5] Siehe Teil I, Kapitel VI dieser Arbeit.

Auch von den ihm im Broschürenstreit zugeschriebenen Gedichten ist Théophile mit Sicherheit keins zuzusprechen. — Vielleicht liegt eine Möglichkeit bei dem: *Adieu au Monde*, das der *Consolation sur la résolution de la mort de Théophile* folgt, vor.[1]

Als von Théophile herrührend, obgleich nicht bei Alleaume abgedruckt, sind zu betrachten:

a. der bereits zitierte Brief an seine Schwester Marie,[2]

b. eine Ode an Monsieur de Liancour,

beide von M. J. Andrieu in seiner Arbeit über Théophile mitgeteilt, und zwar nach Manuskripten, die sich im Besitz der Familie de Bellegarde befinden, so dass ein Zweifel an der Echtheit nicht walten kann.

Für ebenso echt und deshalb in eine neue Ausgabe Théophiles aufzunehmen, halte ich das dem Recueil Tralage entlehnte, bereits zitierte Sonnet.

Mehrere Stücke, die Alleaume nicht abgedruckt und vielleicht nicht gekannt hat, finden sich in einer Ausgabe der Werke von 1624.[3] Von diesen wären bei einer Neuausgabe folgende ernstlich zu prüfen:

1. Die Stanzen: *Plein d'ardeur et d'obéissance.*
2. *A. Monsieur de Ligonde.*
3. Die Elegie: *Bien que jamais amour ne m'ait monstré sa flamme.*
4. *De moi, si les rigueurs d'un accident semblable.*

Auch eine Ausgabe von Michon, Lyon 1630[4] enthält mehrere Stücke, die Alleaume nicht abgedruckt hat:

1. *Dernière Requête de Théophile au Roi.*
2. *Combat naval de la Rochelle.*
3. Mehrere Epigramme.

Sämtliche scheinen mir entweder apokryph oder so schwach, dass man sie bei Seite lassen kann.[5]

---

[1] Siehe Teil I, Kapitel VI dieser Arbeit.

[2] Siehe Teil I, Kapitel II dieser Arbeit.

[3] B. N. Invent. Je. 33, 820. [4] B. N. Invent. Je 7, 617.

[5] Ch. Urbain in Vers *oubliés, remis en lumière* teilt noch eine schwächliche Ode Théophiles aus der Zeit von 1626 mit.

Was den *Parnasse Satirique* betrifft, so scheint mir, ist derselbe in der Folge mit Théophiles Namen nicht mehr in Verbindung zu bringen. Théophile den ganzen Parnasse zuzuschreiben, ist selbst den Zeitgenossen nicht eingefallen; man hat ihn nur als verantwortlichen Redakteur des Ganzen und vor allem als Verfasser eines Gedichts angeklagt. — Beides hat Théophile zu wiederholten Malen: in der Vorrede zu Band III der Ausgabe von 1623; in der "*Apologie au Roi*"; in dem "*Theophilus in Carcere*" und endlich vor Gericht bestritten. Ein grosser Teil der Zeitgenossen, seine Freunde und Gönner haben den Glauben an Théophiles Unschuld gegeteilt; der überwiegende Teil der Broschürenlitteratur spricht sich zu seinen Gunsten aus. Seine Gegner machen den Eindruck einer niedrigen und finsteren Kabale. In seinen von ihm anerkannten Werken ist nichts, was dem Zug zu gemeinster Sinnlichkeit entspräche, dem der Parnasse dient: aus allen diesen Gründen plaidiere ich für Théophile de Viau in dieser Sache auf: Nichtschuldig. [1]

Wir kommen nun zu den Urteilen der Zeitgenossen über Théophile, den Menschen und den Dichter.

Rein deskriptiv betrachtet, war der Mensch Théophile de Viau ein begabter, selbstbewusster und trotz mancher Konzessionen, die er dem Zwang des Lebens und des weltlichen Fortkommens machte, edler Charakter. Der kirchlichen Partei seiner Zeit war er als Weltkind und als Freigeist ungemein verhasst; von den Schöngeistern und Freidenkern wurde er ebenso leidenschaftlich bewundert. — Stehen auf der einen Seite die Garasse, Guérin, Voisin, Mersenne, Caussin, la Rochefoucauld, Molé, Balzac, Malherbe etc. — und der ganze,

[1] So sind denn auch die 15 von Alleaume (II, 440—448) abgedruckten Nummern zu streichen. Er teilt sie unter dem Titel mit: *Pièces, attribuées à Théophile par un MS. de la bibliothèque de l'Arsenal,* und giebt an, die Handschrift des MS. stamme aus der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts (II, 440 Note). — Das betreffende MS. befindet sich thatsächlich auf dem Arsenal (Dép. des MS. 3127 (122 B. F.). — Der Katalog des Arsenals fügt hinzu, dass die Handschrift aus dem Anfang des 18. Jahrhunderts stammt, und M. Martin, Verfasser des Katalogs, misst dem MS. nicht die geringste Beweiskraft bei.

dunkle Zeugenschwarm, so auf der anderen die Montmorency, Liancourt und Béthune; Luilier und Desbarreaux; Scudéry, Mairet, Boissat, Tristan l'Hermite, Courval Sonnet, Berthelot und alle die Anonymi, die zu Théophiles Gunsten Broschüren schrieben. Ist er den einen ein Teufel, ein Ungeheuer, ein Verlorner, ein *Corruptor juventutis*, so den anderen ein guter Kamerad, geistreicher Kopf, freier Denker, ein moderner Apoll, Ovid, Virgil.

Diesen unmittelbaren Zeitgenossen hat Théophile de Viau hauptsächlich als lyrischer und dramatischer Autor gegolten. Eine eigentliche Kritik üben damals nur Malherbe und Balzac an ihm.

Scudéry mit seiner Ausgabe von 1632, Mairet mit den Briefen von 1641 geben Théophiles Ruhm, der nach Mairets Aussage um jene Zeit zu verblassen anfing,[1] noch einen freundschaftlichen Stoss, der des Dichters Namen bis in die zweite Hälfte des 17. Jahrhunderts hinüberbringt. Die Neuauflagen seiner Werke folgen sich noch bis 1668. Sogar vom Parnasse erscheint 1668 noch eine Auflage unter Théophiles Namen.

Die zweite Hälfte des 17. Jahrhunderts verhält sich bereits weit kritischer. Malherbe, mit seiner Verdammung Théophiles, hatte da vorgearbeitet. — Als Corneille seine verschiedenen Examen schreibt und an seinen Anfang in der dramatischen Laufbahn zurückdenkt, kennt er Théophile nicht mehr als Grösse seiner Zeit, sondern sagt in dem Examen de Mélite[2] einfach: *Je n'avois pour guide qu'un peu de sens commun avec l'exemple de feu Hardy dont la veine étoit plus féconde que polie, et de quelques Modernes qui commençoient à se produire, et qui n'étoient pas plus réguliers que lui.* — Von Théophile kein ausdrückliches Wort.

Auch Molière scheint ihn nicht gekannt zu haben. Alleaume giebt allerdings an, die Gestalt des Sydias und sein Streit mit dem jungen Manne über *odor in pomo* hätten Molière die

---

[1] Vgl. Alleaume II, 295.
[2] édition des Grands Ecrivains Bd. I, S. 137, 138.

Idee der Szene zwischen Pancrace und Sganarelle und den Streit über *la figure du chapeau* im *Mariage forcé* eingeflösst.[1] Das ist möglich; etwas Zwingendes liegt aber nicht vor.

Hingegen spricht sich La Bruyère eingehender über Théophile aus. In dem Aufsatz über *Les Ouvrages de l'Esprit* sagt er:[2] *J'ai lu Malherbe et Théophile. Ils ont tous deux connu la Nature, avec cette différence que le premier, d'un style plein et uniforme, montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple; il en a fait la peinture ou l'histoire. L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails, il fait une anatomie, tantôt il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature, il en fait le roman.*

Das Urteil scheint mir widerspruchsvoll in sich: *anatomie* und *roman* — lassen sich nicht zusammenreinen; doch abgesehen davon, stehen hier bereits die Worte: *sans choix et sans exactitude . . . plume libre et inégale,* die wir bei allen Kritikern vom Ende des 17. Jahrhunderts finden.

Weit schärfer als La Bruyère spricht sich bereits Boileau aus; er sagt in der IXten Satire:

> *Tous les jours, à la cour, un sot de qualité*
> *Peut juger de travers avec impunité,*
> *A Malherbe, à Racan préférer Théophile*
> *Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.*
>
> v. 173—176.

Wie er ihn als Muster der *pensée fausse, froide et puérile* hinstellt, ist bereits bei Gelegenheit von Pyrame et Thisbé erörtert worden.[3] Zweifelsohne hat dieses Urteil sehr viel dazu beigetragen, Théophile dauernd herabzusetzen.

Dem 17. Jahrhundert, von Anfang bis Ende, war Théophile demnach ein Irrégulier, und das war in der zweiten Hälfte des Saekulums eine noch grössere Sünde als in der ersten.

Das 18. Jahrhundert hat dann den Menschen Théophile de Viau immer milder und milder beurteilt, aus dem ein-

---

[1] I, V. Vgl. Molière, édition des Grands Ecrivains. Bd. III, S. 179 ff. [2] édition des Grands Ecrivains. Bd. I, S. 129, 130.

[3] s. Teil II, Kapitel III dieser Arbeit.

fachen Grunde, weil seine Ketzereien aufhörten, Ketzereien oder missliebig zu sein. — Das Urteil über den Dichter blieb dasselbe.[1] Voltaire spricht von ihm als von *un jeune homme qui faisoit facilement des vers médiocres.*[2]

Was das 19. Jahrhundert in Frankreich betrifft, so kennt das grössere Publikum von Théophile de Viau nur noch die zwei durch Boileau zitierten Verse aus Pyrame et Thisbé, einige Strophen der Solitude, einige Balletverse und höchstens noch seinen "zweifelhaften, moralischen Ruf". — In Fachkreisen hat man sich mehr mit ihm beschäftigt, und es sind im Laufe des Jahrhunderts diejenigen Arbeiten entstanden, die Eingangs genannt worden, auch die Ausgabe von Alleaume, die mir als Ausgangspunkt gedient hat.

Besonders ist es Théophile Gautier gewesen, der sich als Namensvetter und als Romantiker für Théophile de Viau lebhaft interessierte; die meisten der neueren Arbeiten über den Dichter verdanken wir dem Lokalpatriotismus — M. Serret, M. Andrieu sind aus dem Agenais — oder dem Familiensinn — M. Garrison ist ein Nachkomme Paul de Viaus.

Endlich hat M. Petit de Juleville in seine *Morceaux choisis* (1886) eine grössere Anzahl von Gedichten und — als erster und einziger — etwas von Théophiles Prosa aufgenommen.

Sämtliche neuere Biographen Théophiles und ebenso die Mitarbeiter bei Larousse, Michaud, Didot und la France Protestante, stehen dem ehemaligen Ketzer und Atheisten ebenso sympathisch gegenüber wie schon das 18. Jahrhundert. Zugleich haben sie eine Breite des litterarischen Urteils gewonnen, die ihnen gestattet, wieder etwas von der Bewunderung zurückzugewinnen, mit der das erste Drittel des Jahrhunderts seinen

---

[1] Vgl. P. Richelet: *Dictionnaire de la langue françoise, ancienne et moderne.* Paris 1680 S. CIX.
Titon du Tillet: *Parnasse françois.* Paris 1732. S. 197 ff.
Moréri: *Dictionnaire historique.* Paris 1759. Bd. X, Artikel. Théophile de Viau.

[2] édition des Grands Ecrivains. Bd. VI, S. 568, 569. Voltaire erwähnt dort eine Überlieferung, Théophile und die Jesuiten betreffend, die meiner Ansicht nach jeder Begründung entbehrt.

Poeten betrachtete, dem bei Gründung der Académie française, 1634, doch immerhin die Ehre wurde, für den poetischen Stil als mustergültiger Autor hingestellt zu werden.[1] — Zu einer eingehenderen Feststellung der Lebensschicksale Théophile de Viaus, einer Datierung seiner Werke, einer Darstellung seiner Entwicklung und seines Einflusses war es bisher noch nicht gekommen. Ich habe dies in der vorliegenden Arbeit versucht und möchte von dem nun gewonnenen Standpunkte aus das Urteil unserer Zeit über den Dichter zusammenfassen:

Er interessiert uns hauptsächlich durch seine Eigenart, die von diesseits des 18. Jahrhunderts nichts Ketzerisches mehr hat.

Die Dichtungen, in denen er diese Eigenart am schlichtesten und zugleich kraftvollsten ausspricht, gelten uns als die gelungensten.

Deshalb ist er für uns als Dramatiker lange nicht die Grösse, die er seinen Zeitgenossen war.

In dem Lyriker sehen wir einen Nachfolger Ronsards und Du Bellays, der sich in bewusstem Gegensatz zu seiner Zeit eine eigne Individualität zu wahren verstand.

Seine Prosaschriften, die von den Zeitgenossen wenig beachtet wurden, bilden von unserm Standpunkt aus gerade seinen besten Ruhmestitel; dass, wie La Bruyère sagt, Malherbe die Geschichte der Natur, Théophile ihren Roman geschrieben, können wir heute gewiss nicht anerkennen: in Hinsicht der Beobachtung und Analyse ist Théophile de Viau von geradezu moderner Feinheit.

Als Philosoph ein Materialist und Determinist, geht er von der Renaissance aus und arbeitet dem 18. Jahrhundert, der Aufklärung vor.

In der Politik ist er — nach Massgabe der Zeit — liberal.

In der Kunsttheorie ist er ein Realist: zusammen drei Züge, die ihn uns sympathisch machen.

[1] Vgl. *Histoire de l'Académie françoise par MM. Pelisson et d'Olivet, de la même Académie.* Paris 1743. Bd. I, S. 137: *Pour les vers on mit dans le catalogue: Marot, Saint Gelais, Ronsard, Malherbe, Théophile etc.*

Zu den Verdiensten, die wir heute historisch an ihm würdigen können, gehören folgende:

In der Lyrik war er Führer der Unabhängigen, der Libertins; beeinflusste: Berthelot, Courval Sonnet, Tristan l'Hermite, Saint Pavin.

Im Drama wurde es durch ihn Mode, dass Hofherren für die Bühne schrieben; er war hierin vorbildlich für Racan, Gombauld, Mairet.

In der Prosa trug er zur Entstehung des modernen Ichromans bei.

Fragt man sich nun: wie konnte dieses grosse und einflussreiche Talent so völlig vergessen werden, so ist die Antwort darauf: Die klassische Litteratur mit ihrem Ideal von Verstand und Regelmässigkeit hat dem Irrégulier Théophile de Viau das Grab der Vergessenheit gegraben.

Fragt man, warum er auch seit der Freiheitsschlacht der Romantik nicht mehr in Aufnahme gekommen, so hat dazu wohl mit der fatale Prozess beigetragen, der ihm anhing.

Immerhin verdient diese originelle Dichterfigur mit ihrem unabhängigen Zuge, ihrer Devise:

Et ne recognois rien pour tout que ma nature

unsere volle Aufmerksamkeit. Es ist eine tragische Gestalt; tragisch, weil sie das Erbe Giordano Bruno's und Rabelais', das *Deus sive natura,* das: *fais ce que voudras* in eine Zeit hinübernahm, der jede Unabhängigkeit und Freiheit unheimlich zu werden begann; tragisch, weil er der Führer einer Minorität war, die gegen ein ganzes, festes System stand, und es von den Ausnahmen nun einmal heisst:

Hat man von je gekreuzigt und verbrannt.

Oder wie Théophile selbst es fasst:

Il est vrai que la coustume du siècle est contraire à mon naturel.

und *Il faut que je subisse la nécessité du temps, qui vous favorise.*

Dies Wort ist der Schlüssel zu Théophile de Viaus Persönlichkeit, Stellung, Einfluss und Schicksal.

III. Teil.

Théophile de Viau und Malherbe.

Einleitung.

Malherbe hat über Théophile de Viau nur ein Urteil gehabt: *Pour moi,* schreibt er an Racan, *je pense vous avoir déjà écrit que je ne le tiens coupable de rien que de n'avoir rien fait qui vaille au mestier dont il se mesloit.* [1]

Théophile hingegen hat von Malherbe nie schlecht gesprochen. Allerdings sagt er sich von ihm los, aber in der achtungsvollsten Weise:

Imite qui voudra les merveilles d'autrui:
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui. I, 217.

In einem anderen Gedicht rühmt er "*la douceur de Malherbe*"; [2] endlich erklärt er:

Je ne fus jamais si superbe
Que d'oster aux vers de Malherbe
Le françois qu'ils nous ont appris,
Et, sans malice et sans envie,
J'ai tousjours lu dans ses escrits
L'immortalité de sa vie. II, 176.

Immerhin waren die zwei Männer in ihren Ansichten verschieden genug, und es gehörte Théophiles individualistische Philosophie dazu, einer ihm im Grunde doch ganz unsympathischen Persönlichkeit wie Malherbe ihre Berechtigung uneingeschränkt zuzugestehen, eine Weite der Auffassung, die Malherbe nicht gekannt hat.

[1] Bd. IV, S. 8 édition des Grands Ecrivains. [2] II, 89.

Théophile de Viau hatte während seiner dichterischen Thätigkeit schon ganz bedeutend mit Malherbe zu rechnen. "*Il est fort difficile,*" sagt Brunot, "*de fixer des dates en pareille matière, toutefois ou peut dire approximativement qu'entre 1605 et 1610 le nouveau règne se prépare, de 1610—1615 il s'annonce; en 1615 il a vaincu l'opposition.*[1] — Diese Opposition hatte zu Anfang bei Rapin, Bertot, Pasquier, Durant bestanden, die alle um 1615 — dem eigentlichen Auftreten Théophiles als Hofdichter — nicht mehr lebten; bei Régnier, der 1616 starb; bei Berthelot und Mlle. de Gournay, die sich zu Théophiles Zeiten als eifrige Feinde Malherbischer Richtung erwiesen.

Auch Théophile de Viau — das haben wir oben gesehen — gehörte ihr nicht an. Ist er darum zu den Feinden Malherbes zu rechnen? oder haben wir Brunots Urteil anzunehmen: "*Ce* (Théophile) *n'est plus un adversaire, c'est encore un indépendant?*[2] Antwort darauf sollen die folgenden Erwägungen und Untersuchungen geben.

Die materialistisch-deterministische Weltanschauung Théophile de Viaus fand Malherbe in der Dichtung unpassend; im Leben mag er sie geteilt haben.[3]

Über das Vortreten der Persönlichkeit des Dichters in seinen Werken, worauf Théophile so grosses Gewicht legte, hat Malherbe sich theoretisch nicht geäussert; er hat aber in der Praxis nirgend Théophiles persönlichen Ton angeschlagen, noch seine Gedichte zu poetischen Beichten gemacht. Dass Théophile dies that und Malherbe es unterliess, beweist, wie verschiedene Standpunkte sie als Dichter einnahmen.

Malherbe, der selbst keine Phantasie besass, liess ihr auch in der Dichtkunst keinen Raum; die Poesie ausschliesslich vom Standpunkt des Logikers und Rhetors betrachtend, erachtet er es für unnötig, dass der Dichter erfinde, ist unduldsam gegen jede Freiheit und Schönheit, die

[1] F. Brunot: *La Doctrine de Malherbe d'après son Commentaire sur Desportes. thèse.* Paris 1891. S. 525.

[2] a. a. O. S. 543.

[3] vgl. Brunot, a. a. O. S. 169; auch Note 1—3.

gegen seine rechtwinklige Gedankenrichtung verstösst und befehdet so das Ahnungs- wie das Stimmungsvolle. — Bestand der Unterschied zwischen Poesie und Prosa für ihn doch nur darin, dass erstere ausser den Gesetzen der Logik, auch noch denen von Melodie und Rhythmus zu folgen hat; war ihm doch jedes Gedicht in erster Linie eine logische Einheit, die eine lückenlose und folgerichtige Entwicklung des einmal gewählten Themas verlangte, weder Unterbrechungen, noch Abschweifungen gestattete und sich am besten aus scharfen, logischen Kontrasten aufbaute, um in eine wohlgefügte Antithese auszulaufen.[1]

Théophile de Viau hingegen sagt:

La règle me desplaît, j'escris confusément:
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément. I, 219.

Mit anderen Worten: er erkennt die Logik und die aus ihr fliessenden Verstandesregeln nicht als das oberste Gesetz der Dichtkunst an, gehorcht seinen Stimmungen, Inspirationen, Launen und schreibt planlos, wie es ihm gerade einfällt:

Diversement je laisse et reprens mon sujet. I, 219.

Er sagt sogar ausdrücklich, dass die Phantasie seine Göttin ist:

Mon âme, imaginant, n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science. I, 219.

In diesem Punkte stehen sich also der Verstandes- und Regeldichter und der Phantasie- und Naturdichter schroff gegenüber.

Auch ihre Stellung zum Altertum ist eine verschiedene: Malherbe verehrt es, lässt von den alten Autoren und mythologischen Erfindungen nichts abhandeln; er sieht vor allem in der Verwendung der Mythologie keinen Widerspruch mit den christlichen Anschauungen.[2] Théophile hingegen behauptet in der Theorie wenigstens: "*Les chrestiens n'ont que faire d'Apollon ni des Muses*";[3] er spricht von "*la sotte antiquité*"[4] und sagt:

[1] Vgl. Brunot, a. a. O. livre II, ch. I, II, III.
[2] Brunot, a. a. O. S. 169 ff.
[3] II, 13. [4] I, 234.

Autrefois les mortels parloient avec les dieux,
L'on en voyoit pleuvoir à toute heure des cieux;
Quelques fois on a vu prophétiser des bêtes;
Les arbres de Dodone estoient aussi prophètes.
Ces contes sont fascheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit jadis. I, 235.

Nur in ihrer Verurteilung der heute unverständlichen Periphrase nach dem Muster der Antike sind beide einig. "*Malherbe fait un massacre général des archers paphiens, enfants cypriens, enfants de Mars,*" etc. sagt Brunot;[1] Théophile tadelt bei Ronsard Ausdrücke wie "*Cythéréan, patarcan, par qui le trépied tymbréan . . .*"[2]

In neuen Gegensatz treten Malherbe und Théophile gelegentlich des "Phébus",[3] jenes eleganten und galanten Modejargons, der auf italienischen Vorbildern (besonders Marini) beruhend, durch die "Astrée" in die weitesten Kreise kam, in den Salons gepflegt wurde, und der eine nicht nur in Frankreich auftretende, preziöse Zeitkrankheit war. "*Malherbe,*" sagt Brunot darüber, "*s'est montré très sévère pour cette façon de mourir et de vivre par métaphore dont son esprit, amoureux de vérité, devait si mal s'accommoder. Néanmoins le vice qu'il reproche à ces figures c'est surtout d'être trop continues; il n'a nullement la pensée de blâmer le jargon à la mode, c'était bon pour un Théophile.*[4]

Der also verachtete Théophile hat denn auch nicht verfehlt, kräftig gegen die Phoebusdichtung zu eifern:

Je n'entends point les loix ni les façons d'aimer,
Ni comme Cupidon se mesle de charmer.
Ceste divinité, des dieux même adorée,
Ces traits d'or et de plomb, ceste trousse dorée,
Ces ailes, ces brandons, ces carquois, ces appas
Sont vraiment un mystère où je ne pense pas. I, 234.

---

[1] a. a. O. S. 192. [2] II, S. 12 und Ronsard Odes I, 20.

[3] Littré erklärt "Phébus" als "*Nom du galimatias prétentieux*" und führt als ältesten Beleg folgende Stelle aus Régniers Xter Satire an: *Que sans parler Phébus, je ferai le discours . . .* Mlle. de Gournay nennt die Hofpoeten: *Forçats de phébusserie* in der *Défense de la poésie* (gedruckt 1619).

[4] a. a. O. S. 211.

In der Praxis ist Théophile dem "Phébus" aber oft genug erlegen.

Betrachten wir dies alles, so wird es klar: Malherbe und Théophile standen in ihren theoretischen Anschauungen auf ganz entgegengesetzten Standpunkten. — Prüfen wir nun, nach diesen Erwägungen allgemeiner Art, wie sich Théophile de Viau in Bezug auf Sprache und Versbehandlung zu den in's einzelne gehenden Forderungen Malherbes[1] stellt. Ich werde im folgenden eine Antwort auf die Frage zu geben suchen: Steht Théophile de Viau in Behandlung der Sprache und des Verses mehr auf Seiten der freieren Plejade oder des strengeren Malherbe?

I. Kapitel.

Die Sprache.

Malherbe verlangt: Reinheit der Sprache, Genauigkeit und Klarheit des Ausdrucks.[2]

Die "Reinheit der Sprache" bedeutet ihre grammatische Richtigkeit. Auf diesem Gebiet steht Théophile zu Malherbe wie folgt:

---

[1] Die Quellen zur Kenntnis dieser Forderungen sind: Malherbes Gedichte selbst, hauptsächlich die aus seiner Blütezeit; der "*Commentaire*" zu Desportes, seiner Zeit nicht gedruckt, sondern nur handschriftlich erhalten; die "*Académie de l'Art Poëtique*" von Deimier, 1610 veröffentlicht; "*la Vie de Malherbe*" von Racan, erst 1672 publiziert und die "*Historiette*" über Malherbe bei Tallemant (zwischen 1657 und 1660 redigiert). Hiervon sind Théophile († 1626) nur die bis 1626 erschienenen Gedichte Malherbes und allenfalls die *Académie de l'Art Poëtique* bekannt gewesen; er hat also wohl Malherbes Praxis, seine sehr viel schärfere Theorie aber nur aus zweiter Hand, durch Deimier, gekannt. Da aber für die Beurteilung der von Malherbe angestrebten Reformen nur seine strenge Theorie und nicht seine etwas abweichende Praxis massgebend erscheint, habe ich im folgenden Théophile an ersterer allein gemessen, jeweilen hinzufügend, in welchen Punkten Malherbes Praxis von seiner Theorie abweicht.

[2] Vgl. Brunot a. a. O. S. 177.

A. Er stimmt mit Malherbe:

1. In der Übereinstimmung von Substantiv und Adjektiv in Genus und Numerus.[1]
2. In der Behandlung des Relativs.[2]
3. In der Behandlung des Verbs.[3]
4. Im Gebrauch des Konjunktivs.[4]
5. Im Gebrauch der Adverbien auf *emment* statt auf *entement*.[5]
6. In der Schreibung des Particip Praesens[6] und in der Konstruktion mit demselben[7] (nur wenn das Subjekt dasselbe bleibt).

B. Théophile weicht von Malherbe ab:

1. In der Behandlung des Artikels. Malherbe verlangte dessen strikten Gebrauch (des bestimmten, unbestimmten und Teilungsartikels) vor jedem Substantiv; stehende Redensarten und personifizierte Abstrakta ausgenommen.[8] — Théophile sagt:

   Ce sont vers que lui-mesme a composés pour moi. I, 208.
   Et le ciel en fait naistre encore infinité. I, 216.
   L'oeil du monde qui par ses flames,
   Nourrit autant de corps et d'âmes . . .
   Ne sçauroit vivre demie heure. II, 166.

   Doch sagt Malherbe selbst in einem Gedicht von 1609:

   Ces déserts sont jardins I, 157.

   Diese grössere Freiheit im Gebrauch des Artikels ist, nach Haase, im 17. Jahrhundert verhältnismässig selten,[9] Malherbes Theorie also im Einklang mit der Tendenz der Zeit.
2. In der freigebigen Substantivierung von Adjektiven und Infinitiven; nur 14 Adjektiva entgehen, weil gänz-

---

[1] Vgl. Brunot a. a. O. S. 365. [2] Vgl. Brunot a. a. O. S. 396 ff.
[3] „ „ „ „ „ „ 409 ff. [4] „ „ „ „ „ „ 439.
[5] „ „ „ „ „ „ 458. [6] „ „ „ „ „ „ 447.
[7] „ „ „ „ „ „ 450 ff. [8] „ „ „ „ „ „ 340 ff.
[9] Vgl. Französische Syntax des 17. Jahrhunderts. Oppeln und Leipzig 1888, S. 36 ff.

lich eingebürgert, Malherbes Kritik.[1] Théophile braucht ausser diesen noch: *le populaire* I, 257.
l'équitable I, 238.

Von Infinitiven: *le parler; le vouloir* II, 42, 43.[2]

3. Indem er (nach dem Vorbild der Plejade) Adjektiva als Adverben gebraucht:[3]

Rien n'est resté que le Zéphire,
Qui tient les oeillets et les lis
Dans ses poumons ensevelis,
Et triste en sa prison souspire. I, 171.

(le poète) Grimasse par la rue et stupide retarde
Les yeux sur un objet . . . I, 218.

4. In der Behandlung der Komparation; er setzt häufig den von Malherbe getadelten relativen Superlativ:[4]

l'esprit (le) plus retenu. I, 176.
le sort (le) plus humain. I, 224.
de nostre naturel l'affection (la) plus forte. I, 231.

Diese Freiheit hat sich durch das ganze 17. Jahrhundert, ja vereinzelt bis heute erhalten.[5]

5. In der Behandlung des persönlichen Fürworts, dessen jedesmalige Setzung Malherbe überall da verlangt, wo es Subjekt ist.[6] Théophile sagt:

Mais cet autre poète est bien plein de ferveur:
Il est blême, transi, solitaire, rêveur,
La barbe mal peignée, un oeil branlant et cave,
Un front tout renfrongné, tout le visage hâve,
Ahane dans son lit, et marmotte tout seul,
Comme un esprit qu'on oit parler dans un linceul;
Grimasse par la rue etc. I, 218.

6. In der Behandlung des Possessivs. Malherbe verlangt dort die grösste Deutlichkeit der Beziehung.[7]

---

[1] Brunot a. a. O. S. 350 ff.

[2] Malherbe bedient sich in der Prosa sehr häufig substantivierter Infinitive. Vgl. Haase a. a. O. S. 128 ff.

[3] Vgl. Brunot a. a. O. S. 359, 360. [4] Vgl. Brunot a. a. O. S. 369 ff.

[5] Vgl. Haase a. a. O. S. 40. [6] „ „ „ „ „ „ 379 ff.

[7] Vgl. Brunot a. a. O. S. 390 ff.

Théophile sagt:

> *Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui;*
> *Mille petits voleurs l'escorchent tout en vie.*
> *Quant à moi, ces larcins ne me font pas envie;*
> *J'approuve que chacun escrive à sa façon:*
> *J'aime sa renommée et non pas sa leçon.* I, 217.

Bezieht sich das erste *sa* auf Malherbe? oder bedeutet es im Gegenteil: jeder soll auf seine eigne Art, nicht auf die Malherbes schreiben? Die Beziehung scheint mir dunkel; die zwei letzten *sa* beziehen sich hingegen deutlich auf Malherbe.

7. In der Konstruktion von *aller* mit dem Particip Praesens. Malherbe tadelt Ausdrücke wie: *va couronnant;*[1] Théophile sagt:

> *Heureux celui qui va suivant.* I, 190.
> *N'attens pas que l'amour aveugle aille suivant.* II, 48.
> *Qu'il va dans ce projet nos jours diminuant.* II, 101.

8. Im Gebrauch des Particip Praesens statt des Gerundiums (dieser Gebrauch ist ein charakteristisches Kennzeichen der Plejade): die Form auf *ant* zeigt sehr häufig, bei voller verbaler Kraft, Flexion,[2] was Malherbe, besonders für das Femininum Pluralis tadelt und entweder Einsetzung des flexionslosen Gerundiums oder überhaupt eine andere Konstruktion verlangt.[3]

Théophile sagt:

> *Pour vous sa fantaisie, en vos vergers errante.* I, 148.
> *Tous nos coeurs sans fard et sans fiel*
> *Enclinans où l'amour du ciel . . .* I, 159.
> *Les dieux aidans à mon dessein.* I, 162.

Diese Freiheit findet sich bei vielen Autoren bis zum Ende des Jahrhunderts; erst 1679 beschloss die Akademie: *"on ne déclinera plus les participes actifs"*.[4]

---

[1] Haase a. a. O. S. 109 führt zwei Stellen aus Malherbe an, *"l'Anglais — Notre amitié va recherchant"*, *"Les plaisirs nous vont décevant"* etc., die die getadelte Konstruktion enthalten; es sind augenscheinlich Verse.

[2] Vgl. Haase a. a. O. S. 136. [3] Vgl. Brunot a. a. O. S. 448 ff.

[4] " " " " " " 136 ff.

9. In der Behandlung des Particip Perfecti wenn es mit *avoir* oder *être* konstruiert ist.[1] Théophile sagt (in dem an Mlle. de L. gerichteten Gedicht):

Donne un peu de relasche au deuil qui t'a surpris statt *surprise.* I, 212.

Daselbst:

Tu dois estre assuré statt *assurée.* I, 213.

Die heute gültige Regel über Behandlung des Particip Perfecti mit *avoir* bei vorangehendem, direktem Objekt war bereits von Clément Marot aufgestellt worden. Die Belegstellen bei Haase zeigen, dass die angesehensten Autoren des 17. Jahrhunderts sich dieser Regel aber nicht völlig unterworfen haben. — Eine Stelle für abweichenden Gebrauch bei Malherbe führt Haase jedoch nicht an.[2]

10. In der Übereinstimmung von Subjekt und Verb im Numerus.[3] Théophile sagt:

L'orfraie et le hibou s'y perche. I, 176.
Ce temple et cet autel appartient à ma dame. I, 268.

11. In der Behandlung der Negation. Malherbe missbilligt die Auslassung von *pas* und *point.* Théophile sagt:

(le sot) blasme ce qu'il n'entend . . . I, 217.
Là, si mes volontés ne manquent de pouvoir. I, 220.

Er lässt auch häufig (besonders in der Frage) *ne* aus:

Mon âme de frayeur —fust-elle point faillie? I, 222.

Die Auslassung von *pas* findet sich in Malherbes Prosa,[4] und sogar in einem Gedicht von 1609:

Quel tragique succès ne dois-je redouter? I, 134.

Sie ist dem ganzen 17. Jahrhundert noch geläufig.[5]

Die Auslassung von *ne* in der Frage findet sich bei Malherbe in dem gleichen Gedicht von 1609:

Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît? I, 135.

---

[1] Vgl. Brunot a. a. O. S. 454 ff. [2] Vgl. Haase a. a. O. S. 140 ff.
[3] „ „ „ „ „ „ 422 ff. [4] „ „ „ „ „ „ 161.
[5] „ Haase a. a. O. S. 161.

Das ganze 17. Jahrhundert, auch noch moderne Dichter und die moderne Volkssprache teilen diese Freiheit.[1]

12. In der Behandlung der Praeposition; Malherbe verlangte ihre jedesmalige Wiederholung;[2] Théophile sagt:

Pour voir la fin de vostre gloire
Et me punir de la mémoire. II, 61.

Doch ist die Auslassung der Praeposition bei Théophile selten.

13. In der Behandlung der Konjunktion. Malherbe verlangt die peinlich genaue Beobachtung logischer Satzverbindung;[3] ebenso die jedesmalige Wiederholung von *que, ni* etc.[4]

Théophile ist im Gebrauch von *ni* öfters archaïsch, er setzt es, wo nach Malherbe *et* oder *ou* zu stehen hätten:[5]

Ce renommé Jason n'eust jamais eu sa proie
S'il eust craint la mer ni les vents. I, 215.

und *et*, wo *ni* stehen müsste:

Penser et dire mieux
Que n'ont jamais pensé les hommes et les dieux. I, 220.

Er vernachlässigt die Wiederholung von *que*:

Que jamais son caprice et jamais ma colère
N'alterast en nos coeurs le souci de nous plaire. II, 66.

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass in Bezug der Sprachreinheit Théophile mit Malherbe in 6 Punkten stimmt und in 14 Punkten von ihm abweicht; d. h. Théophile ist in der grammatischen Behandlung der Sprache bei weitem freier als Malherbe, nichtsdestoweniger aber schon weit zahmer als die Plejade.[6]

---

[1] Vgl. Haase a. a. O. S. 162. [2] Vgl. Brunot a. a. O. S. 471 ff.
[3] Vgl. Brunot a. a. O. S. 483 ff. [4] „ „ „ „ „ „ 491.
[5] „ „ „ „ „ „ 488 f.

[6] Ich habe hier, wie in den folgenden Abschnitten immer nur die Abweichungen Théophiles angeführt. Doch wird man zu jedem der abweichenden Punkte auch eine ganze Anzahl von Beispielen anführen können, in denen Théophile's Gebrauch mit dem Gebrauch Malherbes

Wir kommen zur Klarheit und Genauigkeit des Ausdrucks. — Sie hängt in erster Linie von der Konstruktion der Sätze ab. Jede Abweichung vom Gewohnten und Gebräuchlichen in dieser Hinsicht kann zu Dunkelheit und Schiefheit des Ausdrucks Anlass geben. Was Malherbe in Bezug auf die Inversionen vermieden wünschte, ersehen wir aus einer Anmerkung zu Desportes: "*Ces transpositions sont évitables quand elles font le langage rude ou le sens douteux*" (éd. Lalanne IV, S. 312). — Das Gleiche sagt Deimier, der in seiner "*Académie de l'Art Poétique*" als erster Malherbische Anschauungen formuliert: "*On doit éviter soigneusement les transpositions dont un propos est rendu rude ou mal propre*". (Acad. S. 366.)

Demnach missbilligt Malherbe nicht die Inversionen an und für sich, sondern allein solche Inversionen, die zu Dunkelheit oder Schwerfälligkeit des Ausdrucks führen.

Inversionen letzterer Art finden wir bei Théophile in folgenden Versen:

1. Inversion des attributiven Genitivs:

> *De ceste source une Naïade*
> *Tous les soirs ouvre le portal*
> *De sa demeure de cristal,*
> *Et nous chante une sérénade.* I, 176.

"*Quo me vertam, nescio*", sagt Malherbe anlässlich eines ähnlichen Falles bei Desportes.[1]

2. Inversion der adverbialen Bestimmung. Sie schwankt zwischen dem Vorhergehenden und dem Folgenden:

---

stimmt (ganz wie bei Desportes). Das Charakteristische bei Desportes wie bei Théophile ist ja aber gerade, dass sie sich um einer poetischen Wirkung, eines Einfalls, eines Reimes willen, oder weil die Silbenzahl des Verses sie beengt, von der Regel entfernen. Sie betrachten den Dichter als Beherrscher der Sprache; Malherbe sieht in ihm den Diener der Grammatik.

[1] Vgl. Ausgabe Lalanne IV, 345.

Chacun de ses projets différemment parloit. I, 147.

Lorsqu'à petits flocons liés
La neige freschement venue
Sur des grands tapis déliés
Espanche l'amas de la nue. I, 199.

3. Inversion des Relativs, das dicht hinter dem Beziehungsworte zu stehen hätte:

Les bestes sont dans leur tanière
Qui tremblent de voir le soleil. I, 175.

On voit un assez grand tableau
De chevaux, d'hommes, de murailles,
Que la flame a jeté dans l'eau. I, 145.

4. Inversion des verkürzten Relativsatzes:

Quand tu me vois baiser tes bras
Que tu poses nus sur les draps,
Bien plus blancs que le linge mesme. I, 209.

Zur Klarheit und Genauigkeit des Ausdrucks gehören, ausser deutlichen, übersichtlichen Konstruktionen, auch die Abwesenheit unbestimmter Ausdrücke und die Vermeidung schiefer Vergleiche oder Bilder, sowie übertriebener Bildlichkeit der Rede, des Phébus.

Von unbestimmten Ausdrücken braucht Théophile das von Malherbe getadelte "*mille*": [1]

Mille amours logent là-dedans. I, 178.
Mille fleurs. I, 210.
Mille morts. I, 212.
Mille tesmoins. I, 224.

Schiefe Bilder sind bei ihm häufig:

Que l'air seroit toujours de tempeste allumé. I, 146.
Les tempestes sont sans nuage. I, 206.
Autrement un tissu de tant de longues peines
M'eustgelé mille fois le sang dedans les veines. I, 222.

An übertriebener Bildlichkeit kranken folgende Stellen:

Et ta beauté prendra les voeux
De mes oeillades idolâtres. I, 180.

Si les ténèbres du cercueil
Ne préviennent mon arrivée. I, 187.

---

[1] Vgl. Brunot a. a. O. S. 373 ff.

Moi qui toute la nuit, offusqué de tes charmes,
Les pavots du sommeil ai distillés en larmes. II, 73.

Man vergleiche dazu auch den letzten Monolog Thisbens und den Pyramus' im V. Akt der Tragödie; ebenso viele Stellen der "*Maison de Silvie*".

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass Théophile de Viau nicht nur in Bezug auf die Sprachreinheit, sondern auch in Hinsicht der Klarheit und Genauigkeit des Ausdrucks sich sorgloser verhält als Malherbes Theorieen es ihm gestattet haben würden. — Immerhin hat er sich in Hinsicht der Konstruktionen, verglichen z B. mit Desportes, ein nur beschränktes Mass von Freiheit erhalten. — Nähert er sich in diesem einen Punkte nun etwas mehr Malherbe, so ist er, was Unbestimmtheit und zum Teil schiefe Bildlichkeit des Ausdrucks betrifft, noch durchaus ein Anhänger der Plejade; sein Gebrauch des "Phébus" unterscheidet ihn gleichfalls von Malherbe; so dass alles in allem, selbst in Bezug auf Klarheit und Genauigkeit des Ausdrucks, Théophile de Viau noch vorwiegend der freien Richtung des 16. Jahrhunderts angehört.

Was das Vokabularium anbetrifft, so missbilligt Malherbe eine Anzahl von Wörtern, die er "*mots sales et bas*"[1] nennt; er missbilligt des weiteren: Archaïsmen,[2] Neologismen,[3] Latinismen,[4] nach griechischem Muster gebildete Komposita.[5] Die Bereicherung der Schriftsprache durch Entlehnung von Provinzialismen[6] oder technischen Ausdrücken[7] lehnt er gleichfalls ab. Das hiess: ganz ausgesprochenen Tendenzen der Plejade gegenübertreten; denn sie war es, die seinerzeit neben trefflichen Neubildungen, auch der Sprache widerstrebende Gräzismen und Latinismen eingeführt hatte. Henri Estienne und Ronsard hielten es für der Mühe wert, zu untersuchen "*si l'on ne pouvoit pas enrichir la langue, . . . de quelques mots utiles venus*

[1] Vgl. Brunot a. a. O. S. 237 ff. [2] Vgl. Brunot a. a. O. S. 249 ff.
[3] " " " " " " 283 ff. [4] " " " " " " 295 ff. u. 325 ff.
[5] " " " " " " 289 ff. [6] " " " " " " 299 ff.
[7] " " " " " " 305 ff.

des provinces".[1] Du Bellay und Ronsard raten dem Dichter: "*de hanter quelques fois non seulement les sçavans, mais aussi toutes sortes d'ouvriers et gens mécaniques*".[2]

Théophile de Viau verhält sich zu Malherbes Forderungen auf diesem Gebiet, wie folgt:

A. Er stimmt mit Malherbe:

1. Indem er keine nach griechischem Muster wie: *Pampre-Dieu* = Bacchus, gebildete Komposita gebraucht.
2. In seiner Ablehnung technischer Ausdrücke.
3. Indem er das ernsteste Streben zeigt, sich provinzieller Eigentümlichkeiten zu enthalten. — Das bot für einen Gaskogner wie Théophile besonders grosse Schwierigkeiten, da die zahlreichen und auffallenden Eigentümlichkeiten seines Heimatdialektes ihm von vorneherein Sprachgewohnheiten gaben, die von den hochfranzösischen stark abwichen.

   Théophile ist es nun in dem Masse gelungen, seinen heimischen Dialekt abzustreifen, dass M. La Nusse in seiner eingehenden Arbeit: "*De l'influence du dialecte gascon sur la langue française*"[3] Théophile unter den "*Auteurs gascons*" überhaupt nicht erwähnt.

Trotzdem finden sich einige Stellen bei Théophile, die, nach M. La Nusse, durch Eigentümlichkeiten des gaskonischen Dialekts zu erklären wären:

1. Der nicht korrekte Gebrauch des Teilungsartikels;[4] ("*des anciens mémoires*" z. B. statt *d'anciens mémoires.*) So sagt Théophile: *Sur des grands tapis déliés.* I, 199.

Da er aber sonst den Teilungsartikel stets korrekt behandelt, dürfte hier entweder ein Druckfehler vorliegen oder Théophile sich einer (durchaus nicht speziell gaskonischen) Freiheit bedient haben, die es heute noch gestattet, vor *grand, petit, bon* den Teilungsartikel *des* statt *de* zu setzen.

---

[1] Vgl. Brunot a. a. O. S. 299.
[2] *Défense et Illustration de la langue françoise.* II, 11.
[3] *Thèse.* Grenoble 1893.
[4] a. a. O. S. 371 ff.

2. Als gaskonisch bezeichnet M. La Nusse Théophiles Gebrauch von *carrosse* als Femininum,[1] und er zitiert das Beispiel: *du bruit de sa carrosse importune le Louvre.* I, 242.

Diesem Beispiel steht folgendes andere beweiskräftig gegenüber:

Mais que sçait-on
S'il fait plus sûr dans son carrosse
Que dans celui de Phaëton. II, 181.

Eine sichere, gaskonische Eigentümlichkeit liegt also hier nicht vor.

3. Der Gebrauch des Artikels vor dem possessiven Adjektiv[2]
une sienne soeur II, 27.

4. Der häufige Gebrauch reflexiver Verben[3]
se feindre, I, 216. *s'esclater* II, 140.

sind keine besonders gaskonischen, sondern gemeinfranzösische Eigentümlichkeiten.[4]

5. Auf der Vernachlässigung des aspirierten *h* im Gaskonischen[5] beruht aber vielleicht der Fehler, den Théophile im folgenden Vers begeht:

Fuy comme moi la presse, hay comme moi la cour. I, 207.

Wird das *h*, wie notwendig, aspiriert, so ergiebt sich eine weibliche Cäsur, die schon seit Jean le Maire und Marot nicht mehr gestattet war; aspiriert man es nicht, so ist der Vers richtig.

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass Théophile de Viau nennenswerte Eigentümlichkeiten des gaskonischen Dialekts nicht beibehalten hat.

B. Théophile weicht hingegen von Malherbe ab und zeigt sich freier als dieser:

1. Indem er von den durch Malherbe auf den Index gesetzten "*mots sales et bas*"[6] folgende gebraucht:
brandons I, 234. *serf.* I, 238. *filet* = *fil.*[7] II, 170.
estomac II, 141. *poitrine* II, 155.

---

[1] a. a. O. S. 376. [2] a. a. O. S. 389 ff. [3] a. a. O. S. 424 ff.

[4] Vgl. Haase a. a. O. S. 25 f. und 92 ff.

[5] Vgl. La Nusse a. a. O. S. 256 ff.

[6] Vgl. Brunot a. a. O. S. 241 ff.

[7] Vgl. Kreuzberg: Die Grammatik Malherbes nach dem Commentaire sur Desportes. Neisse 1890. S. 6.

Folgende bei Théophile vorkommende Ausdrücke hätte Malherbe sicher auch "*sales et bas*" genannt:

poil = cheveux	I, 226.	*les entrailles des champs*	II, 155.
cuir = peau	II, 48.	*digérer l'amertume*	I, 245.
brasser un trespas	II, 116.	*suer* etc.	II, 140.
des campagnes puantes	I, 221.		

2. Indem er von Archaïsmen,[1] die Malherbe ausdrücklich missbilligt, folgende braucht:

s'accomparer	I, 186.	*duire*	I, 217.
ardre à qch.	I, 200.	*dam*	II, 54.
heur.	I, 203, II, 99.		

3. Indem er folgende Latinismen braucht:

les creux Aetnéans. I, 274.

durer im Sinne 1) von *demeurer:*

Que leurs vers dureront au monde précieux I, 218.

2) von *supporter:*

Entendre les ennuis où tu me vois durer. II, 156.

Malherbe missbilligt beides in dem "*Commentaire*" zu Desportes.[2]

4. Indem er Neologismen braucht, so:

retramer. I, 150.[3]

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass Théophile sich in drei Punkten ganz auf Malherbes Standpunkt befindet; in vier Punkten allerdings über ihn hinausgeht, sich aber, was Latinismus und Neologismus betrifft, im Vergleich zur Plejade nur ganz bescheidene Freiheiten bewahrt, in Bezug auf das Vokabularium also weniger entschieden auf Seiten des freieren 16. Jahrhunderts steht als in Bezug auf Sprachreinheit und auf Klarheit und Genauigkeit des Ausdrucks.

---

[1] Vgl. Brunot a. a. O. S. 255 ff.

[2] Vgl. Brunot a. a. O. S. 326, 327, No. 1. — Vgl. den Artikel bei Littré. 6.

[3] Hier ist wohl Théophiles Autorschaft anzunehmen; wenigstens habe ich das Wort in den mir zugänglichen Wörterbüchern von Littré und Godefroy nicht verzeichnet gefunden. — Übrigens ist zu bemerken, dass Malherbe selbst einige Neologismen geschaffen hat. Vgl. Brunot a. a. O. S. 283.

Gesamturteil über das Verhältnis Théophiles zu Malherbe in Bezug auf die Behandlung der Sprache:

I. Théophile ist freier als Malherbe:

1. In Bezug auf die grammatische Behandlung der Sprache.
2. In Bezug auf die Klarheit und Genauigkeit des Ausdrucks.
3. In Bezug auf die Verwendung von "*mots sales et bas*".

II. Théophile nähert sich Malherbe:

1. In der Vermeidung von Archaïsmen, Neologismen, Latinismen.

III. Théophile steht ganz auf Malherbes Seite:

1. in seiner Vermeidung der Gräzismen, technischen Ausdrücke und Provinzialismen.

Demnach gehört Théophile de Viau in den Hauptpunkten noch der freieren Richtung des 16. Jahrhunderts an.

II. Kapitel.

Der Versbau.

Untersuchen wir nun, welche Stellung Théophile de Viau in Bezug auf den Versbau zu Malherbe einnimmt. — Es kommen da in Betracht:

der Hiatus,
die Silbenzählung,
die syntaktische Gliederung:
Cäsur,
Enjambement,
Strophencäsur.
der Reim.

Der Hiatus.

Johannesson sagt in seiner Arbeit: "Die Bestrebungen Malherbes auf dem Gebiet der poetischen Technik in Frankreich"[1] über den Hiatus: "Malherbe verwirft den Hiatus, welcher innerhalb eines und desselben Verses durch Aufeinanderfolge zweier Wörter entsteht, deren erstes vokalisch (= auf betonten Vokal) aus-, deren zweites vokalisch anlautet

[1] Dissertation. Halle 1881.

(eigentlicher Hiatus.) Dabei ist ihm die Aussprache allein massgebend, dergestalt, dass ein stummer, nichtlautender Konsonant *(pied, nud, nid, chaud, et)* ebensowenig wie ein stummes *e* am Ende des Worts (Hiatus durch Elision) den Hiatus zulässig zu machen im Stande ist.“ [1]

In Malherbes eignen Dichtungen finden sich nun aber 7 eigentliche Hiate und 19 Hiate durch Elision. Von ersteren gehören nur ein Hiat (der vielleicht sogar auf einem Druckfehler beruht), von letzteren nur zwei Malherbes Blüteperiode an. — Letztere lassen sich aber nicht in Abrede stellen. Man thut demnach — und da Malherbe sich nirgend definitiv über die Hiate durch Elision ausgesprochen hat — wohl, bei Malherbe nicht von einem absoluten Verbot dieser Hiate, sondern besser von einer — allerdings starken, Tendenz gegen das Auftreten von *Vok* $\overset{e}{+}$ *Vok* — zu sprechen. [2]

Die Verbindung *Nasal* + *Vok* (als Anlaut) betrachtete Malherbe nicht als Hiatus. [3]

Den Hiatus innerhalb desselben Worts gestattete er. [4]

Eine Pause im Vers (Cäsur) oder die enge Zusammengehörigkeit der den Hiatus bildenden Wörter vermochte für Malherbe denselben nicht aufzuheben. [5]

Théophile de Viau verhält sich zu Malherbe in dieser Hinsicht, wie folgt:

A. Er stimmt mit Malherbe:

1. In der bewussten Vermeidung des eigentlichen Hiatus.

   Er unterscheidet sich hierin scharf von der Plejade, die trotz eines theoretischen Vorbehalts in Ronsards *"Art Poétique"* sich den eigentlichen Hiatus in der Praxis durchaus gestattete. Bei Desportes, Bertot und Du Perron war schon eine gewisse Beschränkung eingetreten. [6] Doch zählt

---

[1] a. a. O. S. 41.

[2] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 34 und Braam: Malherbes Hiatusverbot und der Hiatus in der neufranzösischen Metrik. Dissertation. Leipzig 1884, S. 52. — Für die Zahl der Hiate bei Malherbe vgl. Johannesson a. a. O. S. 25 und S. 32.

[3] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 31. [4] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 34.

[5] „ „ „ „ „ „ 35. [6] „ „ „ 22, 23.

Gröbedinkel in seiner Arbeit über den: "Versbau bei Philippe Desportes und François de Malherbe"[1] bei Desportes noch durchschnittlich drei eigentliche Hiate auf je 200 Verse.[2]

2. In der uneingeschränkten Verwendung von *Nasal + Vokal.*[3]
3. In dem uneingeschränkten Gebrauch von Wörtern, die einen Hiatus enthalten. — Die zwei letzten Freiheiten teilt Malherbe mit der Plejade; diese zwei Punkte sind Théophile also nicht als eine Übereinstimmung mit Malberbe anzurechnen, sondern sind als eines der wenigen neutralen Gebiete zu betrachten, auf dem die sonst streitenden Parteien sich in friedlicher Übereinstimmung begegnen.

B. Théophile unterscheidet sich von Malherbe:

1. Indem er dessen ausgesprochene Tendenz gegen *Vok* $\stackrel{\frown}{+}$ *Vok* nicht teilt. Er braucht:

renommée et	I, 165, 217.	*la charue escorche*	I, 175.
vie aisée	I, 168.	*je te prie approche*	I, 177.
la gelée a tué	I, 170.[4]		

2. Indem für ihn die Cäsur oder enge Zusammengehörigkeit der Hiatus bildenden Wörter den Hiatus aufhebt:

Vous avez un génie ⊥ *à voir dans les courages.*	I, 217.
(Ils) Joignent l'or et la soie ⊥ *à de vilains lambeaux.*	I, 218.
De mesmes l'araignée ⊥ *en filant son ordure.*	I, 218.

Er braucht auch *peu-à-peu* mehrmals. I, 174, 182.

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass Théophile de Viau, obgleich in der Vermeidung des Hiatus

---

[1] Vgl. Französische Studien, Körting und Koschwitz. I, S. 41—126.

[2] a. a. O. S. 121. — Zwei Beispiele von eigentlichem Hiat führt Lierau: Die metrische Technik der drei Sonnettisten: Maynard, Gombauld und Malleville, verglichen mit der Malherbes (Dissertation, Greifswald 1882) bei dem sonst so korrekten Maynard an. S. 8.

[3] Gleichfalls bei den drei Sonnettisten. Vgl. Lierau a. a. O. S. 10, 11.

[4] Maynard braucht solcher Hiate 62; Malleville 48; Gombauld 72. Vgl. Lierau S. 9, 10.

weniger streng als Malherbe, in einem wichtigen Punkte entschieden auf seiner Seite und in ausgesprochnem Gegensatz zur Plejade steht.

Elision und Silbenzählung.[1]

Malherbe tadelt die den Dichtern der Plejade geläufige Elision des stummen *e* bei Verbindungen wie: *Vok* $\overset{\circ}{+}$ konsonantischer Anlaut; er selbst vermeidet es (mit einer Ausnahme) solche Wörter zu brauchen.[2]

Als einsilbig betrachtet er die Imperfektendung: *oient*; gleichfalls *soient*; *aient* wendet er nie an.

Das stumme *e*, *es*, *ent* erlaubt er sonst in der Silbenzählung nicht zu übersehen.

Den Gebrauch von *grand* statt *grande* im Femininum tadelt er.

Bei den Adverben und Präpositionen zieht er vor:

or	der	Form	*ores,*
avecque	„	„	*avec,*
donc	„	„	*doncques, doncque,*
certes	„	„	*certe,*
comme	„	„	*com.*

Elision des tonlosen *i* und *a* (z. B. in *ni, qui, m'amie, m'amour*) verwirft er.

Théophile stellt sich auf diesem Gebiet zu Malherbe, wie folgt:

A. Er stimmt mit ihm:

1. Im einsilbigen Gebrauch von *oient, soient.*
2. Indem er *e, es, ent* nicht elidiert.
3. Im Gebrauch von *encor, encore*; *mesmes, mesme, promiscue* wie bei Malherbe.[3]
4. In der Nichtelision von tonlosem *i* und *a*.

B. Er weicht ab von Malherbe:

1. Indem er auch *aient* (und zwar einsilbig) anwendet. I, 222, 203.

---

[1] Vgl. Johannesson, a. a. O. S. 42 ff.
[2] „ „ „ „ „ „ 44 ff.
[3] „ „ „ „ „ „ 52, 53.

2. Indem er die Verbindung *Vok* $\overset{e}{+}$ konsonantischen Anlaut nicht vermeidet:

Et voletent aux environs
De Silvié qui les regarde. II, 218.

3. Indem er *grand* als Femininum benutzt:

A grand peine deux ans t'enseignent un langage. I, 236.

4. Indem er neben *or, ores; avecques* neben *avec* braucht.[1]

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass Théophile de Viau im Punkte der Elision und Silbenzählung freier ist als Malherbe; nichtsdestoweniger hat er wichtige Freiheiten der Plejade aufgegeben[2] (z. B. A. 2 und 4).

Die syntaktische Gliederung des Verses.

Der Achtsilbner.

Gröbedinkel fasst Malherbes Ansichten über die syntaktische Gliederung des Achtsilbners, wie folgt, zusammen: "Eine Satzperiode, ein Haupt- oder Nebensatz enden immer zugleich mit einem Verse, ihr Schluss fällt nie in das Innere eines solchen."[3]

Dieses Gesetz gestattet zwei Ausnahmen: Sätze, denen reine Konjunktional- oder reine Relativsätze folgen, dürfen wegen ihrer engen Zusammengehörigkeit im Inneren eines Verses enden. — Desgleichen Haupt- oder Nebensätze, die sich nur auf den Vers erstrecken, in dem sie endigen.[4]

Schon Desportes' Abweichungen von diesem Verfahren bezeichnet Gröbedinkel als "sehr gering" und einzig bedingt durch das Streben eine besondere Hervorhebung zu bewirken. Dieselbe Abweichung findet sich zwei Mal bei Malherbe.[5]

---

[1] Vgl. *avecques:* I, 166, 169, 179, 194, 221, 222 etc.
ores: I, 233. II, 160, 202 etc.

[2] Ueber das Verhalten der Sonnettisten in diesen Punkten vgl. Lierau a. a. O. S. 2 ff; die grosse Zahl der Einzelbemerkungen kann hier nicht resümiert werden.

[3] a. a. O. S. 68. [4] Daselbst. [5] Vgl. a. a. O. S. 68, 69, 70.

Eine weitere Bestimmung über die Behandlung des Achtsilbners besteht darin, dass — einige bei Gröbedinkel näher bezeichnete Ausnahmen abgerechnet, die einzelnen Teile der Satzglieder nicht getrennt von einander in mehreren Versen auftreten sollen. In Bezug hierauf bemerkt Gröbedinkel, dass Malherbes Praxis sogar eine freiere ist, als die Desportes'.[1]

Théophile de Viau verhält sich hierzu, wie folgt:

A. Er stimmt mit Malherbe:

1. indem er dessen oben angeführte Haupttendenzen bei der Behandlung des Achtsilbners teilt (so ist z. B. in den 1220 Versen der Maison de Silvie nicht ein Verstoss gegen die regelrechte Behandlung des Genitivs nachzuweisen. Vgl. Gröbedinkel S. 71, 3 a.)

B. Er entfernt sich etwas von Malherbe (und nähert sich in dem Masse Desportes):

1. Indem er sich das Übergreifen eines Satzes in den nächsten Vers zum Zwecke der Hervorhebung (oder auch aus blosser Bequemlichkeit) ziemlich häufig, jedenfalls häufiger als Malherbe, gestattet. Doch liegt hier keine prinzipielle Abweichung vor:

Considère comme ton coeur
Se lasche et contre sa nature
Reçoit un ennemi vainqueur. I, 141.

Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès. II, 201.

Un garçon, habillé de deuil,
Qui sembloit sortir du cercueil,
Ouvrant les rideaux de ma couche,
Me crie: On a tué Damon. II, 209.

L'eau qui fuit en les regardant,
Orgueilleuse de leur querelle,
Rit et s'eschappe cependant
Qu'ils sont à disputer pour elle. II, 216.

2. Indem er (was Desportes sich nie gestattet und Malherbe nur einmal in einem nicht ausgefeilten Gedicht[2] *comment* von seinem Satze durch den Versschluss trennt:

---

[1] Vgl. a. a. O. S. 71, 72, 73. [2] Vgl. a. a. O. S. 73.

Et ne sçaurois trouver comment
Il se faut prendre à la satire. I, 160.

C'est que je ne sçaurois comment
Le prier d'un mot seulement. II, 214.

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass Théophile de Viau bei der syntaktischen Gliederung des Achtsilbners von Malherbe nennenswert nicht abweicht, was seinen Grund aber darin hat, dass schon Desportes' Abweichungen in diesem Punkte sehr geringe waren.

Die syntaktische Gliederung des Alexandriners.

Die Cäsur.

Als Grundsatz bei Beurteilung der Cäsur gilt Malherbe folgendes: Eng zusammengehörige Satzteile dürfen durch die Cäsur nicht getrennt werden.[1]

Théophile de Viau weicht in folgenden Punkten hiervon ab:

1. Er trennt das Objekt vom Verb, ohne dass ersteres das zweite Hemistich ganz ausfüllt:[2]

   J'en cognois qui ne font | des vers *qu'à la moderne.* I, 218.
   Qui cherchent à midi | Phébus *à la lanterne.* I, 218.

2. Er trennt den attributiven Genitiv von seinem Beziehungsworte, ohne dass ersterer das zweite Hemistich ganz ausfüllt:[3]

   Où la contagion | du vice *n'a sçu mordre.* I, 216.

3. Er trennt zusammengesetzte Adverben der Art und Weise:[4]

   Tes jeunes ans ne font *|* que *commencer la vie.* I, 212.

4. Er trennt Infinitiv oder Particip vom Hülfsverb, wobei dasselbe in der Cäsur steht.[5]

   Une ville qui voit *| desmolir son rempart.* I, 207.
   Comme un esprit qu'on oit *| parler dans un linceul.* I, 218.
   Mais vostre époux qui sçut *| parfaitement bien vivre.* I, 272.
   Jamais esprit ne fut *| travaillé de la sorte.* I, 226.

---

[1] Vgl. Gröbedinkel a. a. O. S. 83 ff. [2] Vgl. Gröbedinkel a. a. O. S. 83.
[3] „ „ „ „ „ „ 84. [4] „ „ „ „ „ „ 87.
[5] „ „ „ „ „ „ 85, 86.

5. Er trennt *celui* und *qui* (diese Trennung, bei Desportes üblich, kommt bei Malherbe nur einmal in einem nicht ausgefeilten Gedichte vor):[1]

Et que l'unique espoir de mon salut se fonde
En la croix de celui | qui racheta le monde. II, 158.
De sentir que celui | que je chéris, m'outrage. II, 161.

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass Théophile bei Behandlung der Cäsur weniger streng ist als Malherbe, dass er in diesem Punkte noch der freieren Richtung der Plejade angehört. Immerhin hat auch er sich nur ein beschränktes Mass von Freiheit gewahrt; Cäsuren, wie folgende bei Desportes:

Le printemps, gracieux | mignon de la nature.
Vers un signe, luisant | pour guide, il se retire. [2]
Et suis toujours auprès | du coeur et du penser.

wird man bei Théophile vergebens suchen. In folgendem Vers:

N'attends pas que l'amour | aveugle aille suivant II, 48.

kann *aveugle* auch als adverbial gebrauchtes Adjektiv zu *aille suivant* gehören und nicht rein adjektivisch zu *amour*. Diese Auffassung wird allerdings durch *aille suivant*, was doch eigentlich auch prädikativ ist, erschwert.

Das Enjambement.

Als Grundsatz bei Beurteilung des Enjambements gilt: "Satzperioden, Haupt- und Nebensätze beginnen, insofern sie einen in gewissem Grade in sich abgeschlossenen Sinn darstellen, stets mit einem Verse und schliessen mit einem solchen, ihr Schluss fällt aber nie in die Cäsur oder gar in das Innere eines Versgliedes".[3]

Von dieser Bestimmung giebt es einige Ausnahmen:

a) "In der Cäsur des Verses dürfen enden: solche Haupt- und Nebensätze, die mit demselben Verse, in dessen Cäsur sie enden, begonnen haben und dem Sinne nach mit dem Vorhergehenden nicht eng zu-

[1] Vgl. Gröbedinkel a. a. O. S. 87. [2] Vgl. Gröbedinkel a. a. O. S. 85 u. 87.
[3] " " " " " " 76.

sammengehören." [1] Liegt die Absicht besonderer Betonung vor, so gestattet sich Malherbe das Enjambement auch bei enger Zusammengehörigkeit der Satzteile:

Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas. 74, 119.

S'il plaît à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loué, je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau. 31. 58.

b) "In der Cäsur eines Verses dürfen enden: solche Haupt- und Nebensätze, denen denselben Sinn fortführende, dasselbe Subjekt enthaltende Haupt- resp. Nebensätze folgen." [2]

c) "In der Cäsur eines Verses dürfen enden: eingeschobene Sätze, sofern sie sich nur auf ein einziges Versglied erstrecken." [3]

d) "Im Innern eines Versgliedes dürfen enden: solche Sätze, denen zu ihrer Sinnesvervollständigung reine Konjunktional- . . . oder reine Relativsätze folgen, die sich bis zu einem Versende ausdehnen oder bereits in dem Hemistich, in dem sie begonnen, abschliessen." — In beiden Fällen muss der abhängige Satz mindestens drei Silben unter dem Schlussaccent des Gliedes vereinigen. [4]

Zu diesen Malherbischen Gewohnheiten verhält sich Théophile wie folgt:

A. Er stimmt mit Malherbe:

1. Indem er sich in **Punkt a** dieselbe Freiheit nimmt, wie dieser.

Si vostre doux accueil n'eust consolé ma peine,
Mon âme languissoit, je n'avois plus de veine. I, 215.

Je pensois au repos, et le céleste feu
Qui me fournit des vers, s'allantissoit un peu. I, 220.

Diese Behandlung des Alexandriners, bei welcher Haupt-, Imperativ-, Relativsätze, die mit dem Vorhergehen-

---

[1] Vgl. Gröbedinkel a. a. O. S. 76. [2] Vgl. Gröbedinkel a. a. O. S. 77.
[3] " " " " " " 77. [4] " " " " " " 80.

den eng verbunden sind, in der Cäsur des Verses endigen, ist eine Théophile sehr geläufige.

B. Er weicht von Malherbe ab:

1. Indem er sich in **Punkt b** die Freiheit nimmt, statt mit demselben, mit einem **neuen** Subjekte fortzufahren.

Le débord insolent de ses rapides eaux
Couvrant avec orgueil le faîte des roseaux,
Fait taîre nos moulins, et sa grandeur farouche
Ne sçauroit plus souffrir qu'un aviron le touche. I, 220.

Entre tes qualités, ceste douceur d'esprit
Qui si facilement par l'oreille me prit,
Oblige plus que tout; un grand qui s'humilie ... I, 232

J'eusse bien desiré, que vous eussiez encore
Mieux loué sa beauté, car vraiment je l'honore. I, 235.

Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'un homme,
Cognoistra son portrait, combien qu'on ne le nomme. I, 244.

Ce qu'ils font au dessous on par dessus la lune
Pour le bien des mortels, tout m'est indifférent. I, 254.

Dieses Verfahren ist bei Théophile sehr häufig.

2. Indem er sich in **Punkt c** einmal eine Freiheit nimmt:

Et que bien tost, si l'art peut suivre la nature,
Sa beauté me doit faire un don de sa peinture. II, 76.

Hier erstreckt sich der eingeschobne Satz über mehr als ein Hemistich; ich habe diese Abweichung bei Théophile, wie gesagt, nur einmal gefunden, sie ist also eine kaum nennenswerte.

3. Indem er (**Punkt d**) nur zwei Silben unter dem Schlussakzent des Gliedes vereinigt:

Je douterai s'il fust | tant seulement un homme. I, 224.
Tu me diras comment | un naufrage se fait. I, 231.
Le vulgaire qui n'est | qu'erreur, qu'illusion. I, 234.
Car je cognois qu'ainsi | ma flame se rallume. I, 254.

Dies ist bei Théophile häufig; zum Teil liegen dann überhaupt fehlerhafte Cäsuren vor.

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass Théophile bei der Behandlung des Enjambements freier ist als Malherbe und besonders in einem wichtigen Punkt (b) noch ganz auf Seiten der Plejade steht. — Vergleicht

man aber Théophiles Alexandriner mit denen Desportes, so sieht man, dass er sich doch nur ein recht beschränktes Mass von Freiheit gewahrt hat.[1] Enjambements wie folgende bei Desportes:

Toutefois que la langue indiscrète et mauvaise
D'un sot entreprendroit de corrompre nostre aise.

Que je cesse d'aimer, d'adorer et d'avoir . . .
Au coeur vostre portrait . . .

A l'abandon du vent, qui s'empestre dedans
Les filets blonds dorés de vos cheveux pendans.

} Vgl. Gröbedinkel a. a. O. S. 82.

finden sich bei Théophile nicht mehr. Nur folgender Vers lässt sich damit vergleichen:

Ma fureur estoit morte, et mes esprits couverts
D'une tristesse sombre, avoient quitté les vers.
I, 215.

} in einem von Théophiles frühesten Gedichten.

Die Strophencäsur.

Nach Malherbe erhalten:

die 6zeiligen Stanzen eine Pause nach dem 3ten Verse,
die 10zeiligen Stanzen eine Pause nach dem 4ten Verse. } [2]

Letzteres beobachtet Théophile.

Bei ersterem ist er freier als Malherbe:

Cloris, c'est mentir trop souvent;
Ces propos ne sont que du vent,
Ces regards sont tous pleins de ruses,
Tu n'as point du tout d'amitié;
Je me moque de tes excuses
Et t'aime moins de la moitié. I, 202.

Das Semikolon hätte hier nach der dritten Zeile zu stehen.

Zu erwähnen ist auch, dass bei Théophile die syntaktische Gliederung nicht immer mit der Strophengliederung zusammenfällt. In der "*Plainte à un ami*" (II, 160) endigt eine Strophe:

Lors tu seras honteux qu'en mon adversité
Je t'aie tant de fois en vain sollicité —

und die Konstruktion geht in die nächste Strophe hinüber:

D' avoir abandonné le train d'une fortune . . .

---

[1] Die Positionen stehen trotzdem wie 1 : 3.

[2] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 66, 67.

Ebenso in der "*Pénitence*" (II, 162) geht ein Satzgefüge über vier Strophen, von denen drei die Vordersätze enthalten, und erst die erste Zeile der vierten den Nach- und Schlusssatz bringt. — Ähnliches findet sich häufig in der "*Maison de Silvie*". II, 195, Str. 2, 3. — 199, Str. 2, 3. — 215, Str. 2, 3.

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich, dass Théophile in der Strophencäsur bedeutend freier ist als Malherbe.

Der Reim.

Die Dichter der Plejade, die weit davon entfernt waren, beim Verse das Zusammenfallen der rhythmischen und der syntaktischen Gliederung anzustreben, sahen deshalb auch in dem Reim bei weitem nicht den wichtigen Faktor der rhythmischen Rede, als den Malherbe ihn betrachtet; sie verwendeten darum weniger Sorgfalt auf ihn, und unter Malherbes Reformen sind es gerade die auf den Reim bezüglichen Bestimmungen, die den lebhaftesten Widerspruch vieler seiner Zeitgenossen herausforderten. [1]

Der französische Reim nun besteht im Gleichlaut des Tonvokals und der darauf folgenden Laute, wobei die Aussprache in der Liaison zu Grunde gelegt wird.

In Bezug auf den Reim verhält sich Théophile zu Malherbe, wie folgt:

A. Er stimmt mit ihm:

1. Indem er Reime von langen und kurzen, wenn auch sonst gleichlautenden Vokalen vermeidet. [2] Das gleiche thut Maynard; weniger genau sind Gombauld und Malleville. [3]
2. Indem er Reime von *ü* mit *eu* vermeidet [4] (*Rimes de Chartres, Rimes provençales ou gasconnes*) was für einen Gaskogner bemerkenswert ist. — Das gleiche findet sich bei den Sonnettisten. [5]
3. Indem er Reime von *aĩ* (*eĩ*) mit *ĩ* vermeidet. (*Rimes de Paris.*) [6] Das Gleiche findet sich bei den Sonnettisten. [7]

[1] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 70 ff.
[2] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 88 f.
[3] „ Lierau a. a. O. S. 25.
[4] „ „ „ „ „ „ 89.
[5] „ „ „ „ „ „ 28.
[6] „ „ „ „ „ „ 91.
[7] „ „ „ „ „ „ 27.

4. Indem er, wie Malherbe, offenes und geschlossenes *er* reimen lässt.[1] *(Rimes normandes.)* Das gleiche findet sich, wenn auch selten, bei den Sonnettisten.[2]

Zu bemerken ist, dass die Theorie der Plejade in Punkt 1, 3, 4 mit Malherbes Anschauungen stimmt; in Punkt 2 die Praxis völlig abweicht.[3] Demnach beruht Théophiles Übereinstimmung mit Malherbe in Bezug auf den Reim zum grössten Teil auf vorhergehender Übereinstimmung zwischen Malherbe und der Plejade.

B. Théophile weicht von Malherbe ab:

1. Indem er, wie Desportes, *ẽ* mit *ã* reimen lässt.[4]

coulants : *lents*. I, 235. *licence* : *obéissance*. I, 228.
licence : *jouissance*. I, 227.

Maynard sucht diesen Reim zu vermeiden; Gombauld und Malleville stehen auf Théophiles Seite.[5]

2. Indem er, wie Desportes, begrifflich nahestehende Wörter (*toi* : *moi*; *mettre* : *admettre* : *promettre* etc.) oder Eigennamen mit einander reimen lässt:[6]

succès : *accès*.	I. 161.	Maynard steht hierbei auf Malherbes, Gombauld und Malleville auf Théophiles Seite. Vgl. Lierau a. a. O. S. 19.
aspect : *respect*.	I, 163.	
propos : *repos*.	I, 165.	
conçoit : *reçoit*.	I, 168.	
Aurore : *Flore*.	I, 146.	
moi : *toi*.	II, 66.	

3. Indem er *è*, *ai* oder *ei* miteinander reimen lässt, wenn ein *n* (+ stummes *e*) darauf folgt; also:

peine : *Hélène*. II, 40.

---

[1] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 92.
[2] Vgl. Lierau a. a. O. S. 26.
[3] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 88, 89, 91, 92.
[4] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 86 und Lierau a. a. O. S. 23 und 27. Auf Seite 23 befindet sich bei Lierau ein sinnentstellender Druckfehler: "Malherbe duldete die Reime der Endungen *ant* und *ent* nicht wegen der verschiedenen Schreibung der Reimvokale, sondern wegen ihres Unterschiedes im Klange", ist umzuändern in: duldete die Reime ... nicht, nicht wegen ... sondern.
[5] Vgl. Lierau a. a. O. S. 27.
[6] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 95.

(Malherbe tadelt den Reim: *rassérène : peine* mit der Notiz: "*Rassérène n'a point de diphtongue en sa pénultième; peine en a une*".[1]

Unentschieden muss ich die Frage lassen, ob Théophile de Viau Malherbes Tendenz, die Reimwörter einander auch in der Schreibung anzugleichen,[2] geteilt habe. Sämtliche Ausgaben Théophiles, besonders aber die zu seinen Lebzeiten erschienenen (1621, 1623) enthalten viele und entstellende Druckfehler; sie weichen untereinander in der Orthographie gerade der Reimwörter häufig ab; (so z. B. die zwei mir zur Verfügung stehenden Ausgaben: die von Alleaume — nach der 1632 von Scudéry besorgten Rouener Ausgabe gedruckt — und die Lyoner von 1638 bei Nicolas Gay). Es ist also sehr zweifelhaft, ob wir in irgend einer Ausgabe Théophiles eigne Orthographie und nicht etwa die seines Druckers vor uns haben.

Setzen wir aber den Fall, die Scudérysche (Alleaumsche Ausgabe) gebe uns Théophiles Orthographie, so zeigt sich in Bezug auf Uniformierung der Reimwörterschreibung folgendes Verhalten. — Wir finden:

Nort : port.	I, 163.	und diese Uniformierung ist gestattet, da sie auf der Aussprache des Worts in der Liaison beruht.
bort : dort.	I, 169.	
bras : dras.	II, 179.	
fers : souffers.	II, 69.	
cours : cours = (courts).	I, 170.	

Wir finden eine Annäherung an orthographische Gleichheit in den Reimwörtern:

peine : geine neben *gesne : chaisne;* neben *Athènes : chaines.*
I, 187. II, 175. I, 223.

Vernachlässigt ist die Uniformierung jedoch in:

dehors : remords.	II, 70.
abysmes : crimes.	I, 135.
coeurs : vainqueurs	I, 140.

Den Fall gesetzt, hiermit wäre uns Théophiles Orthographie überliefert, so hätte er Malherbes Bestreben in dieser

[1] Vgl. Johannesson a. a. O. S. 90. Damit nimmt Malherbe an, *rassérène* sei ein gelehrtes Wort; was (vgl. Littré und Godefroy) nicht der Fall ist. [2] Vgl. Lierau a. a. O. S. 22.

Hinsicht nicht geteilt; ebensowenig wie Malleville; wogegen Maynard und Gombauld hierin auf Malherbes Seite stehen.[1]

Aus dem Vorhergehenden ergiebt sich (mit Auslassung des letzten Punktes) dass Théophile de Viau in Bezug auf die Behandlung des Reims noch vorwiegend auf dem Boden der Plejade steht und nur in einem Punkte A. 2. sich an Malherbe anschliessend zu ihr in Gegensatz tritt.

Gesamturteil über das Verhältnis Théophiles zu Malherbe in Bezug auf die metrische Behandlung der Sprache:

I. Théophile steht noch vorwiegend auf dem Boden der Plejade:
1. In Bezug auf die Behandlung des Hiatus.
2. „ „ „ „ „ der Strophencäsur.
3. „ „ „ „ „ des Reims.

II. Théophile steht noch auf dem Boden der Plejade, wahrt sich jedoch nur ein beschränktes Mass von Freiheit:
1. In Bezug auf die Behandlung der Cäsur.
2. „ „ „ „ „ des Enjambements.

III. Théophile nähert sich Malherbe:
1. In Bezug auf die Elision und Silbenzählung.

IV. Théophile stimmt mit Malherbe (weil dieser mit Desportes stimmt):
1. In Bezug auf die syntaktische Gliederung des Achtsilbners.

Demnach gehört Théophile in den Hauptpunkten noch der freieren Richtung des 16. Jahrhunderts an; d. h. wir kommen in Bezug auf Théophiles Behandlung des Versbaus zu demselben Schluss wie in Bezug auf seine Behandlung der Sprache: er ist in jeder Richtung Malherbe gegenüber als ein **vorwiegend Unabhängiger** zu bezeichnen; keine einzige von Malherbes Reformen auf dem Gebiet der Sprache oder des Versbaus ist durchgehends, gänzlich, *en bloc* von Théophile angenommen worden.

---

[1] Vgl. Lierau a. a. O. S. 22.

Andererseits giebt es aber auch keine einzige der Malherbischen Reformen, von der Théophile nicht einen Teil, einen Punkt, mehrere Punkte angenommen hätte; (auch wenn das frühere Verhalten der Plejade die Übereinstimmung nicht implizierte) und es giebt demnach kein Gebiet, auf welchem Théophile die Freiheiten des 16. Jahrhunderts gänzlich intakt erhalten hätte. — Deshalb ist es nicht abzustreiten, dass selbst ein so unabhängiger Dichter wie Théophile de Viau der in Malherbe verkörperten Tendenz der Zeit zur Regelhaftigkeit und beschränkten Freiheit eine Reihe — teils bewusster teils unbewusster Zugeständnisse gemacht hat. — Er war in Bezug auf Sprache und Versbau, wie in Bezug auf seine Anschauungen, Gefühle und Persönlichkeit ein Vertreter der Renaissance, ein Nachzügler, dem die schwere Aufgabe wurde, eine Individualität des freien 16. Jahrhunderts in einem Milieu des 17., des beginnenden, klassischen Jahrhunderts zu erhalten. In ihm treffen sich zwei Zeitalter, er ist demnach ein Übergangstypus, κὰτ ἐξοχὴν und seine Sprache wie sein Versbau tragen den gleichen Charakter von Regellosigkeit und Ordnung, von Auflehnung und Unterwerfung wie sein ganzes Wesen.

Auf Théophiles vorwiegender Unabhängkeit Malherbe gegenüber beruht auch sein Geheimnis als Lyriker. Es ist kein Zufall, sondern im Gegenteil historisch und sprachhistorisch deutlich nachweisbar, dass der letzte, bedeutende Nachzügler des 16. Jahrhunderts auch zugleich (bis Ende des 18. Jahrhunderts, bis zu André Chénier, dem Vorläufer der Romantik) der letzte, bedeutende Lyriker sein musste (vorausgesetzt, dass sein Talent überhaupt in dieser Richtung lag). Seit nämlich durch Malherbe das Dichten von einer Sache der persönlichen Inspiration zu einer Art Schulaufgabe geworden, die nur durch genaue Beobachtung von Regeln — und wie zahlreicher und wie spitzfindiger! — gelöst werden konnte, seitdem versiecht in Frankreich der Quell persönlicher Herzensdichtung völlig, und für diese Verarmung Frankreichs ist in erster Linie Malherbe verantwortlich zu machen.

Besondere Stileigentümlichkeiten Théophiles sind nun noch folgende:

1. Die mehrfache Wiederholung der gleichen Satzeinleitung = Parallelismus der Satzkonstruktion:

Si le sort me donnoit la qualité de roi,
Si les plus chers plaisirs s'adressoient tous à moi,
Si j'estois empereur de la terre et de l'onde,
Si de ma propre main j'avois basti le monde . . . II, 42.

Où le plus doux rosier me peust comme cyprès,
Où je n'ai plus l'aspect de la Place Royale,
Où je ne puis aller boire frais dans ta salle,
Où mon maistre n'est pas, où ne vient pas la Cour,
Où je ne sçaurois voir ni toi ni Liancourt. II, 58.

Das gleiche mit			
Das gleiche mit	*Qui*	vierfach wiederholt	II, 42. I, 253, 257.
„ „ „	*Elle*	„ „	II, 70.
„ „ „	*Jamais*	dreifach „	II, 57.
„ „ „	*Sans*	„ „	II, 46.
„ „ „	*Me*	„ „	I, 204.
„ „ „	*Pourquoi*	zweifach „	II, 38.
„ „ „	*A voir*	„ „	I, 198.
„ „ „	*Que*	„ „	I, 204, 206. II, 148.
„ „ „	*Depuis*	„ „	I, 226.
„ „ „	*Tantost*	„ „	I, 256.
„ „ „	*Quelquefois*	„ „	I, 261.
„ „ „	*Je croy*	„ „	I, 254.
„ „ „	*Je suis*	„ „	I, 254.

Der Parallelismus in der Konstruktion des Verses:

Mon âme est dans les fers, mon sang est dans la flame. I, 207.
J'ai des vautours au sein, j'ai des serpents dans l'âme. I, 207.
Que je fus lourd! que je fus insensé! I, 250.
Mon sang en est esmu, mon âme en est touchée. I, 253.
Il affoiblit le corps, il esblouit nostre âme. II, 72.

Die Antithese, die entsteht, wenn zwei Verse oder zwei Vershälften statt einer Gleichheit, einen Gegensatz entwickeln:

Donnez à mon ressentiment
Moins de mal ou plus de courage. I, 136.
Tout aimoit sa faveur, tout craignoit sa colère. I, 147.
Les vents qui ne se peuvent taîre
Ne peuvent écouter aussi. I, 180.
Je me dirai coupable, afin qu'on te pardonne. I, 194.
Qui m'a persécuté, taschera de me plaire. I, 222.

Pour trop aimer, je deviens moins aimable.	I, 249.
Et plus je cherche de remède, moins je trouve d'allègement.	I, 260.
On ne pardonne point à qui n'a point failli.	I, 271.
Si j'ai souffert la nuit, console-moi le jour.	I, 72.
J'ai lu toute la nuit, j'ai joué tout le jour.	II, 75.
Il faudra qu'on me laisse vivre *Après m'avoir fait tant mourir!*	II, 187.

2. Die originelle Verbindung von Nomen + Epitheton ornans. — Théophile sagt:

Les masses cornuës (des rochers).	I, 182.
Le débord insolent } *du Lot.* *La grandeur farouche* }	I, 220.
Le torrent glorieux.	II, 221.
Un robuste jugement.	I, 230.
Un sang généreux. *La masse caduque (d'un malade)*	I, 238.
Un sanglant désespoir.	I, 231.
L'hiver renfrogné.	II, 86.
Le tyrannique respect.	II, 55.
D'amoureuses fantaisies.	II, 261.
Une amoureuse violence.	I, 176.
Un froid et ténébreux silence.	I, 176.
La sotte antiquité.	I, 234.

3. Originelle Ausdrücke und Vergleiche, wie:

	Taster la parole.	I, 218.
	Gratter le françois.	I, 218.
	Brosser les forêts.	I, 239.
	L'imitation d'autrui rompt nostre bonne trame.	I, 241.
(Un désert)	*Où la terre languit, où le soleil s'ennuie.*	I, 269.
	Traisner de longs regrets.	I, 269.
(Un chêne)	*Presqu'aussi vieux que le soleil.*	I, 176.
	Car nostre jeune temps laisse aussi peu de marque	I, 225.
	Que le vol d'un oiseau ou celui d'une barque.	I, 225.
	Errant avec des faux plaisirs *Sur la trace des vieux désirs* *Que conserve encore son âme.*	II, 203.

Alle diese Stileigentümlichkeiten Théophiles haben etwas Kraftvolles, manchmal Gewaltsames. Die Regeln eines Malherbe waren unfähig, solche Verse zu inspirieren; sie konnten solche freien Individualitäten, wie Théophile, nur beschränken, weniger freien die Nachahmung erschweren oder verwehren und mussten demnach die französische Lyrik, so lange sie herrschten. unfrei

machen. — Théophile charakterisiert seine eigene Stellung zu Malherbe deshalb sehr richtig mit den Worten:

J'aime sa renommée et non pas sa leçon. I, 217,

Zu dem gleichen Schluss kommt M. Brunot; (a. a. O. S. 543) er sagt: "*Ce* (Théophile) *n'est plus un adversaire, c'est encore un indépendant.*" — In Note 4 derselben Seite sagt er dann: "*Il y a des imitations directes de Malherbe dans Théophile. Voir plutôt la Consolation à* Mlle. *de L.*" (I, 212 éd. Alleaume). — Welches Gedicht Malherbes Théophile hier nachgeahmt haben soll, wird nicht gesagt. — Da Malherbe drei Gedichte ähnlichen Inhalts geschrieben hat, so sind in erster Linie diese heranzuziehen:

1. *Consolation à Caritée sur la mort de son mari* (éd. Lalanne I, S. 32 ff.) Die Form (6 Achtsilbner) hat gar keine Ähnlichkeit mit der der Consolation à Mlle. de L. (3 Alexandriner + einen Halbvers). Der Gedanke, dass die Jugend nicht zum Klagen und Trauern verwendet werden soll, den Malherbe, Vers 31 bis 78 ausführt, und der auch bei Théophile den Fond des Gedichtes ausmacht, war ein der Zeit ganz geläufiger Gemeinplatz, bedingt also bei Théophile noch keine Nachahmung.

2. Die berühmte *Consolation à Monsieur Du Perier* (a. a. O. I, S. 38 ff.) soll einen Vater über den Verlust der Tochter trösten; bei Théophile ist es umgekehrt die Tochter, welche den Vater beweint. Schon deshalb ist die Argumentation in beiden Gedichten eine ganz verschiedene. Ebenso die Form: zwei Alexandriner, getrennt durch je einen Halbvers, und drei Alexandriner, denen ein Halbvers folgt.

3. *A la Reine, Mère du Roi, sur la mort de Monseigneur le Duc d'Orléans,* ist ein Sonnett, das in keiner Weise mit der Consolation à Mlle. de L. verglichen werden kann.

Allerdings findet sich das Metrum der Consolation: drei Alexandriner + ein Halbvers mehrfach bei Malherbe: I, 28 ff., I, 156 f., I, 178 ff., 277 ff., 297 ff. Vielleicht hat M. Brunot dies unter "*imitation directe de Malherbe*" verstanden. Von diesen fünf Gedichten sind nur zwei zu Lebzeiten Théophiles veröffentlicht. — Die erwähnte Strophenform findet sich aber schon bei Ronsard: *A François de la Brasse* (II, 204 ff. der Ausgabe von 1597, Paris) und bei Desportes: *Plainte: Seroit-il bien possible? ô Dieu-qu'ay-je entendu?* (S. 503 ff. der Ausgabe von 1611, Rouen.)

Also kann hier auch wieder ein Zusammenhang zwischen Théophile und der Plejade, statt zwischen Théophile und Malherbe bestehen. Und dies scheint mir um so wahrscheinlicher, als Théophile die Vorbilder für den grössten Teil seiner Dichtungen — die in Alexandrinern geschriebenen Elegien und Satiren — seine Vorbilder nicht bei Malherbe, sondern bei Ronsard, Desportes und Régnier fand.

I. Teil.

Biographie.

Index.

Einleitung und Bibliographie. S. VII—XII.

Kapitel I (1591—1610). S. 1—9.

1591: Théophile de Viau wird in Clairac (Dep. Lot-et-Garonne) geboren. Er verlebt seine Knabenzeit in Boussères-de-Mazères (Dep. Lot-et-Garonne), seine späteren Schul- und Studentenjahre auf der protestantischen Akademie in Saumur (Dep. Maine-et-Loire).

Kapitel II (1610—1619). S. 9—41.

1610, also im Alter von 19 Jahren, geht er nach Paris an den Hof Heinrichs IV. Er erlebt dort die Regentschaft Marias von Medici, Glück und Sturz Concinis, Luynes', das allmähliche Vortreten Ludwigs XIII. in der Politik, die Anfänge Richelieus. Während dieses Zeitraumes gestalten sich seine eigenen Schicksale wie folgt:

1610, ohne bis dahin einen Mäcen gefunden zu haben, bereist er in Gesellschaft Balzacs Holland.

1613—1614 ist er Theaterdichter am Hôtel de Bourgogne.

1615 wird er Dichterpensionär des Herzogs von Montmorency.

1617: Erfolg seines Dramas *Pyrame et Thisbé*.

Am 14. Juni 1619 wird er (auf Betreiben Luynes' oder der Jesuiten?) aus Frankreich verbannt.

Kapitel III (1619—1621). S. 41—60.

Im Mai 1619 hat er sich bereits ins Agenais zurückgezogen, lebt dort als Flüchtling, häufig aufgestört, weilt eine Zeit lang in den Haiden von Castel-Jaloux, begiebt sich nach Montpellier zum Baron Panat, flüchtet in die Pyrenäen, verbringt den Winter jedoch in Boussères und schreibt dort den *Traité de l'Immortalité*.

1620, im Frühjahr und Sommer, nimmt er an dem Kriegszuge des Königs gegen dessen Mutter und die Prinzen teil. Trotz dieses Beweises loyaler Gesinnung noch nicht zu Gnaden angenommen, geht er im gleichen Jahre nach England. Nähere Auskunft über seinen Aufenthalt dort fehlt. — Théophiles Beziehungen zu Cloris-Philis-Caliste.

Kapitel IV (1621—1623). S. 61—102.

Anfang 1621	ist er wieder bei Hofe zugelassen. Er lässt sich im katholischen Glauben unterrichten.
Am 29. April 1621	zieht er mit dem König gegen die südfranzösischen Hugenotten.
Am 28. Januar 1622	kehrt er mit dem König nach Paris zurück.
Am 20. März 1622	erneuter Kriegszug gegen die Hugenotten, den Théophile aber wohl nicht mitgemacht hat. Ende des Jahres tritt er zum Katholizismus über.
Am 10. Januar 1623	Rückkehr des Hofes nach Paris; die Sonne der Gnade leuchtet dem Dichter.
	Um diese Zeit erscheint eine Sammlung schmutziger Verse (*Le Parnasse Satirique*) unter Théophiles Namen. Obgleich er gerichtlich gegen das Buch vorgeht, wird er doch
Am 19. August 1623	durch Parlamentsbeschluss wegen Gotteslästerung und Beleidigung des öffentlichen Anstandes zur Kirchenbusse und dann zum Feuertode verurteilt.
	Ein zur gleichen Zeit vom Jesuitenpater François Garasse veröffentlichtes Buch: *La Doctrine Curieuse*, giesst Öl ins Feuer. Der Dichter entgeht der Strafe vorläufig, indem er sich noch
Vor dem 19. August 1623	zum Herzog von Montmorency nach Chantilly flüchtet, dann langsam das Weite sucht; dabei wird er
Am 17. September 1623	im Castelet in der Picardie ergriffen und
Am 28. September 1623	in der Conciergerie in Paris eingeliefert.

Kapitel V (1623—1625). S. 103—151.

	In der Conciergerie hat Théophile zwei Jahre lang geschmachtet.
	Besprechung des *Projet d'Interrogatoire*, der *Informations*, der *Interrogatoires*, der Broschürenlitteratur.
Am 1. September 1625	setzt ein Parlamentsbeschluss Théophile in Freiheit, verbannt ihn aber ausser Landes.

Kapitel VI (1625—1626). S. 151—168.

	Man hat es mit dem Parlamentsbeschluss nicht so genau genommen, denn
Am 12. November 1625	begleitet Théophile seinen Gönner Montmorency nach dem Kriegsschauplatz von La Rochelle.
Das Frühjahr 1626	verbringt er teils in Chantilly, teils in Selles beim Grafen von Béthune.
Am 25. September 1626	stirbt er in Paris.

II. Teil.

Der Dichter.

Index.

Kapitel III. Der Dramatiker. S. 221—249.

Die dramatischen Dichtungen gehören einer früheren Zeit an als die lyrischen. Einfluss Hardys, Ronsards, Marinis.

a. Pyrame et Thisbé. **Charakter des Stücks. — Zeit der Abfassung und Aufführung. — Die Stellung des Stücks im zeitgenössischen Drama: es bedeutet eine Verfeinerung gegen Hardy; im Drama ist Théophile ein Régulier. — Die Quellen: Gongora, Marini, Ovid.**

b. Die Pasiphaé. **Charakter des Stücks. — Es ist wahrscheinlich ein erster dramatischer Versuch Théophiles. — Seine Thätigkeit am Hôtel de Bourgogne.**

c. Die sozialen Folgen von **Pyrame et Thisbé.**

d. Die **Autorschaft der** Sophonisbe. — **Théophile und Mairet.** — Die Silvie.

Kapitel IV. Der Prosaschriftsteller. S. 249—261.

Sämtliche Werke tragen denselben direkt persönlichen, modernen Charakter wie die lyrischen Gedichte, ausgenommen f. und g.

a. Die Vorreden.
b. Die Apologien.
c. Die Briefe.
d. Die *fragmens d'une histoire comique.* Zeit der Abfassung.
e. Larissa.
f. Der *Traité de l'Immortalité.*
g. Die *Epitre d'Actéon à Diane.*
h. Der Prosaschriftsteller, den wir heute für bemerkenswert erklären, ist von den Zeitgenossen fast nicht beachtet worden.

Schluss. In Théophiles Wirken sind zwei Perioden zu unterscheiden: S. 261—270.

A. 1610—1619: I. Die Ronsardisch-Marinische Periode: Hofgedichte. — Dramatische Jugendwerke.
II. die individualistische.
1619—1624: a. die atheistisch-individualistische: Vorwiegend lyrische, persönliche Gedichte und Prosaschriften.
1624—1626: b. die religiös-individualistische: Persönliche Gedichte, Prosa, Briefe.

B. Théophile als Autor des Parnasse Satirique.

C. Théophile im Urteil der Zeitgenossen, des 18. Jahrhunderts, des 19. Jahrhunderts.

III. Teil.

Théophile de Viau und Malherbe.

Index.

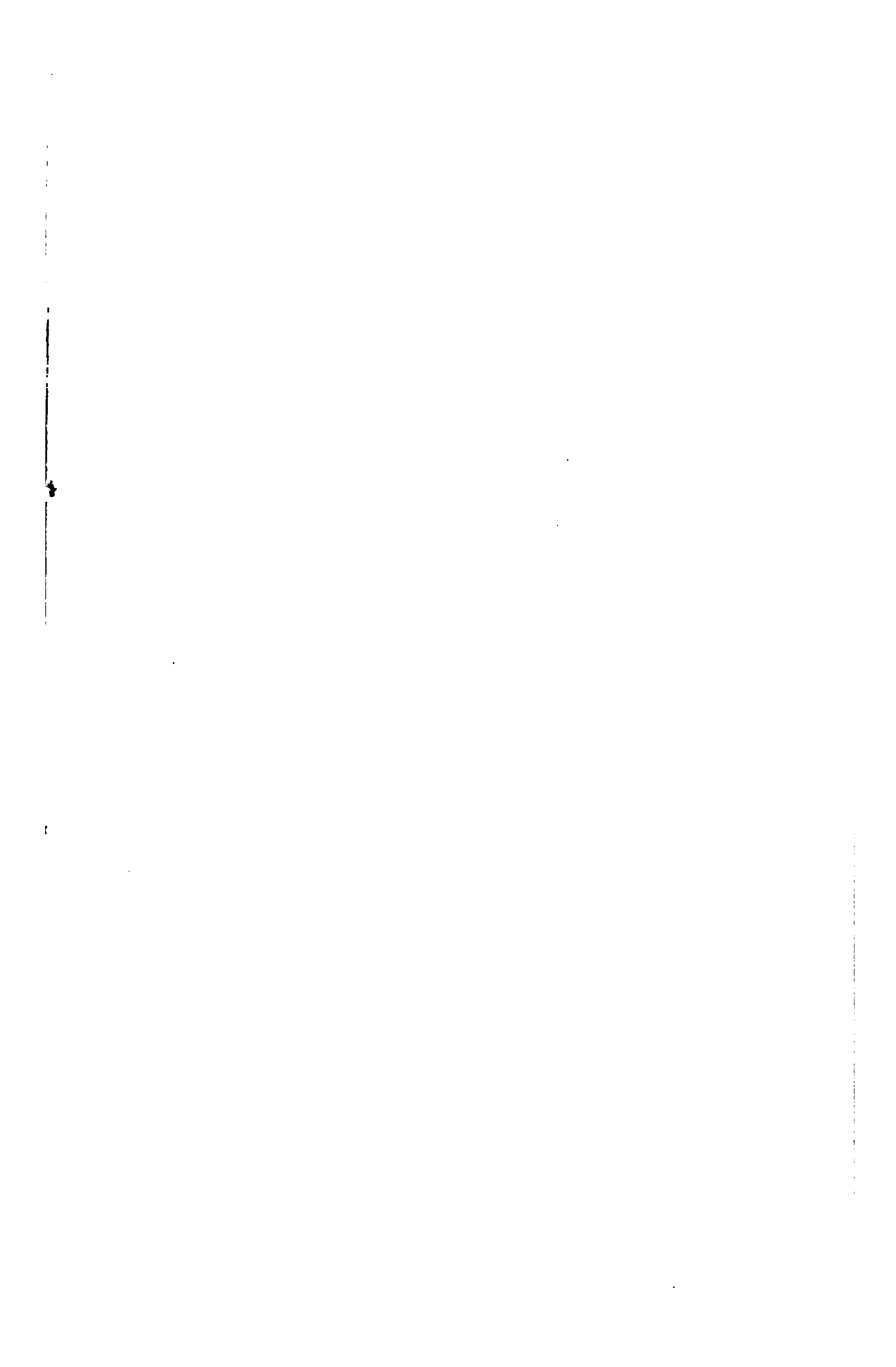
Gesamt-Inhaltsverzeichnis.

Dieses Register umfasst 1. die Namen der Persönlichkeiten; 2. der Werke; 3. der Orte; 4. einiger Hauptmaterien, die in der Arbeit besprochen sind.

N.

O.

P.



DATE DUE

